LiRE magazine LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS - NUMÉRO 553 - JUILLET-AOÛT 2026
FRANCE MÉTRO : 9,90 € - DOM : 10,90 € - BEL (926150) : 10,90 € - LUX : 11,50 € - MAR : 112 MAD - NCL : 1300 XPF - TUN : 18,90 TND - NUM
DEU : 11,90 € - ESP/GRC/ITA/PRT : 10,90 € - CH : 14,80 CHF - CAN : 17,95 CAD - DEU : 11

LiRE magazine

EXTRAITS EXCLUSIFS

LES 15 ROMANS LES PLUS ATTENDUS DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

Amélie Nothomb, Pierric Bailly Philippe Besson, Laura Kasischke, Philippe Jaenada…

NUMÉRO SPÉCIAL

TOUS LES LIVRES DE VOTRE ÉTÉ

Romans, essais, polars, poches, BD…

DOSSIER

Le meilleur de la littérature jeunesse

GRAND ENTRETIEN

VALÉRIE PERRIN

« Je voulais rendre hommage à ma ville »

ENQUÊTE

Tout sur le cosy mystery

N° 553/JUILLET-AOÛT 2026 - WWW.LIRE.FR
L 19817 - 553 - F: 9,90 € - RD

RTL

THORGAL

LES VIES D'UN HÉROS

exposition

du 1er juillet 2026
au 2 mai 2027

Musée de la bande dessinée
Angoulême

la cité internationale de la bande dessinée et de l'image

CENTRE OF COMICS AND INTERACTIVE NARRATIVES

© STUDIO GRAND ANGOULÊME

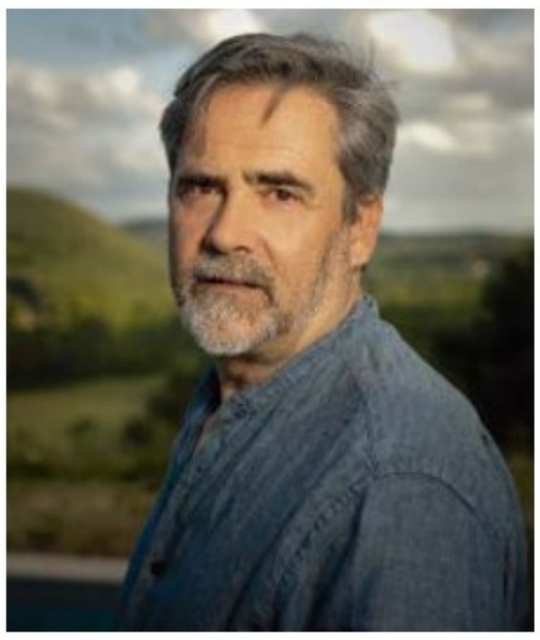
Ministère de la Culture · Région Nouvelle-Aquitaine · Charente le département · Angoulême · unesco · Grand Angoulême · Ministry of Culture and National Heritage Republic of Poland · Le Monde · Lire · Télérama · ici

N° 553- JUILLET-AOÛT 2026

LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
VALÉRIE PERRIN



38
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
JACQUES RAVENNE

42
LE DOSSIER
SPÉCIAL LITTÉRATURE JEUNESSE

60
LE PORTRAIT
JEAN-LUC BANNALEC

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Valérie Perrin

13 **L'ACTUALITÉ**

38 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Jacques Ravenne

42 **LE DOSSIER**
Spécial littérature jeunesse

60 **LE PORTRAIT**
Jean-Luc Bannalec

64 **L'ENQUÊTE**
Cosy mystery : l'esprit léger du roman policier

73 **LE CAHIER CRITIQUE**
- 74 • Littérature française
- 80 • Littérature étrangère
- 84 • Polars
- 86 • Science-fiction/Fantastique/Romance
- 88 • Bande dessinée/Manga
- 90 • Classiques/Études littéraires/Poésie
- 94 • Essais/Documents

99 **LES EXTRAITS DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE**
- 100 • *L'Adolescence du perroquet* d'Amélie Nothomb
- 102 • *L'Inconnue du quai de Javel* de Philippe Jaenada
- 105 • *L'Architecte de Notre-Dame* d'Aurélien Bellanger
- 106 • *Rouges-Truites* de Pierric Bailly
- 109 • Douze extraits en excluvisité

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Thomas Fersen

LES CHRONIQUES
41 **Gérard Oberlé** Livres oubliés ou méconnus
72 **Bernard Lehut** Le livre à lire
79 **Patricia Reznikov** Dans les piles
93 **Mazarine M. Pingeot** Entre les lignes
112 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : THREE KOMA/AGENCE MARIE BASTILLE

Ce numéro compte deux cahiers : 1er cahier « Les livres de votre été », 2d cahier « La bibliothèque idéale des romancières françaises ». Il comporte également un encart *Lire Magazine* présent sur l'ensemble des abonnés France.

ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE- ARNAUD MEYER POUR LIRE MAGAZINE - MIKHAIL NILOV/PEXELS – HEIDINGER JEAN-MARIE/MIRAGE COLLECTIF

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard
Rédactrice
Margaux Morasso
Chroniqueurs
Bernard Lehut, Mazarine M. Pingeot, Gérard Oberlé, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida,, Mathieu Alterman, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Robert Kopp, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Marianne Payot, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Elena Alonso : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0231 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine* :
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement :
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement :
1 an, 11 numéros, 69 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

La loi des chiffres est impitoyable : ainsi, si l'on en croit le Centre national du livre, l'année 2025 a vu 85 fermetures de librairies contre 83 créations. À ce solde négatif, il faut ajouter le chiffre d'affaires global du secteur de la librairie qui chute, sur les quatre premiers mois de l'année, de 2,5 % – et même de 5 % hors Île-de-France pour le Syndicat de la librairie française. Les raisons sont multiples : pouvoir d'achat en berne, baisse du nombre de lecteurs, hausse du marché du livre d'occasion, concurrence de certains sites, manque de titres dits « porteurs » dans les nouveautés, place croissante du smartphone (et d'autres activités) dans notre quotidien, etc. Il convient donc de réagir – et notamment du côté des plus jeunes. Voilà pourquoi *Lire Magazine* consacre ce mois-ci son dossier principal à la jeunesse, qui représente l'avenir, et ainsi rappeler toute l'importance de la lecture. À la fois comme source essentielle de plaisir, de savoir et d'épanouissement. Et ce, pendant les vacances, loin des salles de cours… En cette saison, il est évidemment fort agréable de fureter en librairie pour dénicher le bouquin idéal, juste avant d'aller à la plage. Quelque chose nous dit que nombre d'exemplaires en poche de *Tata* trôneront sur les serviettes. Valérie Perrin réussira-t-elle à supplanter Freida McFadden dans les classements ? En attendant de découvrir en décembre prochain l'adaptation de *Changer l'eau des fleurs,* nous avons discuté avec celle qui a enthousiasmé des millions de lecteurs dans le monde entier – malgré les réticences d'une partie de la critique française… Enfin, pour rester dans les liens entre littérature et septième art, nul doute que la sortie de l'adaptation tant attendue de l'*Odyssée* par Christopher Nolan relancera l'intérêt pour l'histoire d'Ulysse *(lire ci-dessous)*. Et nous donnera envie d'aller dans les librairies pour replonger dans les œuvres d'Homère. Que l'on soit petit ou grand. ■

Homère, l'épopée littéraire

→ La littérature occidentale commence par un paradoxe : alors que les épopées homériques, qui l'inaugurent, nous sont parvenues complètes grâce aux bons soins des savants d'Alexandrie, nous ne disposons d'aucun fait attesté sur leur auteur, sinon le nom par lequel nous le désignons depuis deux mille sept cents ans. Alors, plongeons dans le mystère d'Homère, à la suite des chercheurs qui ont étudié sa langue qui emprunte à bien des lieux, bien des époques, et qu'aucun Grec ne parlait, mais que tous comprenaient ! Et explorons son univers sublime et violent, ses valeurs si lointaines et ses personnages si proches par leurs ambiguïtés ; ses procédés poétiques plus vieux que l'écriture et son usage des monstres, des dieux, des symboles… Et ainsi armés, rêvons ensemble à l'hypothétique Troie historique sur les ruines d'Hissarlik ! Avec Robert Kopp, Serge Sanchez, Caroline Fourgeaud-Laville… **Alexis Brocas**

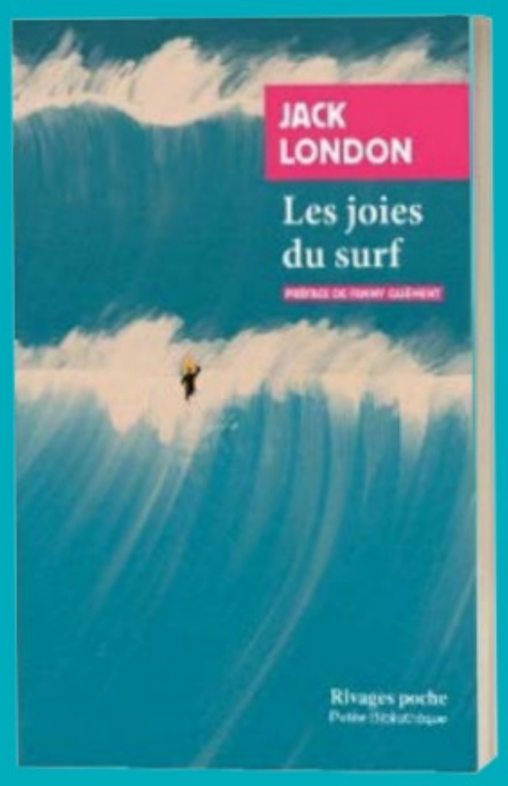
Disponible chez votre marchand de journaux ou sur lire.fr.

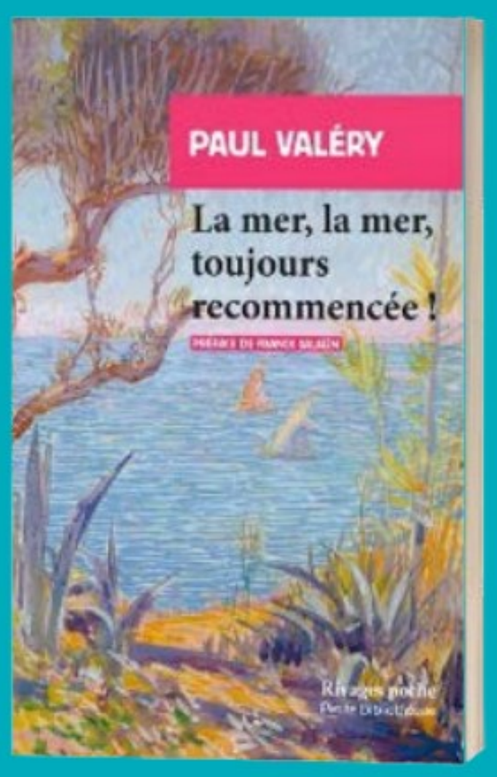
***Lire Magazine* sur iPad !**
Pour accéder à votre magazine en ligne :
abonnements.lire.fr/liseuse-lire
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

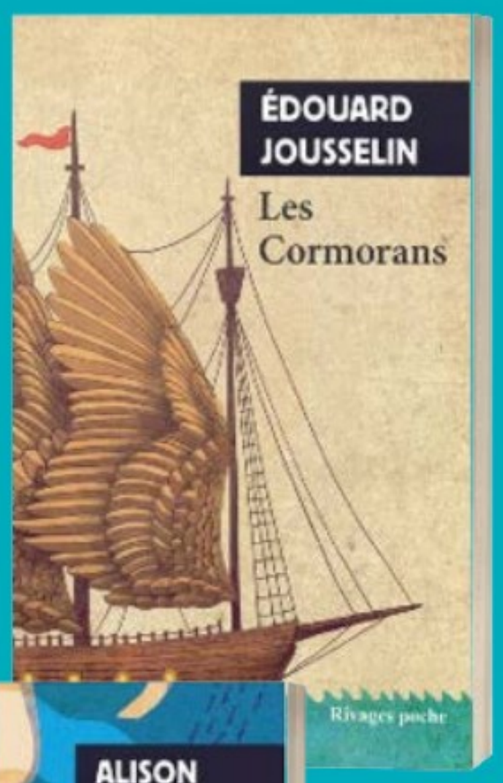
Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
21 rue Bréguet, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/

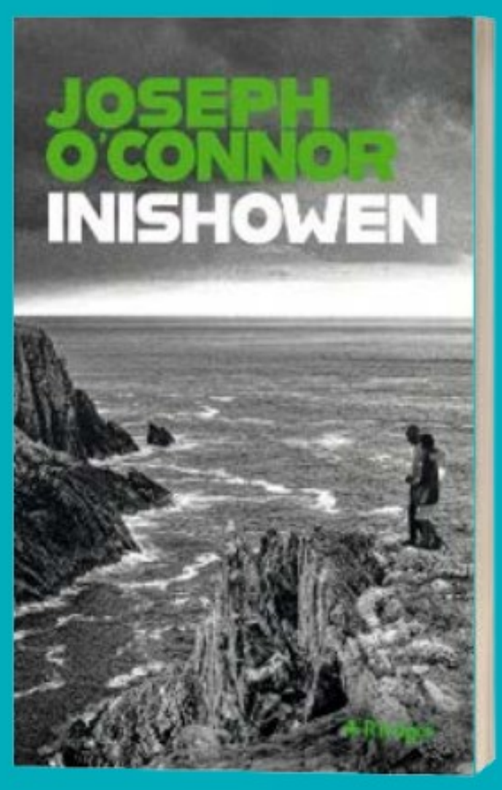
Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET

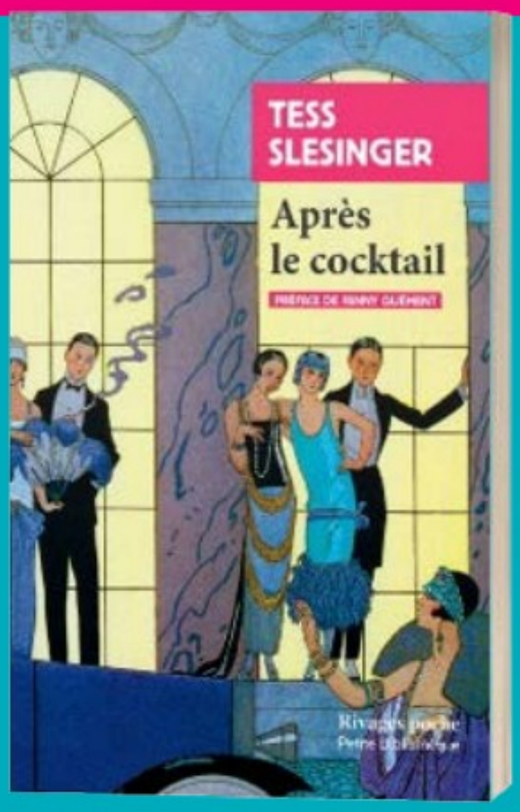








DES POCHES POUR L'ÉTÉ



Rivages poche

« Je voulais rendre hommage à ma ville, sans ignorer ce qui s'y était passé »

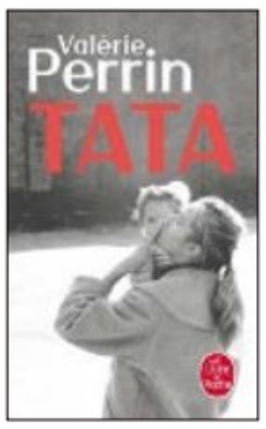
VALÉRIE PERRIN

UN PARCOURS AUTOUR DES LIEUX ÉVOQUÉS DANS *TATA* SERA INAUGURÉ À LA DEMANDE DES LECTEURS

Et si Gueugnon avait remplacé Paris en tant que capitale des lettres françaises ? L'hypothèse paraît un rien hasardeuse et farfelue. C'était sans compter cette révélation faite par Valérie Perrin lors de notre entretien : un parcours autour des lieux évoqués dans son quatrième roman, *Tata*, vient d'être imaginé, à la demande des lecteurs. Du monde entier. Oui, la petite cité de Saône-et-Loire, jusqu'alors connue pour ses forges et son club de football (dont le père de la romancière, Yvan est, en tant que joueur, une véritable légende locale), est devenue une place touristique prisée grâce au succès de celle qui, depuis une dizaine d'années, s'est imposée comme l'une des écrivaines françaises les plus populaires sur la planète. Avec, en premier lieu, l'emballement général pour *Changer l'eau des fleurs* et son héroïne, Violette Toussaint, la garde-cimetière d'une bourgade qui ressemble beaucoup, tiens donc, à Gueugnon.

Si, depuis *Les Oubliés du dimanche*, Valérie Perrin touche à ce point les gens, c'est sans doute pour son authenticité, sa capacité à parler à chacun, à se reconnaître dans ses histoires, le tout avec un indéniable talent de conteuse sachant superposer toutes les trames avec brio. Le phénomène aurait pu s'évaporer, façon feu follet, mais le bouche-à-oreille a tout aussi bien fonctionné avec *Trois*, puis *Tata* – qui vient de sortir en poche. Pas de hasard… Cet été, vous serez sans doute nombreux à vous plonger dans ce pavé et à être bouleversés par Colette. Et son étonnante histoire – à l'image de l'ouverture du roman, lorsque sa nièce, cinéaste, apprend par la gendarmerie la mort de sa tante, alors que celle-ci, a priori, a été enterrée trois ans plus tôt. Des cassettes laissées par l'ancienne cordonnière nous permettront d'en savoir plus sur le sinueux parcours de la mystérieuse Colette, véritable mémoire du club de foot local des « Forgerons ». Il sera question de la Seconde Guerre mondiale, de prédation, de rapports entre communautés, de musique et de tant d'autres choses à travers cette fresque foisonnante qui se révèle, aussi, un splendide hommage à cette cité bourguignonne. Comme dans ses précédents romans, Valérie Perrin rend simples et fluides la profusion et la complexité – ce qui n'est pas un mince exploit, n'en déplaise à une petite partie de la critique française (désarmée par l'accueil international dithyrambique).

En attendant de découvrir en décembre l'adaptation événement de *Changer l'eau des fleurs* signée Jean-Pierre Jeunet, nous avons voulu faire un bilan de ses années éditoriales avec l'autrice, grande cinéphile et défenseuse de la cause animalière, dont le naturel va à l'opposé de tant de clichés sur la figure de l'écrivain. Et qu'on aimerait avoir parmi les membres de sa famille. Pourquoi pas en tant que « tata » ! ■ •••



★★★★☆
TATA
VALÉRIE PERRIN
768 P., LE LIVRE DE POCHE, 19,90 €

BIO- *bibliographie*

1967

C'est à Remiremont, dans les Vosges, que naît Valérie Perrin. Son père Yvan, footballeur professionnel, est d'ailleurs une véritable légende du club de Gueugnon. Elle abandonne ses études sans même passer le bac, et part vivre à Paris, où elle multiplie les expériences professionnelles. Quelques années plus tard, la future romancière s'installe en Normandie. Elle est mère de deux enfants.

2006

Voici une rencontre qui pourrait être issue d'un film de Claude Lelouch : Valérie Perrin écrit une lettre au cinéaste – au sujet de son œuvre –, que lui transmet une amie journaliste. Touché, le réalisateur d'*Un homme et une femme* contacte l'expéditrice du message. Le début d'une belle histoire d'amour, doublée d'une collaboration professionnelle, qui aboutit à un mariage dix-sept ans plus tard.

2018

Trois ans après le succès des *Oubliés du dimanche*, Valérie Perrin fait paraître *Changer l'eau des fleurs*, qui connaîtra une destinée hors du commun avec plus d'une cinquantaine de traductions. Un engouement qui ne se démentira pas avec *Trois* et *Tata*. Et le phénomène *Changer...* risque fort d'être renouvelé avec la sortie, en décembre prochain, de son adaptation, signée Jean-Pierre Jeunet avec Leïla Bekhti.

Un an et demi après sa parution en grand format, *Tata* sort en poche. Que retenez-vous de cette expérience, qui représente votre première rentrée littéraire ?

Valérie Perrin. J'ai adoré cette sortie en septembre 2024. J'ai été étonnée par ce succès immédiat, cet engouement, cette confiance que me portent les lecteurs. C'est ce qui me fascine le plus – même si je ne sais pas si le mot « fascination » est le plus approprié. En fait, ça me surprend et ça me met en joie. J'avais déjà ressenti ça pour mes précédents romans, mais, pour *Tata*, j'ai senti que c'était ancré. Désormais, je sors un roman tous les trois ans et, à chaque fois, j'ai des retours sur les précédents lors de mes signatures. Ainsi, on m'a énormément parlé de *Trois* et, après *Changer l'eau des fleurs*, je ne pensais pas que cet ouvrage avait à ce point touché les gens. Il me faudra donc attendre l'année prochaine – ou la suivante – pour avoir directement tous les retours de tous ceux qui l'ont lu. Enfin, pour le moment, ils sont assez incroyables…

C'est donc en pleine rentrée littéraire qu'on a pu découvrir *Tata*, avec son ambiance particulière d'effervescence en raison, notamment, des prix. Avez-vous senti une différence ?

V.P. Non, même si ce n'étaient pas forcément les mêmes lecteurs. Pour *Trois*, j'avais beaucoup de trentenaires et de quadragénaires. *Changer l'eau des fleurs* est bien plus universel et intergénérationnel, avec des collégiennes et de jolies dames aux cheveux blancs – des messieurs, aussi.

Le succès de *Changer l'eau des fleurs* vient aussi du fait que son édition poche a été beaucoup offerte – encore aujourd'hui, on le trouve dans le top 200 des ventes…

V.P. On a fêté le million d'exemplaires il y a très longtemps, et on ne doit pas être loin des deux millions…

Quelque chose me dit que, dans les prochains mois, avec la sortie de l'adaptation signée Jean-Pierre Jeunet, la belle aventure risque de repartir de plus belle…

V.P. Il va y avoir une réédition avec l'affiche du film en couverture. Et il y aura aussi une édition collector en grand format.

Lors de vos signatures avec de longues files d'attente, il est troublant de voir à quel point vos lecteurs vous disent que vos ouvrages, en réalité, leur parlent de leur vie…

V.P. Oui, c'est très étrange. Il y a pourtant mille vies, deux mille vies, trois mille vies et, pourtant, chacun se sent concerné personnellement. Même si le roman préféré n'est pas toujours le même! Ils se reconnaissent dans Nina, dans Violette, s'identifient – qu'ils soient homme ou femme, jeune ou vieux.

Pour s'attarder sur deux de vos héroïnes les plus célèbres – Violette dans *Changer*…, Colette dans *Tata* –, avez-vous l'impression qu'elles sont, d'une certaine manière, de la même famille ?

V.P. Elles ont en commun de nous donner envie de les rencontrer et de parler avec elles. On veut entrer dans la loge de Violette, s'asseoir près d'elle et lui poser plein de questions en prenant un petit verre de porto. Et on aimerait bien rentrer dans la petite échoppe de cordonnière de Colette, et sentir l'odeur des chaussures, du cuir, des cirages – de l'observer en silence, aussi, de la regarder dans sa façon de travailler avec ses mains.

Avez-vous l'impression de gagner en ampleur narrative de livre en livre, comme si chacun d'entre eux était une sorte de challenge pour vous dépasser ?
V.P. C'est totalement vrai. D'ailleurs, pour le cinquième, je souhaiterais revenir aux fondamentaux, c'est-à-dire aux *Oubliés du dimanche,* où c'est beaucoup plus linéaire et beaucoup moins épais. Enfin, je dis ça aujourd'hui et, au final, ça sera peut-être tout le contraire *(rires)*… Au départ, j'ai une trame, des essentiels, mais tout peut toujours changer avec moi. Notamment parce que je me laisse porter par mes personnages, que j'aime et auxquels je suis très attachée, et qui peuvent me montrer d'autres chemins…

Ceux-ci, justement, ont-ils déjà une incarnation dans votre texte ? Les visualisez-vous, pourquoi pas avec d'éventuels acteurs qui pourraient les camper ?
V.P. Pour mes trois premiers romans, c'était complètement le cas. Beaucoup moins pour *Tata* – un comble, quand on sait que le point de départ, c'est l'histoire d'une cinéaste ! Pour *Les Oubliés du dimanche*, *Changer l'eau des fleurs* et *Trois*, j'ai écrit de véritables scènes de cinéma. Chaque chapitre est une scène presque prête à tourner et dialoguée, alors que *Tata* me semble être un objet plus littéraire que cinématographique.

Qui dit cinéma dit personnages, mais aussi décors. Or, *Tata* peut être lu comme un cri d'amour à la ville de Gueugnon et sa région. Comment le livre a-t-il été accueilli là-bas ?
V.P. On dira que 98 % des gens l'ont merveilleusement accueilli. Parce que c'est un hommage, parce que j'ai beaucoup parlé de Gueugnon lors de la promotion et beaucoup d'habitants ont été très fiers de cette exposition… Et j'ai mis en lumière tous ces commerçants qui ont existé, et leurs familles m'ont remerciée. Le phénomène est tel que de nombreux fans viennent à Gueugnon pour retrouver les lieux du roman. À tel point que l'office du tourisme local m'a contactée. On va inaugurer le 3 juillet prochain un « parcours *Tata* », avec les lieux clés du roman. Cela sera effectué sur des plaques de l'usine, donc en acier inoxydable, et on pourra appuyer sur des boutons pour entendre des extraits que j'ai lus ! L'ensemble sera mis en images par le photographe Ambre, qui a eu un coup de cœur pour *Tata*.

Gueugnon, en Saône-et-Loire.
DR

« Lorsque mon mari va en Italie, des gens lui demandent de leur dédicacer mes livres ! »

Mais qui sont donc les 2 % qui ne partagent pas cet engouement ?
V.P. Ce sont des gens qui se sont sentis attaqués, en raison de la présence du prédateur évoqué dans le roman, qui a réellement existé, et qui n'apprécient pas qu'on parle de cette personne qui a fait beaucoup de mal. Certains ne veulent même plus me voir, me parler ! Si cette histoire fait écho à bien des affaires dont on parle aujourd'hui, je ne l'ai pas absolument racontée pour être à la mode, ou dans une quelconque mouvance. Je l'ai fait parce que quelqu'un qui m'est très cher, très proche, a été agressé par cet homme, qui traînait dans les vestiaires du club de foot. Je voulais rendre hommage à des victimes qui avaient été agressées il y a quarante ans. Grâce à mon roman, une enquête très approfondie, fruit d'un an de travail, a été effectuée par le *Journal de Saône-et-Loire*, qui a retrouvé nombre de victimes, qui ont aujourd'hui entre 50 et 65 ans. Après avoir lu *Tata*, des journalistes se sont penchés sur les faits, se sont renseignés et ont fait leur travail. En écrivant *Tata,* oui, je voulais rendre hommage à ma ville – j'ai ma maison, là-bas –, je l'aime, mais je ne pouvais pas ignorer ce qui s'était passé. Même si j'ai transformé la réalité, puisque c'est un roman.

La notoriété d'un auteur peut faire beaucoup pour une cause. Dans votre cas, c'est celle des animaux. Vous êtes d'ailleurs marraine d'un refuge en Saône-et-Loire…
V.P. Oui, depuis 2017. Je l'évoque d'ailleurs dans *Trois*.

Dans combien de pays *Tata* a-t-il été traduit ?
V.P. Environ vingt-cinq. Pour la promotion, j'ai dû faire un tri. J'ai bien sûr été en Italie, où *Changer l'eau des fleurs* a connu un succès incroyable. Je vais aller prochainement au Brésil – où sa couverture a été largement partagée sur Instagram par de jeunes lecteurs ! –, puis aux États-Unis. Je n'en reviens pas, mais *ce* livre en est à cinquante-deux traductions. Il y a aussi le Portugal, l'Espagne, la Suède, la Norvège, j'en passe. Mais, avec l'Italie, oui, c'est particulier…

Comment expliquez-vous cet engouement chez nos voisins transalpins ?
V.P. J'aimerais bien avoir une réponse. Pourquoi sont-ils touchés par mes mots, par l'ambiance des livres, par les intrigues ? J'ai des éditeurs extraordinaires – ce sont ceux d'Elena Ferrante. Là-bas, il y a un journaliste, très dur, que tout le monde craint, Antonio D'Orrico, du *Corriere della Sera*. Lorsque *Changer l'eau des fleurs* est sorti, il a dit que c'était le plus beau roman du monde. D'un seul coup, ce fut une mise en lumière incroyable dans tout le pays. Lorsque mon mari va en Italie, des gens lui demandent de leur dédicacer mes livres ! Il a beau leur dire qu'il n'en est pas l'auteur, et que c'est moi, rien n'y fait.

Pour vous taquiner un peu, à vos débuts, on disait que vous étiez « madame Claude Lelouch ». Maintenant, on dirait davantage qu'il est « monsieur Valérie Perrin »…
V.P. Vous savez, c'est justement ce qu'il me dit tout le temps ! •••

Votre succès un peu partout n'est-il pas dû, pour partie, à votre utilisation des techniques narratives du thriller, même si vos ouvrages sont a priori très loin de ce genre…
V.P. Chez moi, de toute façon, il y a toujours une intrigue, une enquête, quelle que soit l'histoire. C'est vraiment le point commun entre tous mes livres. Je suis bien consciente de cet apport du thriller. Car j'adore ça, tout simplement.

On découvrira l'adaptation de *Changer l'eau des fleurs*, signée Jean-Pierre Jeunet, en décembre, avec Leïla Bekhti dans le rôle de Violette. Comment le cinéaste d'*Amélie Poulain* s'est-il retrouvé aux commandes de ce projet ?
V.P. Il connaissait très bien ma ville. Les grands-parents de Jean-Pierre étaient originaires de Gueugnon, et reposent là-bas au cimetière – ce qui est complètement fou, car le cimetière de *Changer…* est un copier-coller de celui de Gueugnon ! J'ai rencontré Jean-Pierre au Festival du film américain de Deauville et je lui ai demandé pourquoi la mère d'Amélie Poulain est originaire de cette petite ville de Bourgogne. Là, il me raconte son enfance, les trottoirs, la forêt où il allait tout le temps. Un jour, je l'appelle en FaceTime alors que je suis dans la cour de son enfance et il me parle de l'atelier de sa maman, de l'escalier pour monter chez mes parents. J'ai aussi parlé dans *Tata* du vieux cinéma de Gueugnon et il me dit que c'était celui où son grand-père était projectionniste ! Ça fait beaucoup de coïncidences, d'autant qu'il vit à Paris du côté de Montmartre – pas très loin de chez moi, lorsque je suis à la capitale.

Mais, au départ, vous aviez cédé les droits à une maison de production ?
V.P. Oui, c'est Palomar, l'antenne italienne de Mediawan, à qui j'ai fait confiance. Parce qu'il y a un tel rapport entre ce roman et l'Italie, que je ne pouvais pas être insensible à cette proposition… Aussi, le producteur Carlo Degli Esposti aime passionnément cet ouvrage. Pour tout vous dire, il était tout d'abord question d'une série, mais le projet a finalement abouti en tant que long-métrage. J'ai d'ailleurs signé avec la même maison pour la future adaptation de *Trois* qui, pour le coup, sera vraiment une mini-série.

Auriez-vous envie de travailler sur une adaptation de *Tata* ?
V.P. Il y a en effet eu beaucoup de propositions. Mais je préfère prendre mon temps. *Tata* doit être un film, et un film de cinéma. Ce livre est tellement personnel, intime. Je connais tellement bien le monde dont je parle. J'ai grandi dans cette ville, avec toutes ses communautés étrangères. Alors, oui, peut-être que je pourrais participer à l'écriture du scénario.

En tant que fille de footballeur professionnel, suivez-vous la Coupe du monde ?
V.P. Oui, bien sûr. Pas question de rater un beau match !

Au fond, *Tata* a-t-il fait évoluer votre manière d'écrire ?
V.P. Avec les années, on écrit peut-être plus vite, on est encore plus précis, on sait plus vite ce vers quoi on veut tendre. En ce qui concerne *Tata*, tout reposait sur la fin. Si celle-ci ne me convenait pas, je ne pouvais pas sortir ce roman. En cela, c'était un pari risqué, qui pouvait m'amener à déchirer des années de travail ! C'est peut-être aussi pour cette raison que, par rupture, je vais retourner pour le cinquième à quelque chose de plus linéaire, plus simple. Une sorte de retour aux bases – mais rien n'est moins sûr, avec moi…

Je ne résiste pas au plaisir ou à la tentation de vous en demander un peu plus. Vous aiguisez ma curiosité…
V.P. C'est plus fort que moi : j'ai besoin d'écrire pour mes lecteurs. J'ai besoin de songer à eux, aux questions qu'ils peuvent se poser à la lecture, aux réponses qu'ils imaginent. Ce vers quoi j'aimerais aller avec ce cinquième roman, c'est, disons, quelque chose de très lumineux. Qui nous donnerait de l'espoir, ce dont on aurait bien besoin aujourd'hui…

On a d'ailleurs récemment utilisé les mêmes mots au sujet d'un des gros succès du cinéma français de l'année, *Juste une illusion*. Un film qui, justement, rendait hommage au cinéma de Claude Lelouch…
V.P. Oui, j'ai adoré. Éric Nakache et Éric Toledano nous avaient d'ailleurs fait lire le scénario !

Revenons-en au prochain roman. Avez-vous déjà une idée de son titre ?
V.P. Oui, il devrait s'intituler *L'Éternité*. J'ai envie que ce soit une histoire qui nous fasse aimer le genre humain. Dans chacun de mes romans, j'ai toujours mis en avant des gens très discrets. Des gens dits « de peu ». Ce sont ces personnes dont j'ai envie de parler, que je veux mettre à l'honneur. Il sera sûrement question de la vie, de la mort, de l'amour, de tous les grands thèmes que j'explore d'habitude, des familles que l'on se fait et de celles qu'on subit. Et, bien sûr, il y aura des animaux ! J'adore les trouver dans les livres. Par exemple, j'adore le chat Joseph dans les derniers romans de Pierre Lemaitre. Enfin, comme mes thèmes sont souvent durs, j'ai toujours besoin de mettre un peu d'humour. Il faut toujours du recul, et ça sera encore le cas.

« C'est plus fort que moi : j'ai besoin d'écrire pour mes lecteurs »

Chez vous, d'ailleurs, il y a toujours de la nuance, un peu de distance. Vous cherchez toujours la part d'humanité même chez vos personnages négatifs – enfin, pas tous…
V.P. Oui, j'en ai des bien gratinés, de beaux salopards ! Mais il y a pratiquement toujours un moment où l'on comprend pourquoi ils agissent de cette manière. Comment ils sont devenus ainsi. Qu'est-ce qu'on a tué chez certains pour qu'ils deviennent comme ça ?

Vous est-il déjà arrivé de changer un peu l'intrigue avec des modifications concernant certains personnages ?
V.P. Absolument. Dans *Les Oubliés du dimanche*, un corbeau téléphone aux familles qui ne visitent jamais leurs anciens, et son identité a changé au fil de l'écriture. Ça arrive, oui, que mes personnages changent de direction en cours de route. Et moi avec eux…

Enfin, y aurait-il des choses que vous auriez envie de remanier, dans *Tata* ?
V.P. Non, rien du tout. C'est comme ça que j'ai voulu que ce livre soit. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger
Photos : Éric Garrault pour *Lire Magazine*

- LES CLASSIQUES DE -

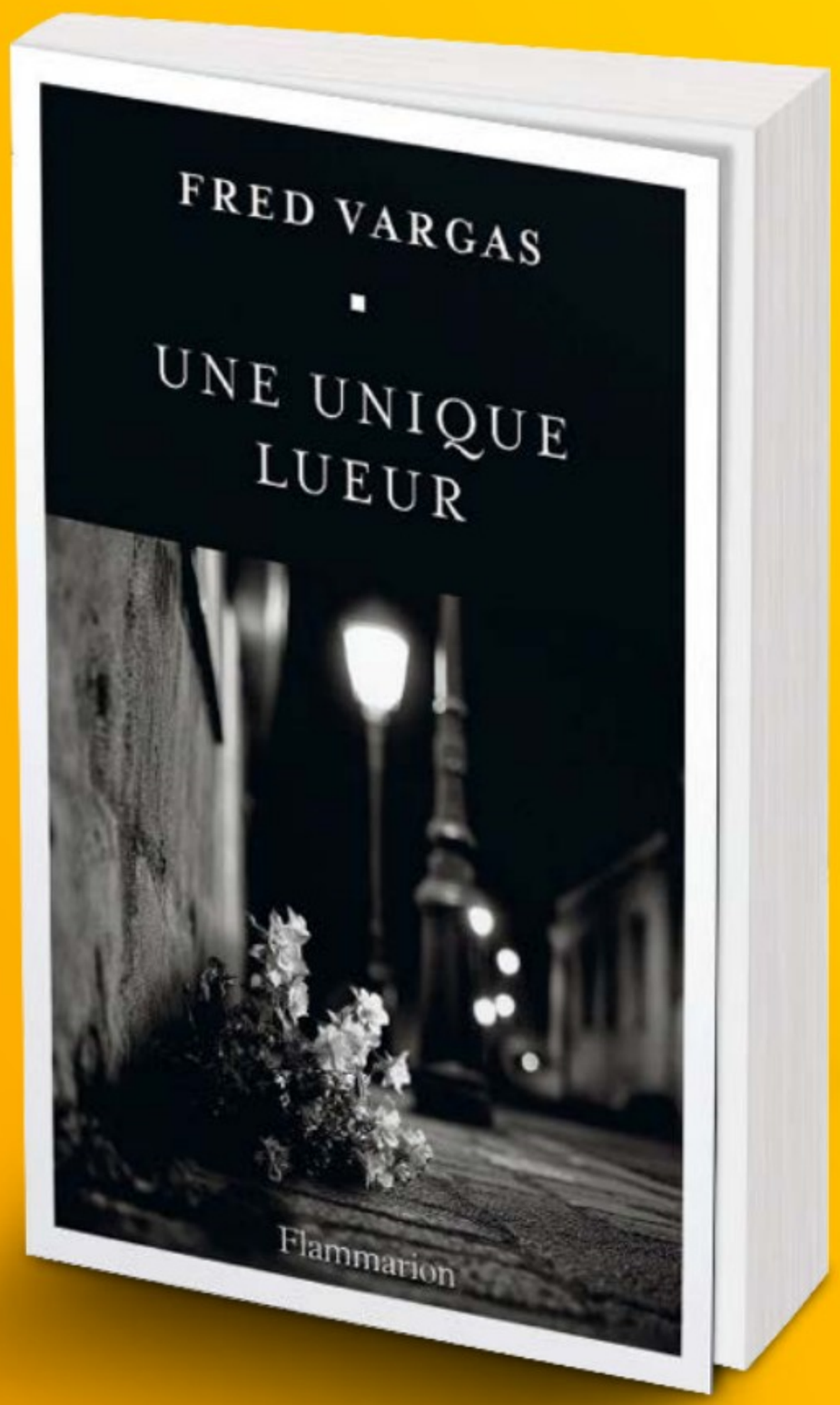
LiRE magazine

Histoire, mythologie, littérature

Une immersion captivante dans l'univers d'Homère

Disponible chez votre marchand de journaux
Et ici aussi

PLONGEZ VITE DANS CE NOUVEAU NUMÉRO DE 100 PAGES



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
UNE UNIQUE LUEUR
Le roman de Fred VARGAS

ABONNEMENT 1 AN 59€ SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (11 numéros)
+ ***UNE UNIQUE LUEUR*** pour 59 € seulement au lieu de ~~105 €~~

Nom :.....

Prénom :.....

Adresse :.....

Code postal : |__|__|__|__|__|

Ville :.....

E-mail :.....

Téléphone :.....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur http://abonnements.lire.fr/offres-speciales

OMLM553

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/10/26 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 21 RUE BRÉGUET, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

18

MARINE BARON
À LA BARRE

16

LAURENT ALEXANDRE :
« AVEC L'ARRIVÉE DE LA SUPER-IA, LA MORT CHANGE DE STATUT »

20

RÉVISEZ AVEC LES (NOUVEAUX) **CAHIERS DE VACANCES !**

DES **ÉCRIVAINS** EN **CURE** THERMALE

30

COTTONBRO STUDIO/PEXELS – DR/PERRIN – DR

Juger l'œuvre

Publié dans un climat de tensions politiques et de polémiques éditoriales, *La Légende* raconte la détention de Boualem Sansal en Algérie. Un texte écrit dans l'urgence, qu'il faut pourtant tenter de lire au-delà du tumulte.

Lire « objectivement » un livre, hors de son contexte, est parfois très difficile – l'histoire littéraire tranchera plus tard. Pour le moment, *La Légende* de Boualem Sansal peine à se dissocier des polémiques. Non seulement en raison de son sujet – le récit de sa détention en Algérie –, mais à cause de ses multiples répercussions politiques, l'auteur honni par le régime du président Tebboune devenant une sorte de symbole totémique pour tout un pan de l'échiquier politique français. Ceux qui chantent ses louanges étaient-ils déjà massivement des admirateurs du *Serment des barbares*, du *Village de l'Allemand* (grand prix RTL-*Lire* 2008) et de *2084. La fin du monde* (grand prix du roman de l'Académie française 2015) ? Hors de l'affaire d'État, la sortie du nouvel ouvrage de l'écrivain a viré au scandale au sein de la république des Lettres avec le départ fracassant de Boualem Sansal de Gallimard pour Grasset. Avec, au passage, le limogeage retentissant du patron de la maison Olivier Nora (les raisons varient, selon les sources…) et, dans la foulée, la fuite de nombreux auteurs Grasset peu en osmose avec Vincent Bolloré.

Dans cette ambiance clivante, un tel texte, écrit très vite et publié rapidement, peut-il avoir une réception dépassionnée ? On a donc reçu *La Légende* le jour de sa sortie – soit le 2 juin –, et lu le livre en tentant de faire abstraction de tous les vents contraires.

Non, la littérature n'est pas un prétexte. Si les soutiens (et les détracteurs) de Boualem Sansal feignent de l'ignorer, l'auteur, lui, sait combien il est crucial de considérer *La Légende*, le récit poursuivi, et jusqu'au pamphlet constitué, comme un texte qui montre avant de dire. Il s'agit certes d'une œuvre politique mais d'une œuvre avant d'être de la politique. Un « *livre de combat* » écrit en quarante jours, pour « *la liberté d'expression et la dignité des victimes de la terreur* », qu'il ne faudrait pas réduire à un simple récit d'emprisonnement. L'auteur est d'ailleurs bien conscient que son lecteur a déjà lu « *quantité d'articles* » et n'est pas « *venu ici pour apprendre les faits comme on apprend une chronologie* ».

L'IMPACT DE L'IMMÉDIATETÉ

Sansal revient bien sûr sur son arrestation, son procès expéditif, sa vie en détention, sa maladie, l'instrumentalisation de sa situation, les conditions de sa libération. Mais, à l'image de son titre, *La Légende* (clin d'œil à celle « *des siècles* » de Victor Hugo ?) est avant tout une œuvre littéraire (bourrée de références), qui s'interroge sur le langage. « *Ce mot est merveilleux, chacun l'entend comme il veut : il ouvre toutes les portes et fait de chacun un héros en son royaume, au service de plus malheureux que lui.* » Avec ou sans majuscule, ce terme joue de la polysémie, désignant tout aussi bien l'auteur, que sa destinée, sa situation ou la force qu'il anime. En outre, Boualem Sansal disserte sur les liens entre la maîtrise de la langue et le pouvoir politique, les États craignant tout écrivain car « *il modifie la manière dont les faits seront compris* ». Et cela dépasse les institutions. Ainsi,

JOËL SAGET/AFP/GRASSET

la légende, même, de son passage de Gallimard à Grasset (celle qui raconte qu'il aurait été « *introduit chez le roi Bolloré par le père Noël* ») est amèrement facétieuse. Mais où est la vérité ? À la prison de Koléa où l'ennui le dispute à l'absurde, où l'injustice se déguise en justice, la nuit en jour, l'homme attend fébrilement les visites de Naziha, sa femme, sa fenêtre sur le monde, l'amour, l'humanité. C'est dans ces pages, les plus bouleversantes du livre, que nous reprenons prise.

Oui, il y a des maladresses, des coquilles, des passages superflus, des propos peut-être malheureux et (très) contestables, mais on ne peut nier la force de ce texte. Dont l'impact repose sans doute sur l'immédiateté. Mais qui aurait toutefois mérité un peu de repos, de retravail, de distance. Pour rebondir sur notre article du mois dernier, une parution en juin (généralement réservée aux ouvrages de fiction un peu « légers ») était-elle judicieuse ? Qui plus est pour un tirage annoncé de 150 000 exemplaires (chez Grasset, on annonce une mise en place de 130 000) ?

Bien sûr, le livre a divisé, l'auteur a donné quelques entretiens – fait inédit, CNews lui a même consacré une journée spéciale (la chaîne fera-t-elle de même pour, mettons, les prochains livres d'Emmanuel Carrère, Pierre Michon ou Patrick Modiano ?). Au moment où nous bouclons cette édition, il se serait écoulé entre 16 000 (selon Edistat) et 20 000 (selon l'éditeur) exemplaires en une semaine. Un démarrage très correct dans le contexte actuel des ventes en librairies, mais qui, au vu de cette médiatisation XXL, peut sembler assez décevant. Par ordre de comparaison – sur des ouvrages « événementiels » –, le *Journal d'un prisonnier* de Nicolas Sarkozy se serait vendu à près de 100 000 exemplaires en une semaine, et le récit de Gisèle Pelicot, lui, aurait dépassé les 60 000 dans le même temps. En première position dans notre classement mensuel *(voir page 37), La Légende* est en revanche déjà descendu, le 16 juin, sur les ventes des sept derniers jours – à la sixième place selon Datalib.

« *Boualem Sansal écrit bien. Mais ce livre est "particulier"* », analyse Benoît Lacoste, de la librairie Aux Feuilles volantes de Saint-Paul-lès-Dax, au sujet du présent volume, classé parfois en littérature, parfois en document. « *Je ne suis pas persuadé que l'on ait envie de lire ce récit durant l'été. Il y aura des ventes, oui, mais je ne vois pas ce livre "durer".* » Un tel profil éditorial, qui compte davantage sur l'achat d'impulsion que sur un travail de bouche-à-oreille, ne semble en effet pas forcément idéal pour concurrencer Virginie Grimaldi, Fred Vargas ou Franck Thilliez. « *Je ne pense pas que les ventes se feront dans les grosses librairies ou les supermarchés culturels* », estime Charlotte Desmousseaux, de l'enseigne nantaise La Vie devant soi. « *La polémique a refroidi certains lecteurs fidèles.* » Ceux-là mêmes qui avaient plébiscité *2084*, avec plus de 300 000 exemplaires au compteur… ■

Solange Bied-Charreton et Baptiste Liger

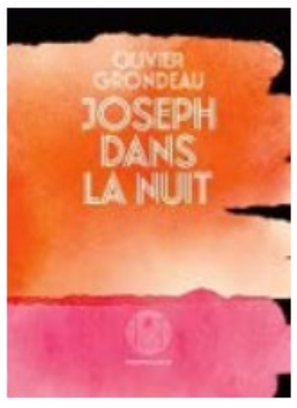
LA LÉGENDE
BOUALEM SANSAL
252 P., GRASSET, 22 €

DORIAN PROST/L'ICONOCLASTE

Journal d'un (autre) prisonnier

Joseph dans la nuit narre le quotidien dans les geôles iraniennes de son auteur, Olivier Grondeau, qui nous fait le récit sans ambages de son enfermement autant que de sa survie intérieure.

Il n'est pas certain que ce titre ait le même traitement médiatique royal dans certaines tribunes. Pourtant, il sera difficile de ne pas songer, lors de la prochaine rentrée littéraire, à *La Légende* de Boualem Sansal en lisant le premier livre d'Olivier Grondeau, *Joseph dans la nuit*. Un autre visage de la diplomatie dite « des otages », reposant sur des ressortissants étrangers envoyés dans les geôles, pour des raisons plus que discutables, afin de servir de monnaie d'échange avec une puissance jugée ennemie. Ce libraire dilettante et poète à ses heures en a fait les frais. Alors qu'il se rendait en Inde, ce voyageur qui traversait alors l'Iran a vu son trajet soudain s'arrêter à Chiraz. « *Un matin, ils sont venus le chercher.* » C'était le 12 octobre 2022. Quatre hommes l'ont ainsi emmené, avec un bandeau sur les yeux, sans rien lui dire. Il ne tardera pas à comprendre que c'est le renseignement qui le suspecte d'espionnage et de récolter des informations pour le compte de la France en échange du financement de son voyage. Sa garde à vue, qui durera soixante-douze jours – avant une condamnation à cinq ans de prison –, Olivier Grondeau la raconte ici à travers l'évocation de son quotidien, ses rencontres avec ses compagnons d'infortune, les méthodes de ses geôliers. Mais *Joseph dans la nuit* repose aussi – et c'est là toute sa force – sur ses songes et son imaginaire qui le font tenir, s'évader, se souvenir, comme une autre réalité. À ce titre, on n'imaginait pas le potentiel libérateur des chansons de Britney Spears dans de tels moments… Olivier Grondeau a été finalement libéré le 17 mars 2025. Mais à quel prix… ■ **B.L.**



JOSEPH DANS LA NUIT
OLIVIER GRONDEAU
240 P., L'ICONOCLASTE, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

« Avec l'IA, la mort devient moins sacrée et plus technique »

Dans *Vivre 1000 ans*, le chirurgien Laurent Alexandre explore, avec l'entrepreneur de la tech Alexandre Tsicopoulos, les conséquences de la superintelligence artificielle, avec l'allongement de la vie qu'elle fait entrevoir. Ses réponses peuvent sembler parfois excessives ; ses questions, en revanche, sont toujours pertinentes.

Le *motto* de votre livre est qu'avec l'IA on se dirige vers une « mort de la mort ». Peut-on vraiment y croire ?

Laurent Alexandre. Oui. Avec l'arrivée de la super-IA, la mort change de statut. Elle cesse d'être une fatalité pour devenir un problème d'ingénierie biologique. Pendant des millénaires, nous avons prié devant elle et, depuis deux siècles, nous la repoussons. Avec l'IA, nous allons la décomposer mécanisme par mécanisme : immunité, cancers, sénescence cellulaire, réparation des tissus par reprogrammation, etc. La mort devient moins sacrée, plus technique.

Face aux effets de ce tournant, votre coauteur, de quarante ans votre cadet, est assez réservé…

L.A. C'est le paradoxe. Je suis le plus vieux et le plus impatient. Alexandre Tsicopoulos est jeune et devrait être le kamikaze technologique. Or il a parfois les réflexes d'un vieux sage inquiet, parce qu'il perçoit le prix existentiel et social de ce que j'accueille comme une libération. Moi, je vois l'arrachement à la fatalité biologique. Lui me demande : que devient le désir si le temps s'allonge ? la transmission si les générations ne se remplacent plus ? la hiérarchie quand l'intelligence devient gratuite ? Son scepticisme m'empêche de tomber dans la religion de la technique.

On ne dirait pas… Car *Vivre 1000 ans* baigne dans un grand techno-optimisme. N'y a-t-il pas des ombres au tableau, qui pourraient le faire déraper ?

L.A. Bien sûr. Il y a un risque social : on peut avoir demain des Gilets jaunes cognitifs, des gens qui ne perdent pas seulement leur emploi, mais aussi leur statut symbolique. Le deuxième danger est géopolitique : l'IA comme arme de souveraineté. Le troisième est accidentel. Le « Tchernobyl de l'IA » que certains redoutent ne sera pas forcément un robot tueur ; ce pourrait être un système déployé trop vite dans la biologie ou la cybersécurité, et qui provoquerait une catastrophe réelle.

Et quid des sciences ? L'IA peut-elle dépasser une vision empirique et engendrer ces ruptures que sont les « révolutions scientifiques » ?

L.A. Je ne crois pas l'IA condamnée à l'empirisme. Couplée aux laboratoires automatisés, elle peut explorer des hypothèses que nos cerveaux n'auraient jamais formulées. La prochaine révolution scientifique pourrait être vraie avant que d'être compréhensible par les humains…

Vous vous enflammez pour une IA libre de toute entrave, puis vous prônez son contrôle. N'est-ce pas contradictoire ?

L.A. Non. Une IA bridée par peur ralentirait la médecine, la recherche, l'éducation et l'industrie. Mais liberté ne signifie pas acceptation des fonctions dangereuses. Il faut libérer l'intelligence et maîtriser ses capacités critiques. Nous le faisons déjà avec l'aviation ou le médicament : nous encourageons l'innovation, mais en certifions les usages. Les anti-IA veulent stopper le moteur alors que, moi, je veux juste des freins et un pilote !

Vous parlez peu de la Chine. En quoi diffère-t-elle sur ce point des États-Unis ?

L.A. Aux États-Unis, l'IA est portée par un capitalisme messianique. En Chine, elle se veut un instrument de puissance civilisationnelle. Le contrat social n'est pas le même. Aux États-Unis, l'individu augmenté rêve de devenir une start-up biologique. En Chine, il sera d'abord une ressource nationale contrôlée par le parti. La bataille de la longévité et de l'IA est aussi politique, morale, presque métaphysique. ■

Propos recueillis par Patrice Bollon

VIVRE 1000 ANS. QUAND L'IA RÈGNE ET LA MORT RECULE : RÊVE OU CAUCHEMAR ?
LAURENT ALEXANDRE, ALEXANDRE TSICOPOULOS
304 P., BUCHET-CHASTEL, 22,50 €

OLIVIER ROLLER/BUCHET-CHASTEL

VICTORIA SANDERS/ÉDITIONS LEDUC

L'arme fatale contre le capitalisme

Fondatrice du ministère de la Sieste, question de santé publique selon elle, l'Américaine Tricia Hersey livre un essai-manifeste qui invite au *« repos comme acte ultime de résistance »*.

À lire *Reposz-vous !*, on est soufflé par la liberté que cet essai dégage. Tricia Hersey est une artiste, théologienne et activiste afro-étasunienne, qui travaille sur l'afroféminisme et les traumatismes culturels ; elle est la fondatrice du ministère de la Sieste, consacré à promouvoir le repos. Sa doctrine *« Rest is resistance »* est un pied de nez à la *grind culture*, autrement dit la culture de la broyeuse capitaliste, qui *« a la main sur toutes les facettes de nos vies »*. C'est pendant ses études que l'autrice, épuisée, commence à siester partout, dès qu'elle le peut, ressentant *« tous les jours dans [s]on corps ce que cela voulait dire de n'être qu'un rouage de la machine, de supporter le rythme effréné de notre société »*. Elle comprend qu'on lui a imposé dès l'enfance *« un standard de perfection irréaliste »*. Elle refuse alors de *« pousser son corps à la destruction »* et décide de sauver sa vie *« en plongeant dans la douceur »*, avant d'imaginer un collectif où d'autres la rejoindraient. *« Si nous ne prenons pas pleinement conscience d'être sacré.es parce que vivant.es, le lavage de cerveau ne s'arrêtera jamais »*, écrit-elle. Le sommeil devient ainsi, sous sa plume, une question de *« santé publique comme de spiritualité »*. Le repos, suggère-t-elle, passe avant tout par *« la connexion et la reconquête de notre dimension sacrée »*. Tour à tour, l'autrice évoque la peur, le manque, le plaisir, la joie, la libération des injonctions ; elle convoque son histoire, ses ancêtres, ses expériences de siestes collectives, ce *« système violent et dépourvu d'amour »* qu'il s'agit de court-circuiter. On referme le livre ragaillardi, prêt à expérimenter. *« Que le portail de notre repos soit notre refuge et que nous puissions nous y rendre souvent. »* ■ **Sophie Di Malta**

REPOSEZ-VOUS ! RÉSISTER À LA BROYEUSE CAPITALISTE [REST IS RESISTANCE. A MANIFESTO]
TRICIA HERSEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HARRIET DE G, 192 P., LEDUC/LES RENVERSANTES, 17 €

La robe et l'épée

À l'image de la duchesse de Berry dont elle vient de publier une biographie chez Perrin, Marine Baron a toujours fait montre d'une grande pugnacité, n'hésitant pas à se lancer des défis de tous ordres.

Deux années de khâgne et d'hypokhâgne, une formation en histoire de l'art, un double diplôme de droit, deux thèses déjà soutenues et une troisième en cours de route… L'itinéraire académique de Marine Baron donne le vertige, son parcours professionnel étourdit tout autant. Assistante de direction dans les ressources humaines à ses débuts, cette avocate engagée aux côtés des organismes non lucratifs (et autrice de quatre ouvrages) porte la robe depuis quatre ans après avoir endossé l'uniforme dans la Marine puis à Saint-Cyr. *« Cette expérience dans un milieu presque exclusivement masculin a été une épreuve, mais aussi une excellente formation. […]. J'ai commencé à écrire, je me suis initiée aux arts martiaux… je n'aurais jamais autant osé dans un autre contexte. »*

Cette personnalité inclassable raconte ses douze vies avec une spontanéité déconcertante, dans un contraste net avec le stéréotype de la première de classe dont elle n'emprunte ni l'assurance ni la conscience de se distinguer par son éclectisme. Au contraire, Marine Baron n'hésite pas à rappeler ses revers – une carrière avortée dans l'armée, soixante-douze refus de manuscrit et deux échecs à l'examen d'entrée à l'école du barreau, qui révèlent en creux une pugnacité hors du commun et une disposition étonnante à rebondir. Le hasard la cueille une nouvelle fois au gré d'une rencontre sur les réseaux sociaux avec Sylvie Yvert, épouse de Benoît Yvert, le directeur des éditions Perrin. *« L'idée d'une biographie de la duchesse de Berry a émergé de nos discussions. Je ne connaissais rien à son histoire, je suis donc partie de zéro. »* La voilà investie sur la trajectoire d'une autre femme qui sut prendre sa destinée en main malgré les déconvenues : *« La duchesse de Berry, mère de l'héritier du trône de France et veuve après l'assassinat de son mari, est exilée en 1830 avec Charles X. L'aventure aurait pu s'arrêter là, mais elle refuse cette situation, rentre en France et entreprend seule un coup d'État en 1832. »*

TOUCHÉE AU CŒUR PAR SON HÉROÏNE

Le scandale d'une femme montrée du doigt pour avoir eu un enfant hors mariage, traitée d'écervelée par ses pairs et moquée pour son caractère dispersé a touché le cœur de l'autrice lors de ses plongées dans les archives de Versailles ou de la ville de Naples. *« Personne n'avait eu l'idée d'explorer ce fonds italien très riche »*, souligne Marine Baron. *« J'ai découvert une femme moderne, audacieuse et cohérente dans ses combats. La duchesse de Berry montre une curiosité inouïe et s'illustre par une grande générosité en se défaisant d'un quart de ses revenus personnels pour aider son entourage »*, ajoute l'historienne avocate, avant de conclure : *« Elle transcende tous les clans grâce à une liberté dont nous avons beaucoup à apprendre aujourd'hui. »*

Derrière l'épopée de la duchesse de Berry – née Marie-Caroline de Bourbon-Sicile – qui rappelle celles de Jeanne d'Arc ou de Napoléon se dessine le récit d'une période singulière de l'histoire de France : l'échec de la Restauration suivi de la monarchie de Juillet, incarnée par Louis-Philippe. *« J'avais l'image du roi progressiste et libéral, j'ai perçu un tempérament un peu mesquin, notamment lorsqu'il se plaît à railler la duchesse pour son manque de chasteté »*, confie Marine Baron.

Orléaniste ou légitimiste ? Prudente, notre interlocutrice s'affranchit de toute réponse mais admet avoir développé grâce à ses travaux une affection particulière pour les monarchies symboliques, comme les exercent les Britanniques ou les Suédois. ■ **Aude Giger**

LA DUCHESSE DE BERRY. L'INSOUMISE
MARINE BARON
320 P., PERRIN, 23€

DR/PERRIN

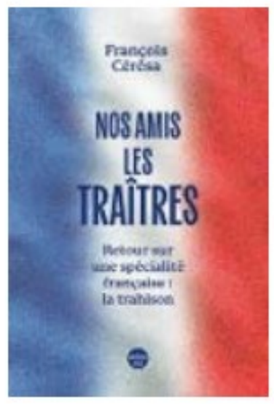
Aux traîtres la patrie reconnaissante

Et si la trahison était un art typiquement français dont il y a lieu de s'enorgueillir ? François Cérésa présente une belle galerie de traîtres bleu-blanc-rouge, du XIVe siècle à nos jours.

La trahison a toujours fasciné. On ne compte plus les livres sur le sujet, de la *Tradition de la trahison chez les maréchaux* de Galtier-Boissière à l'*Éloge de la trahison* de Denis Jeambar en passant par le *Traîtres, nouvelle histoire de l'infamie* de Franck Favier et Vincent Haegele. François Cérésa ajoute sa pierre à l'édifice avec *Nos amis les traîtres*, une galerie de portraits enlevés, dont la couverture bleu-blanc-rouge indique le parti pris : la trahison est ici présentée comme une spécialité française, presque un gène irremplaçable de l'ADN national. « *En France,* écrit l'auteur, *on n'a pas de pétrole, mais on a des idées (de trahison)* » ! De fait, la liste des traîtres français est longue : Carrier qui conspue Robespierre à qui il doit tout, Bernadotte qui rallie la Russie en 1813, Dumouriez qui trahit la France à la mort de Louis XVI, Esterhazy qui trahit par goût du lucre, Bazaine qui précipite la défaite de 1870,

ARIANE LAEDERICH

sans parler du trio Darnand, Déat, Doriot qui trahissent pour l'Allemagne… Jusqu'à des péripéties récentes comme la trahison de Chaban-Delmas par Chirac, de Chirac par Balladur, de Hollande par Macron ! Comme l'écrit joliment Cérésa, la différence entre les hommes loyaux et les traîtres, c'est que les premiers ont un passé, les seconds, un avenir… Si certaines trahisons sont inexcusables, d'autres ne méritent-elles pas d'être pardonnées, voire célébrées ? « *Les traîtres,* note l'auteur, *sont toujours romanesques* », comme si la trahison était « *un moyen de multiplier leurs personnalités* ». Et puis, sans eux, on s'ennuierait. « *L'équation est simple : sans trahison, il n'y a pas d'Histoire.* » Alors, aux grands traîtres, la patrie reconnaissante… ■ **Jean Hurtin**



NOS AMIS LES TRAÎTRES
FRANÇOIS CÉRÉSA
400 P., LE CHERCHE MIDI, 22 €

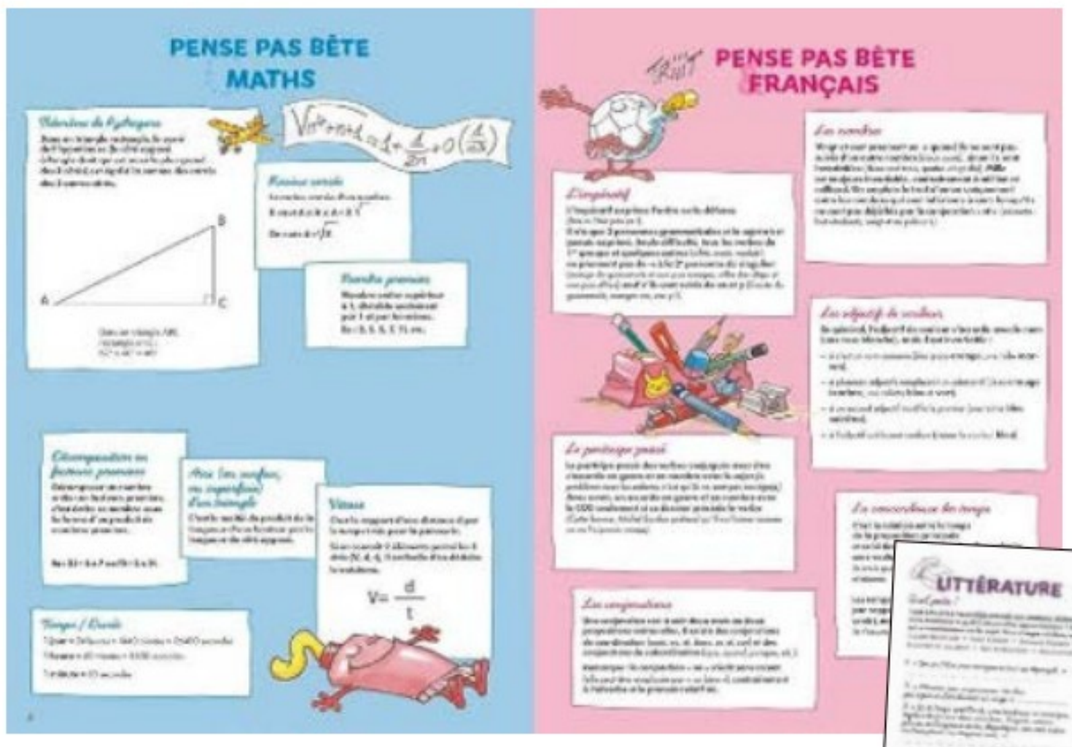
Club Lecture
LiRE magazine

Vous aimez lire, vous souhaitez lire des livres en avant-première,
vous voulez partager votre avis et rencontrer les auteurs ?
Lire Magazine a pensé à vous en créant son Club Lecture !

Inscrivez-vous sans tarder :

Un passe-temps très français

L'été est la saison des révisions pour tous. Enfants, parents et adultes s'adonnent avec joie aux cahiers de vacances. Retour sur l'extension d'un genre détourné avec succès et toujours en vogue.

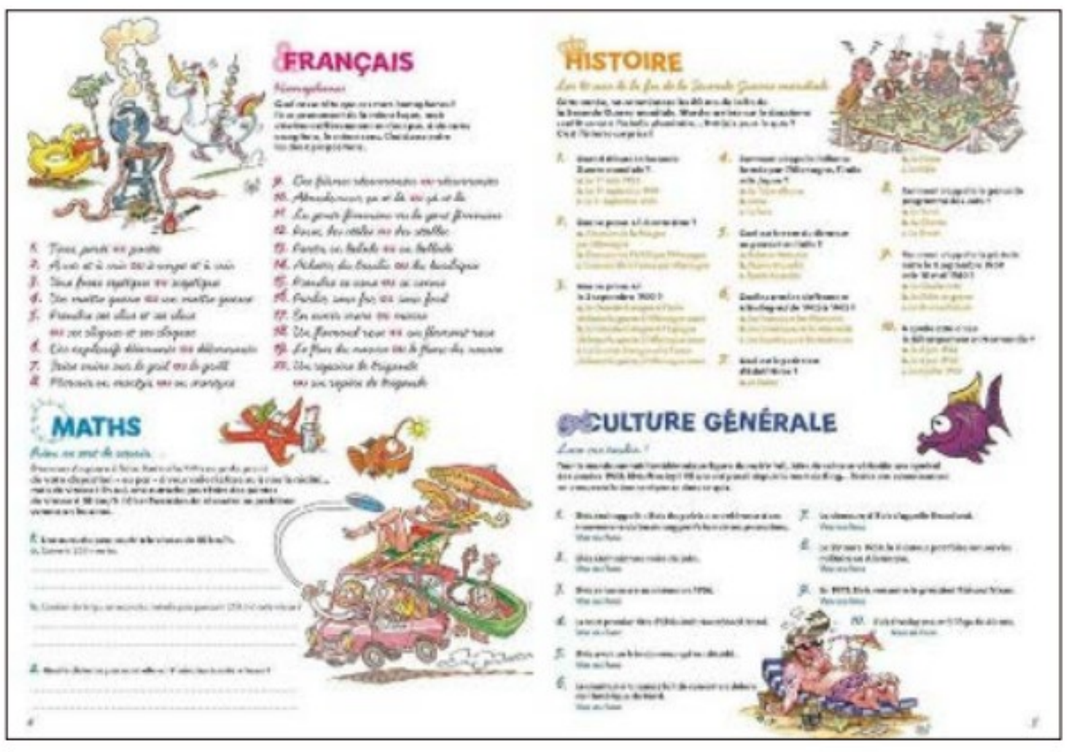


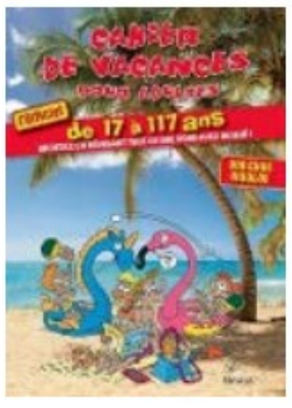
Bousculant les lectures estivales traditionnelles, les cahiers de vacances pour adultes se sont fait une place au soleil. Depuis une vingtaine d'années, ces fascicules conçus à l'origine pour les enfants et synonymes de corvée ont été subtilement adaptés à l'intention des grandes personnes friandes d'un passe-temps récréatif et sérieux. Devenus un filon, ils ont capté un vaste public séduit par la perspective de « bronzer intelligent » sur le sable chaud, entre deux baignades ou les pieds en éventail.

« *Réchauffez vos neurones en révisant tout ce que vous avez oublié!* » scandait le slogan du label Chiflet & Cie (aujourd'hui abrité par Hugo Publishing), où débuta au printemps 2007 l'aventure de ce drôle d'ouvrage étiqueté « ludo-pédagogique ». Au sein de l'équipe animée par Jean-Loup Chiflet, l'auteur du fameux dictionnaire de l'anglais courant *Sky my husband! Ciel mon mari!*, les idées fusaient. Christophe Absi, à présent directeur éditorial non-fiction chez Hugo Publishing, cherchait à renouveler la gamme des recueils de jeux intellectuels de mots croisés, fléchés ou de calcul mental. En prenant pour modèle le cahier de vacances pour enfants martelant le théorème de Pythagore ou l'emploi du subjonctif, il le transforme dans une version adulte, inédite. Épaulé par Vincent Haudiquet, chargé d'injecter la dose d'humour requise dans les contenus pédagogiques, Christophe Absi élabore en deux mois le premier *Cahier de vacances pour adultes de 7 à 77 ans*. Avec 32 pages d'exercices de culture générale, de maths, d'histoire-géographie et 10 réservées à des jeux, « *il n'a rien d'un pensum* », s'enthousiasme alors *Le Monde*. Aux bienfaits pour les neurones s'ajoute une autre clé du succès : les parents montrent l'exemple à leur progéniture. Sophie Le Flour, éditrice aux côtés de Christophe Absi, décrypte : « *Ils l'adoptent pour déculpabiliser leurs enfants qui se sentent moins seuls. Le cahier permet d'assouplir les relations intrafamiliales.* » Tiré à 10 000 exemplaires, il est vite en rupture de stock avant de caracoler à 150 000 ventes.

« LA NOSTALGIE DE L'ENFANCE »

Cet élan confirme « *une tendance rétro-adulte jouant sur la nostalgie de l'enfance* », selon Christophe Absi. Il décline ensuite pour d'autres saisons son invention, bientôt imitée par la concurrence. Aujourd'hui, un seul cahier est édité, riche de 128 pages, dans une maquette inchangée avec la mention « L'officiel » pour rendre à César ce qui est à César. La formule gagnante a été reproduite à foison : de l'émission de Fabrice Drouelle *Affaires sensibles* sur France Inter (Hors collection) à *Secrets d'Histoire* de Stéphane Bern (First), du *Guide Michelin* chez Mango à un improbable *Cahier de vacances catho* publié en 2015 par les Éditions du Cerf. Avec les dessins de Luc Tesson, les deux auteurs, Basile de Koch et Richard de Sèze, issus du groupe d'intervention culturelle Jalons amateur de parodies de la vie politique et médiatique, ont profité d'un effet d'aubaine pour évoquer le catéchisme, l'histoire de l'Église ou la vie de saint Bénilde, patron des accordéonistes. « *Pour ne pas bronzer athée!* », 50 jeux théologiques complètent vos connaissances en religion. Produit de niche, le cahier de vacances pour adultes a toujours le vent en poupe, mais il n'a pas fait école à l'étranger. Il participe, à sa manière, à l'exception culturelle française. ■ **Olivier Cariguel**





CAHIER DE VACANCES POUR ADULTES. L'OFFICIEL DE 17 À 117 ANS
ANNE CAMBERLIN, MORGANE DEY, JOAN
128 P., CHIFLET & Cie, 9,95 €

CHIFLET & CIE,

Vive l'indépendance !

La ville de La Rochelle connaît des étés très animés avec ses différents festivals. L'occasion d'une visite à la Librairie Presse Saint-Sauveur, fière de revendiquer son originalité et son désir de rassembler.

Cité millénaire à trois ports – de pêche, de commerce et de plaisance –, cadre d'une trentaine de romans et nouvelles de Georges Simenon, la capitale charentaise vit chaque été, au mois de juillet, au rythme des Francofolies et du Festival La Rochelle Cinéma. Située au cœur du centre historique, la Librairie Presse Saint-Sauveur est une ancienne Maison de la Presse reprise en 2020 par Éric Gallaire et son épouse Virginie Doublet. Lui était auparavant directeur commercial d'une maison d'édition en carterie et papeterie sise en région parisienne. Elle, Rochelaise, travaillait dans une société rachetée en 2012 par celle de son futur mari. « *Je suis le directeur général officiel, mais nous assurons la gestion ensemble* », précise son époux. « *L'idée était de montrer que nous n'étions plus sous l'enseigne nationale, le réseau Maison de la Presse, mais que nous étions devenus une librairie qui vend de la presse* », poursuit-il.

« UNE COULEUR PARTICULIÈRE »

Dans sa rue, l'antre se repère à « *sa forêt de tourniquets à cartes postales* » et à ses tables de livres de poche devant la devanture. Ainsi, le visiteur « *qui arrive pour acheter une carte finit souvent par entrer* ». Et par découvrir une surface place de 150 mètres carrés « *où l'esthétique liée aux arches et à la verrière donne une véritable sensation d'espace et de convivialité* ». C'est ainsi que les propriétaires ont conçu le lieu. En été comme le reste de l'année, un libraire doit ici « *épouser et rythmer les saisonnalités avec les fêtes, les vacances scolaires, les périodes touristiques, les rentrées littéraires* ». Éric Gallaire a défini trois secteurs dans son commerce : livres, presse, papeterie. Avec des espaces « *grosso modo proportionnels au chiffre d'affaires respectif desdits secteurs* ». Ainsi, les livres occupent un gros tiers de la superficie : les livres de poche, dehors comme dedans, sont ici ce qui est le plus prisé. Un même gros tiers est destiné à « *la papeterie technique, la papeterie fantaisie, [aux] stylos, cadeaux de dernière minute et aussi [aux] produits locaux de La Rochelle – importants pour une ville touristique* ». Le dernier espace, presse, est au fond du magasin, « *car les gens qui viennent en acheter savent ce qu'ils veulent* ». C'est ainsi, avec trois libraires à plein temps (en plus des deux dirigeants), qu'Éric Gallaire rassemble les divers publics dans son antre. C'est par cette voix qu'il clame une « *envie viscérale d'être indépendant* ». Une voie qui « *nous oblige tous à être rassembleurs, originaux, d'écrire notre histoire avec une couleur particulière* ». ■ **Hubert Artus**

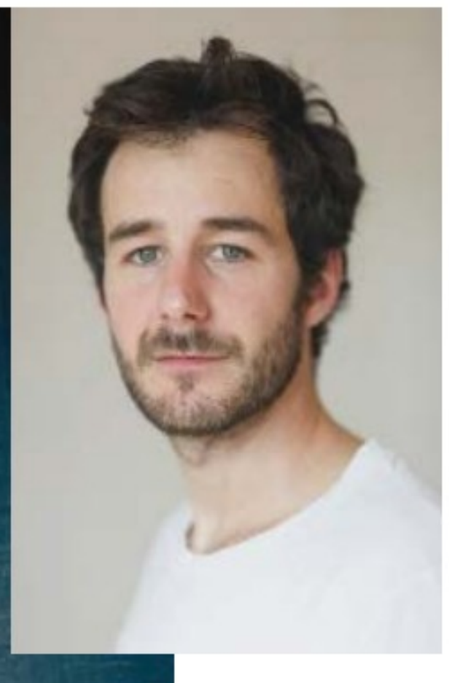
→ **Librairie Presse Saint-Sauveur,**
16 rue Saint-Sauveur, 17000 La Rochelle. Ouvert du lundi au samedi de 9 heures à 19 heures.
librairiepresse-saintsauveur.fr

LIBRAIRE PRESSE SAINT-SAUVEUR

Librairie d'été

L'été commence très mal pour Anna Bishop : des examens ratés, un stage dans un cabinet d'avocats à l'eau, et son petit ami qui veut faire une pause. La jeune Londonienne part alors chez sa tante Josie, qui tient une petite librairie à Fox Bay, village côtier dans les Cornouailles : la Librairie des rêves les plus fous – qui donne son titre au livre –, avec le chat Pouchkine, qui en est la mascotte, et dans une situation financière catastrophique. Peu de temps après, Josie se casse la jambe. Quand une star américaine annonce sa venue dans le coin, une idée germe dans l'esprit d'Anna… Premier volet d'une série annoncée en trois livres (le suivant est d'ailleurs paru outre-Manche), ce premier roman de Gracie Page est un hommage aux univers littéraires et une comédie très feel-good. ■ **H.A.**

LA LIBRAIRIE DES RÊVES LES PLUS FOUS [THE WILDEST DREAMS BOOKSHOP]
GRACIE PAGE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MAUD DESURVIRE, 336 P, ROBERT LAFFONT, 19,50 €



« Pour les chaîne de télé, la Comédie-Française ferait peur au public »

De la Comédie-Française est justement la comédie française réussie de l'année ! Drôle, rapide, surprenante. Un voyage dans les coulisses du théâtre à quelques heures d'une première. Explications de son coréalisateur Bertrand Usclat.

Après vos exploits sur des formats courts, notamment avec _Brout_, le long-métrage vous démangeait-il à ce point ?

Bertrand Usclat. Pas du tout. Ce qui me fait avancer, ce sont les idées que j'ai et de trouver le format qui leur va le mieux. Au départ, Bertrand Schaaff, directeur des productions de la Comédie-Française, croise Pauline Clément dans les couloirs et lui avoue aimer *Brout* et *Moitié.e.s* dans lesquels elle joue. Il lui demande de réfléchir à des formats courts qui pourraient être postés sur les réseaux sociaux de la Comédie-Française. Pauline nous en parle, à Martin Darondeau [le coréalisateur] et à moi, et on se dit qu'il y avait mieux à faire que des petites vidéos. On s'est donc lancé dans l'écriture d'une série un peu à la manière de *Dix pour cent* où les acteurs de la Comédie-Française joueraient des acteurs de la Comédie-Française mais sous un autre nom. Le fil rouge était Nina, interprétée par Pauline : on la suivait pendant la création d'une pièce qui durait plusieurs mois, entre les répétitions, la fabrication des décors, la mise en scène, etc. On a proposé cette idée de série à toutes les chaînes de télé de France… qui ont toutes refusé.

Pour quelles raisons ?

B.U. Trop niche. La Comédie-Française ferait peur au public… Ce refus nous a beaucoup surpris. Mais nos producteurs n'ont pas lâché : ils nous ont appelés en février 2025 pour nous dire qu'en juin la salle Richelieu de la Comédie-Française était libre pendant cinq jours, ce qui n'était pas arrivé depuis trente ans, et qu'il fallait en profiter. Ils nous ont donc proposé de transformer la série en film. Les délais étaient très courts mais on a dit OK. Résultat : on a écrit le scénario en deux mois, on l'a financé en un mois, on l'a préparé en un mois et on l'a tourné en quinze jours. C'est la grande vitalité du cinéma français de n'être pas formaté comme peut l'être une série télé.

Qu'est-ce qui a changé dans le scénario entre la télé et le cinéma ?

B.U. On s'est dit qu'il fallait concentrer le propos. On avait réécrit la série en supprimant l'aspect chronique pour jouer sur la tension qui existe à trois heures de la première d'une pièce. Projet toujours refusé par les chaînes, mais c'est ce récit-là que nous avons gardé pour le film.

Pourquoi avoir choisi _Macbeth_ de Shakespeare comme pièce alors que vous êtes dans la maison de Molière ?

B.U. Il nous fallait une tragédie pour contrebalancer l'humeur comique du scénario. Or le répertoire de Molière est plutôt joyeux, notamment ses tubes : *Le Malade imaginaire, L'Avare*… Il ne faut pas oublier que *Macbeth* est une pièce maudite où les pires catastrophes peuvent arriver. Ce qui crée une ambiance un peu étrange et mystique, qui nous a permis de convoquer les fantômes du théâtre. Voir tous ces comédiens s'engueuler en robe victorienne, c'était quand même assez jouissif. Ce que nous voulions aussi, c'était entrer dans les coulisses de la Comédie-Française pour le public qui ne voit que la scène. Dans le film, on passe dans les couloirs, les loges, la cantine, le foyer des comédiens, le bureau de l'administrateur… J'ai l'impression que le film donne une image un peu plus punk et plus rock que celle que la majorité du public en a.

Avez-vous dû convaincre les acteurs ?

B. U. Sincèrement, pour convaincre les acteurs, ça a été simple : zéro refus. Pauline est très appréciée et tout le monde lui a fait confiance. Dès qu'on envoyait le scénario à quelqu'un, il disait oui immédiatement. Même pour un petit rôle. On avait écrit le personnage principal pour Laurent Stocker : il a accepté sans lire une ligne. Guillaume Gallienne, pareil. Et on a réussi à avoir la voix de Denis Podalydès. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **De la Comédie-Française**
de Bertrand Usclat et Martin Darondeau, avec Laurent Stocker, Pauline Clément, Marina Hands… En salles le 22 juillet.

ATELIER DE PRODUCTION COMÉDIE-FRANÇAISE – INDIA LANGE

3 QUESTIONS À… PHUONG MAI NGUYEN

Pour son premier long-métrage d'animation, la jeune réalisatrice adapte la bande dessinée *In Waves*, signée AJ Dungo.

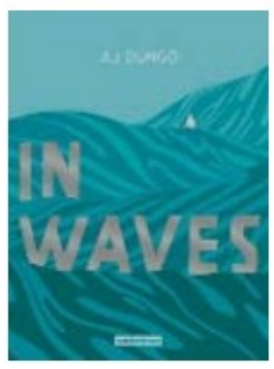
SILEX ANIMATION

Vous aviez coréalisé *Culottées* pour la télévision, d'après les albums de Pénélope Bagieu. Adapter des bandes dessinées en film d'animation, est-ce un chemin naturel ou un hasard ?

Phong Mai Nguyen. Un peu des deux. J'aime bien lire des bandes dessinées parce qu'elles me relient à mon métier. C'est donc un élan naturel. Mais le hasard a aussi fait que la productrice de *Culottées*, Priscilla Bertin, avait acheté les droits de *In Waves*. L'idée de l'adaptation n'est donc pas venue de moi, même si j'avais beaucoup aimé cet album, une histoire d'amour et de surf. Quand Priscilla m'a proposé ce projet, je me suis surtout demandé ce qu'un film allait apporter de plus. Il fallait donc que je m'approprie ce récit par le biais du dessin et de l'animation.

Est-ce facile de s'extraire d'un univers déjà dessiné pour en recréer un autre ?

P.M.N. Oui, car je suis plutôt intuitive. Je ne verbalise pas : je dessine. Lorsque je suis arrivée sur le projet, Fanny Burdino et Samuel Doux avaient déjà écrit un synopsis. J'ai donc commencé immédiatement à dessiner. Je cherchais des idées chez les peintres que j'aimais ou chez d'autres auteurs de bandes dessinées. Par exemple *Cet été-là* de Mariko Tamaki ou les albums de Craig Thompson. J'évoque aussi souvent David Hockney et ses tableaux aux couleurs californiennes qui, si on les regarde bien, sont assez mélancoliques. Ça m'intéressait de raconter graphiquement cette mélancolie à travers des couleurs très chaudes.



Comment avez-vous construit la mise en scène ?

P.M.N. D'un côté, il y a le langage « live » : des mouvements de caméra qui suivent les personnages qui font du surf ou du skate, le genre d'image qu'on trouve chez des vidéastes de sports de glisse. Et de l'autre, on s'en éloigne en éliminant un décor ou en animant des objets. Le dessin laisse une marge d'interprétation, peut-être un peu plus grande que l'image réelle parce que, tout d'un coup, les traits d'un cheveu peuvent devenir une vague… ■

Propos recueillis par E.L.

→ **In Waves**
de Phuong Mai Nguyen.
En salles le 1er juillet.
→ **In Waves**
d'AJ Dungo (Casterman).

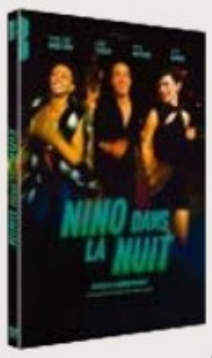
LE COSY POLAR
À RETOURNER
POUR
EN DÉCOUVRIR
TOUTES
LES SAVEURS !

J'AI LU

DVD

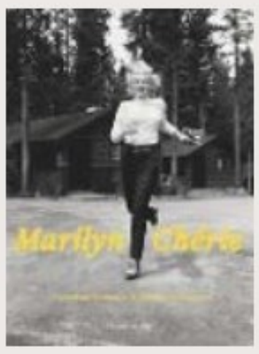
L'ÉLU
JEREMY KAGAN
ELEPHANT

→ C'est un bonheur que de redécouvrir cette magnifique histoire d'amitié entre deux jeunes juifs new-yorkais, aux conceptions identitaires opposées, dans le contexte des années 1940. Cette adaptation d'un roman de Chaïm Potok, qui vaut aussi pour son évocation des liens père-fils, est l'occasion de réhabiliter l'œuvre de Jeremy Kagan (auquel on doit également le beau *Natty Gann*). **B.L.**



NINO DANS LA NUIT
LAURENT MICHELI
BLAQ OUT

→ C'est en 2019 qu'on avait pu découvrir le roman écrit par Simon Johannin et Capucine Azaviele, *Nino dans la nuit*. On n'imaginait pas forcément que cet ouvrage, à la langue si marquée, entre précarité, fêtes, défonce et plans foireux, deviendrait un long-métrage. Qui, malgré quelques maladresses d'écriture, saisit plutôt bien les aspirations de ses personnages et l'ambiance de leur milieu. **B.L.**



LIVRE

MARILYN CHÉRIE
CATHERINE DENEUVE, SÉBASTIEN CAUCHON
FLAMMARION

→ Catherine Deneuve est donc une grande admiratrice de Marilyn Monroe. Elle en parle d'ailleurs très bien dans ce beau livre à l'occasion du centenaire de la naissance de l'actrice de *Certains l'aiment chaud.* Grand collectionneur des photos de la star américaine, Sébastien Cauchon s'entretient avec Catherine Deneuve, qui commente également les très nombreux clichés de Marilyn Monroe. Photos rares, étonnantes, de films ou de coulisses, de la vie quotidienne ou mondaine pour lesquelles Catherine Deneuve a des mots simples et justes. *Marilyn chérie* se feuillette avec d'autant plus de plaisir que beaucoup de photos ont été peu vues. **E.L.**

Le chaud et le froid

La Chaleur, tiré du roman de Victor Jestin, et la Palme d'or 2026 à Cannes, _Fjord,_ explorent, dans des univers différents, nos repères moraux.

La fin des vacances peut tourner au cauchemar. Ainsi, la veille de son départ du camping avec sa famille, Marouane, 17 ans, se trouve impliqué dans la mort d'un garçon de son âge avec qui il a eu une embrouille. Il choisit alors de cacher le corps dans le sable de la plage. Mais la culpabilité assaille Marouane – au moment où naissent des sentiments pour une belle jeune fille italienne. Librement adapté du beau premier roman de Victor Jestin, *La Chaleur* séduit, malgré quelques maladresses, par son atmosphère, sa manière de capter les corps et sa justesse psychologique. De quoi, après *L'Inconnu de la Grande Arche*, se pencher sur le cas du metteur en scène Stéphane Demoustier.

Bien plus au nord, on suivra dans *Fjord* l'enfer administratif d'une famille roumaine dite « traditionnelle », récemment arrivée en Norvège et accusée de châtiments physiques sur ses enfants par l'administration locale. Mais la question ici posée dépasse largement les modèles éducatifs, « conservateur » ou « progressiste », puisque Cristian Mungiu dissèque avec brio (et une grande classe formelle) nos repères moraux et nos croyances de toutes sortes. Si cette Palme d'or n'est pas une adaptation, le film n'en demeure pas moins, en creux, une réflexion sur les mots et leur sens, amenant parfois à l'impossibilité de la communication. Admirable. ■ **Baptiste Liger**

En salles le 8 juillet et le 19 août.

Prendre soin

Virginie Efira et Tao Okamoto ont reçu le prix d'interprétation féminine au dernier Festival de Cannes pour *Soudain*. Récompense méritée qui pourrait justifier à elle seule d'aller voir le film. L'une joue la directrice d'un établissement pour personnes âgées, l'autre une metteure en scène japonaise. L'une espère allier bien-être de chacun et bien-être collectif, l'autre est atteinte d'un cancer. De leur rencontre naît une amitié qui se transforme en philosophie de vie. Ryusuke Hamaguchi, découvert avec *Drive my Car,* est un réalisateur prenant lui aussi soin des détails. C'est souvent très touchant et d'une grande justesse. Mais le film (3 h 15) se perd trop souvent dans les méandres d'un discours qui s'épuise et perd de sa force. Dommage. ■ **Éric Libiot**

En salles le 12 août.

ET AUSSI…

La Bataille de Gaulle. J'écris ton nom est le second volet du diptyque consacré au Général et court jusqu'à la libération de Paris en août 1944. Même ambition romanesque et réussite encore supérieure pour un film qui raconte parfaitement les enjeux de la libération de la France et la stature du grand Charles, plus têtu que jamais (en salles). *Seule la vie,* adaptation du livre de Barbara Pachl-Eberhart narrant sa reconstruction physique et psychique après la mort de son mari et de ses enfants, est un récit douloureux mais très vivant, toujours à la limite du mélo sans jamais y tomber (8/07). Adapté d'Homère, *L'Odyssée* de Christopher Nolan est sans doute le film le plus attendu de l'été, avec ses vedettes : Matt Damon, Charlize Theron, Anne Hathaway, Robert Pattinson… (15/07). **B.L.**

LE PACTE

• SÉRIE TÉLÉ

Le noir lui va si bien

L'alter ego « film noir » de Spider-Man se fraye un chemin dans une série télé pas comme les autres. Avec un Nicolas Cage fidèle à lui-même.

Noir c'est noir et, pourtant, il semble y avoir encore pas mal d'espoir pour Spider-Man et ses comparses. À quelques semaines de la sortie au cinéma de *Spider-Man: Brand New Day*, quatrième film de la saga portée par le jeune Tom Holland, l'univers de l'homme araignée se rappelle à notre bon souvenir avec la série *Spider-Noir*. Créé par David Hine, Fabrice Sapolsky et l'artiste Carmine Di Giandomenico, le personnage a fait sa première apparition dans *Spider-Man Noir #1* en 2008 avant de littéralement exploser à l'écran grâce au film d'animation *Spider-Man: New Generation* en 2018 où il était doublé par Nicolas Cage. Ce n'était qu'une question de temps avant que Sony décide d'exploiter le potentiel du personnage propulsé instantanément au panthéon des itérations les plus populaires de l'homme araignée. Ce qui est chose faite ici avec la série *Spider-Noir* dans laquelle Nicolas Cage reprend le rôle du détective arachnide, ici pris en étau entre la mafia et des bandis dotés de super-pouvoirs. Visiblement heureux d'être là, le comédien s'empare du personnage avec un plaisir non dissimulé, alternant entre cabotinage de bon aloi (sa marque de fabrique) et réelle performance dramatique. Reprenant tous les ingrédients du film noir, du dangereux parrain à la femme fatale en passant par les policiers corrompus, *Spider-Noir* nous embarque sans mal dans son intrigue tortueuse truffée de clins d'œil aux fans. Gimmick amusant: les huit épisodes sont disponibles à la fois dans une version colorisée, très *Magicien d'Oz*, et dans une version au noir et blanc sublime. Plus qu'un simple dispositif, il s'agit là de deux manières totalement différentes d'appréhender cette série pas comme les autres, véritable ovni dans l'univers très (trop ?) balisé des super-héros. ■ **Ilan Ferry**

Sur Prime Video.

• THÉÂTRE

Indémodable Feydeau

Pourtant friand de classiques, le Théâtre du Lucernaire n'avait encore jamais affiché *La Dame de chez Maxim*, du maître du vaudeville...

C'est sur une musique de cancan que ce vaudeville, l'un des plus irrésistibles de son auteur, y fait aujourd'hui son entrée. Une idée futée, pour nous plonger d'emblée dans l'ambiance virevoltante et canaille de la pièce. Monsieur Petypon se réveille, patraque, au pied d'un canapé. Il est midi. Soudain jaillit de sa chambre une femme en sous-vêtements coquins. C'est la Môme Crevette (Julia Dailles, gouaille et culot d'enfer), une danseuse du Moulin Rouge qu'il a ramenée chez lui, sans lui dire qu'il était marié. Mais Mme Petypon (Aurore Mayran de Chamisso, parfaite en dinde survoltée) arrive… Que faire ? Une mécanique infernale s'enclenche où vont se succéder, à un rythme fou, quiproquos, mensonges, imprévus et autres surprises. Sans compter des personnages abracadabrants. Au milieu des répliques ciselées par le génial Feydeau, la bourgeoisie provinciale bien-pensante en prend pour son grade.

SONY RLJE FILMS - THÉÂTRE LUCERNAIRE.

La Dame de chez Maxim est proposée dans une version allégée, avec des décors et costumes des années 1950, ce qui lui donne un petit coup de jeune. Tous très drôles, les dix comédiens s'amusent à faire rire le public, quitte à en rajouter. Mais pourquoi pas ? Ils sont dans un vaudeville et la salle en redemande !

Au Théâtre du Splendid, *Le Procès d'une vie*, pièce historique sur le procès intenté en 1971 à des femmes impliquées dans l'avortement d'une jeune fille de 16 ans et défendues par Gisèle Halimi, ne prendra pas de vacances. Boostée par trois Molières, elle est programmée jusqu'en janvier prochain. ■

Dominique Poncet

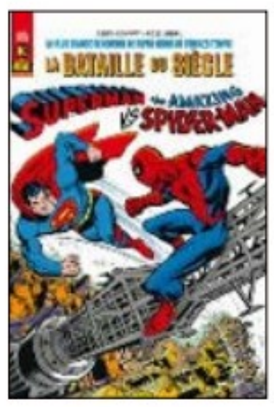
→ **La Dame de chez Maxim** de Georges Feydeau, mise en scène de Florence Le Corre et Philippe Person. Théâtre du Lucernaire jusqu'au 30 août.
→ **Le Procès d'une vie** de Barbara Lamballais et Karina Testa, mise en scène de Barbara Lamballais. Théâtre Le Splendid jusqu'au 3 janvier 2027.

Le choc des titans

Une rencontre au sommet entre deux héros aussi différents que complémentaires : Superman et Spider-Man.

Nous sommes au début des années 1970, David Obst, un agent littéraire, propose à Marvel et DC une rencontre entre Superman et Spider-Man dans un seul et même film. Devant le coût prohibitif des droits cinématographiques, l'idée est rapidement abandonnée avant de renaître en 1976 sous la forme du comics intitulé *Superman vs The Amazing Spider-Man*. « Meilleurs ennemis » et acteurs majeurs du secteur, Marvel et DC Comics unissent leur force pour la première fois en offrant à leurs lecteurs une rencontre au sommet qui restera dans les annales. Pour cela, ils font appel à Gerry Conway, l'un des rares scénaristes à avoir travaillé pour les deux éditeurs, et au dessinateur Ross Andru, qui s'était fait la main sur Superman avant de travailler régulièrement sur la série *The Amazing Spider-Man*. Au lieu de se perdre dans les méandres du multivers, Conway part du principe que Superman et Spider-Man partagent le même univers et imagine leur rencontre lors d'une convention à New York. Après une série de quiproquos qui les voit s'affronter lors d'un combat homérique, les deux super-héros entament un périple qui les mènera jusque dans l'espace non sans avoir fait une escale à New York et… en Afrique afin de sauver leurs dulcinées kidnappées par Lex Luthor et Doc Oc ! Si, cinquante ans plus tard, la naïveté des dialogues et des situations peut prêter à sourire, l'ensemble a un charme certain, certes totalement désuet aujourd'hui mais faisant office de véritable madeleine proustienne pour les aficionados. Chef-d'œuvre de l'âge de bronze, *Superman vs The Amazing Spider-Man* a ouvert la voie à de nombreuses autres collaborations mémorables dans les décennies suivantes, comme *Batman vs Hulk* ou le fameux crossover *DC vs Marvel* des années 1990. ■

Ilan Ferry



SUPERMAN VS THE AMAZING SPIDER-MAN (ID.)
GERRY CONWAY, ROSS ANDRU
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-MARC LAINÉ, 96 P., URBAN COMICS, 20,50 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL

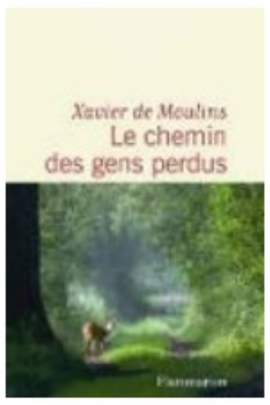
ROSS ANDRU/URBAN COMICS 2026 - BOLL

Enquête de soi

Homme de télé et de radio connu (notamment sur M6 et RTL), Xavier de Moulins mène aussi une carrière de romancier discret. À l'opposé de ce qu'on pourrait imaginer, comme le montre son nouvel ouvrage, *Le Chemin des gens perdus*.

Alors que chacun est devenu son propre attaché de presse, il est revigorant de consacrer un roman à des gens qui cherchent à disparaître. Dans *Le Chemin des gens perdus*, Xavier de Moulins réunit plusieurs personnages en rupture de ban. Tous convergent vers une forêt qui agit comme un révélateur de leurs failles. Ils ne cherchent pas tant leur route qu'une façon de se retrouver eux-mêmes. Cette fascination pour l'effacement traverse notre imaginaire collectif. Arthur Rimbaud quitte la poésie pour l'Abyssinie. Greta Garbo choisit le silence. J.D. Salinger se retire du monde. Plus ils s'éloignent, plus ils nous intriguent.

Xavier de Moulins connaît bien cette mécanique. Son visage accompagne l'actualité et sa voix est reconnue entre mille, mais il avoue nourrir un rêve inverse : « *L'idéal serait la littérature Daft Punk, avancer masqué et que seul le livre soit mis en avant.* » Une formule qui éclaire autant son roman que sa conception du métier d'écrivain. Car la disparition est chez lui un thème récurrent. « *La disparition est à la fois une matière pour moi et aussi un fantasme et une angoisse* », confie notre homme. « *Il y a plus de gens perdus qu'avant, simplement ils ne vont pas suffisamment dans la forêt.* » La formule résume parfaitement l'ambition du livre. Ne plus craindre de lâcher prise. La forêt n'est pas seulement un décor, elle devient un espace où les personnages échappent aux notifications, aux rôles sociaux et aux injonctions contemporaines. Encore faut-il leur donner chair. Xavier de Moulins affirme : « *Je connais tous mes personnages avant de les écrire, je les ai à l'intérieur de moi.* » D'une certaine manière, *Le Chemin des gens perdus* raconte un fantasme très contemporain : sortir du cadre pour vérifier si l'on existe encore sans témoin. Et peut-être aussi celui de son auteur qui reconnaît : « *Au fond, ma passion est de disparaître à chaque fois derrière mes livres. La contrainte de la notoriété me limite et il faut l'accepter, c'est la vie mais cette pudeur, je l'ai toujours eue.* » Dans une société obsédée par la visibilité, Xavier de Moulins rappelle une idée presque provocatrice : à force de vouloir être vus, nous avons peut-être oublié que certaines vérités n'apparaissent qu'au moment où l'on disparaît. ■ **Mathieu Alterman**



LE CHEMIN DES GENS PERDUS
XAVIER DE MOULINS
240 P., FLAMMARION, 20 €

UN ÉTÉ EN LIVRES SUR RTL

C'est, par essence, la saison des plaisirs. Celui de la lecture ne fait pas exception – ce qui n'a, bien entendu, pas échappé aux diverses équipes de RTL. Ainsi, les livres seront mis à l'honneur pendant tout l'été sur la célèbre station – et pas seulement lors des fameuses questions littéraires des *Grosses Têtes.* Ainsi, tous les dimanches de 9 h 15 à 10 heures, rendez-vous dans *Laissez-vous tenter* pour divers conseils de lecture, entre romans, bandes dessinées et ouvrages jeunesse. Aussi, tous les week-ends du 11 juillet au 23 août, vous pourrez découvrir le programme *Des livres pour l'été.* En outre, à 8 h 45 les semaines des 13, 20 et 27 juillet – puis la semaine du 3 août –, une « Carte blanche » sera offerte à des écrivains bien connus : Guillaume Musso, Katherine Pancol et Mélissa Da Costa. Enfin, n'oubliez pas de jeter un œil sur la sélection spéciale de romans établie par RTL et *Lire Magazine* (voir page 73), où figure évidemment le lauréat de notre distinction commune, *On l'appelait Bennie Diamond* de Michaël Dichter. De quoi patienter avant la rentrée… ■ **Jean Hurtin**

PASCAL ITO/FLAMMARION

LE COMPTE INSTAGRAM

delicatessen_bookclub

→ Une fois par mois, la romancière Lolita Sene reçoit sur son compte Instagram un autre écrivain pour une discussion à bâton rompu. Parmi ses premiers invités, Nicolas Chemla ou encore John Jefferson Selve.

LE PODCAST

Nocturne

→ Pour les insomniaques addicts aux écrans, le magazine *Elle* et le studio de podcast Louie Media ont imaginé un programme intitulé « Nocturne ». Le concept, vous aider à trouver le sommeil en écoutant des extraits de certains grands romans récents lus par des voix familières. Notre préféré, *L'Affaire de la rue Transnonain* par Thibault de Montalembert.

LE DOCUMENTAIRE

Arundhati Roy, l'écrivaine rebelle de l'Inde

→ En écho à la parution de sa sublime autobiographie *Mon refuge et mon orage*, Arte a la bonne idée de diffuser un documentaire sur la vie et l'œuvre de la grande figure de la littérature indienne Arundhati Roy. Un sublime hommage à un symbole de poésie et d'engagement.

De la collaboration artificielle

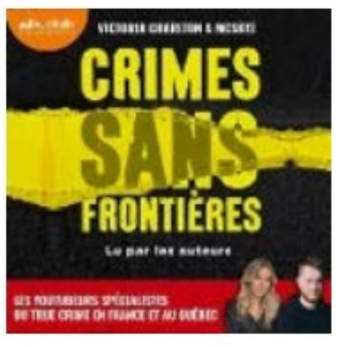
À contre-courant d'un monde littéraire qui s'insurge en bloc contre les ravages de l'IA, certaines grandes plumes prennent la parole pour inviter à la réflexion : machine et auteurs peuvent-ils collaborer ?

Le 19 février dernier sur le plateau de l'émission *C ce soir*, le romancier Alain Damasio surprenait son monde avec cette petite phrase : « *Quand j'écris et que je vois ce que produit l'IA, je suis partagé entre le réflexe de la rejeter – par ego – et l'idée d'y voir un nouvel outil susceptible d'affiner encore mon artisanat.* » Si la déclaration a eu un tel impact dans le milieu littéraire, si elle a suscité autant de polémiques, c'est parce qu'elle émanait d'une icône de la science-fiction réputée pour son techno-scepticisme et son combat contre l'aliénation à la machine. Beaucoup ont moqué un Alain Damasio qui avalait son chapeau, mais sa réflexion a le mérite de soulever des questions décisives pour l'avenir de la littérature. Serait-il possible de faire de l'IA, non pas un ennemi juré, mais un allié de la création ? Comment imaginer les contours mais aussi les limites d'une potentielle collaboration ? Le débat électrique a été relancé il y a quelques semaines dans une interview donnée par la Prix Nobel de littérature Olga Tokarczuk avec une autre petite phrase : « *Malgré les craintes, je crois que nous, écrivains, de par la spécificité de notre métier, sommes particulièrement sensibles aux outils comme l'IA. […] Je suis souvent profondément stupéfaite de la façon dont cette IA élargit mes horizons et approfondit ma pensée créative.* » Collaboration impensable, mirage dangereux ou horizon optimiste : quoi qu'on pense des sorties osées de ces deux illustres romanciers, elles ont le mérite de faire un pas de côté, hors du sentier de la guerre annoncée. Pour jeter une bouteille à la mer : sous quelles conditions peut-on rêver d'un avenir littéraire apaisé ? ■

Alain Damasio lors de l'émission *C ce soir*.

Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER



CRIMES SANS FRONTIÈRES
VICTORIA CHARLTON, MCSKYZ
LU PAR LES AUTEURS (AUDIOLIB)

■ Voix incontournables du « true crime » francophone, Victoria Charlton et McSkyz relatent des histoires vraies, aussi fascinantes qu'effrayantes. Leur livre audio s'inscrit clairement dans l'appétence déclarée de 40 % des Français pour le suspense, mesurée dans un rapport annuel réalisé par Audible et OpinionWay sur les contenus audio plébiscités en France.

DIXIÈME ÉDITION DU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
(DISPONIBLE EN LIGNE)

■ Alors que la neuvième édition du Dictionnaire de l'Académie française a été achevée en novembre 2024 avec ses 53 000 mots recensés, les 350 premiers de la dixième édition ont récemment été dévoilés. Particulièrement utilisés dans le cadre de l'apprentissage du français, le dictionnaire en ligne et son application proposent désormais la prononciation vocale des mots.

PRIX AZNAVOUR DES MOTS D'AMOUR

■ Remis depuis 2023 le jour de la naissance de Charles Aznavour, ce prix littéraire souhaite transmettre *« l'âme »* de l'artiste, conformément à la volonté de son fils Mischa. Également consacré à l'amour sous toutes ses formes, il a pour lauréat 2026 *Une salamandre à l'oreille* de Fabrice Capizzano, publié aux éditions Au diable Vauvert. Marqué par une écriture musicale, ce roman navigue entre le deuil et l'amour fou. **Christophe Rioux**

FRANCE TV

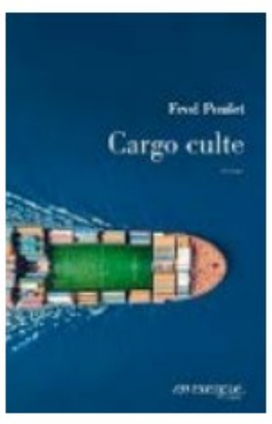
Coups francs en librairies

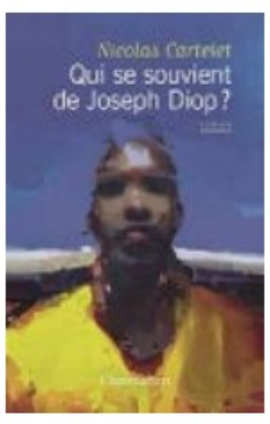
La Coupe du monde bat son plein jusqu'au 19 juillet. Comme toujours, des dizaines d'ouvrages footballistiques sont arrivés dans les rayons. Nos choix (très) resserrés.

La Terre est ronde comme un ballon, mais le football est une passion sportive autant qu'une bulle spéculative. Ce XXIII[e] Mondial, qui s'ouvrait dans un contexte géopolitique alarmant, incarne ce changement. À sa façon, *Cargo culte* (En exergue) en a fait une fiction. Le deuxième roman de Fred Poulet raconte trois amours (perdus ou gagnés), sur trois époques. On alterne entre 1982 et un supporter du Mulhouse FC qui raconte aussi les Bleus de Platini, l'année 2022 et un Parisien qui sort d'une dépression post-rupture quand débute le Mondial au Qatar, et enfin 2059, lorsqu'une Coupe du monde féminine se tient dans l'Hexagone et qu'une Française tombe amoureuse d'une footballeuse d'un Somaliland enfin indépendant. Ces histoires de cœur forment un chœur, et celui-ci dépeint ce que le football dit du monde.

Avec *Qui se souvient de Joseph Diop ?* (Flammarion), Nicolas Cartelet se centre sur notre époque. Le narrateur s'immerge dans une investigation journalistique concernant le sort dudit Diop, un dribbleur génial repéré à Dakar, envoyé en Europe à 12 ans, devenu star mondiale en Angleterre avant de céder (mais pourquoi ?) aux sirènes du club de Shanghai (la Chine fut, pour Drogba ou Anelka, un eldorado au début des années 2010). Mais surtout : l'homme, devenu époux et père, disparut des radars. Au sens propre. Suspense narratif, cette recherche désespérée de Diop est un « romanquête » qui raconte une carrière comme un miroir de notre temps.

Quant au romancier (et footballeur amateur) Valentin Deudon, il a trouvé son angle d'attaque sur le « vrai » Cantona : en resserrant la focale sur les cinq années du joueur à Manchester. *Cantona. Une butographie* (Robert Laffont) narre, dissèque et contextualise chacun des 82 buts marqués par l'idole sous le maillot des « Red Devils ». Ces ouvrages jouent bel et bien la carte littéraire du sport. ■ **Hubert Artus**





Une étoile à la voix d'or

Après Coltrane, Miles Davis, Keith Jarrett… Jean-Pierre Jackson rend hommage à la reine du jazz. Quatre octaves, une justesse renversante, une précision unique, et une souplesse vocale dans les intervalles les plus vertigineux : Ella Fitzgerald incarne le rêve américain qu'elle a véhiculé sur les plus grandes scènes internationales. Née en 1917 dans la banlieue ouvrière de Yonkers marquée par la ségrégation, elle grandit sans père et devient orpheline de mère à 14 ans. Cette adolescente jugée « *ingouvernable* » parvient à s'épanouir, malgré un contexte brutal, en participant à une audition publique en 1934 à la radio. Le swing est en pleine exposition, il apporte un divertissement salvateur dans le contexte morose successif à la crise de 1929. Chick Webb associe la jeune révélation à son orchestre ; en 1936, la jeune étoile se présente comme soliste pour transformer de sa voix toutes les mélodies en or : « *[Je n'avais] jamais su que cette chanson était si bonne* », commentera Cole Porter en entendant Lady Ella interpréter l'un de ses titres. Ouvrage documenté, *Ella Fitzgerald* est à dévorer pour tenter de percer le mystère d'une icône énigmatique et timide, admirée par les plus grands du jazz ou du classique. ■ **Aude Giger**

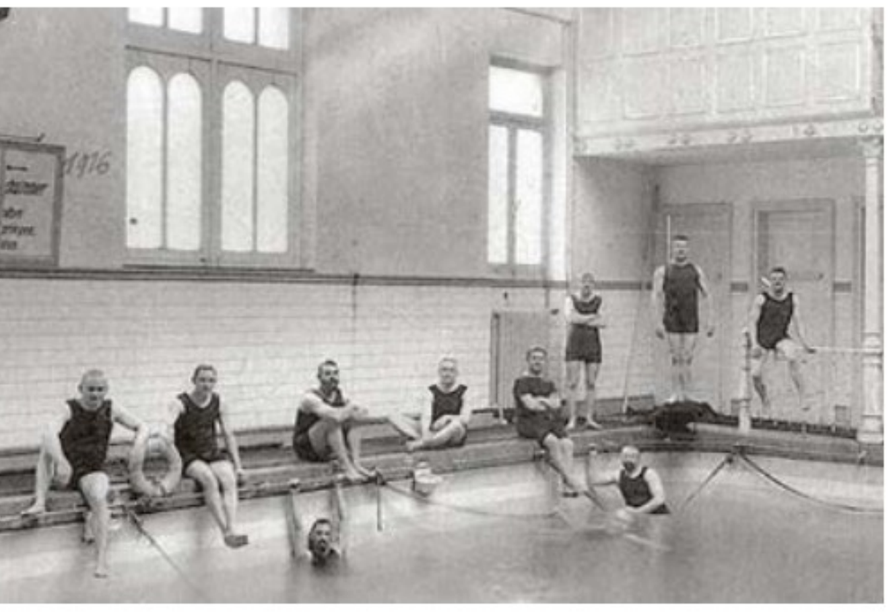
ELLA FITZGERALD
JEAN-PIERRE JACKSON
192 P., ACTES SUD MUSIQUE, 20 €

Notes de tête

Si elle désigne une explication ou une signification, l'interprétation concerne aussi une manière d'exprimer ou de représenter. Spécialiste de l'herméneutique – science, justement, de l'interprétation –, Johann Michel ancre sa réflexion dans le cadre musical avec *Interpréter, c'est jouer.* En nous posant des questions essentielles – « *Peut-on assigner un sens déterminé aux formes musicales ?* », « *L'interprète doit-il se conformer aux intentions du compositeur ?* », « *Y a-t-il un auditeur idéal et une juste réception de la musique ?* » Ainsi, à travers les trois parties de cet essai passionnant (« *Déchiffrer* », « *Performer* », « *Écouter* »), il pose les mots sur les sons que l'on ressent finalement autant qu'on les pense… ■ **Baptiste Liger**

INTERPRÉTER, C'EST JOUER. HERMÉNEUTIQUE MUSICALE
JOHANN MICHEL
224 P., MINUIT, 22 €

ABC - M. ZAZZO/MINUIT



La cure thermale est-elle source de bonne littérature?

Cette flânerie du Somerset au Caucase vaut réflexion sur la création, si l'on en croit Claude Bouheret.

Marie de Rabutin-Chantal aurait-elle été cette épistolière inégalable si elle n'avait pas pris les eaux à Vichy? Si elle n'avait pas soigné d'affreuses douleurs rhumatismales et crises de goutte en ingurgitant bon gré mal gré ces *« eaux bouillantes d'un goût de salpêtre fort désagréable »*, en s'infligeant de puissants jets d'eau *« toute nue dans un lieu sous terre »* et des suées interminables? La question mérite d'être posée. Certes, l'énergie créatrice de celle qu'on connaît sous son nom d'épouse, Mme de Sévigné, trouve sa source dans la séparation d'avec sa fille Françoise, comtesse de Grignan, et sa propre dépendance affective. Mais sans ce bien-être recouvré dans la cure, aurait-elle porté son art au rang de chef-d'œuvre?

Grâce à Claude Bouheret et son essai *De la source à la plume*, on apprend qu'ils seront nombreux, les écrivains, les musiciens, peintres, cinéastes, à suivre son exemple à compter de la seconde moitié du XIXe siècle, à l'apogée du thermalisme, après que les monarques (Napoléon III compris) auront donné le signal, comme le fit la duchesse de Berry pour les bains de mer. Lamartine allait à Plombières (Vosges), Flaubert à Vichy, tout comme Valery Larbaud, héritier unique de la source de Vichy Saint-Yorre. Prendre les eaux est une invite à se remettre à l'ouvrage. Balzac met un point final à la *Femme de trente ans* à Aix-les-Bains, Proust travaille à *Jean Santeuil* à Évian, Isaac Babel à ses contes et récits de guerre à Piatigorsk (Caucase). Paraphrasant Tacite, on peut désormais clamer que partout où il a joliment écrit l'écrivain s'est baigné. ■

Emmanuel Hecht

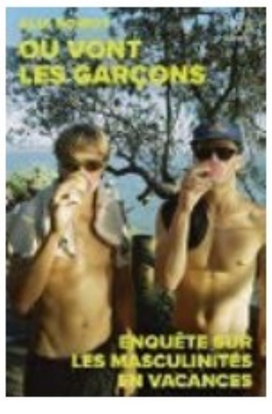
DE LA SOURCE À LA PLUME. VOYAGE DANS LE THERMALISME CULTUREL EUROPÉEN
CLAUDE BOUHERET
204 P., NOIR SUR BLANC, 22 €

Le tourisme festif est-il devenu un rite d'initiation viriliste?

L'anthropologue Alix Boirot s'est rendue à Lloret de Mar, lieu de villégiature préféré de jeunes hommes mêlant sexe, fête et alcool, et en a tiré une pertinente étude sur les questions de genre.

Une *« vision du paradis »*, un *« paradis pour hommes hétérosexuels peuplé de femmes-objets disponibles sexuellement »*… Voilà l'hédonisme singulier suggéré par les publicités en ligne pour séjourner à Lloret de Mar, station balnéaire de la Costa Brava espagnole. Depuis plus de cinquante ans, sur l'avenue du bord de plage, une population bigarrée y joue durant l'été un drôle de bal: aux familles et retraités du jour succèdent, tard le soir, des bandes d'hommes très jeunes à la recherche de discothèques où ils pourront boire des quantités d'alcool et faire des rencontres (hétéro)sexuelles dans *« une sorte de Tinder géant »*. De l'extérieur, ces pratiques et leurs débordements suscitent mépris, dégoût voire, après les années 2000, une véritable *« panique morale »*. L'anthropologue Alix Boirot, qui a passé plusieurs saisons en immersion à Lloret comme rabatteuse pour des clubs de la ville, n'en est elle-même pas exempte, comme elle le confie dans cet ouvrage issu de sa thèse, intitulé *Où vont les garçons*. Transparente de bout en bout, depuis sa posture de chercheuse donc, jusqu'aux propos et rencontres qu'elle rapporte, elle se soucie tout autant de la portée théorique d'un tel sujet, qui croise études touristiques et recherches sur le genre. Ainsi, évitant le risque de glisser dans le sensationnel ou le voyeurisme, son enquête regorge d'observations et d'analyses précieuses, comme le racisme du traitement différencié des clients en boîte, le décalage entre les discours vulgaires et sexistes de la rue et le récit donnés avant et après le séjour. Par ce rite initiatique, la construction de masculinités hiérarchisées éclate pleinement. L'autrice démontre ainsi que ce type de *« tourisme festif »*, décadent et scandaleux que l'on trouve aussi en Grèce ou à Malte, est loin d'être un phénomène isolé de notre société, mais plutôt *« un terrain particulièrement visible et intensifié de mécanismes largement partagés »*. ■

Eugénie Bourlet



OÙ VONT LES GARÇONS. ENQUÊTE SUR LES MASCULINITÉS EN VACANCES
ALIX BOIROT
300 P., LES LÉONIDES, 21,90 €

DR – CÉLINE NIESZAWER:LES LÉONIDES

France-Mexique: une longue histoire d'amour

Le bicentenaire des relations diplomatiques entre la France et le Mexique est l'occasion de se pencher sur la place de la langue française dans ce pays d'Amérique centrale, membre observateur de l'OIF depuis 2014.

Le 14 mai 2026, la France et le Mexique ont célébré à Mexico le bicentenaire de leurs relations diplomatiques. Ces célébrations s'inscrivent dans la dynamique de la visite officielle d'Emmanuel Macron le 7 novembre 2025, à l'invitation de la présidente du Mexique, Claudia Sheinbaum. En plus d'un volet stratégique, elles intégreront un festival culturel franco-mexicain à l'automne 2026 à Mexico et dans plusieurs villes d'États fédérés du pays, ainsi que la Semaine de France au Mexique, au mois d'octobre, pour le volet économique. Cette relation commence en 1825 avec l'envoi d'une mission pour établir la confiance entre les deux pays et de s'enquérir des possibilités commerciales. En 1827, Victor Martin est chargé du consulat général à Mexico, tandis qu'une ligne de paquebots régulière est créée entre Bordeaux et Vera Cruz. La rapidité de la mise en place des relations diplomatiques ne signifie pas qu'elles ne sont pas conflictuelles. Ce qu'atteste l'affaire des « petits gâteaux », en 1838, ou encore l'intervention de la France en 1862, lorsque Napoléon III, désireux de conquérir le Mexique, soutient un groupe de monarchistes du parti conservateur, hostiles à la République. Malgré ces événements, une migration importante se met en place dès 1821. Les relations entre les deux pays se renforcent, après la Seconde Guerre mondiale, avec la création d'une ambassade de France au Mexique en 1946. Colonisé par l'Espagne, le Mexique a l'espagnol comme langue nationale. Il se veut toutefois un pays multilingue, avec plus de 60 langues autochtones reconnues comme langues nationales. Membre observateur de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF) depuis 2014, le Mexique compte environ 30 000 francophones, soit 0,02 % de la population. L'adhésion à l'OIF rappelle que la pratique de la langue française ne date pas d'hier à Mexico, où le français était lu par les intellectuels au XIXe siècle. Moins parlé que l'anglais, le français est valorisé comme un idiome de prestige, voire d'affaires, notamment parce qu'il est vu comme une langue de résistance face à la langue anglaise du pays voisin : les États-Unis. ■

Gladys Marivat

ASTRID DI CROLLALANZA/ROBERT LAFFONT

« Quand on écrit enfin, on cesse de se cacher derrière un rôle »

Dans *Nos enfants, l'urgence d'agir !*, coécrit avec Delphine Saubaber, Isabelle Carré défend l'écriture comme espace de liberté, de transmission et de résistance face à l'immédiateté. Entretien.

Vous avez interprété les mots des autres, au théâtre comme au cinéma. Qu'est-ce qui change quand on doit enfin trouver sa propre voix et écrire avec ses propres mots ?

Isabelle Carré. Lorsqu'on dit les mots des autres, on ne les choisit jamais par hasard. On cherche les résonances avec sa propre vie, une relation intime avec l'auteur, avec ses doutes, ses désirs. Quand on écrit enfin, on cesse de se cacher derrière un rôle. Un monde s'ouvre. Il ne s'agit plus seulement d'accompagner la trajectoire d'un personnage, mais de partager un regard plus personnel sur le monde.

Lors des ateliers que vous animez avec des adolescents, qu'est-ce qui vous surprend le plus dans leur manière d'écrire aujourd'hui ?

I.C. Leur appétit d'écriture, puis la joie qu'ils éprouvent à partager leurs textes ! On lit partout que les jeunes ne lisent plus, n'écrivent plus, que ChatGPT est omniprésent dans leurs copies. Pourtant, lorsqu'on parvient à les écouter vraiment, on est sidéré par tout ce qu'ils ont à dire, par leur sensibilité, leur désir de bien faire et la profondeur de ce qu'ils expriment.

L'écriture peut-elle aider à traverser une période difficile sans pour autant devenir une thérapie ?

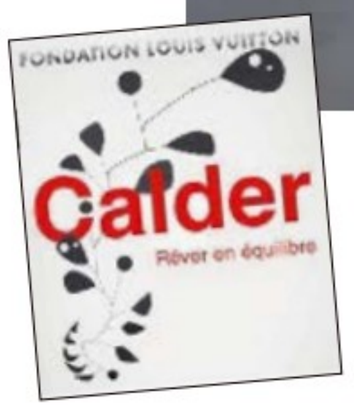
I.C. Une phrase m'a sauvée quand j'étais adolescente, comme je le raconte dans *Les Rêveurs*. La recopier dans un cahier m'a sauvée une deuxième fois ; la vivre, une troisième. L'art guérit, jouer guérit, écrire et nommer les choses aussi. Mais ensuite vient le travail, une véritable lutte pour trouver la forme juste, rendre audible ce que l'on a vécu. La littérature commence sans doute à l'endroit où l'expérience personnelle cesse de n'appartenir qu'à soi pour pouvoir toucher quelqu'un d'autre. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

NOS ENFANTS, L'URGENCE D'AGIR !
ISABELLE CARRÉ, DELPHINE SAUBABER
160 P., ROBERT LAFFONT, 15,90 €

L'art aérien d'Alexandre Calder

La Fondation Louis-Vuitton déroule le tapis rouge à l'artiste américain.



Chaque rétrospective organisée par la Fondation Louis-Vuitton crée l'événement. Celle consacrée à Alexander Calder (1898-1976), afin de marquer le 100e anniversaire de son arrivée à Paris en 1926, ne déroge pas à la règle. Une fois encore, un hommage grandiose est rendu au peintre et sculpteur américain, dans un parcours chronologique et thématique occupant tous les niveaux de l'institution culturelle qui bénéficie d'une hauteur sous plafond remarquable. Idéale pour mettre en valeur ses célèbres mobiles d'une poésie folle et en mouvement permanent, agités par l'air qui circule discrètement dans les salles. « *Cette exposition est euphorisante* », souligne la directrice artistique du lieu, aussi passionnante que dynamique, Suzanne Pagé. C'est d'ailleurs avec le sourire qu'on redécouvre l'œuvre protéiforme du plasticien sans cesse en train de se renouveler, en écho à l'enfant bricoleur qu'il était et l'ingénieur en mécanique qu'il est devenu. Ainsi, ce sont près de trois cents pièces qui s'égrènent au cours d'une déambulation qui impressionne par la fluidité de son récit, la diversité de la production (il y a même des bijoux prêtés par la Calder Foundation de New York), l'humilité ou au contraire la monumentalité de certaines installations avec lesquelles le visiteur interagit. Coup de cœur pour ses figurines articulées en fil de fer qui représentent entre autres les personnalités de l'époque, de Joséphine Baker à Kiki de Montparnasse. Le plus génial? Grâce à un éclairage savant, leurs ombres se projettent sur les murs blancs, où elles dessinent les visages et les corps de ces illustres modèles. Aussi ludique qu'émouvant. ■

Gabrielle Martin

→ **Calder, rêver en équilibre.**
Jusqu'au 16 août à la Fondation Louis-Vuitton (Paris 16e). *fondationlouisvuitton.fr*
→ **Catalogue :** Fondation Louis-Vuitton/Hazan, 360 p., 45 €.

3 QUESTIONS À... PATRICK TEISSÈRE

Vice-président du département de Seine-Maritime, chargé de la Culture, de la Lecture publique, du Patrimoine et de la Coopération décentralisée.

Des cabanes de plage pleines de livres en libre-service qui fleurissent tout l'été sur les côtes de Seine-Maritime : c'est la belle initiative Lire à la plage, qui fête cette année ses 20 ans, du 4 juillet au 23 août.

Comment est née l'idée de créer Lire à la plage en 2006 ?

Patrick Teissère. Il y avait d'abord le constat que les Français lisent de moins en moins, ensuite que c'est au département qu'il revient de promouvoir la lecture publique, et enfin la volonté d'essayer quelque chose de nouveau. L'enthousiasme du public a été immédiat !

Comment célébrez-vous ce 20e anniversaire ?

P.T. Cet anniversaire est l'occasion de rappeler l'essence du succès des dernières éditions, et également de mettre à l'honneur celles et ceux qui portent la politique de la lecture publique en Seine-Maritime. La programmation a été construite autour d'une double question : « Il y a vingt ans, que lisions-nous ? Et aujourd'hui, que lit-on à 20 ans ? » Katherine Pancol nous fera l'honneur d'incarner une marraine d'exception, nous prévoyons une programmation événementielle particulière, des animations et une exposition photographique sur l'histoire de l'opération.

Qu'est-ce qui plaît tant aux lecteurs dans cette initiative ?

P.T. Le cadre unique de Lire à la plage et la liberté qu'il offre séduisent toujours plus de personnes. Le contexte estival compte aussi : c'est une période de l'année où l'on peut se permettre de flâner. La plage a quelque chose de populaire, chacun peut s'y rendre gratuitement dans la tenue qu'il souhaite, cette décontraction installe le livre comme partie prenante de la parenthèse estivale ! ■

Propos recueillis par Margaux Morasso

facebook.com/lirealaplage/

2026 CALDER FOUNDATION, NEW YORK/ART RESOURCE, NEW YORK - MATHIEU DESHAYES/DÉPARTEMENT DE LA SEINE-MARITIME. ; COURTESY OF CALDER FOUNDATION, NEW YORK/ADAGP, PARIS, DAVID HEALD;COURTESY

Rabat fait rayonner les lettres

Des sciences à l'histoire, des rencontres littéraires à la lutte contre l'illettrisme, la capitale marocaine propose un programme intergénérationnel et réjouissant à la hauteur de sa nomination en tant que Capitale mondiale du livre 2026.

Tout au long de l'année, la ville de Rabat met à profit son titre de Capitale mondiale du livre décerné par l'Unesco, et affirme sa culture littéraire à travers toutes ses infrastructures – ainsi que son Salon International de l'Édition et du Livre (SIEL), organisé par le ministère de la Jeunesse, de la Culture et de la Communication. Succédant à Rio de Janeiro, la cité marocaine a été distinguée pour la richesse de son patrimoine culturel, son engagement pour l'éducation et son dynamisme dans le secteur du livre. Elle compte plus de 54 maisons d'édition, et un nombre croissant de librairies. De la Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc à la gare Rabat-Ville, en passant par l'Hôpital Universitaire International Mohammed VI Rabat, le musée Mohammed VI d'art moderne et contemporain ou le Théâtre Al Mansour, la capitale propose une programmation impressionnante, avec pour maître-mot la diversité. Parmi ces activités, la tournée nocturne d'un bibliobus, un forum professionnel sur l'édition écoresponsable, des performances poétiques et scènes de slam en plein air sur les plages et la Corniche, un programme d'alphabétisation estivale comprenant la lecture, l'écriture et le calcul. Soucieuse de rendre la littérature accessible à toutes et tous, la capitale marocaine voit plus loin, initiant par exemple le public novice au braille grâce à différents ateliers. Ce mandat d'un an bénéficie également à l'ensemble du Maroc, avec des initiatives déployées dans d'autres villes du royaume (Tanger, Kénitra, etc.), afin de toucher des publics toujours plus larges.

UN « TOUR DU MONDE EN 80 LIVRES »

En septembre sera lancé le programme « Tour du monde en 80 livres », un projet très attendu porté par les médiathèques et les bibliothèques publiques, qui comprendra des clubs de lecture, des tables thématiques, des lectures multilingues et des ateliers destinés à des publics variés. Les passionnés d'histoire y trouveront leur compte : dès janvier 2027, le musée des Oudayas proposera une exposition patrimoniale consacrée aux manuscrits et parchemins rares du Maroc, agrémenté de mini-conférences. Parmi ces près de 350 activités, le Salon International de l'Édition et du Livre (qui s'est tenu du 1er au 10 mai) a été, plus encore cette année, un événement phare, accueillant 502 000 visiteurs (contre 403 000 l'an passé). Avec ses 890 exposants issus de 60 pays et ses 130 000 titres disponibles, il s'impose aujourd'hui comme l'un des rendez-vous littéraires majeurs du continent africain – dont la France a été l'invitée d'honneur cette année.

LA JEUNESSE AU CŒUR

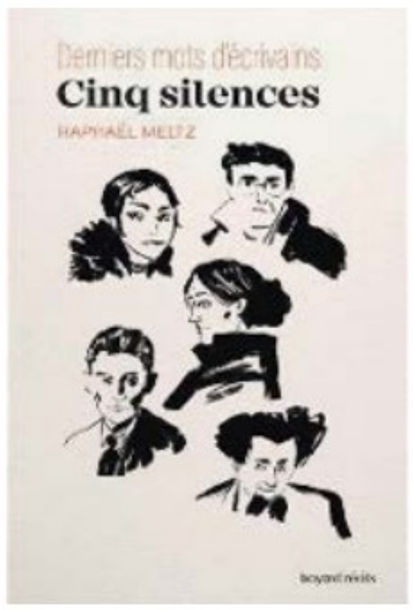
Parmi les publics ciblés, les jeunes ou futurs lecteurs constituent l'un des grands défis du programme annuel. Ils pourront y trouver toutes sortes d'activités : des contes en plein air pour renouer avec la culture ancestrale de l'oralité, la création d'une bande dessinée avec des illustrateurs, la fabrication d'un marque-page, un festival littéraire destiné à la jeunesse mais également un concours d'écriture. L'objectif est clair : favoriser un accès libre à la lecture sous toutes ses formes, celle-ci demeurant l'un des outils les plus efficaces pour lutter contre l'illettrisme fonctionnel. Un programme permettant également la promotion du Pass Jeunes (en place depuis janvier 2025) qui propose aux jeunes Marocains entre 16 et 30 ans une offre à la fois culturelle, sportive et éducative, et ce quels que soient le milieu social ou la région d'origine. ■ **Marie Jouvin**

rabatcapitalemondialedulivre.ma

DR

Club Lecture LiRE magazine

Les membres de notre Club Lecture lisent chaque mois en avant-première des romans sélectionnés par la rédaction et partagent, avec vous, leurs coups de cœur. Dans ce numéro, ils donnent leurs premiers avis sur quelques titres de la prochaine rentrée littéraire.



CINQ SILENCES
RAPHAËL MELTZ
BAYARD RÉCITS
(EN LIBRAIRIES LE 26 AOÛT)

Raphaël Meltz réunit dans ces presque 400 pages les derniers moments, les derniers mots (parlés ou écrits) de cinq écrivains. Parfaitement documentés, ces moments intimes révèlent des traits, souvent ignorés, de ces auteurs. D'une part, Raphaël Meltz établit des ponts entre ces cinq "personnages". Des liens du quotidien, des rapprochements de date sans importance. Et puis, il y a cinq dates, celles de l'auteur ! Cinq années – 1985, 1986, 1996, 2011, 2024 – qui scandent la mort d'un ami, d'une sœur, cinq deuils « à faire », cinq absences devenues présences obsédantes. J'espère qu'écrire ces récits aura permis à Raphaël Meltz d'apaiser ses souffrances, les lire aura contribué à adoucir les miennes. **Sylvie Ledoux**

Cinq silences a été une merveille de lecture, fine, émouvante, parfaitement imbriquée. Le fait que tout soit relié par des dates (oulipien ?) m'a particulièrement touchée, car c'est aussi ainsi que je classe ma vie : anniversaires, événements, correspondances. Comme si les dates ne relevaient jamais totalement du hasard. Et puis il y a le choix de l'auteur d'avoir intégré son propre « silence » parmi les autres. C'est peut-être ce qui donne le plus de vie au livre. **Nathalie Haehnel**

La magnifique construction du livre de Raphaël Meltz donne du sens à ce qui a priori n'en a pas. La mort des écrivains donne de la consistance à leurs derniers écrits, à leurs dernières paroles. Le récit de la fin de leurs vies – et surtout l'évocation de leur œuvre – est absolument passionnant et permet une véritable relecture d'éléments pourtant connus. **Catherine Tessier**

L'évocation habile de la mort de ces grands écrivains permet aux lecteurs de leur redonner vie. Chaque partie du livre est un rendez-vous privilégié avec Franz Kafka, Virginia Woolf, Georges Perec, Albertine Sarrazin et Roberto Bolaño. Cinq silences qui leur donnent de la voix et l'envie de se (re)plonger dans leurs œuvres. Ce livre traite de la vie avant tout. De notre vie partagée avec ces grands écrivains. Un livre saisissant que je vous conseille sans hésiter. **Thomas Delporte**

Raphaël Meltz nous fait voyager durant tout le XX^e^ siècle, en nous faisant découvrir, ou redécouvrir, cinq auteurs majeurs. Loin d'être morbide ou oppressant, Raphaël Meltz trouve le bon rythme pour donner une belle dynamique à l'ensemble et rendre le récit captivant. Par ailleurs, le travail de documentation et de recherche est remarquable : tout est sourcé. J'ai appris énormément grâce à ce livre ! **Céline Jardot**

J'ai beaucoup apprécié ce livre, qui m'a permis de découvrir, ou redécouvrir, ces auteurs et m'a donné envie de lire les ouvrages que je ne connaissais pas. Raphaël Meltz est passionné par son propos et par conséquent nous passionne. **Sandrine Francois**

J'ai apprécié la façon dont Raphaël Meltz a construit le livre. À travers des souvenirs de proches, d'articles de journaux, de lettres et de biographies, il nous décrit le quotidien, la façon d'écrire et surtout les derniers instants de cinq auteurs disparus qui nous ont laissé une œuvre littéraire immense – qui continue encore aujourd'hui de résonner en nous. **Emmanuelle Bienarrive**

SHUTTERSTOCK

QUAND S'ÉVEILLENT LES MONTAGNES
EMMA PEI YIN
CHARLESTON
(EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT)

Un récit captivant, intense et poétique. Captivant parce qu'il plonge le lecteur dans un monde révolu, celui de la colonisation, mettant en exergue les discriminations et leurs incohérences. Intense, car il relate le poids de la peur de la guerre, de la peur de l'occupation. Intense encore, car le lecteur partage la détresse des personnages féminins et ne peut que s'émouvoir face à l'exploitation des civils, notamment au travers de l'horreur vécue par les femmes de réconfort. Poétique au travers de la relation mère-fille racontée avec douceur, au travers de l'amitié indéfectible née dans l'enfance. Un très beau récit, très humain, qu'on ne lâche pas, témoin d'une histoire passée, malheureusement toujours d'actualité. **Catherine Hugon**

J'ai beaucoup apprécié la lecture de ce roman qui emporte les lecteurs dans un autre pays, avec d'autres coutumes, et qui éclaire un pan historique de la Chine. Les héroïnes sont éprises de liberté et elles font tout pour l'obtenir : pour elles, mais aussi pour les autres. **Florence Branger**

Dans un style poétique, Emma Pei Yin maintient le lecteur en haleine, en montrant la force, le courage et la résilience de ces trois femmes. Un roman qui retrace fidèlement cet épisode de la Seconde Guerre mondiale et qui pose encore une fois cette question : « Qu'aurais-je fait à leur place ? » **Pierre Pelissier**

J'ai été emportée dès les premières pages par ce premier roman à l'écriture d'une grande poésie. Avec justesse et sensibilité, Emma Pei Yin aborde plusieurs thèmes forts et encore peu explorés en littérature : la place des femmes dans la guerre, la colonisation de Hong Kong par le Japon, ainsi qu'une période historique largement méconnue du public européen. **Valérie Baures**

J'ai vraiment aimé cette lecture, à la fois prenante, romanesque et instructive, qui nous plonge dans une page méconnue de l'histoire de Hong Kong et met en lumière le courage de femmes confrontées à l'occupation et à la guerre. **Catherine Bazire**

Une écriture soignée, poétique. Emma Pei Yin nous emmène avec brio au sein d'une histoire de résilience entre conflits de guerre et conflits du cœur. J'ai adoré suivre chacun de ces personnages, aussi bien dans ses forces que dans ses failles. **Taï Amarger**

Un très beau roman abouti, émouvant, des mots justes qui nous bouleversent, des personnages plus attachants les uns que les autres, des dialogues sincères et une prise de risque consentie où tout est parfaitement dosé. J'ai été emportée par l'histoire dans l'Histoire. Une belle réussite que je suis contente d'avoir découverte. **Pascale Grimaldi**

LA VIE AVANT NOUS
KRISTINA GORCHEVA-NEWBERRY
PRESSES DE LA CITÉ
(EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT)

J'ai tellement aimé ce roman ! À la fois tendre et tragique, emprunt de nostalgie et d'amour, malgré une histoire terrible. Ou plutôt deux histoires intimement mêlées. C'est le roman d'une amitié très forte, une amitié « au-delà », et du poids des secrets d'enfance. **Hélène Hérault**

Un roman exceptionnel qui donne des clés pour comprendre le peuple russe, qui témoigne avec finesse de l'effondrement d'un monde, avec les rêves d'un peuple trahi par une oligarchie cupide et redoutable. Un livre rare et prenant, une sorte de fascinant *Amie prodigieuse* russe, enrichi par les multiples références à Tchekhov, Boulgakov et Shakespeare. **Marie Anne Karnik**

Kristina Gorcheva-Newberry, fidèle à ce rôle, nous livre à son tour, sur fond de fiction historique, une histoire russe – son histoire russe – aussi intense que poignante, dont nous garderons la trace longtemps après en avoir refermé les pages. Il s'agit là d'un splendide et magnifique roman mémoriel, particulièrement bien écrit, lourd de tristesse certes, mais à lire absolument ainsi que la très émouvante et poignante postface. **Brigitte Guiraut**

Ce roman suit quatre adolescents dans la Russie juste avant la chute du communisme, et plus particulièrement deux jeunes filles, Ania et Malka. Je me suis attachée à ces deux personnages et j'ai aussi beaucoup aimé l'aspect historique de ce roman. L'écriture est très fluide et on suit avec plaisir l'évolution de ces jeunes. Je recommande vivement ce roman. **Séverine Jacob**

Ce roman restitue avec une grande justesse la vie soviétique et post-soviétique à Moscou à travers le regard d'Ania, en mêlant mémoire intime et bouleversements historiques. Grâce à une écriture très sensorielle et à des personnages profondément humains, le récit fait ressentir la mélancolie, la violence et la nostalgie d'une époque tout en donnant au passé une force émotionnelle durable. **Michel Pérignon**

Un roman qui nous parle des premières amitiés, des promesses non tenues de la jeunesse et du poids des secrets. L'histoire se déploie sur deux périodes et suit le destin d'Ania. Le style de l'écriture est à la fois poétique, sensuel et très descriptif. Un véritable plaisir de lecture. **Patricia Bristol**

CE QUI DORT SOUS LE CAMÉLIA
CLAUDIE O. WETTERWALD
GROS CAILLOU
(EN LIBRAIRIES LE 27 AOÛT)

Dans ce roman, la tension s'intensifie petit à petit, tout en douceur, et c'est là que réside son point fort : on a de plus en plus envie de connaître la suite sans délai. Je recommande vivement la lecture de ce livre. **Vincent Jalier**

Nous sommes plongés dans une dystopie très réaliste. À la suite d'une coupure totale d'électricité, plus de réseaux, ni de communications entre villes et villages. C'est un roman qui met en avant les valeurs de solidarité, de sororité, l'importance des liens familiaux, et qui montre aussi les violences dont sont capables les humains. Il nous fait réfléchir. **Josiane Borie**

Emportés par un récit au fil de l'eau, décrivant l'absurdité et la fragilité du monde d'avant le désastre et s'enrichissant au fil des pages de ces portraits qui se nourrissent les uns les autres, nous nous retrouvons embarqués dans un procès qui nous tient en haleine. Une belle surprise. **Patrick Besse**

C'est donc un livre touchant et puissant sur la sororité, sur la place de la femme dans la société et même dans le choix des valeurs qui fondent une société. Surtout, c'est un livre de combat, qui montre que rien n'est jamais acquis, mais qu'en luttant avec leurs armes les femmes peuvent protéger leurs libertés, changer le cours des choses, et pourquoi pas changer le monde. **Eurielle Sistac**

Claudie O. Wetterwald propose, avec *Ce qui dort sous le camélia*, un roman d'anticipation addictif, qui explore les bas-fonds de la nature humaine. Un black-out général de plusieurs mois, le « *désastre* », plonge la société française, accro aux technologies, dans la plus grande confusion. Un roman intrigant qu'on a bien du mal à lâcher.
Fabienne Burtin

Sous les apparences du roman postapocalyptique se déploie une dystopie particulièrement intelligente, portée par une réflexion sociale et politique d'une grande acuité. L'autrice maîtrise remarquablement sa construction. Les différentes temporalités s'entrelacent avec fluidité et les cartouches de chapitres permettent de s'orienter sans jamais rompre l'immersion. Cette architecture confère au texte une dimension presque cinématographique. Les scènes se succèdent avec une force visuelle saisissante, tandis que les chapitres courts, parfois volontairement inégaux, entretiennent une tension constante qui rend la lecture particulièrement addictive. C'est un texte exigeant, profondément confrontant. Un roman qui ne cherche jamais à ménager son lecteur. On n'en ressort pas indemne. Et lorsque arrive la dernière page, une question demeure, lancinante : entre le bien et le mal, n'y a-t-il finalement qu'une question de point de vue ? Un roman puissant, dérangeant et nécessaire, qui marque durablement l'esprit et confirme le talent de Claudie O. Wetterwald pour explorer les failles de l'humain lorsque les certitudes s'effondrent.
Amandine Mazas

VOUS AUSSI, REJOIGNEZ LE CLUB LECTURE DE LIRE MAGAZINE !

Lire Magazine vous propose depuis quelques mois de rejoindre son Club Lecture pour développer votre passion des livres et des écrivains. Grâce à ce cercle privilégié, vous pourrez lire – en collaboration avec de nombreux éditeurs partenaires – des ouvrages en avant-première, faire paraître vos avis de lecture dans nos pages et sur notre site, rencontrer des écrivains lors d'événements qui vous sont dédiés et recevoir notre newsletter exclusive. N'hésitez pas, inscrivez-vous et recevez votre carnet d'écriture et le crayon assorti.

POUR S'INSCRIRE, RENDEZ-VOUS SUR : WWW.LIRE.FR

FREEPIK

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 15 juin 2026, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Boualem Sansal**	La Légende	Grasset	Littérature
2	**Léon XIV**	Magnifique humanité. Encyclique	Cerf	Essais
3	**Fred Vargas**	Une unique lueur	Flammarion	Polars
4	**Pauline Peyrade**	Les Habitantes	Minuit	Littérature
5	**Mr Tan, Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle (t. 23)	Mr Tan & Co	BD
6	**Siri Hustvedt**	Ghost Stories	Gallimard	Littérature
7	**Marion Montaigne**	Space Montaigne	Charivari	BD
8	**Tim Probert**	Lightfall (t. 4)	Gallimard BD	BD
9	**Le Grand Continent**	L'ennemi qui nous désigne	Gallimard	Essais
10	**Virginie Grimaldi**	D'autres printemps	Flammarion	Littérature
11	**Fabcaro**	Les cinq ami.e.s l'échappent belle in extremis	6 Pieds sous terre	BD
12	**Laetitia Colombani**	Un jour sans femme	L'Iconoclaste	Littérature
13	**Baptiste Morizot, Laurent Neyret**	Liberté, dignité, habitabilité	Tracts Gallimard	Essais
14	**Kathryn Stockett**	Le Calamity Club	Robert Laffont	Littérature
15	**Franck Thilliez**	L'Autre moi	Fleuve	Polars
16	**Erri De Luca, Ines de la Fressange**	L'Âge expérimental	Gallimard	Essais
17	**Laélia Véron, OIP-SF**	Ce que Sarkozy n'a pas dit sur la prison	Tracts Gallimard	Essais
18	**Romain Lemire**	Clément	Le Cherche Midi	Littérature
19	**Mathieu Bablet, Guillaume Singelin**	Shin Zero (t. 2)	Rue de Sèvres	BD
20	**Marjane Satrapi**	Domipo	L'Association	BD
21	**Laurent Mauvignier**	La Maison vide	Minuit	Littérature
22	**David Foenkinos**	Je suis drôle	Gallimard	Littérature
23	**Vincent Munier**	100 photos pour la liberté de la presse	Reporters sans frontières	Beaux-arts
24	**Patti Smith**	Le Pain des anges	Gallimard	Beaux-arts
25	**Dugomier, Ers**	Les Enfants de la Résistance (t. 10)	Lombard	BD
26	**Jérôme Ferrari**	Très brève théorie de l'enfer	Actes Sud	Littérature
27	**Freida McFadden**	L'Intruse	City	Polars
28	**Tienstiens**	Cahier de congés payés	Bandes détournées	BD
29	**Marie Vareille**	Nous qui avons connu Solange	Flammarion	Littérature
30	**Aki Shimazaki**	Mukudori	Actes Sud	Littérature
31	**Olivia Ruiz**	¡Vamos!	JC Lattès	Littérature
32	**Sarah Rivens**	Swan (t. 1)	HLab	Littérature
33	**Pierre Bertrand, Magali Bonniol**	Dans le ventre de Cornebidouille	L'École des loisirs	Jeunesse
34	**Margaux Motin**	Facile. Le guide pratique de la vie d'adulte	Casterman	Pratique
35	**Jean-Christophe Rufin**	La Folie Sainte-Hélène	Calmann-Lévy	Polars
36	**Adèle Yon**	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
37	**Léon XIV**	Magnifica Humanitas. Lettre encyclique	Salvator	Essais
38	**Jade Khoo**	Terre ou Lune (t. 1)	Morgen	BD
39	**Michel Bussi**	Que la mort nous frôle	Presses de la Cité	Polars
40	**Charlotte McConaghy**	Les Fantômes de Shearwater	Gaïa	Littérature

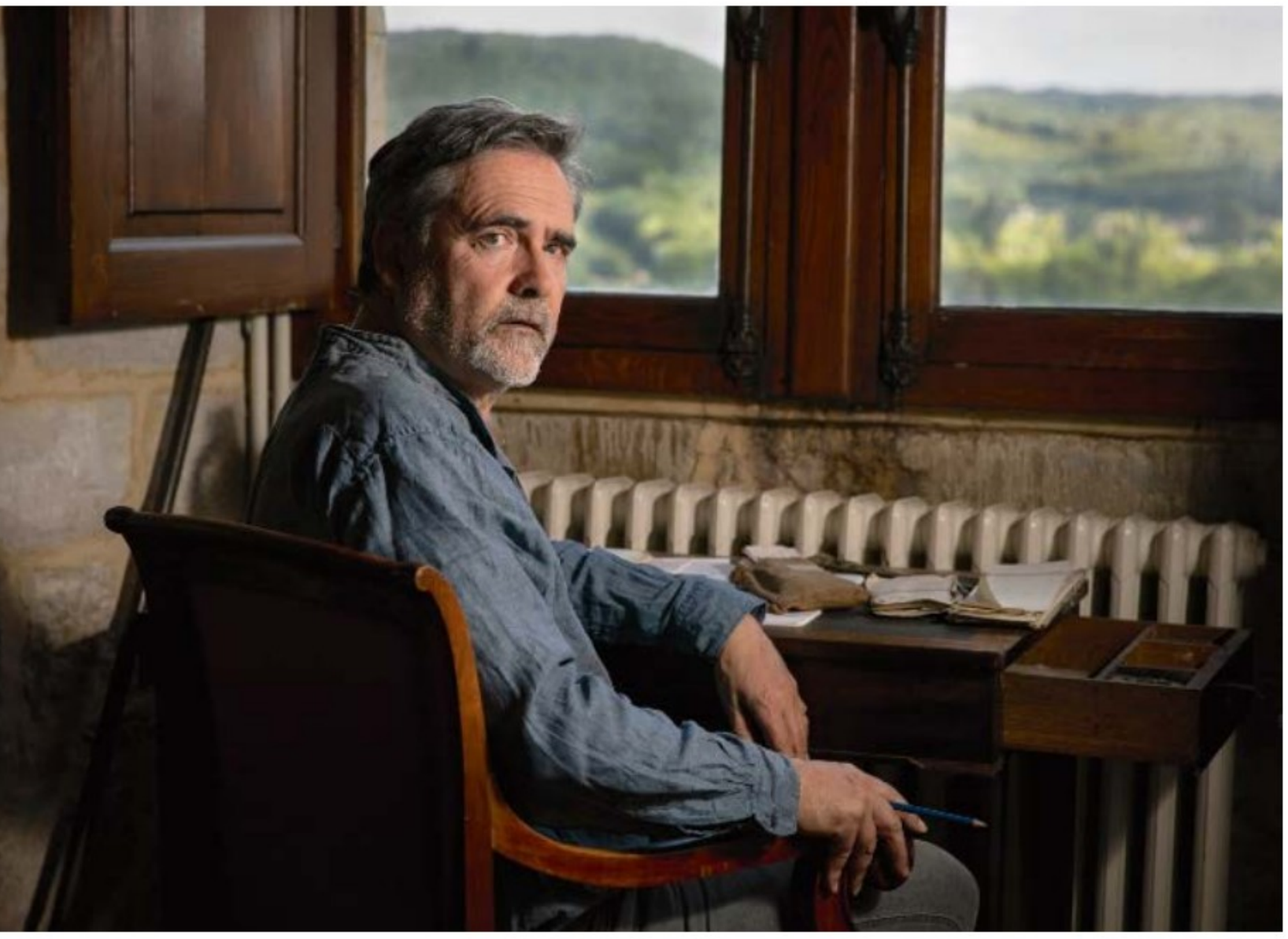
LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**David Foenkinos**	Tout le monde aime Clara	Folio	Littérature
2	**Giuliano da Empoli**	L'Heure des prédateurs	Folio	Littérature
3	**Valérie Perrin**	Tata	Le Livre de Poche	Littérature
4	**Freida McFadden**	La Prof	J'ai Lu	Polars
5	**Platon**	Ion - La République	GF	Essais
6	**Pierre Lemaitre**	Un avenir radieux	Le Livre de Poche	Littérature
7	**Virginie Grimaldi**	Les Heures fragiles	Le Livre de Poche	Littérature
8	**Philippe Collin**	Le Barman du Ritz	Le Livre de Poche	Littérature
9	**Franck Thilliez**	À retardement	Pocket	Polars
10	**Bérénice Pichat**	La Petite Bonne	Le Livre de Poche	Littérature

Jacques Ravenne

UN CHATELAIN HABITÉ D'HISTOIRES

Avec son ami de toujours Éric Giacometti, l'écrivain a imaginé il y a plusieurs années un personnage de flic franc-maçon, héros d'une série devenue un incontournable des meilleures ventes. Son seizième opus, *L'Ultime Porte*, nous donne l'occasion d'une rencontre en son château de Costeraste. Pour parler d'amitié et de succès, le Graal, en quelque sorte.



Avant d'entrer dans l'enceinte du château de Costeraste, il faut passer à côté d'une grue d'un rouge rutilant ; un mur s'est effondré en contrebas. C'est la réalité de la vie de châtelain et des fréquentes rénovations que demandent les anciennes demeures. Mais Jacques Ravenne, le maître des lieux, nous présente rapidement la sublime contrepartie de ces ennuis matériels. Nous voilà dans la cour de la bâtisse érigée au XIII^e^ siècle, frappés par le calme des lieux et la somptuosité de la vue qui s'offre à nous. Le château de Costeraste fait face à la vallée du Lot qu'il surplombe : les seigneurs qui l'habitaient pouvaient ainsi veiller sur leurs terres. Dos au château, le village de Gourdon affiche ses pierres aux reflets miellés, typiques de la région.

Érigée à partir de 1218, l'imposante bâtisse connaîtra la guerre de Cent Ans, la peste noire, la Révolution française, et évoluera au gré des époques et des rénovations. Bien plus récemment, Claude Nougaro y passa plusieurs étés dans les années 1980 ; des jazzmen ayant plus tard séjourné à Costeraste dans la chambre du chanteur seraient entrés en transe durant la nuit… Le fils de Jacques Ravenne occupe aujourd'hui la tour, tandis que le « logis » abrite les séjours de l'écrivain. S'il a publié des ouvrages de critique littéraire, c'est sa série de polars ésotériques, coécrits avec Éric Giacometti, qui le fait connaître du grand public au début des années 2000.

DEUX ADOLESCENTS ET UNE PASSION COMMUNE

Tout commence dans la cour de récréation d'un lycée toulousain. Alors que les autres garçons sont passionnés de rugby, deux adolescents ont le nez plongé dans des romans de Gérard de Sède ayant trait aux Templiers, à leur trésor ou à l'affaire de Rennes-le-Château. Les deux adolescents s'appellent Éric Giacometti et Jacques Ravenne. Cette amitié, née au début des années 1980, ne cessera jamais. « *Dès qu'Éric a eu le permis de conduire, nous sommes allés faire des fouilles archéologiques dans les châteaux cathares qui étaient autour de Toulouse, à Rennes-le-Château où il y avait des légendes de trésors… Nous avons cherché le Graal !* » Quelques années plus tard, ils étudieront la médecine ensemble, sans succès. Jacques Ravenne s'oriente ensuite vers les lettres, intègre l'Institut des textes et manuscrits modernes, entre à la Fondation Hugot du Collège de France, puis passe son Capes. Éric Giacometti, lui, choisit la biologie puis fait carrière dans le journalisme. « *Je lui ai présenté sa première femme, il m'a présenté ma deuxième épouse, nos enfants sont nés à six mois d'intervalle, nous avons divorcé la première fois à six mois d'intervalle…* » Leur dernier roman, *L'Ultime Porte*, nouvelle enquête du commissaire franc-maçon Antoine Marcas, ouvre une réflexion sur l'Enfer et le Paradis, et mène le lecteur de la Venise moderne aux mystères de l'Égypte antique et de projets secrets imaginés par Bonaparte.

Passionné d'histoire et de patrimoine, Jacques Ravenne s'est installé au château de Costeraste, dans le Lot, lieu inspirant s'il en est pour l'écriture. Parmi ses trésors, une authentique lettre de Sade, à l'époque de son incarcération à la Bastille (ci-dessous), et le diplôme maçonnique de « Brother Jean-Paul Marat » (ci-contre).

Nous voilà sur le seuil du « logis ». Nous pénétrons dans une élégante cuisine aux murs de pierre, suivis par une petite chatte tigrée. En tout, huit félins habitent les lieux ; à côté de la porte, une élégante chaise en bois cache dans son assise un impressionnant stock de pâtées Sheba. Le plafond haut, tout en poutres, contraste avec la petitesse d'une porte de bois par laquelle il faut passer pour accéder à une immense salle à manger, dont les portes vitrées offrent une vue paisible sur l'extérieur. L'écrivain est collectionneur, et sa passion pour l'histoire point à chaque coin de pièce. Dans la grande salle, un fauteuil au dossier haut tourne le dos à l'immense cheminée. De larges meubles en noyer imposent une atmosphère à la fois solennelle et paisible à la pièce regorgeant de livres, de peintures et de reliques historiques. Une revanche, peut-être, sur les fouilles archéologiques infructueuses de l'adolescence ? « *C'est de ce ratage dans le réel qu'on a fait toute notre œuvre !* » Il ajoute, rigolard : « *Éric dit de manière très théâtrale dans les interviews que nous n'avons pas trouvé le Graal, mais que nous avons trouvé notre amitié…* »

« J'AI RESTAURÉ DU PATRIMOINE »

À l'étage, deux pièces en enfilade. Dans la première, un vitrail projette une apaisante lumière jaune orangé dans la pièce, au-dessus d'une « bouche à feu », ouverture dans le mur qui permettait au Moyen Âge de repousser (ou d'éventrer avec une lance, nous explique notre hôte) d'éventuels assaillants. À côté, un premier bureau sur lequel s'empilent des dizaines de livres. Nous nous attardons sur l'un des trésors de la collection de manuscrits de l'auteur : une authentique lettre rédigée par le marquis de Sade – auquel Jacques Ravenne a par ailleurs consacré une biographie, en 2014. « *C'est une lettre à son avocat datant de l'époque de son incarcération à la Bastille. Il s'y plaint de sa femme et réclame de l'argent. Deux obsessions courantes chez Sade ! Je suis très fasciné par ce personnage qui avait été emprisonné sous trois régimes politiques, a été deux fois condamné à mort, a joué un rôle énorme sous la Révolution française et qui est un type qu'on a trop pris au sérieux.* » Et d'ajouter : « *J'avais visité à 20 ans le château de Sade à Lacoste. Je ne m'en suis jamais remis, et je crois que cela a déterminé ma passion pour les châteaux et pour la littérature.* »

La chatte tigrée somnole sur un lit. Derrière le bureau, un escalier mène aux combles, et sert de présentoir à des livres, bibelots, manuscrits médiévaux, beaux livres d'histoire ou de photographies du Périgord. Région que Jacques Ravenne connaît bien : les grands-parents de l'auteur possédaient effectivement une ferme à 50 kilomètres en contrebas de Costeraste. L'auteur s'y installera d'ailleurs avec son fils à la fin des années 1990. Au bout de quelques mois, il monte une association de restauration de châteaux. De là, il entrera au conseil municipal, puis deviendra président de la communauté de communes de la Vallée et du Causse, •••

Les livres abondent, dans toutes les grandes pièces du château, jusque sur l'escalier qui mène aux combles, tandis que bénitiers et autres crucifix ne sont pas en reste non plus.

fonction qu'il exercera pendant douze ans. « *J'ai construit des écoles, j'ai monté des zones d'activité, restauré du patrimoine, ce qui était ma passion déjà à l'époque. J'ai adoré cette expérience.* »

La pièce attenante au bureau est une immense chambre. Le plafond arbore de délicates peintures datant du XVIe siècle, récemment restaurées. Comme dans les autres pièces du logis, nous découvrons une imposante cheminée et d'élégants meubles en bois sur lesquels reposent des piles de livres : là, des exemplaires de *L'Ultime Porte ;* là, un ouvrage sur les demeures du Lot ; là, sur une coiffeuse, un exemplaire d'*Une ombre* d'Henri Bosco. Au mur, des crucifix et petits bénitiers domestiques. « *La première fois que ma première épouse a passé la nuit au château, je lui ai laissé cette chambre, et elle m'a dit : "Ces bondieuseries, ça n'est pas possible, il faudra les enlever…" Mais la nuit, le château craque de partout… Le lendemain matin, en se levant, elle m'a simplement dit : "On les garde !"* »

LE PREMIER PERSONNAGE FRANC-MAÇON

Des deux côtés de la pièce, deux bureaux font chacun face à une fenêtre : selon les déplacements de la lumière du soleil, l'écrivain alterne ainsi entre trois tables de travail. Il attire notre attention sur un cadre, accroché sous le manteau de la cheminée, au-dessus d'une causeuse réquisitionnée par les félins du domaine. Il s'empresse de le décrocher pour nous le présenter, non sans une certaine émotion. Il

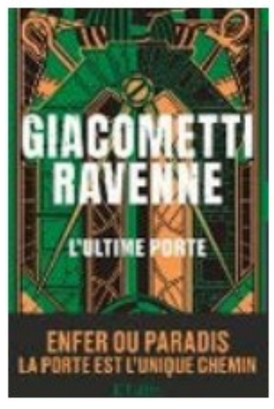
s'agit du diplôme maçonnique de « Brother Jean-Paul Marat », initié en Angleterre en 1774. L'auteur l'a trouvé par hasard chez un antiquaire. Il est lui-même franc-maçon depuis presque trente ans. « *J'ai été initié en 1997, alors que je me posais beaucoup de questions. J'avais donc eu un divorce difficile, j'éduquais mon petit garçon, je recommençais ma vie, je passais du CNRS à un poste de professeur dans un collège, je vivais dans une ferme… Et à l'époque, j'ai croisé un certain nombre de gens, des francs-maçons, qui m'ont proposé de les rejoindre en m'expliquant qu'ils réfléchissaient à ces questions du sens de l'existence. Ça m'a intéressé, et j'y suis entré pour pouvoir participer à ces réflexions et, comme on dit, tailler ma pierre.* »

Lorsque Éric Giacometti se voit proposer d'écrire un roman chez Fleuve Noir, il demande à son ami de toujours d'y travailler avec lui. « *Nous avions déjà remarqué qu'il n'existait pas de personnage franc-maçon en littérature, et je propose d'imaginer un flic… Ce discours de vertu, de grandeur dans les loges, comment un franc-maçon, confronté au mal, pourrait faire interagir ces grandes idées humanistes avec la réalité du terrain ?* » Ainsi naquit le commissaire Antoine Marcas – dont le patronyme est hérité de Balzac. Éric Giacometti prend en charge la ligne narrative contemporaine, tandis que Jacques Ravenne rédige les parties historiques. « *Je suis plus à l'aise avec la description des villes et des mœurs, et la manière de parler de l'époque, que j'étudie dans des dictionnaires anciens. Ensuite, nous réécrivons ensemble. Nous avons une règle d'or à laquelle nous n'avons jamais dérogé : on ne remet jamais en cause la critique de l'autre. Lorsque nos proches ne sont plus capables de dire si un chapitre est de lui ou de moi, c'est que nous avons fini !* » *Le Rituel de l'ombre*, premier tome de la série qui compte désormais seize opus, est vendu à 90 000 exemplaires. Le succès croissant de leurs titres coïncide avec un tournant dans la vie des deux compères, qui décident alors de se consacrer uniquement à leur activité littéraire. Le château de Costeraste deviendra alors l'un des lieux privilégiés de rédaction du duo, son atmosphère mystérieuse inspirant probablement leurs pages les plus frissonnantes.

Nous avons l'occasion de le découvrir : notre train de retour est annulé, et ne trouvons pas d'hôtel à proximité. Notre hôte nous invite à passer la nuit au château. Il faudra s'efforcer de ne pas songer à Claude Nougaro, aux crucifix et bénitiers sur le mur, à la peste noire et à la plaisanterie de Jacques Ravenne sur la basse-fosse à hôtes déplaisants… Nous ne croiserons finalement pas de fantômes. « *J'en suis presque déçu !* » rit le châtelain, alors que le soleil inonde la vallée. ■

Margaux Morasso

Photos : Arnaud Meyer pour *Lire Magazine*



★★★☆☆
L'ULTIME PORTE
JACQUES RAVENNE, ÉRIC GIACOMETTI
432 P., JC LATTÈS, 22,90 €

GÉRARD OBERLÉ

Professions de foi

Pour régaler mon insatiable fringale de transcendantales couillonnades, de culminantes fadaises, un de mes amis m'a aiguillé vers un site proposant aux parents dévotieux d'édifiants cadeaux d'anniversaires, communions solennelles, Noël et autres circonstances, pour stimuler la flamme intérieure de leurs rejetons : des statuettes en plâtre peint montrant Jésus en joueur de foot, baseball, golf, basket, Jésus sautant à l'élastique de la croix, Jésus militaire, et autres sports et métiers… sur un socle portant le slogan « *Jesus is my coach* ». Vous aurez deviné que ces pieuses kitscheries sont *made in USA*. Sacrés Yankees ! Ils n'en feront jamais d'autres !

Après l'amuse-gueule, venons-en au plat du jour : deux rares curiosités baroques françaises relevant quelque peu de la même mouture. La première, imprimée à Lille en 1650, est titrée *Boutique sacrée des saints et vertueux artisans. Dressée en faveur des personnes de cette vacation par le P. Toussaint Bridoul*. Dieu accorde ses plus tendres faveurs aux artisans plutôt qu'aux riches : « *Il est très difficile aux riches de se sauver parce que les riches sont d'ordinaire oiseux et que les richesses dont ils abondent, servent d'appâts et de nourriture à la nature corrompue qui a conjuré notre ruine* » (préface). La *Boutique sacrée* est un répertoire alphabétique d'arts et métiers dans lesquels se sont illustrés des saints, des martyrs et de nombreux ouvriers guidés par leur foi. Plus de 500 exemples sont proposés aux artisans de 1650 comme preuve qu'on peut glorifier Dieu en exerçant un métier manuel : aux apothicaires, bouchers, boulangers, bûcherons, charbonniers (dont la foi est légendaire !), charpentiers (avec pour modèles Joseph, le père nourricier de Jésus, et Noé, constructeur de l'Arche), barbiers, cordonniers, cuisiniers, distillateurs, écrivains, horlogers, jardiniers, parfumeurs, etc.

Toussaint Bridoul est un jésuite né à Lille en 1595. Entré au noviciat à 18 ans, il est renvoyé pour mauvaise santé, puis réadmis en 1618. Il n'a enseigné dans aucun collège de la Compagnie et s'est consacré à la propagation de la foi, à la prédication et aux exercices du confessionnal avant de mourir dans sa ville natale en 1672. Il a élucubré une douzaine d'ouvrages pieux qui obtinrent une grande vogue dans les Flandres. Quelques-uns, pour leur cocasse et dévote naïveté, relèvent des excentricités et esbroufantes joyeusetés perpétrées par les épigones de Pierre Doré, un maître ès pieuses bizarreries que j'avais célébré dans ces colonnes en 2015. Ainsi *L'Illustre Hôpital des pieux aveugles* (1670) et plus particulièrement *L'Escole de l'Eucharistie establie sur le respect merveilleux que les bêtes, les oiseaux et les insectes ont rendu au Saint Sacrement…* (1672), ouvrage dans lequel Bridoul veut montrer que les animaux respectent davantage l'eucharistie que les protestants.

> LA PREUVE QU'ON PEUT GLORIFIER DIEU EN EXERÇANT UN MÉTIER MANUEL

Un peu plus tard paraissait à l'adresse de Cologne, sans date, signée V.D.M., une autre curiosité baroque intitulée *Les Attraits de l'amour divin représentés sous la forme d'emblèmes*. Nous n'avons pas pu identifier l'auteur de cet opuscule dans lequel l'amour divin se personnifie en diverses professions. Il devient tour à tour soldat, maître d'école, imprimeur, docteur, joaillier, traiteur, berger, cocher, valet, hôtelier, mathématicien, poète, géomètre, astronome, maçon, forgeron, brodeur, teinturier, tisserand, couturier, blanchisseur, matelot, vigneron, mendiant… Quelquefois même, il adopte l'habit de métiers peu compatibles avec l'amour, fût-il divin : geôlier, banquier, monnayeur, avocat… Ici, pas d'exemples d'artisans devenus saints comme chez Bridoul. Ici, l'Amour divin, le puissant amour, le Roi des Rois, le Monarque du Ciel et de la Terre, se revêt du corps charnel d'un artiste ou d'un artisan pour devenir l'emblème des vertus chrétiennes. Puissent ces métamorphoses vous obliger à traiter avec déférence votre concierge, votre boulangère, votre femme de ménage, votre facteur et votre éboueur ! Je suis convaincu depuis des lustres– et l'ami Baptiste sans doute aussi – que ma pétulante bouchère de Châtillon-en-Bazois est la plus remarquable incarnation de l'amour divin de tout le Bas Morvan. ◆

AUDREY SOVIGNET

SHUTTERSTOCK/WAVEBREAKMEDIA

Spécial

Littérature jeunesse

La loi des chiffres fait parfois un peu peur : si l'on en croit la dernière étude Ipsos bva sur les jeunes et la lecture, commandée par le CNL, les 18 minutes de lecture quotidiennes chez les 7-19 ans font pâle figure face aux 3 h 01 de temps passé devant les écrans. Toutefois, si le constat peut inquiéter, il y a bien une vitalité de la littérature et de l'édition jeunesse – n'oublions pas l'événementiel. D'ailleurs, dans leur grande majorité, les enfants et adolescents ne demandent pas mieux que de se plonger dans des bouquins qui les font s'évader, rêver, découvrir des choses, et qui répondent à certaines de leurs questions ou aspirations. Et a-t-on besoin de répéter à quel point le fait de lire est essentiel au bon développement de chaque individu (quel que soit son âge, au fond – les adultes devraient parfois donner l'exemple…) ? À l'occasion de la 12e édition de Partir en Livre, qui aura lieu du 17 juin au 19 juillet 2026 dans toute la France, en partenariat avec le CNL et de nombreux éditeurs jeunesse, *Lire Magazine* vous propose un dossier sur les actualités récentes de l'édition jeunesse. Entre enquêtes, portraits, interviews, conseils de lecture – dans tous les registres (romans, albums, BD, mangas…) – pour accompagner les jeunes lecteurs en librairies cet été. Hors de leurs traditionnels cahiers de vacances…

Baptiste Liger et Astrid Pourbaix

SOMMAIRE

44 **Partir en Livre** Les super-pouvoirs de la lecture
45 **Les jeunes Français et la lecture en 5 chiffres**
46 **Focus sur** Trois autrices à suivre
48 **Entretien avec Clémentine Mélois**
« Je veux aussi que les parents s'amusent ! »
50 **Des écrans aux librairies**
Au rayon jeunesse, la franchise fait florès
52 **Le vrai du faux** Le manga dans le creux de la vague ?
54 **Sélection** Nos 20 coups de cœur

Partir en Livre

LES SUPER-POUVOIRS DE LA LECTURE

Pour sa 12e édition, le festival national de la littérature jeunesse enchantera tout le territoire français du 17 juin au 19 juillet. Organisée par le Centre national du livre sous l'impulsion du ministère de la Culture depuis 2015, la manifestation a pour objectif de « remettre le livre au cœur de la vie des plus jeunes ».

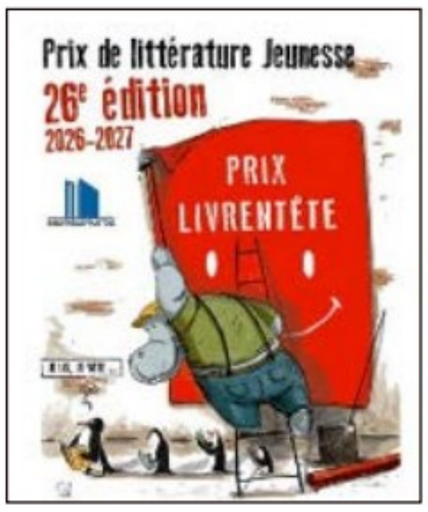
On dit que les jeunes ne lisent plus, que le nombre de lecteurs de 7 à 19 ans ne cesse de baisser. On dit aussi que les jeunes préféreraient les écrans au livre ; pire encore, qu'ils ne seraient plus capables de rester concentrés durant la lecture, leur cerveau étant anesthésié par la mortifère dynamique du « scrolling » passif… Faut-il pour autant s'abandonner à ce triste constat ? Que nenni ! La lecture est une passion qui se transmet, se cultive, s'implante dans les vies des jeunes. Voilà le pari du festival Partir en Livre, qui organise à cet effet des milliers d'événements littéraires sur tout le territoire pendant l'été. Laure Grandbesançon (créatrice du podcast « Les Odyssées ») et Emmanuel Guibert (père d'Ariol notamment), annoncés marraine et parrain de l'édition, tiennent à réaffirmer l'importance de la lecture dans la construction créative des plus jeunes. Car lorsque les livres s'extraient des bibliothèques et librairies pour investir des espaces ludiques, la littérature se fait fête et réjouissance. Les jeunes lecteurs – ou futurs lecteurs ! – et leurs parents pourront ainsi profiter des attractions littéraires, rencontres, lectures, ateliers d'illustration et d'écriture, concerts dessinés, bibliothèques de plage, bibliobus, chasses aux livres… Toutes les manifestations sont présentées sur le site de l'édition, avec une carte interactive permettant aux visiteurs de trouver les événements proches de chez eux. L'an dernier, 300 000 visiteurs ont pu profiter de ce déploiement exceptionnel : 6 400 événements ont été accueillis dans plus de 2 000 communes… Et cette année s'annonce quant à elle d'ores et déjà au moins aussi intense. ■ **Margaux Morasso**

partir-en-livre.fr

« Nos petits et grands héros »

Tel est le thème de cette nouvelle édition, qui rend hommage aux héros de littérature jeunesse participant à l'éveil de l'imaginaire et accompagnant les jeunes lecteurs dans leur apprentissage du monde qui les entoure. C'est donc ce rôle prégnant ainsi que la diversité des modèles offerts par la littérature qui sont mis en avant par cette édition de Partir en Livre. À cette occasion, le dessinateur Julien Neel, créateur de la bande dessinée *Lou !*, signe la superbe affiche de l'édition. Le troisième tome de sa série, *Lou ! Sonata,* paraîtra à la fin de l'année. ■ **M.M.**

Prix Livrentête: 25 ans déjà !



L'année 2026 marque le 25e anniversaire du prix Livrentête, qui a récompensé 173 livres depuis sa création, et a donné à des milliers de jeunes une opportunité exceptionnelle de cultiver leur esprit critique. Tous les ans, cinq titres sont sélectionnés dans neuf catégories différentes définies par âges (de 3 à 14 ans) et formats (bande dessinée, roman, album jeunesse…), puis soumis à des jeunes votants dont les échanges déterminent les lauréats. Plus de 900 classes participent à l'opération tous les ans, réjouissant et surprenant les organisateurs par leur passion et leur implication. Retrouvez déjà les lauréats 2026 sur le site du prix ! ■ **M.M.**

prixlivrentete.fr/

FRANCESCA MANTOVANI

LES JEUNES FRANÇAIS ET LA LECTURE EN 5 CHIFFRES

La cinquième édition de cette étude, commandée par le CNL et réalisée par l'institut de sondage Ipsos bva à partir d'un échantillon de 1500 jeunes de 7 à 19 ans, a été rendue publique le 14 avril. Résumé, en quelques chiffres, des points les plus marquants.

● 18 minutes

C'est le temps par jour que les 7-19 ans consacrent à la lecture ; une minute de moins qu'en 2024. Un score qui fait pâle figure à côté de celui du temps par jour d'écran moyen des jeunes : 3 h 01. À noter, toutefois, que celui-ci a baissé de 10 minutes depuis 2024 !

● 81 % des 7-19 ans

déclarent lire dans le cadre de leurs loisirs. L'écart entre les 7-16 ans et les 16-19 ans indique cependant un décrochage à l'adolescence : un tiers des 16-19 ans déclare ne pas lire du tout.

● 47 %

C'est le pourcentage de jeunes lisant des romans par loisir (avec une préférence pour le roman d'aventures, de science-fiction et la romance). Le chiffre a gagné 4 points depuis 2024, et dépasse donc celui du manga (46 %), en baisse de 1 point. La bande dessinée, quant à elle, garde la première place dans le cœur des jeunes lecteurs (57 %).

● 18 %

des jeunes déclarent qu'aucun de leurs parents ne lit de livres (+ 10 points depuis 2016). La proportion d'enfants de 7 à 9 ans bénéficiant régulièrement de lectures par leurs parents tombe quant à elle à 33 % (- 8 points depuis 2024) ; des chiffres qui soulignent une baisse de la transmission de la lecture dans le cadre familial.

● 41 %

des lecteurs font régulièrement d'autres activités pendant qu'ils lisent des livres : envoient des messages, consultent les réseaux sociaux, écoutent des podcasts ou téléphonent… La capacité de concentration décroissante des jeunes est en effet mise en cause dans la baisse de leur pratique de la lecture : seuls deux tiers de ceux qui se déclarent lecteurs lisent moins de 30 minutes sans s'arrêter.

M.M.

Focus sur

TROIS AUTRICES À SUIVRE

JULIETTE ADAM

Âge tendre et tête bien faite

Quand on l'a découverte, la planète entière émergeait du premier confinement. C'était le « monde d'après », et c'est dans ce flou que Juliette Adam, tout juste 18 ans, a publié son premier roman, *Tout va me manquer*. Suivent *Nos mains dans la nuit* et un premier album jeunesse, *Jaune tournesol* (illustré par Maurèen Poignonec). Depuis, l'enfant de la balle – fille de Karine Reysset et d'Olivier Adam – n'a cessé de publier pour composer une œuvre multidirectionnelle : trois fictions pour les grands, et cinq albums dans différentes catégories jeunesse, dont un nouveau annoncé pour la rentrée. En avril dernier paraissait chez Phébus son nouveau roman : *L'Art perdu du secret*, sur des mensonges qui lézardent violemment une famille confrontée à un impossible deuil. Peu avant, c'était le deuxième tome d'une série adressée aux 8-10 ans : « La forêt des aurores », où vivent quatre animaux différents mais amis : Olivia, l'oie sauvage qui rêve d'être comédienne de théâtre ; Cerise, l'écureuil qui veut intégrer une école de haute couture ; Topinambour, le sanglier intello, et Paulette la grenouille. Toute une communauté par laquelle autrice et illustratrice abordent avec pédagogie la solidarité, la tolérance, le consentement et le rapport à la nature. C'est aussi cela, le « monde d'après ». ■ **Hubert Artus**

LA FORÊT DES AURORES (T. 2). LE TEMPS DE CERISE
JULIETTE ADAM, VIOLAINE COSTA
80 P., FLAMMARION JEUNESSE, 11,90 €
(À PARTIR DE 8 ANS)

JADE KHOO

L'étoile montante de la SF

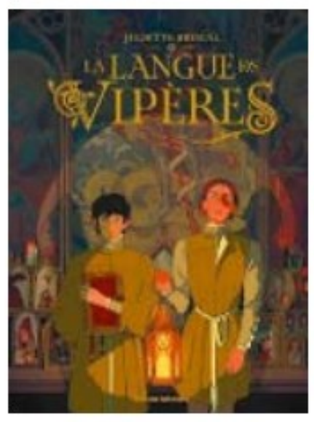
De la relation fusionnelle qu'entretiennent la bande dessinée et la science-fiction, avec sa ribambelle de chefs-d'œuvre, dont *Watchmen*, *Transperceneige* ou *L'Incal*, on pensait avoir tout vu. C'était sans compter la nouvelle génération d'illustrateurs français qui redéfinissent les contours de l'imaginaire. Après Mathieu Bablet, voilà qu'une jeune virtuose vient apposer sa marque sur le genre. À 27 ans, tout juste diplômée des Gobelins, Jade Khoo a façonné l'un des albums les plus éblouissants de ces dernières années, le premier tome d'un diptyque intitulé *Terre ou Lune*. Grandement influencés par le Japon, son onirisme, sa poésie, sa mélancolie empruntent autant à Hayao Miyazaki qu'à Jirô Taniguchi, avec qui, elle partage un goût pour l'exploration de notre lien avec le vivant. Ici, elle imagine un futur où la Lune a été colonisée dans l'espoir d'établir un nouvel Éden. Othello, 14 ans, vit reclus dans un orphelinat aux airs de prison, encore rongé par un crime involontaire dont on taira le nom. Observateur passionné des oiseaux, comme l'autrice d'ailleurs, il intègre un club d'ornithologie et s'élance sur les chemins, pour retourner aux origines du drame mais surtout pour chercher dans la nature une forme d'apaisement, un nouvel élan. Les dessins à l'aquarelle sont à couper le souffle, le récit d'apprentissage bouleverse avec sa peinture de la fin de l'innocence et son invitation bucolique à la rêverie. Sur la Lune, une nouvelle étoile est née. ■ **Léonard Desbrières**

TERRE OU LUNE (T. 1)
JADE KHOO
296 P., MORGEN, 27,90 €
(À PARTIR DE 13 ANS)

JULIETTE BROCAL

Les nouveaux traits de la fantasy

Dès son premier roman graphique, *La Langue des vipères,* Juliette Brocal donne l'impression d'une autrice déjà installée : le souffle du récit, la précision du trait et la richesse de l'univers impressionnent immédiatement. Le livre, paru chez Rue de Sèvres, a d'ailleurs remporté le prix SNCF Voyageurs consacré à la BD. Née en Provence en 1995, diplômée des Gobelins en 2020, Juliette Brocal vient du monde de l'animation, où elle a travaillé comme *character designer*. Une expérience qui irrigue chaque page de son album : découpage fluide, sens du rythme, attention constante aux regards et aux silences. Mais ce qui frappe surtout, c'est la densité visuelle de son univers. Dans cette Italie renaissante fantasmée, entre fresques religieuses, costumes historiques et ésotérisme politique, l'autrice compose des planches qui évoquent autant les enluminures médiévales que les tableaux sacrés italiens. Au cœur du récit, une idée fascinante : le langage comme instrument de pouvoir. Dans l'abbaye du Réol, à travers l'itinéraire d'Iodis, héroïne instinctive et marginale, Juliette Brocal interroge autant les mécanismes d'exclusion que la confiscation du savoir par les institutions. Une entrée en matière impressionnante, qui installe déjà Juliette Brocal parmi les voix les plus prometteuses de la fantasy graphique. ■ **Mathieu Charrier**



LA LANGUE DES VIPÈRES
JULIETTE BROCAL
224 P., RUE DE SÈVRES, 28 €
(À PARTIR DE 13 ANS)

CLÉMENTINE BEAUVAIS

NOUS ENCHANTE AVEC DES ENQUÊTES LITTÉRAIRES HILARANTES ET POÉTIQUES

« *Une initiation à la littérature* »

Augustin Trapenard

LA GRANDE LIBRAIRIE

Pour lire un extrait :

Photo © Cha Gonzalez

SARBACANE

Clémentine Mélois

« JE VEUX AUSSI QUE LES PARENTS S'AMUSENT ! »

Depuis dix ans déjà, Clémentine Mélois alterne entre romans pour adultes et littérature jeunesse. Alors que le sixième tome des *Chiens pirates* vient de paraître, elle nous parle du plaisir qu'elle prend à écrire pour les enfants.

Comment avez-vous imaginé cette série ?

Clémentine Mélois. Un jour, lors d'un long trajet en voiture, le dessinateur Rudy Spiessert m'a dit : « *Je vois des chiens avec des chapeaux, des chiens pirates. Maintenant, débrouille-toi et invente une histoire.* » Nous sommes allés en plein hiver au port du Bec, en Vendée, c'était la tempête, j'ai écrit le premier chapitre d'une traite, lui a commencé à poser les dessins. On ne voulait pas que ce soient de simples illustrations de ce que j'écrivais. Ils étaient complémentaires avec le texte. J'ai envoyé à Rudy des croquis de la façon dont j'imaginais les scènes et il s'inspirait de tableaux, de références. Avec des détails cachés, des clins d'œil pour tous les âges.

Il y a un côté vintage dans *Les Chiens pirates,* comme un hommage aux œuvres de votre enfance ?

C.M. J'ai convoqué tout l'imaginaire des romans d'aventures que j'ai aimés quand j'étais enfant et que j'aime toujours autant. Roald Dahl, Arnold Lobel, Maurice Sendak mais aussi Jules Verne, Herman Melville et bien sûr Stevenson avec *L'Île au trésor.*

Quelle aventure met en scène ce dernier tome ?

C.M. Nous avons voulu raconter une histoire de chasse au trésor. On y a ajouté un peu de piquant avec une passagère qui s'invite à bord, une princesse qui rêve d'être chien pirate. Je me suis inspirée d'un vrai trésor, celui du *San José,* un galion espagnol coulé en 1708 au large de la Colombie. Et, comme d'habitude, je me suis amusée. Dans leur course, nos héros croisent le commandant Couchetard, le cinéaste Aldo Movar, un fameux trois-mâts vieux comme un oiseau. La priorité pour moi, c'est le plaisir du lecteur, c'est le rêve, de développer l'imaginaire et de faire rire aussi. L'humour, c'est ma nature profonde. C'est une façon de mettre à distance le chaos du monde.

Un humour qui passe d'abord par les mots…

C.M. La langue est une source de plaisir et de découverte infinie. Pour un enfant, le mot « carotte » n'est pas plus bizarre que le mot « marmoréen ». C'est même plus intrigant au niveau de la sonorité. J'adorais lire Jules Verne aussi parce qu'il y avait tout un tas de mots étranges comme « fulmicoton » par exemple. Quant aux jeux de mots, je ne m'interdis rien. Je veux faire plaisir aux enfants, mais je veux aussi que les parents s'amusent ! J'aime l'idée des moments de lecture partagés.

Il n'y a donc pas une manière d'écrire pour les adultes et une autre pour les enfants ?

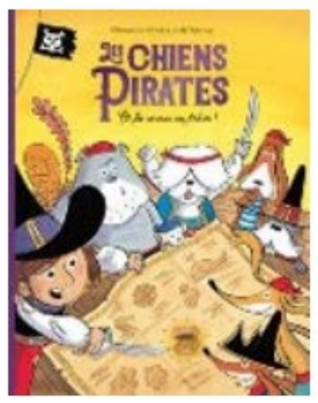
C.M. À part certains ingrédients un peu plus sucrés que je m'autorise et le jeu avec les répétitions, les gimmicks que je cultive un peu à la manière de Tintin avec les insultes du capitaine Haddock ou les confusions de Tournesol, je ne fais pas de différences entre les écritures parce que je pense que les enfants méritent qu'on ne leur simplifie pas la tâche. C'est même plus dur d'écrire pour la jeunesse, d'une certaine manière : un livre va être relu des dizaines de fois par un enfant, il faut résister à l'épreuve du temps, faire en sorte qu'on y découvre toujours de nouvelles choses.

Un mot pour conclure sur votre roman pour adultes qui paraîtra à la rentrée prochaine ?

C.M. Avec *Choses que je croyais perdues,* je voulais parler des histoires qui sont associées aux objets qu'on possède. Je suis très sentimentale, je conserve chez moi beaucoup de souvenirs qui me renvoient à des épisodes, des époques. Ce roman, c'est toute une vie racontée en l'espace de deux jours et une nuit à travers une jeune femme qui emballe ses affaires pour déménager après sa rupture. Chaque objet va raconter l'histoire de cette femme et de cet amour qui n'a pas marché. ■

Propos recueillis par Léonard Desbrières

Découvrez en avant-première un extrait du nouveau roman pour adultes de Clémentine Mélois, *Choses que je croyais perdues* (Gallimard/L'Arbalète. En librairies le 20 août), en scannant ce QR Code.



EXTRAIT

LES CHIENS PIRATES. ET LA COURSE AU TRÉSOR !
CLÉMENTINE MÉLOIS
72 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 15 € (À PARTIR DE 6 ANS)

LÉONTINE BEHAEGHEL/L'ÉCOLE DES LOISIRS – DR/L'ÉCOLE DES LOISIRS

KATIE KIRBY

LOTTIE BROOKS

RENTRÉE AU COLLÈGE, NOUVELLES BFF, COUPS DE FOUDRE ET COUPS DURS...

LOTTIE BROOKS,

la série à lire pour survivre aux moments
(extrêmement) embarrassants de la vie au collège.

NOUVEAUTÉ

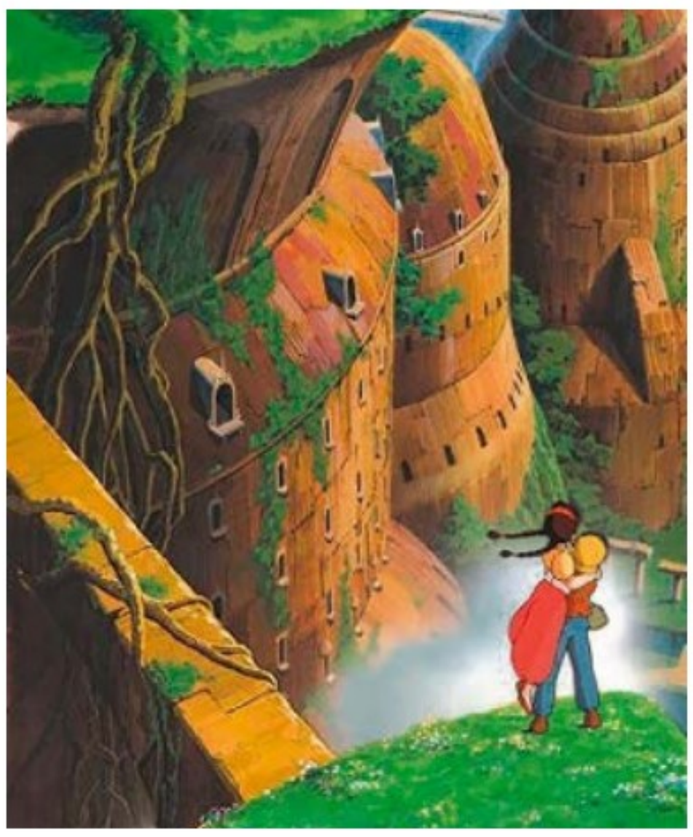
GALLIMARD JEUNESSE

Des écrans aux librairies

AU RAYON JEUNESSE, LA FRANCHISE FAIT FLORÈS

Peppa Pig, Dragon Ball, Mario, les personnages Disney ou Marvel… les héros préférés des enfants sont aussi des marques, déclinées à l'envi et fortement présentes en librairies – les livres jeunesse représentant aujourd'hui un marché stratégique. Les maisons d'édition collaborent donc avec des licences issues du cinéma, de la télévision, du jeu vidéo ou encore de l'animation pour transformer ces univers visuels en tout ce que le domaine littéraire peut offrir comme support.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le livre de franchise n'est généralement pas une adaptation d'une œuvre littéraire. Pour un roman porté à l'écran, on parle d'adaptation littéraire au cinéma. Pour une franchise née sur les écrans ou dans le jeu vidéo, la logique est inversée : l'éditeur obtient le droit d'exploiter une marque, pas un texte. Il achète la possiblilité d'utiliser un univers déjà consolidé, avec ses personnages, sa charte graphique et sa stratégie globale. Les ouvrages naissent d'un cahier des charges industriel strict où le synopsis, la maquette, les dessins, les titres et les couvertures doivent être validés en amont par le détenteur de la licence. Les ayants droit conservent un contrôle direct sur l'image et le ton de leurs personnages. Le livre devient ainsi un objet de marque, conçu pour rester cohérent avec un film, une série ou un jeu vidéo. Ces critères très encadrés distinguent d'ailleurs ces ouvrages d'autres productions plus officieuses, qui jouent subtilement sur des similitudes visuelles ou topographiques avec les franchises, mais n'ont fait l'objet d'aucun contrat entre l'éditeur et l'ayant droit.



GLÉNAT ET GHIBLI : UN PARTENARIAT HISTORIQUE

Les livres de franchise ne sont pratiquement jamais des créations françaises originales. Il s'agit presque toujours d'adaptations d'univers visuels existants, avec un spectre qui va de la traduction pure et simple à la création originale dans l'univers. Les titres Ghibli édités par Glénat appartiennent à la première catégorie puisque chaque roman ou manga a déjà été édité au Japon et se voit simplement traduit pour le marché français. Comme nous l'explique Satoko Inaba, directrice éditoriale manga chez Glénat : *« Les contrats stipulent de rester fidèle au matériau d'origine et de rester dans le cadre de l'adaptation. En cas de modifications majeures, il faut traiter directement avec l'éditeur japonais, mais nous n'avons jamais été confrontés à ce cas. »* Glénat développe un partenariat historique et pérenne avec le studio Ghibli pour lequel il édite les novélisations de titres phares comme *Princesse Mononoké*, *Le Voyage de Chihiro* ou encore *Le Château dans le ciel*. Pour chaque titre issu du catalogue Ghibli, l'éditeur traite directement avec le studio ou répond à un appel d'offres par le biais d'un agent spécialement mandaté. Dans cette course, Satoko Inaba nous explique que les éléments déterminants pour remporter la mise sont *« la promotion autour du titre, comment on le mettra en valeur et, bien entendu, l'offre financière »*. Glénat a été le premier éditeur à sortir des titres Ghibli sous forme de romans, leur partenariat ayant commencé avec l'édition de beaux livres et d'animés comics (bande dessinée entièrement réalisée à partir de captures d'écrans directes d'un dessin animé ou d'un film d'animation). En fonction du film d'origine et du public visé, Ghibli décide de la forme que prendra la déclinaison littéraire. Mais le studio

HAYAO MIYAZAKI/GLÉNAT

le ton. En contrepartie, l'éditeur reverse une rémunération sous forme d'à-valoir et de royalties, généralement négociées entre 2 % et 20 % du chiffre d'affaires (hors taxes) espéré. Toutes les licences ne se valent pas en matière de liberté créative. Certaines imposent une simple déclinaison du matériel d'origine, d'autres autorisent des récits inédits. Si la marge de manœuvre reste nulle pour les titres Ghibli, Glénat peut toutefois proposer d'éditer le livre sous une forme différente de son homologue japonais, comme ce fut le cas avec l'édition de *Mon voisin Totoro*, proposée dans un format plus large adapté au public français. « *Ghibli pouvant aller jusqu'à vouloir contrôler la chromie (laquelle peut varier entre le Japon et la France) et la qualité d'impression, les phases de validation peuvent être très longues* », explique Satoko Inaba. À l'inverse, Glénat publie Disney en collaboration étroite avec la firme à travers des collections de créations originales où des auteurs de bande dessinée européenne revisitent librement les grands personnages de la marque.

Cette économie repose finalement sur trois constantes : la puissance multisupport des licences, une production fortement industrialisée et une logique commerciale rassurante pour les parents. L'édition jeunesse n'est plus seulement un espace de création, c'est aussi un lieu de circulation des marques. C'est là que se joue l'avenir du secteur : transformer une marque visuelle en lecture, sans perdre ce qui fait la valeur d'un bon livre. ■

Ilan Ferry

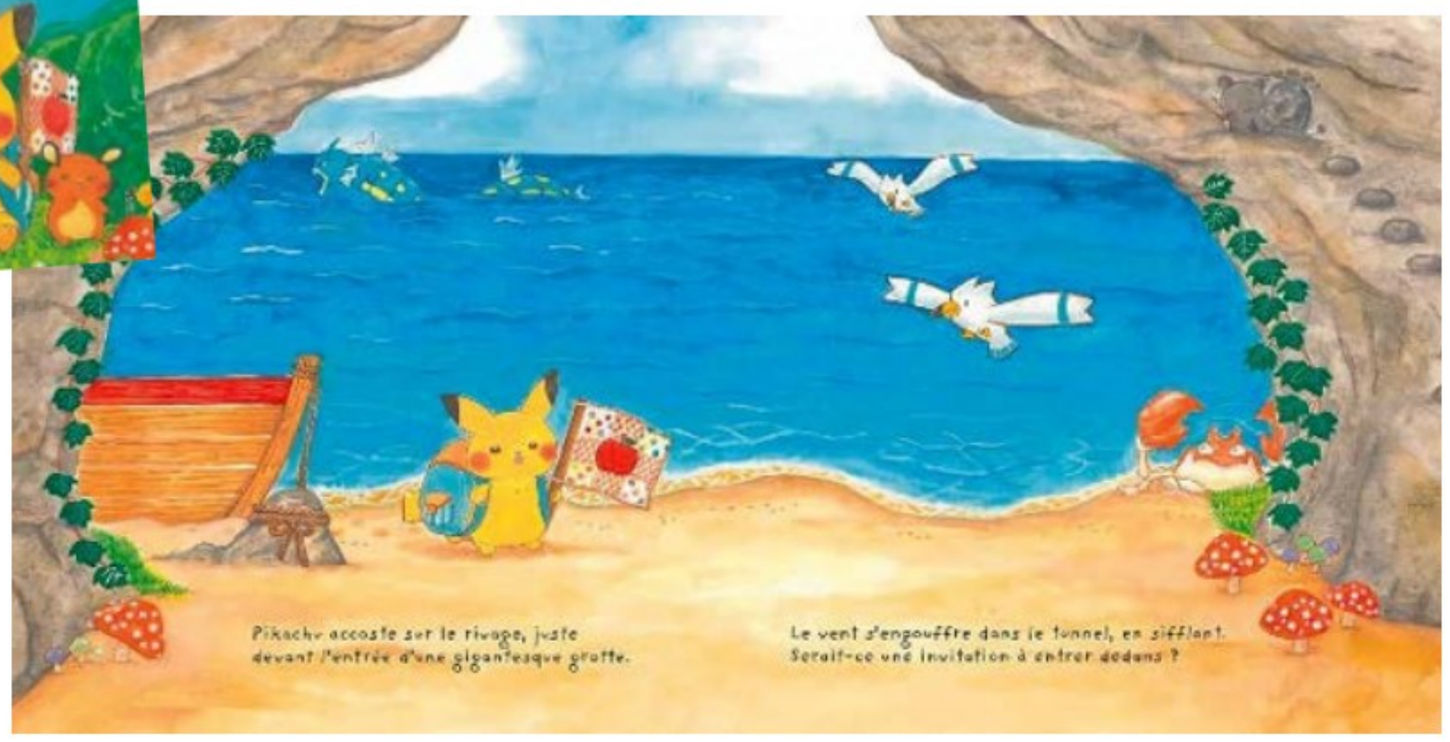
japonais n'est pas le seul cheval de bataille de Glénat, qui s'occupe également des déclinaisons littéraires de titres phares de son catalogue manga, dont *One Piece, Dragon Ball, Naruto* ou *Bleach*.

CARTOGRAPHIE DES GÉANTS DU SECTEUR

Dans un univers un peu plus lointain, Disney, Marvel et Star Wars se déclinent en albums, imagiers, romans juniors, encyclopédies et livres-jouets chez Hachette Jeunesse Collection Disney. Ces ouvrages sont créés en France mais doivent respecter strictement la charte de marque. Sur l'échiquier français, Hachette Jeunesse reste le pilier central de cette économie. Le groupe publie aussi les franchises Peppa Pig, La Pat'Patrouille, Monsieur Madame, Pokémon et d'autres héros transversaux destinés aux 0-12 ans. Sur les mentions juridiques de ses ouvrages, on retrouve des géants comme Barbie, Miraculous, les Minions ou Dragons. En parallèle, Hachette Heroes se concentre sur le cinéma, les comics et le gaming, avec des licences comme DC ou Nintendo. Le reste du paysage éditorial se partage entre plusieurs acteurs spécialisés. Milan Presse, du groupe Bayard, a ainsi lancé avec France TV Distribution le magazine officiel *Bluey*, transformant la marque en un succès préscolaire multisupport. France TV Distribution représente d'ailleurs plus de quatre-vingts marques majeures couvrant le secteur préscolaire et les 6-11 ans. La maison Deux Coqs d'Or se spécialise également dans les licences préscolaires sous des formats « tout cartons ». Enfin, Pika, Kana et Glénat Manga se concentrent sur les franchises japonaises majeures.

SOUS LE CONTRÔLE DES AYANTS DROIT

Le droit d'exploiter un univers est limité à un territoire précis, une langue, une durée de trois à cinq ans renouvelables et des formats spécifiques. L'éditeur s'engage à respecter une charte de marque stricte et à soumettre ses créations à validation, tandis que les ayants droit conservent un contrôle direct sur l'image et



HACHETTE JEUNESSE - HACHETTE HEROES

Ci-contre : **Personnages de *My Hero Academia*.**
Ci-dessous : ***One piece*, le 1000e épisode de la série.**

Le vrai du faux

LE MANGA DANS LE CREUX DE LA VAGUE ?

Après l'euphorie des années covid, le genre préféré des jeunes marque le pas. Ventes en recul, prix en hausse, série à succès en fin de cycle: le secteur cherche sa prochaine locomotive. Mais lecteurs et éditeurs parient déjà sur un nouvel élan.

« *En septembre, cela fera trois ans que les ventes de mangas ont commencé à baisser. Trois ans, c'est long.* » Matthieu Saint-Denis est le fondateur des librairies Manga Kat, à Angoulême, et Krazy Kat à Bordeaux. Cette baisse des ventes, il la constate chaque jour, y compris sur les phénomènes éditoriaux: « *Avant, on vendait entre 400 et 450 exemplaires d'un nouveau tome de* One Piece *; aujourd'hui, on est plutôt autour de 350.* » Un essoufflement presque inévitable après les années folles qu'a connues le secteur. Car le manga sort d'une période totalement hors norme. Entre les confinements, l'explosion des adaptations sur les plateformes de streaming et la mise en place du pass Culture (depuis fortement raboté), le marché a connu une croissance historique entre 2020 et 2022.

« *On a fait plus que doubler,* rappelle Christel Hoolans, directrice générale des éditions Kana et du Lombard. *On a connu une croissance totalement anormale. Ce qu'on observe maintenant, c'est plutôt une correction assez logique.* » Selon les données GFK que nous nous sommes procurées, le marché poursuit son recul en ce début d'année 2026: entre janvier et avril, les ventes de mangas accusent une baisse de 10,3 %, soit près de 8 millions d'euros de chiffre d'affaires envolés sur un an. Mais, pour les professionnels du secteur, parler d'effondrement serait trompeur. « *Malgré cette baisse, on reste très au-dessus du niveau précovid*, insiste Christel Hoolans. *C'est pour ça que je parle plutôt d'atterrissage.* » Le principal problème tient peut-être aujourd'hui moins à une désaffection du public qu'à l'absence de nouvelles locomotives. Ces dernières années, *One Piece*, *Demon Slayer*, *L'Attaque des Titans*, *Jujutsu Kaisen* ou encore *My Hero Academia* ont tiré le marché vers le haut. Mais plusieurs de ces mastodontes se sont arrêtés ou approchent de leur conclusion. « *Le marché du manga est un marché cyclique,* résume Satoko Inaba, directrice éditoriale manga chez Glénat. *Régulièrement, une très grande série apparaît, recrute une nouvelle génération de lecteurs, puis le cycle se renouvelle. Chaque génération a ses titres phares:* Dragon Ball, One Piece, Naruto… »

EN ATTENDANT « UN TRUC GÉNIAL »

Même constat chez les libraires. « *Depuis* Spy x Family, *il n'y a pas eu de nouvelle locomotive capable d'entrer dans le top 10,* estime Matthieu Saint-Denis. *Il manque une grosse série phénomène.* » La hausse des prix accentue encore le phénomène. En quelques années, le prix moyen d'un tome a augmenté de plusieurs pourcents, conséquence directe de l'inflation du papier, de l'impression et du transport. « *Une cliente m'a dit récemment: "Avant, j'achetais trois mangas; maintenant, je n'en prends plus que deux"* », précise Matthieu Saint-Denis. Les éditeurs pointent aussi une autre difficulté: la multiplication des nouveautés. Plus de cinquante maisons publient désormais du manga en France. « *Il y a eu une inflation énorme des tomes 1,* observe Christel Hoolans. *Beaucoup de très bonnes séries passent sous les radars.* »

Pour autant, personne ne semble croire à une crise durable du manga. Tous insistent sur un point: les lecteurs sont toujours là. « *On n'a pas perdu les lecteurs de manga, notamment les plus jeunes,* assure Satoko Inaba. *L'intérêt pour le manga existe toujours.* » « *Il suffira qu'un truc génial arrive et bam ! ça repartira* », espère Matthieu Saint-Denis. ■

Mathieu Charrier

KI-OON – EIICHIRŌ ODA/SHUESHA TOEI ANIM

Nos coups de cœur albums

Marketing

dès 5 ans

OSKAR ET LE DRAGON

Benjamin Richard et Gérald Guerlais

Quand la sagesse du dragon enseigne aux hommes la protection de la nature...

Édito

dès 5 ans

LE JOUR OÙ LE PETIT PHARE DU BOUT DU MONDE BRAVA LA TEMPÊTE DU SIÈCLE

Coralie Crus et Lionel Tarchala

Une ode improbable à la solidarité et à la résilience, face à la montée des eaux.

Presse

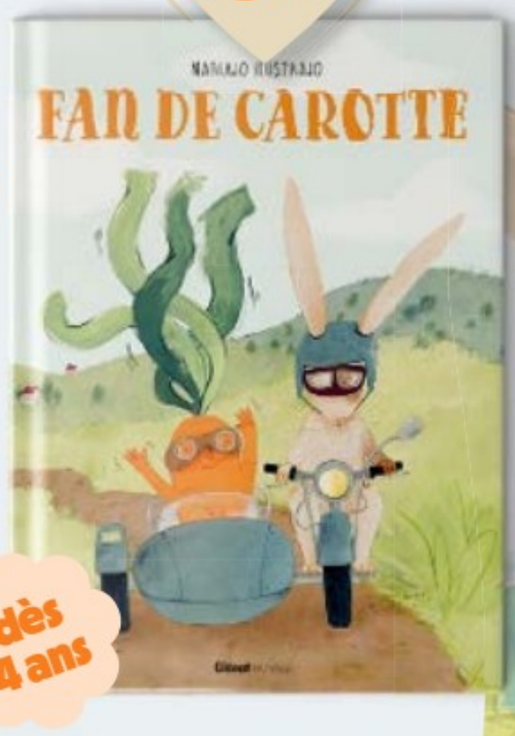
dès 4 ans

GRAINES DE FOLIE

Susie Morgenstern et Marie Quentrec

Un album tout en tendresse, pour parler de patience, des liens que l'on tisse et des graines que l'on sème.

Digital



dès 4 ans

FAN DE CAROTTE

Mariajo Ilustrajo

Une histoire loufoque et tendre qui prône les vertus de l'amitié.

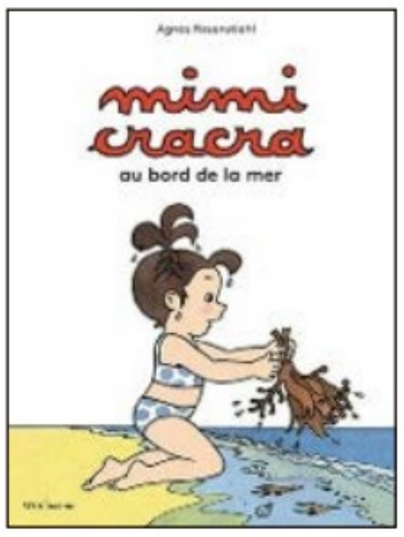
Glénat jeunesse

Sélection

NOS 20 COUPS DE CŒUR

Quoi de plus fabuleux que la littérature jeunesse ! Petits et un peu plus grands, nous y avons tous trouvé la possibilité de rêver, d'apprendre, de frémir, de nous émouvoir… De vivre ce que la vraie vie ne permet pas, de nous confronter au réel par le biais d'un imaginaire sans fin. Les quelques ouvrages sélectionnés ici reflètent ces grandes caractéristiques et auront peut-être, pour certains d'entre nous, la saveur d'une madeleine de Proust.

POUR RÉVISER SES CLASSIQUES



MIMI CRACRA AU BORD DE LA MER
AGNÈS ROSENSTIEHL
40 P., SEUIL JEUNESSE, 5,50 €

0-5 ANS

Elle a grandi avec plusieurs générations d'enfants, ses bêtises en cuisine, les mains pleines de mousse et l'imagination toujours en ébullition : Mimi Cracra (« *L'eau, elle aime ça !* ») est de retour pour la saison estivale. À travers seize histoires toutes plus attendrissantes les unes que les autres, le charme des découvertes à la mer est sans fin quand on a la fantaisie de la mythique petite fille. Ainsi, l'héroïne d'Agnès Rosenstiehl tâte la mer, se rafraîchit avec une glace, habite un château de sable ou sermonne Nounours car il n'a pas mis de crème solaire (et elle a bien raison). L'espiègle *Mimi Cracra au bord de la mer* est à redécouvrir sans modération. **Marie Jouvin**

CONTES ET LÉGENDES DE BELGIQUE
XAVIER DEUTSCH
96 P., AUZOU, 14,90 €

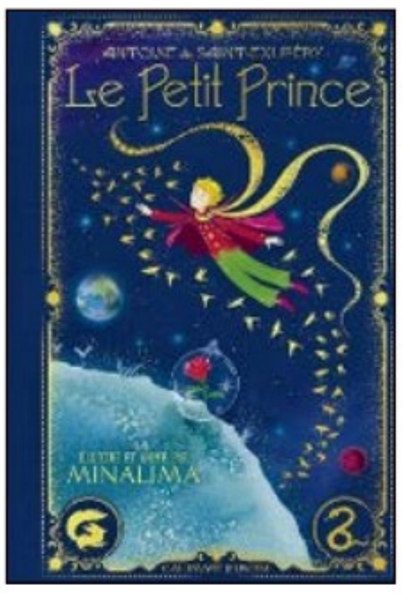
0-5 ANS

De Bruxelles à Liège, des chevaliers des Ardennes aux géants de l'Escaut, ce recueil de Xavier Deutsch fait revivre l'imaginaire belge avec beaucoup de simplicité et d'élan. Manneken-Pis, le cheval Bayard ou Mélusine deviennent dans ces *Contes et légendes de Belgique* de vrais personnages de roman, accessibles aux jeunes lecteurs sans perdre la part de mystère et de merveilleux qui fait la force des légendes populaires. L'écriture va droit au récit, tandis que les illustrations très colorées donnent au livre un charme immédiat. Le livre raconte aussi une Belgique de traditions, de dialectes et de croyances, qui continue de nourrir l'imaginaire collectif. **Simon Bentolila**

DIEU, TU ES LÀ ? C'EST MOI, MARGARET [ARE YOU THERE GOD ? IT'S ME, MARGARET]
JUDY BLUME
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MICHÈLE POSLANIEC, 192 P., ALBIN MICHEL JEUNESSE, 12,90 €

6-9 ANS

Publié en 1970, le roman de Judy Blume *Dieu, tu es là ? C'est moi, Margaret* continue de circuler d'une génération à l'autre. Margaret a 11 ans, quitte New York pour une banlieue résidentielle du New Jersey et découvre un monde régi par des codes invisibles : faut-il porter un soutien-gorge ? embrasser un garçon ? avoir déjà ses règles ? Dans les discussions cruelles ou drôles entre collégiennes, Judy Blume capte la violence des débuts de l'adolescence. Mais derrière les inquiétudes de Margaret affleure une question plus profonde : comment se construire quand on grandit entre plusieurs héritages religieux ? Un classique toujours aussi vif et intelligent. **S.B.**

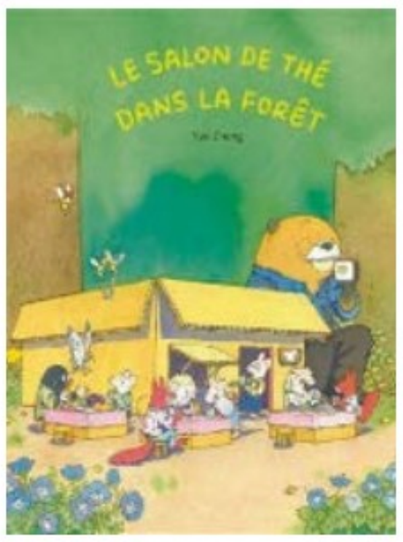


LE PETIT PRINCE
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY, MINALIMA
ÉDITION ILLUSTRÉE INTERACTIVE, 192 P., GALLIMARD, 29,90 €

14-17 ANS

Pour célébrer les 80 ans de la publication en France du *Petit Prince*, le chef-d'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry, Gallimard a mis les petits plats dans les grands et imaginé, en collaboration avec Mina-Lima, le duo de créatifs qui a conçu l'univers graphique des films *Harry Potter* – rien que ça –, une édition collector, illustrée et interactive. Un bijou d'édition qu'on croirait presque cousu main et qui, avec ses centaines d'illustrations et ses huit animations, nous fait revivre en immersion le voyage onirique, de planète en planète, entrepris par cet enfant venu d'ailleurs pour découvrir qu'« *on ne voit bien qu'avec le cœur* ». **Léonard Desbrières**

POUR RÊVER



LE SALON DE THÉ DANS LA FORÊT
YUE ZHANG
TRADUIT DU CHINOIS PAR FLORENCE SEYVOS ET PAN HONGYE, 48 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 15 €

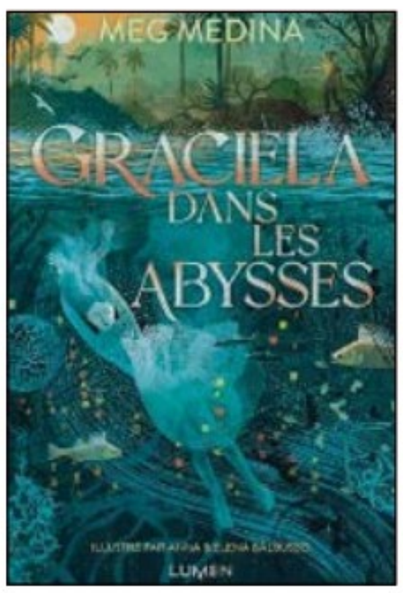
0-5 ANS

L'autrice et illustratrice Yue Zhang charme immédiatement les petits comme les grands lecteurs avec *Le Salon de thé dans la forêt*, un album aussi délicat à lire qu'à contempler. Trois petites souris trouvent devant la porte de leur maison-arbre un étonnant colis cartonné rempli de sachets de thé en tout genre. Une curieuse découverte que les trois compères s'empressent de transformer en salon, mais les intempéries s'invitent à la fête, faisant fondre la structure. Ils pourront malgré tout compter sur le soutien de leurs nouveaux clients pour se réinventer. **M.J**

GRIFFONNE (T. 1). LA QUÊTE DE LA TEAM DIABOLETTE
ELSA CORRADI, FABIEN RONTEIX
56 P., VENTS D'OUEST, 12,50 €

6-9 ANS

Et si les éditions Glénat tenaient leur prochaine héroïne star ? Entre l'irrévérence de Mortelle Adèle et l'espièglerie de Brume, cette nouvelle série jeunesse met en scène Griffonne, une petite démone envoyée sur Terre pour réparer ses catastrophes. Cornes sur la tête, elle mène l'enquête dans une école peuplée d'enfants aussi atypiques qu'elle. Portée par un humour absurde, une avalanche de jeux de mots et un dessin chaleureux, la BD *Griffonne* célèbre la différence et l'amitié. Une antihéroïne attachante, drôle et très prometteuse. **Mathieu Charrier**



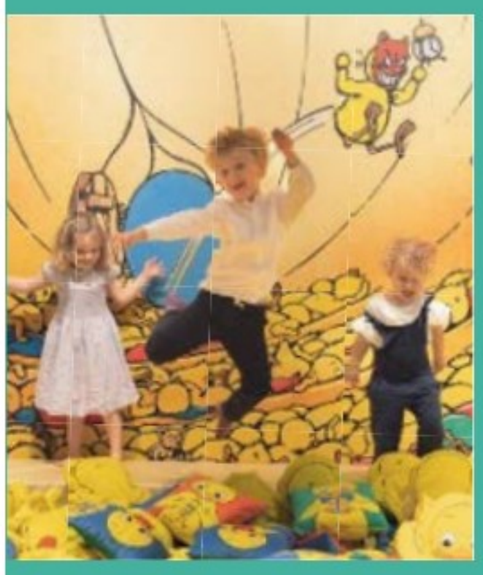
GRACIELA DANS LES ABYSSES [GRACIELA IN THE ABYSS]
MEG MEDINA, ANNA ET ELENA BALBUSSO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CYRIL LAUMONIER, 288 P., LUMEN, 16 €

10-13 ANS

L'histoire commence pourtant bien mal : le jour de ses 13 ans, Graciela chute d'une falaise et disparaît dans les eaux noires de l'océan. Un siècle plus tard, la jeune fille s'éveille au fond des abysses, devenue l'un des mystérieux « *esprits des mers* ». Meg Medina imagine un conte marin mêlant fantastique et récit initiatique, peuplé d'âmes disparues, de créatures étranges et de souvenirs persistants. Derrière son univers doux et aquatique, *Graciela dans les abysses* explore le deuil et l'amitié. Les illustrations en noir et blanc des sœurs Anna et Elena Balbusso accompagnent cette atmosphère mélancolique et onirique. **M.C.**

LA MAISON DES HISTOIRES

Le musée à jouer dans les livres des 0-7 ans



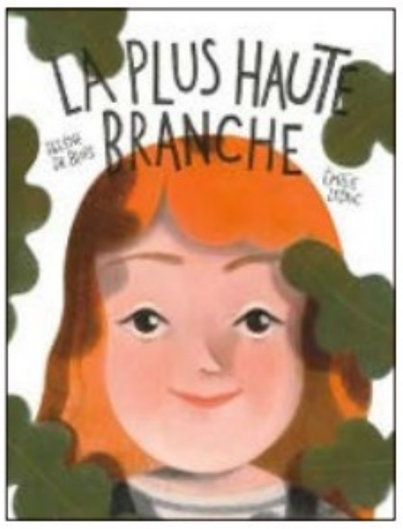
Chantelivre
13 RUE DE SÈVRES, PARIS 6e

Bastille
7 CITÉ DE LA ROQUETTE, PARIS 11e

RÉSERVEZ VOS BILLETS SUR
LAMAISONDESHISTOIRES.COM

l'école des loisirs

POUR APPRENDRE



LA PLUS HAUTE BRANCHE
HÉLÈNE DE BLOIS, ÉMILIE LEDUC
40 P., MONSIEUR ED, 20 €

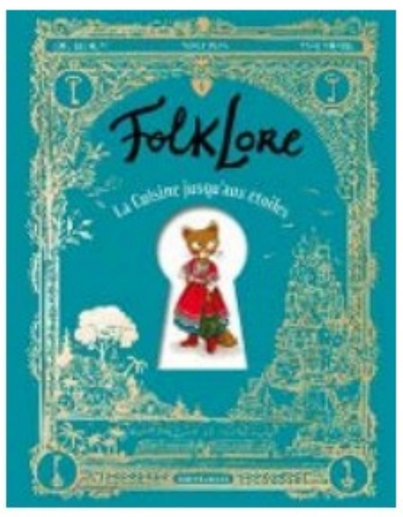
0-5 ANS

Imaginez un arbre gigantesque que vous pouvez escalader pendant des heures, comme si vous voyagiez dans le temps. Imaginez-vous enfant, comme Elsa, protagoniste de cette histoire, allongée sur les branches du géant millénaire à admirer la faune et la flore, à refaire le monde. Imaginez maintenant qu'un jour votre père vous interdise d'y retourner, vous révélant au passage une chose qui va vous bouleverser. Avec un onirisme et une délicatesse qui touchent en plein cœur, *La Plus Haute Branche* de la Québécoise Hélène de Blois, bien aidée par les sublimes illustrations d'Émilie Leduc, est un conte philosophique qui interroge aussi notre lien au vivant et chronique l'inexorable passage du temps. **Léonard Desbrières**

INCENDIE ! CANADAIR À LA RESCOUSSE
PÉNÉLOPE BAGIEU
48 P., GALLIMARD JEUNESSE, 14,90 €

6-9 ANS

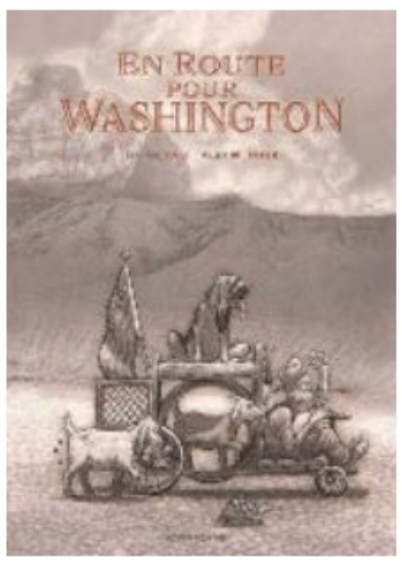
Saviez-vous qu'un Canadair peut aspirer 6 137 litres d'eau en seulement douze secondes ? Ou encore qu'en 2024 30 millions d'hectares de forêt ont disparu dans le monde à cause des incendies ? Pénélope Bagieu signe un documentaire jeunesse de saison, didactique et accessible, sur la lutte contre les feux de forêt. Elle suit pas à pas le travail des pilotes, pompiers et équipes au sol mobilisés autour des célèbres bombardiers d'eau jaune et rouge. *Incendie ! Canadair à la rescousse* réussit surtout à rendre accessibles des sujets très techniques sans jamais perdre son souffle narratif, tout en rappelant le lien direct entre mégafeux et dérèglement climatique. **Mathieu Charrier**



FOLKLORE. LA CUISINE JUSQU'AUX ÉTOILES
LOÏC CLÉMENT, NANCY PEÑA
56 P., DARGAUD, 17,50 €

10-13 ANS

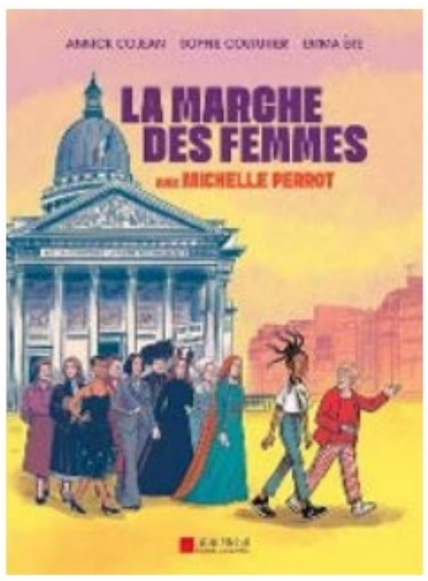
Depuis son lancement, la série imagine un monde anthropomorphe où chaque adolescent doit accomplir son « Folklore » : une quête initiatique destinée à révéler sa place dans la société. Ce troisième tome, *La Cuisine jusqu'aux étoiles,* plonge les lecteurs dans les cuisines bouillonnantes de Babel. La jeune renarde Macha rêve d'intégrer le plus prestigieux restaurant de la ville et de participer au mythique concours du « *Couteau étoilé* ». Mais derrière les recettes et les saveurs, Loïc Clément évoque aussi la brutalité des grandes cuisines, entre humiliations et pression permanente. Les décors foisonnants et les couleurs chaleureuses de *La Cuisine jusqu'aux étoiles* épicent le tout. **M.C.**



EN ROUTE POUR WASHINGTON
DAVIDE CALI, ALEX W. INKER
48 P., SARBACANE, 17,50 €

10-13 ANS

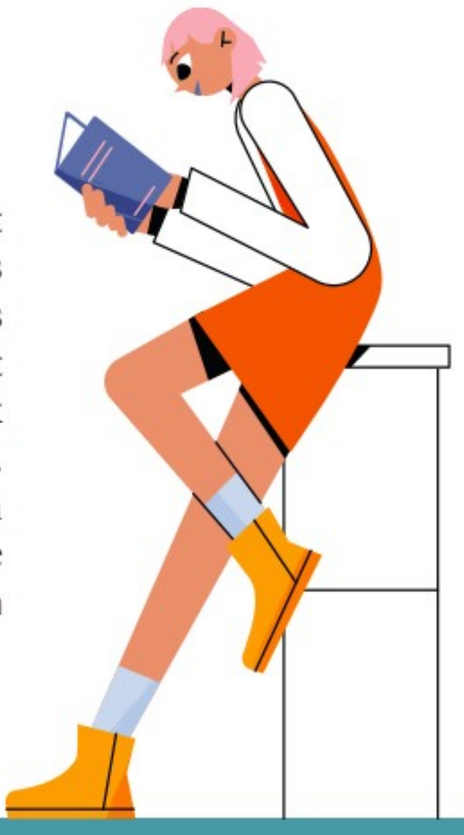
Cap sur les États-Unis. En 1933, le pays fait face à la Grande Sécheresse et de terribles tempêtes s'abattent sur les cultures. L'Illinois n'est pas épargné et Ray, qui ne possédait déjà pas grand-chose, comprend que son maïs ne va pas durer. Alors que Roosevelt vient d'être élu, l'agriculteur décide de parcourir près de 1 000 kilomètres jusqu'à Washington afin d'alerter le président. Pour cela, le vieillard fabrique une étrange automobile tirée par une chèvre. Raconté à travers le regard de trois enfants, *En route pour Washington* de Davide Cali éclaire un pan de la grande histoire nord-américaine sous le trait anthracite et expressif d'Alex W. Inker. **Marie Jouvin**



LA MARCH DES FEMMES
MICHELLE PERROT, EMMA ÈRE, ANNICK COJEAN, SOPHIE COUTURIER
168 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

14-17 ANS

Àtravers une balade dans Paris réunissant une lycéenne curieuse et l'historienne Michelle Perrot, *La Marche des femmes* retrace des siècles de combats féminins sans jamais prendre un ton scolaire. Reines oubliées, George Sand, Simone de Beauvoir ou Joséphine Baker surgissent au fil des rues, des bibliothèques et monuments. Le dessin d'Emma Ère, aux couleurs douces et au trait vivant, rend accessibles des sujets parfois complexes. Surtout, le livre montre comment l'Histoire a longtemps effacé les femmes de son récit officiel. Une BD stimulante et incarnée, donnant envie de lire, de débattre, de transmettre et de regarder autrement les villes que nous traversons. **Simon Bentolila**



POUR FRÉMIR

L'INVITÉ DE L'ORAGE
THOMAS LAVACHERY
120 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 13 €

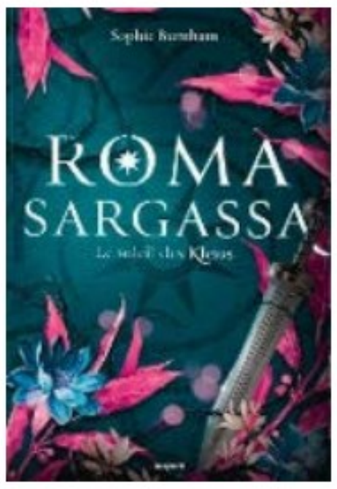
10-13 ANS

Fidèle à son goût pour les belles aventures teintées d'étrangeté, Thomas Lavachery signe un album aussi mystérieux que captivant. Un soir de pluie battante, dans le petit hameau de Ridgwell, le jeune Jim fait une drôle de rencontre. *L'Invité de l'orage* est une créature tout droit sortie du ciel en fureur. Elle ne ressemble en rien à ce que les humains ont déjà découvert. Malheureusement, celle-ci ne se porte pas très bien, et Jim aurait bien besoin d'un peu d'aide. Ce n'est pas une mince affaire car, aussi petit soit le village, tout le monde se déteste. Néanmoins, quand la curiosité pointe le bout de son nez, tout peut changer. **M.J.**

STRANGER THINGS. ONE WAY AND ANOTHER [ID.]
CAITLIN SCHNEIDERHAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ELORRI NICKEL ET CAMILLE COSSON, 380 P., LUMEN, 18 €

10-13 ANS

En replongeant dans l'univers de Hawkins après les événements de la saison 4, *Stranger Things. One Way or Another* retrouve ce qui fait le charme de la série : une aventure fantastique tendue, traversée par les angoisses de l'adolescence. Nancy Wheeler enquête ici dans une ville détruite, placée sous quarantaine militaire. L'autrice restitue avec brio les dialogues nerveux du groupe, l'esthétique des années 1980 et cette manière très particulière de mêler horreur, humour et mélancolie. Le roman touche aussi juste lorsqu'il parle du deuil, de la culpabilité ou de la peur de quitter sa ville sans avoir réparé ce qui s'y est brisé. **S.B.**



ROMA SARGASSA (T. 1). LE SOLEIL DES KLEIOS [SARGASSA. EX ROMANA : BOOK ONE]
SOPHIE BURNHAM
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ÉRIC MOREAU, 504 P., BAYARD JEUNESSE, 19,90 €

10-13 ANS

Dans une cité portuaire battue par les ouragans, une organisation clandestine infiltre les grandes institutions d'un empire obsédé par le contrôle du savoir. Après la mort mystérieuse de l'« *Historien impérial* », une jeune héritière, un ancien légionnaire et des révolutionnaires voient leurs trajectoires se croiser. Sophie Burnham construit un univers d'une richesse rare, nourri d'influences antiques et d'intrigues politiques. *Le Soleil des Kleios* est le premier tome d'une saga ambitieuse et très immersive, qui séduira les lecteurs de fantasy sombre et de grands récits de pouvoir. **S.B.**

BURNIAT KERASCOËT

FOUDROYANTS

Icare est un jeune berger qui vit sur l'Atlantide avec sa grand-mère. Sa vie bascule lorsqu'il se découvre un pouvoir spectaculaire : il peut créer de l'élektricité !

L'armée de Neptune, qui cherche depuis toujours les détenteurs de cette force terrifiante, va-t-elle sortir de la mer pour venir l'enlever ?

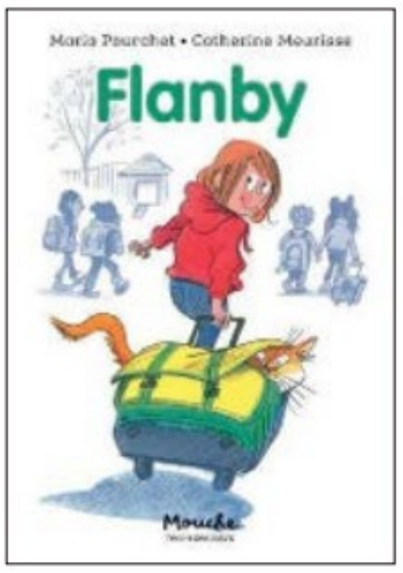
« Un monde fascinant et un dessin envoûtant. »
Télérama

CHARIVARI

3 TOMES AU RAYON BD

© Burniat - Keracoët / Charivari (Dargaud) 2026

POUR S'ÉMOUVOIR



FLANBY
MARIA POURCHET, CATHERINE MEURISSE
112 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 9,50 €

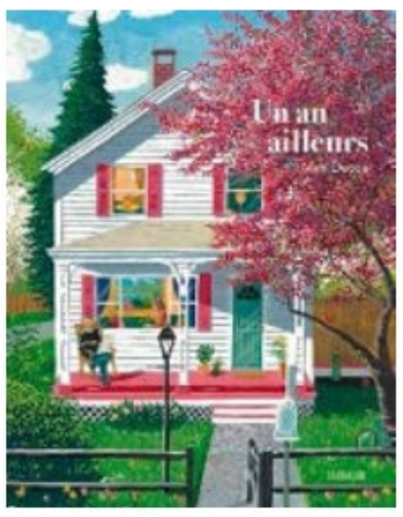
0-5 ANS

Avec *Flanby*, son tout premier livre jeunesse, Maria Pourchet *(lire aussi page 94)* réussit un petit défi : parler du divorce à hauteur d'enfant, sans jamais perdre la drôlerie ni la tendresse. On suit donc Michel, qui adore son chat couleur caramel-vanille, qu'il refuse de voir « *coupé en deux* » entre les maisons de ses parents qui divorcent. Sa solution ? Le cacher dans son cartable pour l'emmener à l'école. Entre bêtises, apartés hilarants et séquences émotions, l'autrice trouve le ton juste pour raconter ce que vivent tant d'enfants. Les illustrations de Catherine Meurisse accompagnent parfaitement cette aventure tendre et chaotique. **Matthieu Charrier**

FUNGI, TROLL DES MARAIS
CORALIE RAMON, VIRAPHEUILLE
104 P., SARBACANE, 8,90 €

6-9 ANS

L'autrice Coralie Ramon et l'illustrateur Virapheuille signent une très belle ode à la différence avec *Fungi, troll des marais*. Le petit héros éponyme vit dans le « *Marais-de-la-mort-qui-pue* », un lieu qui contraste avec lui : s'il aime tendrement cet endroit, Fungi n'est jamais à sa place. Il aime rêver, poétiser, et le vert de sa peau est fluorescent. Un ensemble qui lui vaut mille moqueries des autres trolls. Lorsqu'il reçoit sa lettre d'admission à l'« *Académie des Gardiens de la Forêt* », la surprise est totale car aucun troll n'est allé dans un endroit si distingué. Cette convocation n'a cependant rien d'anodin, car la forêt court un danger. **Marie Jouvin**



UN AN AILLEURS
MAX DUCOS
56 P., SARBACANE, 17, 90 €

6-9 ANS

Max Ducos transforme son année d'expatriation dans la vallée de l'Hudson en un album jeunesse beau et apaisant, *Un an ailleurs*. Le peintre bordelais raconte, à travers les yeux de ses deux filles, le quotidien d'une famille française installée à Red Hook, au nord de New York : le bus scolaire jaune, Halloween, les tempêtes de neige, les colibris dans le jardin ou les escapades jusqu'aux chutes du Niagara. Mais le véritable personnage du livre reste cette grande maison américaine aux volets roses, observatoire idéal d'un monde nouveau. Avec ses grandes peintures lumineuses, Max Ducos compose un récit très doux sur le déracinement, la découverte et les souvenirs qui fabriquent un « chez-soi ». **M.C.**

TANT QUE FLEURIRONT LES CITRONNIERS [AS LONG AS THE LEMON TREES GROW]
ZOULFA KATOUH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR ANNE GUITTON,
456 P., 10/18, 9,20 €

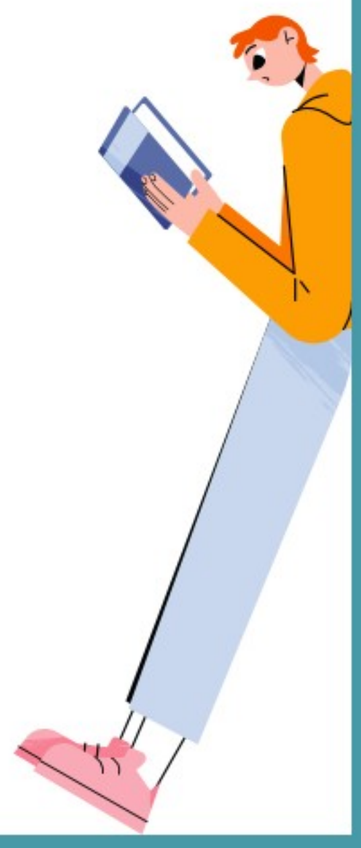
14-17 ANS

Phénomène littéraire au million de lecteurs à travers le monde, *Tant que fleuriront les citronniers* de la Canadienne Zoulfa Katouh illustre avec talent et intelligence la réalité de la révolution syrienne de 2011. Salama a tout juste 18 ans quand les combats emportent avec eux les membres de sa famille et son rêve de devenir pharmacienne. Alors que la jeune femme se confronte à un dilemme, entre sauver sa propre peau en quittant le pays et rester bénévole à l'hôpital pour en sauver des milliers, elle fait une rencontre charnière. Un roman jeunesse incontournable, où se mêlent amour et guerre en une même symphonie. **M.J.**

CONFESSION D'UNE VESTE ROSE
ZÉLIE RENAUDAT
256 P., GALLIMARD, 12,50 €

14-17 ANS

De la littérature pour la jeunesse par la jeunesse. Voilà la première impression qui nous traverse à la lecture de *Confession d'une veste rose*. Son autrice, Zélie Renaudat, avait 17 ans quand elle a écrit ce premier roman et ça se sent. Elle croque comme personne la soif de vivre mais aussi le désenchantement d'une génération confrontée au chaos ambiant. Son protagoniste, Colin, est un grand échalas de presque 2 mètres, un garçon fantaisiste souvent affublé de sa veste rose, comme un pied de nez onirique à ce triste monde. Au son de Nina Simone et d'Avril Lavigne, il affronte son quotidien de lycéen avec une sensibilité assumée, une poésie et un je-m'en-foutisme de haut vol. Mais à l'adolescence, il faut se méfier des apparences… **Léonard Desbrières**



ÉLISE BLAQUE

Centre de loisirs, activités en plein air,
console ou télévision ?
Rien de tout ça :
Max va découvrir les trésors de l'ennui
en passant ses mercredis chez papi Jean !

ALERTE COUP DE COEUR !

UN RÉCIT INTERGÉNÉRATIONNEL IMPORTANT ET UN BIJOU D'ÉMOTIONS.

« Si tu veux vraiment savoir
qui était ta mamie, Max,
ce n'est pas dans ce carnet
qu'il faut la chercher mais dans le cœur
de chacune des personnes
qui y ont écrit.»

DIDIER JEUNESSE

© Laure Guillebon

Longtemps patron des éditions S. Fischer, à Francfort, et essayiste réputé, celui qui s'appelle en réalité Jörg Bong s'est pris de passion pour la Bretagne. Et c'est sous son pseudonyme breton qu'il multiplie les enquêtes de son commissaire Dupin, ayant inspiré une fameuse série télé.

Jean-Luc Bannalec

BREIZH ANATOMY

« *Accident de personne à Bannalec, le TER est supprimé* » : à l'approche de Lorient, la voix du conducteur résonne comme un mauvais présage. Le rendez-vous avec l'auteur des « Commissaire Dupin » a été compliqué à fixer, eu égard à son emploi du temps surchargé. Serait-ce là une vengeance de l'un des meurtriers épinglés par son policier de Concarneau ? On finit par arriver et par retrouver Jean-Luc Bannalec, en bonne santé, ou plutôt Jörg Bong, le véritable patronyme de l'éditeur et écrivain allemand qui publie, sous pseudonyme, chaque printemps depuis 2014, une enquête bretonne. Cette année, l'intrigue se déroule sur l'île d'Ouessant, mais c'est au Café de la Plage de l'anse de Rospico, à un vol d'oiseau de sa maison de Névez, que nous nous installons.

UNE « STAR » AUX VIES MULTIPLES

Objet d'un *stalking* (harcèlement) depuis deux ans par des « admirateurs » menaçants, notre Breton d'adoption préfère éviter toute publicité géographique. C'est que Jean-Luc Bannalec est une star, notamment outre-Rhin – on le serait à moins avec la bagatelle de 7 millions d'exemplaires de livres vendus dans son pays, de millions de téléspectateurs qui suivent les adaptations de sa série, et autant de touristes potentiels dans les lieux évoqués, Pont-Aven, Concarneau, Belle-Île, Pornic, Saint-Malo, Brocéliande, Trégastel… Mais tout d'abord, commençons par parler de Jörg Bong, le grand éditeur francophone, aux multiples vies.

Né en 1966 à Bonn d'un père d'origine néerlandaise et d'une mère d'origine belge, l'homme est bardé de diplômes. Il a étudié la littérature allemande, la philosophie, l'histoire et la psychanalyse à Bonn puis à Francfort-sur-Main, achevant son parcours par une thèse sur l'œuvre de Ludwig Tieck. Et le voilà tout naturellement jeune professeur de littérature à l'université de Francfort, son domaine de prédilection allant de la fin du XVIII[e] siècle à 1848. Mais une réforme universitaire vient enrayer sa liberté, essentielle, dit-il, pour concilier recherche et enseignement. Alors il bifurque, en 1997, vers l'édition. « *J'étais très proche de la grande philosophe allemande Sylvia Bovenschen, la dernière élève et assistante de Theodor W. Adorno,* confie Jörg Bong. *Elle-même était amie avec Monika Schoeller, la copropriétaire d'Holtzbrinck, un groupe très important, dont font partie les éditions Fischer, la maison de Thomas Mann, Bertolt Brecht, Arnold Zweig, Sigmund Freud…* »
Très vite après son entrée, Jörg Bong devient directeur de S. Fischer et, bientôt, PDG du groupe. Une belle ascension, mue par le défi de faire entrer une maison si prestigieuse dans le XXI[e] siècle. Parallèlement à cette refonte, il publie des essais sur les écrits de Karl Philipp Moritz, les débuts du romantisme, les rituels du quotidien… Et la Bretagne dans tout ça ? Et le polar ? On y arrive…

Intrigué par cette région qui ravit aussi bien les peintres (Gauguin) du côté de Pont-Aven que les écrivains (Flaubert, Simenon) autour de Concarneau, le jeune Allemand y débarque à l'âge de 23 ans et tombe amoureux de ses paysages, de son histoire, et de la lumière (« *On a une heure vingt de lumière de plus qu'à Francfort* »). Il y retourne souvent, jusqu'à se faire construire il y a vingt ans une petite maison tout en bois à •••

HEIDINGER JEAN-MARIE/MIRAGE COLLECTIF POUR LIRE MAGAZINE

OUESSANT LE SOUFRE

Il n'y a pas que de la musique sur l'ancestral bloc de granit, le brouillard et quelques cadavres sont aussi de la partie. Une enquête salée à souhait pour le fameux commissaire Dupin de Jean-Luc Bannalec.

Le commissaire Georges Dupin a beau vivre à Concarneau depuis douze ans maintenant, apprécier le café, l'entrecôte et le châteauneuf-du-pape de son ami, le restaurateur du bar-brasserie-restaurant L'Amiral, celui-là même que Maigret fréquentait en 1931 dans *Le Chien jaune*, il est toujours sujet au mal de mer, et n'apprécie guère la musique celtique. Mauvaise pioche, le voilà, après une traversée en… hélicoptère, à l'île d'Ouessant, *« la contrée du bout du monde »* habitée par la musique – le groupe des cinq Sirènes, tout juste reconstitué depuis le retour de la harpiste Rayanne partie à Dublin, doit justement s'y produire et un fest-noz endiablé doit enflammer la nuit ouessantine. « Qui voit Ouessant voit son sang », le dicton des navigateurs n'est pas loin de se justifier : un corps a été retrouvé au bas de la falaise, celui de Lionel Saux, compositeur, ex-tenancier d'un pub irlandais, alcoolique patenté fâché avec une bonne partie de l'île. L'inspecteur Le Ber à ses côtés, mais sans sa fidèle assistante, Nolwenn, toute à son tour du monde à la voile, Dupin commence son enquête. À vélo électrique, aucun véhicule à moteur n'étant disponible. Sur sa liste des visites à effectuer, parmi les six interlocuteurs « réguliers » du défunt, quatre des Sirènes, dont Jade Quiniou, guide touristique, conteuse et nièce du préfet Guenneugues, sa bête noire. Une autre conteuse celtique, Sybil Jaouen, la responsable du petit musée du phare du Stiff, semble en savoir beaucoup sur les Ouessantins, les démons et autres druidesses de l'île, comme sur les créatures aquatiques de la mer d'Iroise. Sans parler des pierres préhistoriques, plus anciennes qu'à Carnac. Le décor planté, un second corps est découvert, celui du ferrailleur Daniel Destoc, ex-musicien lui aussi, ex-ami de Saux, propriétaire de terres fertiles… L'enquête se corse, au son du luth et du bodhran. **M.P.**

★★★☆☆

MEURTRES SUR L'ÎLE D'OUESSANT [BRETONISCHE SEHNSUCHT]

JEAN-LUC BANNALEC

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR PIERRE MALHERBET, 432 P., PRESSES DE LA CITÉ, 22 €

Névez, près de Concarneau. Cet apôtre de l'auteur de *L'Éducation sentimentale* (« *J'ai tout lu, ses livres, sa correspondance…* ») est aussi un grand amateur des romans policiers, plutôt classiques, signés Edgar Allan Poe, Patricia Highsmith, Agatha Christie, Georges Simenon…

ROMAN NOIR, SEL DE GUÉRANDE ET GENS DU CRU

Un beau jour, il décide donc de mixer ses deux passions, sans mélanger ses casquettes. C'est auprès de Kiepenheuer & Witsch, autre éditeur de poids allemand, qu'il soumet son idée du commissaire Dupin – un patronyme clin d'œil au premier enquêteur de fiction, apparu sous la plume de Poe en 1841. Nous sommes en 2012, son récit *Bretonische Verhältnisse : Ein Fall für Kommissar Dupin* est prêt, reste à trouver un pseudonyme. Vu les initiales, cela aurait pu être James Bond, mais non… *« Mon éditrice me pressait, j'hésitais, j'avais toute une liste. Nous rentrions de Bretagne en voiture et mon fils, Léo, 5 ans, s'amusait à déchiffrer les panneaux. On passe devant celui de Bannalec, il réussit, tout fier, à prononcer le nom, et rigole. Pour un enfant, "BA-NA-LEC", c'est comme "maman, papa", et il nous l'a répété tout le long du trajet vers Paris ! Banco pour Bannalec, donc. Et pour le prénom, j'ai opté pour Jean-Luc, en grand fan du* Mépris *de Godard, que je venais de revoir pour la quinzième fois. »*

Bong-Bannalec passe un accord avec son éditrice : s'il vend plus de 10 000 exemplaires du premier tome, il pourra en écrire un deuxième. Or, sept mois après sa parution, l'ouvrage s'est écoulé à 700 000 exemplaires ! Sans interview, donc, pour cause d'anonymat, ni promotion. *« Le bouche-à-oreille a dû fonctionner,* commente sobrement l'auteur, *mais, oui, c'était complètement fou et irréel. Et cela a continué. Aujourd'hui, j'ai coutume de dire que c'est là la magie de la Bretagne, c'est elle qui écrit à ma place. Moi, j'essaie d'écouter, de sentir, de voir et de faire ressentir le tout aux lecteurs. »* La même histoire folle se produit avec les adaptations de ses romans sur l'ARD, la première chaîne publique allemande – on décompte aujourd'hui 14 téléfilms de la série, vendue dans 55 pays. Dès sa première diffusion en avril 2014, ils sont 5 millions à suivre les pérégrinations du Parisien Dupin, tout juste muté à Concarneau pour cause de mésentente avec sa hiérarchie. Cinq millions de spectateurs, mais pas Jörg ! Il nous l'avoue, il fait confiance au réalisateur et n'a jamais regardé un seul épisode : *« Vous savez, c'est*

EMMANUEL BERTHIER,/OFFICE DU TOURISME DE BREST MÉTROPOLE

une question d'images, j'ai mes propres images en tête… » Autre confidence, qui vaut son pesant d'or : à une cinquantaine de pages de la fin de ses romans, Jean-Luc Bannalec n'a pas encore décidé qui était le criminel. « *Cela m'amuse, je brosse le portrait de quatre ou cinq personnes potentiellement coupables, avant de choisir l'auteur du crime ou du méfait.* »

Pour autant, rien n'est laissé au hasard dans ses romans noirs, tout a été dûment vérifié, travaillé, documenté. Après avoir choisi le lieu (« *Il n'y a pas une Bretagne, mais des Bretagnes, comme disait Flaubert* »), il trouve des sujets adéquats (la production de sel à Guérande, les oignons à Roscoff), parle avec les gens du cru, des commerçants aux conteurs, lit tout ce qui a été écrit sur la région… Il est ainsi allé dix fois sur « l'île des naufragés » pour son *Meurtre sur l'île d'Ouessant* publié ce printemps en France, histoire de s'imprégner de sa beauté sauvage et des us et coutumes ouessantins. D'ailleurs, il le reconnaît, s'il fallait lui trouver des points communs avec ses personnages, ce n'est pas tant avec Dupin, mélange, dit-il, de Poirot, de Maigret, de Ripley, de Colombo ou encore de Monk, mais avec son inspecteur Le Ber, encyclopédie vivante jouant les ethnologues bavards : « *Je suis terrible, il faut toujours me calmer, parlez-en à mon fils* », s'amuse Bannalec.

LA FIN DE L'ANONYMAT

Mais que pensent les Bretons de cet intellectuel francfortois venu défricher leurs terres ? Du bien, semble-t-il, au regard des jolies ventes dans les librairies de Concarneau ou de Vannes. D'autant qu'en août 2016 il recevait au nom du conseil régional le prix Mécène de Bretagne des mains de Jean-Yves Le Drian, président de la Région et ministre de la Défense, et d'Anne Gallo, la vice-présidente, pour sa contribution « *au rayonnement culturel, touristique et économique de la Bretagne dans le monde* » – les tour-opérateurs allemands s'étaient mis à organiser des circuits sur les pas de son héros. « *Au début, j'ai cru que c'était une blague, mais non. Ils m'ont dit qu'ils allaient organiser une grande cérémonie à Rennes, dans l'hôtel de Courcy, lieu emblématique pour les Bretons, impossible de refuser ! C'est ainsi que j'ai renoncé à mon anonymat, si confortable.* » Cet anonymat, les éditions des Presses de la Cité l'avaient préservé depuis la première publication en France, en 2014. C'est Denis Bourgeois, ex-DG de Grasset et alors éditeur pour les Presses, qui avait emporté le morceau lors d'une Foire du livre de Francfort. « *Plusieurs maisons étaient intéressées,* se souvient l'auteur, *mais Denis a su me parler, il était génial. Et puis les Presses de la Cité, c'est la collection "Omnibus", la maison de Simenon…* »

« Le bouche-à-oreille a fonctionné. Et cela a continué. Aujourd'hui, j'ai coutume de dire que c'est là la magie de la Bretagne, c'est elle qui écrit à ma place »

Douze ans et treize volumes plus tard, les ventes des « Commissaire Dupin » s'élèvent en France à quelque 425 000 exemplaires, Pocket compris. « *On est loin des chiffres allemands,* reconnaît Bérangère Baucher, la directrice éditoriale des Presses, *mais dans un marché aussi chaotique que le nôtre, on peut considérer que la tendance, non seulement stable mais en légère progression, démontre une remarquable fidélité des lecteurs de Jean-Luc Bannalec. Qui se vivifient à chaque diffusion estivale de la série sur France 3, engrangeant entre 3 et 5 millions de téléspectateurs. J'en suis d'autant plus ravie que j'ai été séduite par le personnage, à la fois intellectuel, chercheur et romancier populaire.* » Populaire et boulimique… En effet, si Jörg Bong a quitté S. Fischer il y a sept ans (« *J'étais exténué après un très grave accident de voiture et j'avais une liste de vingt livres à écrire avant ma mort* »), il a multiplié les ouvrages : outre son Dupin annuel, l'écrivain a publié un essai sur la révolution allemande de 1848 et le premier Parlement démocratique de Francfort mis à mal par les Prussiens, le tout vu du côté des vaincus, les démocrates de l'époque – dont il édite par ailleurs les textes aux éditions Paulskirche. Dans son escarcelle également, un livre sur Jeanne de Belleville, « la Tigresse bretonne », un autre sur l'exposition universelle de Paris de 1900… Kolossal Breton ! ■

Marianne Payot

Photos : Jean-Marie Heidinger pour *Lire Magazine*

Le Crime de l'Orient-Express (2017) de et avec Kenneth Branagh.

2017 TWENTIETH CENTURY FOX

Cosy mystery

L'ESPRIT LÉGER DU ROMAN POLICIER

Un meurtre dans une librairie, un cadavre au fond d'un salon de thé, une enquête menée entre deux tasses de café: le cosy mystery cultive une esthétique du crime sans horreur. Popularisé par Agatha Christie, ce sous-genre du roman policier séduit aujourd'hui un large public en quête d'énigmes réconfortantes.

Devenu aujourd'hui catégorie à part entière, le cosy mystery est, depuis de nombreuses années, un sous-genre du roman policier qui rencontre un immense succès auprès des lecteurs. Porté par des plumes reconnues, il s'inscrit dans une littérature à énigme plus « douillette » – comme son terme en anglais « *cosy* » l'indique. Énigme dans laquelle l'atmosphère reste à la fois prenante et relativement rassurante, gardant à distance les thrillers sanglants. Un genre immédiatement reconnaissable, tant par son type d'intrigue que par ses couvertures illustrées de motifs chatoyants bien souvent truffés d'indices visuels évoquant un crime à résoudre. Si ses formes actuelles sont multiples, ses origines remontent largement à l'œuvre d'Agatha Christie, qui en a posé les fondations à travers des récits à énigme où l'enquête est aussi prétexte à une exploration minutieuse des comportements humains. Pour comprendre sa naissance, il faut se replonger dans la Grande-Bretagne de l'entre-deux-guerres, alors marquée par les tensions du premier conflit et les prémices de celui à venir.

Cette période, dite du « Golden Age of Detective Fiction » (« l'âge d'or de la fiction policière »), voit le roman policier britannique se structurer autour d'un modèle d'enquête fondé sur la logique et le jeu intellectuel, où l'énigme prime sur la violence et le réalisme brut. Agatha Christie est alors une écrivaine en pleine ascension grâce à *La Mystérieuse Affaire de Styles*, son premier roman, qui marque l'apparition d'Hercule Poirot. Celle qu'on appellera plus tard « la reine du crime » pose déjà les bases du polar classique: un meurtre relativement « propre », une intrigue centrée sur la déduction et un univers social fermé où chaque personnage peut être suspect. Autant de conventions qui deviendront les piliers du cosy mystery. Le succès est rapide, mais il s'accompagne aussi de critiques. Certains auteurs du Golden Age reprochent à ces romans leur dimension de puzzle intellectuel éloigné de la réalité du crime. D'autres y voient une vision trop optimiste du monde dans laquelle l'ordre est toujours, ou presque, rétabli. Malgré ces réserves, Christie devient l'une des autrices les plus lues de son époque, et ces mêmes caractéristiques seront plus tard reconnues comme fondatrices du roman policier classique et du cosy mystery.

DES CODES INTEMPORELS

Au-delà du schéma narratif, le genre repose sur des codes originels qui ont peu évolué depuis les années 1930. Parmi eux, la création d'un espace clos où le crime survient convoque sans doute l'élément le plus emblématique. La plupart du temps, le nombre de personnages est volontairement restreint. Chez Agatha Christie, ce principe est d'ailleurs omniprésent: une île isolée dans *Ils étaient dix*, un train bloqué dans *Le Crime de l'Orient-Express*, ou encore un bateau dans *Mort sur le Nil*. Ces lieux structurent entièrement l'enquête et transforment chaque personnage en suspect potentiel, tout en facilitant les interactions entre eux. Le crime n'y est jamais représenté de manière graphique: tout est suggéré, les corps sont découverts après coup, et les circonstances reconstituées progressivement par l'enquête. L'intérêt ne réside pas dans l'horreur du meurtre, mais dans la logique qui permet de le

résoudre. Le langage est lui aussi lissé : peu de vulgarités, et des scènes de sexualité absentes ou simplement évoquées. À cela s'ajoute un élément central du genre : la présence d'un détective charismatique, souvent amateur, rarement encore en poste dans la police. Chez Christie, Hercule Poirot et Miss Marple incarnent deux figures complémentaires. Poirot, ancien policier belge, repose sur une logique rigoureuse et quasi mathématique. Miss Marple, quant à elle, n'est pas enquêtrice professionnelle : elle observe son village de St Mary Mead et résout les crimes en comparant les comportements humains à des situations déjà rencontrées dans son quotidien. Cette dimension sociale reste essentielle : le crime est toujours inscrit dans une communauté, un tissu relationnel précis.

Le cosy mystery repose par ailleurs sur la logique des indices : des détails en apparence anodins qui prennent tout leur sens lors de la révélation finale. Ces éléments, souvent comportementaux plutôt que matériels, permettent à la fois de guider le lecteur dans l'enquête et de l'orienter vers de fausses pistes – un procédé cher à Christie ! Dans *Mort sur le Nil*, par exemple, plusieurs personnages semblent tour à tour coupables, en raison d'indices soigneusement orientés : jalousies apparentes, comportements ambigus, alibis fragiles. Ces éléments sont tous exacts, mais leur interprétation est trompeuse.

Enfin, le genre s'appuie aussi sur une structure fondamentale : la restauration de l'ordre.

Agatha Christie (1891-1976).

Adaptation de *Mort sur le Nil* d'Agatha Christie par John Guillermin (1978).

Une fois le crime élucidé, le déséquilibre initial disparaît et le monde retrouve une forme de stabilité rassurante. C'est cette clôture, à la fois logique et apaisante, qui fait toute la spécificité du cosy mystery. D'ailleurs, un véritable jeu de lecture participatif se met en place, dans lequel le lecteur est central car il découvre, devine, compare, ou recompose chaque indice en même temps que l'enquêteur, et il est entièrement invité à résoudre l'énigme en parallèle du détective. Mais il ne faut pas s'y méprendre : si le genre se veut léger et rassurant, il n'en reste pas moins une exploration très fine des noirceurs ordinaires.

PAS UNE RIDE EN VUE

Le cosy mystery a su s'adapter à toutes les époques, ne vieillissant jamais vraiment et trouvant continuellement de nouvelles sources d'inspiration où renaître. Même s'il repose toujours sur les codes des romans d'Agatha Christie, des imaginaires contemporains s'en emparent avec talent, notamment en disséminant un ton humoristique dans l'enquête. L'exemple des romans de M. C. Beaton, avec la série « Agatha Raisin », illustre bien cette continuité : on y retrouve un cadre villageois, une héroïne amatrice, et une succession d'enquêtes criminelles traitées sur un ton ironique, parfois presque satirique. Le cosy mystery quitte alors le pur hommage à Christie pour s'autonomiser. Parallèlement, les décors se diversifient fortement. Aux salons de thé et aux manoirs britanniques s'ajoutent des librairies, des pâtisseries, des restaurants ou encore des petites boutiques spécialisées. Le crime s'insère dans des univers du quotidien chaleureux, renforçant toujours l'idée du roman policier douillet, où l'enquête se mêle à des ambiances familières et réconfortantes.

Cette modernisation s'accompagne d'une hybridation croissante du genre. Il s'ouvre désormais à des éléments de romance, de comédie ou de littérature de bien-être, brouillant les frontières entre polar et feel-good. Les thématiques saisonnières se diversifient également et il est désormais commun de trouver des romans adaptés à toutes les saisons de l'année. Ce succès actuel s'explique aussi par un contexte de lecture particulier. Face à la montée des thrillers sombres et parfois violents, le cosy mystery maintient un équilibre et cultive une nostalgie : un crime sans horreur visuelle, une intrigue très structurée, et une fin qui, comme le faisait déjà Christie, restaure toujours l'ordre. Il s'apparente volontiers à une sorte de refuge narratif où le lecteur retrouve à la fois le plaisir d'un mystère presque ludique et une forme de sécurité émotionnelle. Capable d'absorber les évolutions culturelles sans renoncer à son identité première, il présente une souplesse que tous les genres ne prétendent pas détenir. Qu'il prenne place dans un village anglais, une librairie indépendante ou une résidence de retraités, il conserve toujours la même promesse implicite : celle d'un mystère à résoudre dans un monde où, *in fine*, tout finit par retrouver sa place. ■

Marie Jouvin

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES – 2020 TWENTIETH CENTURY FOX FILM CORPORATION. ALL RIGHTS RESERVED./BRIDGEMAN IMAGES

Les reines du cosy mystery

PETITS MEURTRES ENTRE AMIES

De Dorothy L. Sayers, contemporaine d'Agatha Christie ayant contribué à l'âge d'or du roman policier outre-Manche, à Julia Chapman, mère des « Détectives du Yorkshire », le cosy crime a souvent un visage de femme… britannique.

DOROTHY L. SAYERS (1893-1957)

Pionnière vertueuse

« *Bon Dieu, elle écrit des romans policiers, où la vertu triomphe toujours ! C'est la littérature la plus pure que nous ayons !* » Née en 1893, fille unique d'un pasteur, Dorothy Leigh Sayers, qui grandit dans l'amour des livres, figure parmi les premières femmes diplômées d'Oxford, et entame, à l'orée des années 1920, une carrière de rédactrice publicitaire qui nourrira en partie son œuvre. (Plus tard, elle traduira *La Divine Comédie* de Dante.) Son Lord Peter Wimsey, élégant aristocrate dont la Grande Guerre a fragilisé les nerfs, apparaît dès 1923 dans *Lord Peter et l'Inconnu* : un détective amateur désœuvré, drôle, charmeur… et tout à fait faillible. Onze récits lui seront consacrés. Dans le dernier, *Noces de crime* (1937), c'est dans la maison de sa nuit de noces que le fin limier découvre un cadavre…

LOUISE BOWLES PHOTOGRAPHY 2018/A – THESUPERMAT/WIKIPEDIA – DR

M.C. BEATON (1936-2019)

Les Raisin de la gloire

Née en 1936 à Glasgow, Marion Chesney travaille d'abord comme libraire, puis critique de théâtre. Elle se lance dans l'écriture en 1979 et, sous divers pseudonymes, publie plus de cent cinquante titres. En 1985, elle se tourne vers le roman policier en donnant vie à son héros Hamish Macbeth. « *Les aventures de ce constable peu conventionnel semblaient faites sur mesure pour les débuts de soirée du dimanche à la télévision* », relève le *Guardian*, ce qui se confirma avec trois séries. L'Écosse rurale, ses villages fermés, ses jalousies de clocher forment le cadre de ses enquêtes. Traduite tardivement en nos contrées, la série « Agatha Raisin » (une ex-attachée de presse venue s'installer dans les Cotswolds) est l'un des actes de naissance du cosy mystery. Premier titre : *La Quiche fatale*.

ANNE PERRY (1938-2023)

Le crime en miroir

En 1954, alors en Nouvelle-Zélande, Juliet Hulme, 15 ans, et son amie Pauline Parker assassinent à coups de brique la mère de cette dernière afin de ne pas être séparées. Après une peine de cinq ans de prison, Juliet quitte le pays, devient hôtesse de l'air et se convertit au mormonisme. En 1979, elle réapparaît sous le nom d'Anne Perry avec *L'Étrangleur de Cater Street*, premier volume d'une saga victorienne mettant en scène l'inspecteur Pitt et son épouse. S'ensuit une œuvre considérable – plus de cent romans –, dominée par deux séries : les Pitt, donc, et les enquêtes du détective Monk dans le Londres de 1860. Peter Jackson exhumera l'affaire en 1994 avec *Créatures célestes* ; Perry n'en continue pas moins d'écrire. De 2003 jusqu'à sa mort, en 2023, elle fait notamment paraître des « Histoires de Noël » résolument douillettes et néanmoins criminelles.

JULIA CHAPMAN

Intrigues de village

« De l'augmentation de la criminalité en milieu rural »… Professeure d'anglais dans différents pays, Julia Stagg s'installe en 2004 en Ariège où, avec son mari, elle tient pendant quelques années une auberge-restaurant ; sa série « Les Chroniques de Fogas » en est inspirée. Revenue en Angleterre en 2018, elle prend le pseudonyme de Julia Chapman et se lance dans le roman policier avec « Les Détectives du Yorkshire », qui va s'imposer, en une dizaine de titres, comme l'une des séries phares du cosy crime. Samson O'Brien et Delilah Metcalfe (un détective privé sur le retour, et une propriétaire d'un site de rencontres proche de la faillite) sont installés à Bruncliffe, bourg fictif niché dans le calcaire des Yorkshire Dales. Intrigues locales, amours contrariées, humour bon enfant : tout est là. ■

Fabrice Colin

Entretien avec Mo Malø

« LE COSY M'A APPORTÉ LE BON REGISTRE, CELUI QUI ME MANQUAIT »

Connu pour ses polars situés au Groenland, Frédéric Mars alias Mo Malø a publié « La Breizh Brigade », une série qui rend hommage à Saint-Malo, dont il est originaire, et à qui il doit son pseudo.

Quel était votre projet de départ, avec cette série ?

Mo Malø. Parler de ma ville d'origine : Saint-Malo. Ma famille est malouine depuis près de cinq siècles, et elle compte des capitaines de marine, un maire de la ville en 1800, etc. Il y a énormément de littérature et de récits consacrés aux corsaires, la grande histoire malouine est très amplement couverte, il me fallait aller aux antipodes de ça. Je voulais un format, disons, léger. Or, pour être franc, le cosy mystery était alors en pleine ascension. Il m'a apporté le bon registre, celui qui me manquait.

Un registre avec des codes et des figures de genre ?

M.M. Je voulais du léger, faire une comédie, et comme j'écris des polars depuis un moment, j'ai été vers une comédie policière pour parler de la ville à travers des figures cocasses et hautes en couleur parfois « adaptées » de ma propre famille. Figures féminines, surtout. Le cosy est un registre éminemment féminin – aussi bien par ses personnages que par ses lectrices –, et je pouvais m'en servir pour un portrait de Saint-Malo à ma sauce : cette ville peut sembler très masculine (marins, corsaires, armateurs, explorateurs, etc), alors je trouvais amusant de prendre le contre-pied avec des figures féminines. L'addition de ces éléments me semblait l'idéal pour parler des Malouines.

Vous êtes-vous aisément coulé dans le moule du cosy pour parler d'elles… en six tomes ?

M.M. Dans ma famille malouine, les figures les plus affirmées sont des femmes. Le cosy se prêtait bien à mon projet. Je me suis autorisé, à travers ce registre, à traiter d'aspects de Saint-Malo peu souvent abordés. La mer, le tourisme ou l'histoire sont fréquemment évoqués. Ce qui m'intéressait, c'était de parler du Saint-Malo des terres. D'où le choix de situer les histoires dans une malouinière [vaste demeure de plaisance, bâtie pour les négociants et armateurs aux XVII^e^ et XVIII^e^ ; l'héritage d'une telle demeure constitue une trame de la série], pour avoir l'occasion de traiter de ce qui se passe en amont du littoral.

Qu'est-ce que cette série vous a apporté ?

M.M. La possibilité de traiter d'aspects locaux actuels : la pollution des sous-sols par des entreprises industrielles, la « airbnbisation »du littoral, etc. Ça m'importait, parce que dans le cosy la critique sociale est assez rare. Certes, avec les cosy de MC Beaton comme avec les *whodunit* (ça, je connais mieux !) à la Agatha Christie, on peut penser que c'est un genre de vieilles dames… Mais figurez-vous que, pour ma veine « polars du Nord », la moyenne d'âge de mon lectorat est située entre 55 et 60 ans, alors que des filles de 12-13 ans viennent m'acheter « La Breizh Brigade » dans les festivals ! ■

Propos recueillis par Hubert Artus

Dernier ouvrage paru : *La Breizh brigade (t. 6). La Reine des Malouinières*, 322 p., Les Escales, 16 €.

PHILIPPE MATSAS/LES ESCALES

Ils sont dix…

POLARS « DOUILLETS » À LA FRANÇAISE

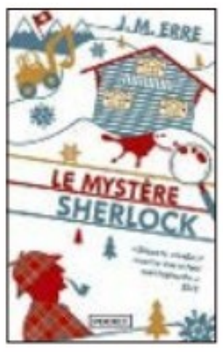
Une sélection des meilleurs titres signés par des auteurs francophones attachés aux codes du genre, mais leur donnant aussi des tonalités très différentes.

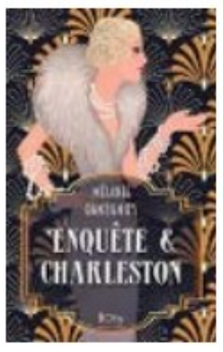
LE MYSTÈRE SHERLOCK
DE J.M. ERRE
(BUCHET-CHASTEL, 2013)

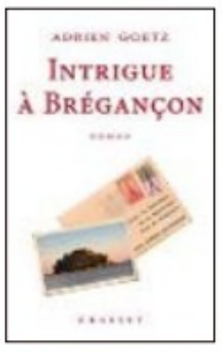
Onze spécialistes de Holmes sont réunis dans un luxueux hôtel à Meiringen (Suisse), afin de désigner le titulaire de la chaire d'holmésologie à la Sorbonne. Mais une avalanche se produit, et les secours trouvent dix cadavres… Énigme, humour, suspense et parodie autant qu'hommage à Holmes.

NOM D'UNE PIPE !
DE NADINE MONFILS
(ROBERT LAFFONT, 2021)

Premier volet d'une série intitulée « Les folles enquêtes de Magritte et Georgette », où l'autrice belge expédie le peintre Magritte et sa femme dans une série d'imbroglios où ils se retrouveront soit suspects soit enquêteurs. Un humour décalé qui n'en fait jamais trop, car c'est aussi un portrait (documenté) du grand artiste…







AMOURS ET VIEILLES DENTELLES
DE WILLIAMS CRÉPIN
(ALBIN MICHEL, 2022)

Dans la série « les Panthères grises », les héroïnes sont des septuagénaires qui prennent des cours de théâtre. Lorsqu'elles sont réquisitionnées pour la reconstitution d'un meurtre, l'une d'elles se retrouve prise en otage. C'est parti pour une cavalcade entre Montreuil et Vincennes. Premier tome d'une trilogie tendrement dingo.

ENQUÊTE & CHARLESTON
DE MÉLANIE BANTIGNIES
(CITY ÉDITIONS, 2024)

Ce premier roman de l'autrice (qui a récidivé depuis) nous plonge en 1925. Son héroïne Madeleine est une Franco-Américaine fortunée. De retour à Paris après avoir voyagé, elle apprend le meurtre de sa meilleure amie. Accompagnée de ses deux domestiques, elle fonce dans une capitale en effervescence…

***FANTÔMES ET GIBOULÉES* DE CATHERINE DUFOUR**
(ROBERT LAFFONT, 2026)

Autrice reconnue de polar et de science-fiction, Catherine Dufour se frotte au cosy ! Camille, son héroïne, a fait de son manoir un refuge pour femmes victimes de violences. Ici, elles jardinent, cuisinent et vivent. Mais quelqu'un meurt, et des fantômes surgissent. Chronique sociale mâtinée de surnaturel, déconstruction des codes du cosy : défi relevé !

***L'ENQUÊTE DU BARRY* DE FRÉDÉRIC LENORMAND**
(LA MARTINIÈRE, 2019)

Œuvre d'un spécialiste du polar historique, la série « Au service secret de Marie Antoinette » compte dix tomes. De *L'Enquête du Barry* à *Coiffeur pour drames*, elle met en scène un « cabinet noir » créé par la reine pour surveiller la cour… Ses détectives : sa modiste et son coiffeur ! Comédie dans les plis de l'Histoire.

***LE VENT SOUFFLE SUR LITTLE BALMORAL* DE SOPHIE JOMAIN**
(CHARLESTON, 2025)

Phèdre Demay vit au Québec. Mais quand elle hérite du manoir de sa tante française, et d'une grosse somme pour le restaurer, elle doit retourner dans la Creuse. À Little Balmoral (oui), cette demeure en ruines qu'elle avait fuie pour cause de chagrin d'amour. Qui dit manoir dit fantômes, suspense, retour du refoulé… Cosy mêlé de romance grinçante.

***INTRIGUE À BRÉGANÇON* D'ADRIEN GOETZ**
(GRASSET, 2023)

Un commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres classé en cosy mystery par *Lire Magazine* ? Notre choix est inclusif ! Tout bien considéré, les diverses « Intrigues » de Goetz, menées par sa jeune conservatrice du patrimoine Pénélope, se jouent des codes du cosy : enquêtes (dans l'art et la culture), suspense, culture, et légèreté.

***PLONGER N'EST PAS JOUER* DE MARGOT ET JEAN LE MOAL**
(CALMANN-LÉVY, 2026)

La série « Bretzel & Beurre salé » nous mène en pays bigouden, aux côtés de Cathie, quinqua alsacienne venue y ouvrir un restaurant, avant d'être accusée d'empoisonnement et de devoir enquêter pour se disculper (dans le premier tome). Et dans le septième, *Plonger n'est pas jouer*, c'est un plongeur retrouvé mort sur la plage qui fait l'objet des attentions de l'héroïne et de son compagnon Yann. Du cosy mystery de terroir pur beurre, garanti sans violence.

***PETITS MYSTÈRES EN CAMPAGNE* DE JULIETTE SACHS**
(EYROLLES, 2023)

Le cosy s'hybride aisément avec le roman « régional ». Si la série « Bretzel & Beurre salé » reste la déclinaison la plus connue, on apprécie aussi cette balade auvergnate de Juliette Sachs dont l'héroïne subit en même temps un divorce et la faillite de son agence de détectives parisienne. Exode rural et nouvelles vies… ■ **H.A.**

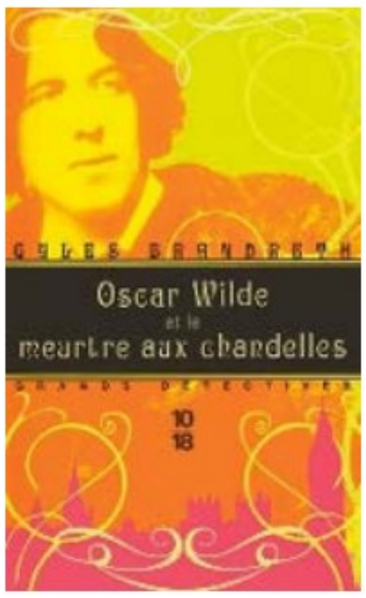
Magritte, Jane Austen ou… Angela Merkel !

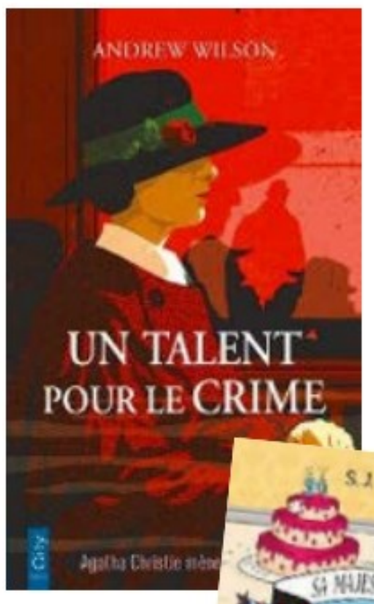
QUAND LES VIP MÈNENT L'ENQUÊTE

Porté sur les détectives récurrents, le cosy mystery les recrute volontiers parmi les grands de ce monde, artistes ou politiques, morts ou vivants.

Au royaume du polar et plus particulièrement du cosy mystery, sous-genre reprenant les règles du « whodunit » (« Qui l'a fait ? ») et reposant donc principalement sur l'esprit de déduction hors du commun d'un inspecteur ou d'une inspectrice, ce sont les grandes sagas mettant en scène des héros récurrents, virtuoses et attachants qui font la loi. La Miss Marple d'Agatha Christie, le père Brown de G.K Chesterton ou encore Hamish Macbeth et Agatha Raisin, de M.C. Beaton sont ainsi devenus, plus que des personnages, des figures familières donnant l'impression d'avoir réellement existé. Pour s'amuser de cette confusion entre fiction et réalité, mais aussi pour façonner des héros encore plus évocateurs, tout un pan du cosy mystery s'est alors mis à recruter des enquêteurs VIP, sortes de doubles de fiction de figures historiques et artistiques bel et bien réelles. Tour d'horizon d'une lubie surprenante qui nous a offert certaines grandes séries romanesques.

Dans la famille des fins limiers aux patronymes illustres, il y a d'abord les personnages d'auteurs, nés d'une mise en abyme malicieuse : le livre d'un écrivain sur un écrivain qui résout l'enquête main dans la main. Et, comme un symbole, le premier roman qui nous vient à l'esprit met en scène Agatha Christie. En 2019, dans *Un talent pour le crime*, Andrew Wilson fait de la reine du polar la victime d'une odieuse machination. Piégée par un maître chanteur alors qu'elle rend visite à son agent littéraire, forcée à commettre un crime pour protéger sa fille, la romancière va devoir redoubler d'intelligence pour se sortir de cette situation. Ce qui devait être le premier tome d'une série n'eut malheureusement jamais de suite, à notre plus grande déception.



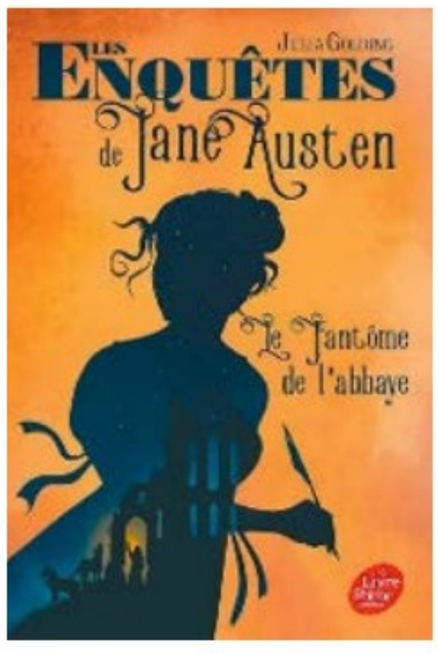


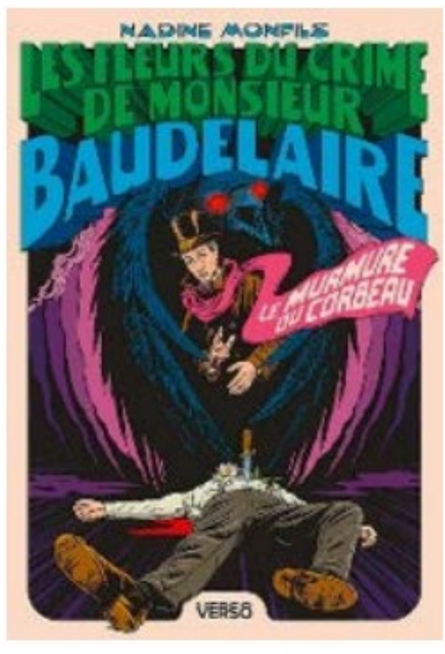
FANTASMES D'AUTEUR

Un fiasco aux antipodes de l'œuvre à succès imaginée par Nadine Monfils. Après avoir fait du peintre surréaliste René Magritte et de son épouse Georgette un duo d'enquêteurs de choc dans une saga de polars humoristiques, la romancière belge a inauguré l'année dernière une nouvelle série de mystères intitulée « Les Fleurs du Crime de Monsieur Baudelaire » dont le héros n'est autre que l'auteur des *Fleurs du mal*. Les deux premiers tomes, *La Femme sans tête* et *Le Murmure du corbeau* sont un savoureux mélange de suspense et de burlesque. Un peu à l'image de deux séries plus anciennes, autres itérations de cette famille désopilante. Dans « Les Enquêtes de Jane Austen » et dans « Les Enquêtes d'Oscar Wilde », les auteurs britanniques Julia Golding et Gyles Brandreth balaient l'image qui colle à la peau de deux monuments pour en faire des enquêteurs hauts en couleur.

Si les grands écrivains s'offrent souvent le beau rôle dans le cosy mystery, une autre catégorie attise les fantasmes des auteurs policiers : les hommes et les femmes de pouvoir. *Sa Majesté mène l'enquête* de S.J. Bennett est l'un des gros succès récents du genre et propose aux lecteurs de suivre une enquêtrice pas comme les autres : feu Élisabeth II. Sachez que derrière son sourire protocolaire, ses chapeaux colorés et ses obligations d'État, la reine possède un esprit de déduction hors pair. Un don lié à la fonction si l'on se fie à la série imaginée par Frédéric Lenormand, « Au service secret de Marie-Antoinette ». Plus loufoque enfin, « Les Enquêtes de Miss Merkel », imaginée par David Safier dans laquelle l'ex-chancelière allemande prend des airs de Miss Marple. À force d'égrener la longue liste d'illustres détectives, nous viendrait presque l'envie de suggérer nos propres idées de séries policières audacieuses aux éditeurs : « Houellebecq sur la piste », « Le flair infaillible de Miss Bachelot » ou « D'Ormesson contre-attaque ». Avis aux amateurs. ■

Léonard Desbrières



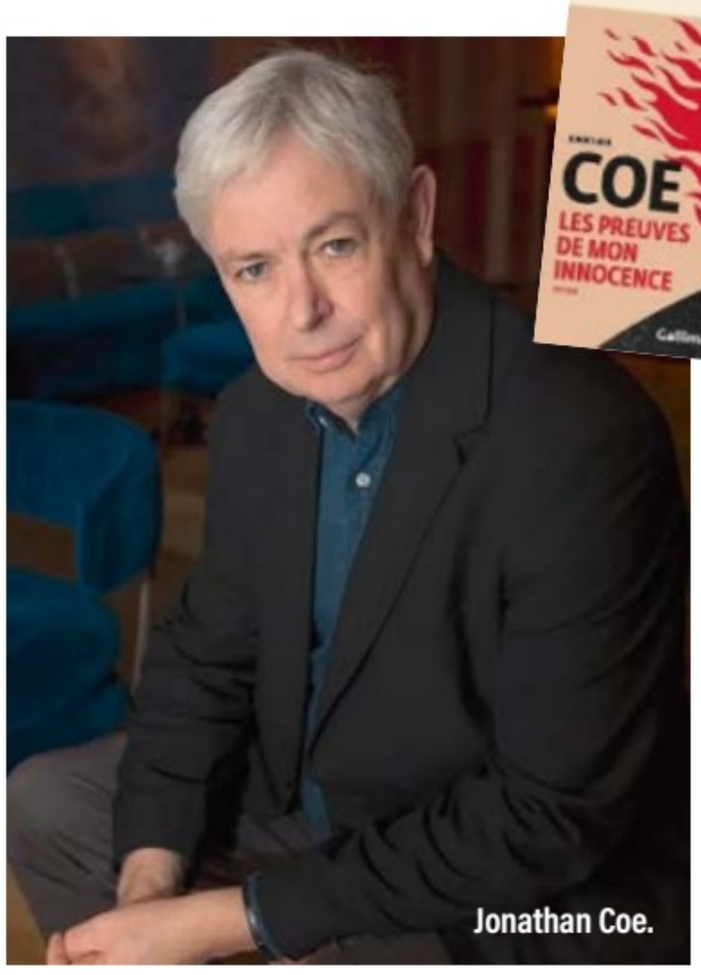


Du pastiche à la satire

LE SECOND DEGRÉ DU MEURTRE

Les codes du cosy mystery sont trop bien huilés pour ne pas tenter les esprits malicieux. Certains auteurs les ont donc repris pour mieux les détourner, avec beaucoup d'humour et une bonne dose d'acidité.

Le cosy mystery, c'est le meurtre sans douleurs : si la mort y survient, elle n'effraie pas grand monde. On grignote des scones en regardant la neige voleter, on surveille les allées et venues de la vieille voisine – peut-être une psychopathe de premier ordre –, nourri de la paisible certitude qu'à la fin l'affaire sera réglée, et la morale préservée. Cette codification rigoureuse, héritée d'Agatha Christie et de l'âge d'or du roman policier, prête le flanc à la satire et au détournement.



Jonathan Coe.

Anthony Horowitz, dans *Comptine mortelle* (Le Masque, 2018), construit un récit en abyme : une éditrice londonienne lit le dernier opus d'un auteur de cosy mystery à succès et se retrouve entraînée dans une investigation bien réelle. Petit village anglais, notables suspects et mort accidentelle : tous les ingrédients qui font le sel du genre sont là. Sauf que l'on parle ici de fiction, et que l'ultime chapitre reste à écrire. Le résultat est un hommage critique, moins parodique que métafictionnel. « *Qu'est-ce qui nous fascine : le crime ou la solution ? Avons-nous un besoin primitif d'effusion de sang parce que nos vies sont trop sages, trop confortables ?* » Jonathan Coe, avec *Les Preuves de mon innocence* (Gallimard, 2025), adopte une posture plus franchement moqueuse. Dans la tradition de la satire sociale à l'anglaise, il expose les conventions du genre – le microcosme doucement perverti, la sophistication cruelle, les pièges létaux de l'entre-soi – et leur fait subir un traitement acide qui en révèle la dimension idéologique frelatée. Ce n'est pas que Coe déprise le cosy crime – il en lit lui-même. Mais pour un auteur comme lui, marqué par les grands noms du postmodernisme, les littératures codifiées présentent un attrait irrésistible.

QUI A TUÉ LE CHIEN DE LA VOISINE ?

Mark Haddon, dans *Le Bizarre Incident du chien pendant la nuit* (Nil, 2003), pratique un déroutage d'une nature différente encore. Son jeune narrateur, Christopher, atteint d'un trouble du neurodéveloppement, mène, sur le modèle holmésien, une enquête sur la mort du chien de sa voisine. Le roman soumet les schémas du polar à une perception radicalement littérale qui, en soulignant ses présupposés, adoucit aussi ses contours. Il s'agit moins ici d'un pastiche que d'une déconstruction de l'intérieur : les règles et usages sont respectés à la lettre, ce qui suffit à les rendre étranges.

Jasper Fforde, avec la série « Thursday Next » (sept titres traduits chez Fleuve Noir, le premier, *L'Affaire Jane Eyre*, en 2004), bâtit un univers rétrofuturiste où les personnages de romans existent réellement dans un monde des livres administré telle une bureaucratie. Le cosy, genre anglais entre tous, y figure parmi les éléments du patrimoine à défendre, au même titre que le roman grivois ou la littérature féministe. On est moins en prise, ici, avec une parodie du genre qu'avec une étude circonstanciée de la littérature anglaise dans son ensemble.

La Cagnotte de Janice Hallett (Denoël, 2024), enfin, est un détournement purement formel. « *Tout commence à Lockwood, dans la campagne anglaise, au sein d'une petite communauté en apparence unie, et se termine par une mort tragique* », mais « tout » est présenté sous la forme d'un amas d'e-mails, de SMS, notes internes et autres rapports juridiques. L'intrigue tourne autour de la collecte de fonds destinée à financer un traitement pour une jeune fille atteinte d'un cancer ; la mise en scène d'une manipulation émotionnelle massive, les mensonges caractérisés des protagonistes et les violences psychologiques en permanence constatées semblent jouer avec les attentes du lecteur : le curseur « acidité » est ici poussé à son maximum. Gare à la crise de foie ! ■ **Fabrice Colin**

Janice Hallett.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - DR

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre célèbre intervieweur propose dans *Lire Magazine* un entretien avec un auteur dans l'actualité, à travers un podcast dont nous vous retranscrivons une version courte dans nos pages. Pour ce numéro estival, il a interrogé HERVÉ LE TELLIER, à l'occasion de la parution de *Jardin sauvage et autres parcs parisiens,* un sublime ouvrage, qui plus est de saison, composé avec le musicien Sylvain Moser et le peintre Alexandre de Broca.

Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur *ouest-france.fr* à partir du 25 juin.

« Je dois ma vie au jardin du Luxembourg »

Racontez-nous la genèse de ce livre hors norme qu'est *Jardin sauvage et autres parcs parisiens* ?

Hervé Le Tellier. Il y a quatre ans, Antoine Sahler, le musicien de François Morel, m'a parlé d'un de ses amis, Sylvain Moser, qui avait composé des musiques inspirées des jardins de Paris. Il souhaitait les voir accompagnées par des textes. J'en ai écouté quelques-unes, je les ai trouvées formidables. J'ai donc écrit les quinze textes correspondant à chacun des jardins tout en respectant la diversité des thèmes, des tons et des émotions générés par ces partitions. Un QR Code complète le livre et permet au lecteur d'écouter les solos de piano joués par Paloma Kouider. Puis, on s'est dit qu'un peintre serait le bienvenu pour parachever cet objet improbable. Alexandre de Broca nous a rejoint et a su parfaitement s'accorder à la musique et au texte et donner une belle harmonie au livre.

Quel lien, vous-même, entretenez-vous avec les jardins ?

H.L.T. Je dois ma vie à un jardin, celui du Luxembourg, où nous nous rencontrons aujourd'hui ! Quand j'avais 16 ans, j'étais en prépa en Maths Sup et, à un moment donné, j'ai explosé, j'étais trop jeune pour ce genre d'études. Je me suis réfugié pendant tout l'hiver au Luxembourg. Le matin, je mentais à mes parents, leur faisant croire que j'allais au lycée et je partais avec mes livres. Le jardin est devenu le lieu de mon émancipation. C'est là que j'ai décidé d'abandonner la trajectoire tracée pour moi par ma famille : faire les grandes écoles, devenir ingénieur. En clin d'œil à cette période, j'ai commencé l'un de mes romans, *Assez parlé d'amour,* par l'incipit : *« Il faut donner aux villes de grands jardins. Les jardins sont la condition pour que la vie des jeunes gens bascule […]. »*

Vous rappelez que l'histoire des jardins parisiens est souvent liée à celle de la capitale, voire de la France…

H.L.T. C'est le cas du Luxembourg, bien sûr, né avec le palais de Marie de Médicis. Mais on sait moins, par exemple, que la Commune a laissé une empreinte tragique et sanglante dans plusieurs parcs de Paris. Au parc Monceau, sous les bustes de Liszt, Chopin ou Musset, sont enterrés les corps de dizaines de communards fusillés dans les rues voisines, tout comme aux Buttes-Chaumont. Ces jardins où, aujourd'hui, se promènent les amoureux, où piquenniquent les familles, où jouent les enfants sont hantés par la mort et sont devenus d'exceptionnels lieux de contraste.

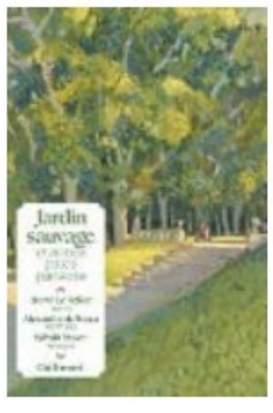
Vous arrive-t-il d'écrire dans les jardins ?

H.L.T. Non, le lieu de l'écriture pour moi est uniquement l'écran de mon ordinateur. En revanche, j'y vais pour prendre des notes, réfléchir au déroulé de mon histoire, à la structuration du texte. Le jardin est plus adapté pour cela que le fauteuil. Donc, je sors et j'y passe une, deux ou trois heures. Mais le jardin doit être près de chez moi. Je me rends dans un petit parc au nom rigolo, voire évocateur, à une lettre près, la Turlure au sommet de Montmartre.

Voyez-vous une analogie entre l'art du jardin et celui de l'écriture ?

H.L.T. Ils ont en commun la germination. La patience est l'une des dimensions de la littérature. Faute de patience, la phrase ne naîtra pas. Autre notion commune, l'hybridation. Je ne pars pas de nulle part quand j'écris. Je pars toujours de ce qui me constitue, de ma culture, de mes lectures. Je vois mes textes comme des greffes. Je produis un fruit parce que je suis accroché à d'autres arbres, qu'ils s'appellent Gary, Perec, Queneau ou Borges. La métaphore n'a rien d'absurde. ■

Propos recueillis par B.Le.



★★★★☆

JARDIN SAUVAGE ET AUTRES PARCS PARISIENS
HERVÉ LE TELLIER, ALEXANDRE DE BROCA, SYLVAIN MOSER
96 P., GALLIMARD, 26 €

AUDREY SOVIGNET - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

LE CAHIER CRITIQUE

SPÉCIAL LIVRES DE L'ÉTÉ ET POCHES

90 **ALEXANDRE DUMAS** ENCORE ET TOUJOURS

74 **LAURINE ROUX** AU SOMMET

87 L'AUTRE ODYSSÉE DE **LAURENT MANTESE**

ÉLÉONORE WALLET/ÉDITIONS DU SONNEUR – GUSTAVE LE GRAY (1820–1884) – BARDO NATIONAL MUSEUM, TUNIS/TUNISIE

LES LIVRES DE VOTRE ÉTÉ

Une sélection d'ouvrages, rayon littérature, établie par les rédactions de RTL et LIRE magazine

- ***On l'appelait Bennie Diamond*** - Michaël Dichter (Les Léonides)
- ***14 juillet*** - Benjamin Dierstein (Flammarion)
- ***Les Mystères d'Eversand*** **(t. 1)** - Victor Dixen (Robert Laffont)
- ***Ghost Stories*** - Siri Hustvedt (Gallimard)
- ***Une forêt*** - Jean-Yves Jouannais (Albin Michel)
- ***Ithaque (t. 1)*** - Laurent Mantese (Albin Michel)
- ***Et la joie de vivre*** - Gisèle Pelicot et Judith Perrignon (Flammarion)
- ***Les Habitantes*** - Pauline Peyrade (Minuit)
- ***La Folie Sainte-Hélène*** - Jean-Christophe Rufin (Calmann-Lévy)
- ***Mukudori*** - Aki Shimazaki (Actes Sud)
- ***Hystérie collective*** - Lionel Shriver (Belfond)
- ***Le Calamity Club*** - Kathryn Stockett (Robert Laffont)
- ***Chair*** - David Szalay (Albin Michel)
- ***Le Hameau*** - Niko Tackian (Calmann-Lévy)
- ***La Voie*** - Gabriel Tallent (Gallmeister)

LAURINE ROUX

Vigie de la montagne

La native des Hautes-Alpes a reçu le prix des Libraires pour son roman *Trois fois la colère*, épopée féministe au temps des croisades, et au cœur des sommets qu'elle chérit tant. Comme en atteste *Le Test Elzéard*, son enquête sur la destruction d'une forêt dans les Alpes-de-Haute-Provence. Rencontre.

ÉLÉONORE WALLET/ÉDITIONS DU SONNEUR

Laurine Roux est dans sa maison des Hautes-Alpes, au milieu des montagnes aux flancs ensoleillés. Nous, à Paris, dans la canicule inhabituelle du mois de mai, et nous conversons par ordinateurs interposés. La chaleur étouffante rappelle la menace du dérèglement climatique, l'urgence à trouver des énergies vertes. Précisément le sujet de son nouveau livre, *Le Test Elzéard*, une enquête sur la destruction de la forêt pour y installer des panneaux photovoltaïques à grande échelle. L'action se passe dans les Alpes-de-Haute-Provence où Jean Giono a situé son roman *L'homme qui plantait des arbres,* dont le héros, un berger solitaire nommé Elzéard Bouffier, redonne vie à une région aride en la reboisant. L'ouvrage vient de paraître chez Julliard, dans la nouvelle collection « Sans préavis », créée par la journaliste Marie Kock afin de bâtir des ponts entre les luttes anciennes et contemporaines.

C'est étrange de trouver, sur le terrain de l'enquête, une romancière qui flirte toujours avec le genre – le conte, la fiction postapocalyptique, l'épopée, la saga familiale, la fresque – afin de dire les peurs, les désirs et les révoltes profondément enfouis dans nos sociétés. Ainsi de *Trois fois la colère*, distingué par le prix des Libraires. Cette épopée au temps des croisades parle de malédiction et de domination masculine, en relatant ce qui précède et découle du geste d'une jeune fille qui tue son grand-père d'un coup d'épée.

LE SUBLIME DES HISTOIRES, LA MAGIE DES PAYSAGES

D'*Une immense sensation de calme* à *L'Autre Moitié du monde*, situé pendant la guerre civile espagnole, l'œuvre de Laurine Roux témoigne d'un imaginaire vif façonné par les montagnes des Hautes-Alpes, où elle est née, a grandi, et est revenue s'installer. « *On me lisait beaucoup d'histoires quand j'étais petite*, se souvient-elle. *Des contes comme* Baba Yaga *ou* Barbe bleue, *qui m'ont prise au corps. Je les campais dans les montagnes que je traversais pour aller à l'école. J'ai beaucoup marché avec mes parents, et je pense qu'il y a eu une sorte de superposition entre le sublime des histoires et le cadre merveilleux, au sens de la* meraviglia *des Italiens, c'est-à-dire des paysages avec une forme de magie possible.* »

Fille d'une enseignante et d'un médecin, l'écrivaine grandit à Veynes, dans la moyenne vallée du Petit Buëch. Elle va à l'école avec des enfants de paysans, « *on ne disait pas encore agriculteurs* », dont les maisons avaient parfois un sol en terre battue. « *Bien sûr, tout cela a fait écho à toute la littérature du XIXe et du début du XXe siècle que j'ai pu découvrir, et qui résistait au capitalisme* », poursuit-elle. Tel

L'homme qui plantait des arbres de Jean Giono, que sa grand-mère lui lit à l'heure d'aller se coucher.

À l'approche de la trentaine, Laurine Roux réalise combien la montagne a été *« instrumentalisée comme un objet de conquête de l'homme. »* *« Petit à petit,* se souvient-elle, *j'ai vu une sorte d'empouvoirement des femmes soucieuses de décoloniser la montagne pour la rendre comme un personnage parmi le grand tout du vivant. »*

« UNE AFFAIRE PERSONNELLE »

Pour *Le Test Elzéard*, un texte de commande, l'écrivaine s'est penchée sur une autre montagne, celle de Lure dans les Alpes-de-Haute-Provence. *« J'étais au fait de la fable de la transition écologique qui nous est racontée autour du photovoltaïque, qui menace des zones humides près de chez moi. Mais ça résistait parce que, pour moi, le solaire était synonyme d'énergie vertueuse. Cela me renvoyait au solaire thermique que ma grand-mère a défendu dans les années 1970-1980. »* Madeleine, sa grand-mère, fut pionnière d'une expérience politique écologiste dans le village de Veynes où Laurine Roux a grandi. Pour l'écrivaine, l'énergie solaire, c'était Mai 68, les utopies, l'écologie pure et dure. En arrivant à Cruis, elle comprend qu'il se passe autre chose. *« Il y avait un hiatus entre ce que j'avais connu du solaire et ce qu'on en faisait aujourd'hui*, affirme-t-elle. *Entre-temps, il y avait le capitalisme qui s'était emparé de ses utopies, avec cette capacité qui lui est propre de récupérer les initiatives vertueuses pour en faire de l'intérêt. J'ai vécu ça comme une trahison, de mon enfance et des miens. Cette enquête est devenue une affaire personnelle. »* Que peut la littérature face à cela ? *« L'art est un beau cheval de Troie*, conclut-elle. *J'ai écrit ce texte comme un combustible avec mon émotion et mes fantômes. Je compte sur cela pour parler aux corps des gens, à leurs colères. Je fais le lien avec mon roman* Trois fois la colère. *La colère est une émotion qu'on a tendance à faire ployer, que le capitalisme tente de juguler, mais je place mon arme à cet endroit-là. »* ■ **Gladys Marivat**

★★★★☆
TROIS FOIS LA COLÈRE
LAURINE ROUX
244 P., LE SONNEUR, 20 €

★★★☆☆
LE TEST ELZÉARD
LAURINE ROUX
304 P., JULLIARD/SANS PRÉAVIS, 22 €

MATHILDE STEULLET/HARPER COLLINS – AUDREY SOVIGNET

Sous l'emprise

Troisième livre et deuxième roman de Louisiane C. Dor, *La Confusion* est un subtil exercice de style pour explorer le thème de l'emprise. Sur le fond, l'histoire suit Coline Mayard, 20 ans, tout juste primo-romancière, qui rencontre Pierre Nicolet, écrivain reconnu, bling-bling et désinvolte. Débute une relation virtuelle, puis réelle, sexuelle, sentimentale. Avant une foire aux désillusions. Notamment quand Coline découvre le rapport lolitesque entre son amoureux et sa propre fille adolescente. Sur la forme, *La Confusion* passe d'une partie en prose, avec un « tu » narratif aussi dérangeant que fascinant, à une partie en vers où Coline perd la tête mais pas le verbe. La troisième démontre un roman qui affronte son propre thème autant qu'il le règle. ■ **Hubert Artus**

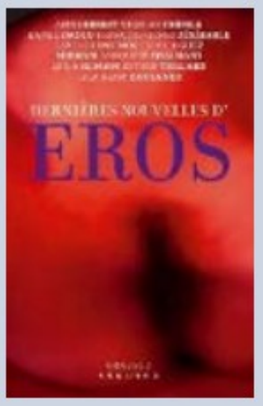
★★★☆☆
LA CONFUSION
LOUISIANE C. DOR
176 P., HARPER COLLINS, 18 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

L'amour à la page

On dit souvent que l'été est la saison idéale pour se plonger dans de gros romans foisonnants. Mais, histoire de varier les plaisirs, pourquoi ne pas picorer des nouvelles ? Le mois dernier, on avait évoqué les *Peaux vives* d'Alice Renard – justement salué par le prix Goncourt de la nouvelle. Grâce à la sélection initiale du jury, nous avons d'ailleurs rattrapé l'élégant recueil (paru lors de la rentrée 2025) de Jean-René Van der Plaetsen, *La Vie à contre-courant* (Le Rocher). Saluons également les *Ruptures* d'Éliette Abécassis (Grasset), dont le titre sert de thème à ces subtiles variations, et les brèves fictions niçoises signées Olympia Alberti, *Promenade des Anglais* (Gallimard). Si l'on conseille vivement ces ouvrages, on s'attardera sur le recueil collectif *Dernières nouvelles d'Éros*, qui réunit – sous la houlette d'Olivier Guez – onze plumes venues *« chanter les louanges du corps »*. Parmi les textes (dans l'ensemble, très réussis) de ce *« recueil pansexuel »*, il sera question des liens entre sexe et vin (la *« longueur en bouche »* ?) sous l'égide de François-Henri Désérable. Anne Berest évoque la découverte de la masturbation après la vision de *Sexe, mensonges et vidéo*. Kamel Daoud, lui, se demande *« comment faire l'amour à Oran sans se faire arrêter par la police »*. Quant à Leïla Slimani, elle s'intéresse à une femme qui voit dans un congrès de chirurgie esthétique au Brésil *« une occasion exceptionnelle [...] de retrouver le prix de son propre corps »*. Et l'on n'oubliera pas la nouvelle liberté amoureuse d'une certaine Sabine, imaginée par David Foenkinos. De quoi provoquer bien des frissons, tant physiques que cérébraux.



★★★★☆
DERNIÈRES NOUVELLES D'ÉROS
OLIVIER GUEZ (DIR.)
240 P., GRASSET/SÉGUIER, 20,90 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
L'OMBRE D'UNE TRAHISON
DENIS JEAMBAR
250 P., CALMANN-LÉVY, 19,50 €

« Je n'ai plus peur de la mort. » **C'est par ces mots que commence le puissant roman de Denis Jeambar. Rien de sinistre pourtant dans *L'Ombre d'une trahison,* hymne à l'amour entre Tom, expert en droit international des affaires, et sa femme Adi, pénaliste redoutable ; elle et lui forment un couple fusionnel depuis cinquante ans. De quoi apaiser les affrontements intérieurs de Tom, dont les parents ont été tués en 1973 dans un attentat, jamais élucidé. Longtemps, il a vécu avec l'image de son héros de père, déporté et résistant. Jusqu'à ce que… Petit à petit, l'ex-directeur de *L'Express* lève le voile, et l'on entre, fascinés, dans l'écheveau des fracas du siècle et des tourments de l'esprit. Avec, en arrière-plan, l'ombre du Mossad.** **Marianne Payot**

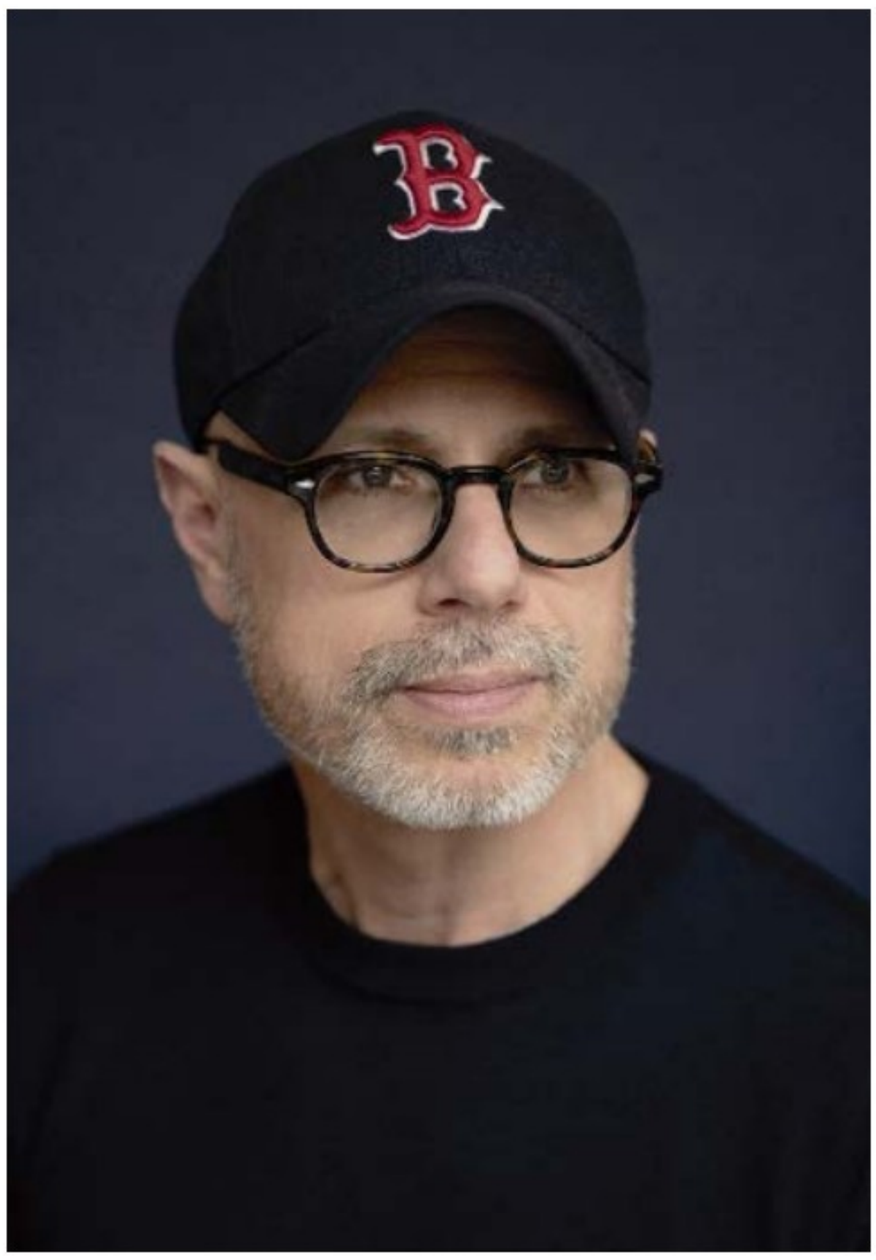
★★★☆☆
LE CAFÉ DES RÊVES
GAVIN'S CLEMENTE-RUIZ
288 P., XO, 20,90 €

Les voyages pour se retrouver soi-même ont des parfums de figue trop mûre et d'huile d'olive sous la plume de Gavin's Clemente-Ruiz. Sa protagoniste, Inès, habite depuis quelques années à Berlin lorsqu'elle apprend un matin que son entreprise la congédie. L'intelligence artificielle qu'elle a créée est devenue si autonome qu'elle a fini par rendre son poste inutile. Le même jour, Pablo, son petit ami, la quitte. Dans ce chaos, une seule évidence s'impose : fuir la capitale pour rejoindre le petit village espagnol de sa grand-mère adorée. Celui-ci abrite *Le Café des rêves*, lieu de toutes les surprises où destins avortés croisent de bien grands secrets. Une belle échappée ! **Marie Jouvin**

OLIVIER SEBBAN

Deux âmes en fuite

À travers les destins croisés d'un enfant indien et d'un père démissionnaire au temps de la peste noire, l'auteur raconte le déracinement et l'implacabilité du mal.



Orphelin huron converti au christianisme, Louis se retrouve seul à la mort de la tutrice qui l'escortait dans un Marseille ravagé par la peste de 1720. Dans la ville éteinte peuplée de spectres, il cherche à subsister. La nuit, il rêve de son père, de la Nouvelle-France qu'il voudrait tant revoir, des principes obscurs inculqués par les Jésuites et de la guerre contre les Iroquois associés à l'Angleterre. Jonas, lui, aspire à fuir la ville, sa famille malade et ses dettes en gagnant le Nouveau Monde. Il erre dans Marseille, entre espoir et culpabilité, puis peut enfin embarquer pour Québec via la Bretagne. « *La créature amputée d'elle-même qu'il se maudissait d'être* » se lie à une Antillaise affranchie et à une Algonquine au caractère de feu. Devenu coureur des bois, il voit sa conscience s'alourdir encore d'un meurtre absurde qu'il lui faudra expier, tandis que d'autres crimes pourraient s'avérer payants. La narration alterne les points de vue de Louis et de Jonas, dont les parcours sont voués à s'entrecroiser. Leur survie dépendra de bien des rencontres, heureuses et mauvaises. Sans user de dialogues, Olivier Sebban se concentre sur la richesse de leurs perceptions et sensations dans des environnements qu'ils découvrent à défaut de les comprendre tout à fait. Ainsi, les abondantes descriptions d'un Marseille où la misère comme la richesse et l'autorité sont figées par la maladie : taudis infectés que l'on mure, « *hommes-corbeaux* » distribuant les consignes, incessants transports de cadavres… Un même luxe de détails est consacré aux paysages canadiens, à la faune et la flore foisonnantes ; ils contrastent avec la ville dense à l'architecture complexe, également labyrinthique et inhospitalière. Par l'écriture très incarnée de l'auteur, la corruption gagne la moindre trace de civilisation humaine, soulignant sa précarité. La phrase ample et ouvragée de ce *Codicille des ombres* ainsi qu'un vocabulaire précis seyant parfaitement à l'époque assurent un authentique dépaysement, fût-il souvent dérangeant. Car échapper au mal, qu'il pourchasse les personnages ou qu'ils le portent en eux, demeurera une gageure jusqu'au bout. ■ **Antoine Faure**

★★★★☆
LE CODICILLE DES OMBRES
OLIVIER SEBBAN
274 P., RIVAGES, 21 €

AUDREY DUFER/RIVAGES

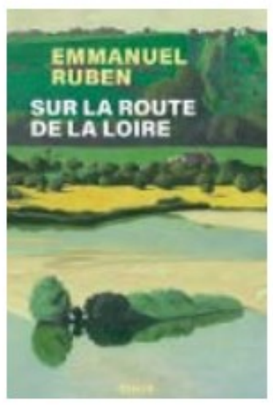
EMMANUEL RUBEN

Si la Loire nous était contée

L'écrivain géographe nous fait voyager avec, cette fois, le récit de sa remontée du plus long fleuve de France.

À l'été 2016, Emmanuel Ruben s'élançait à vélo, sillonnant les méandres d'une Europe entre vestiges de la guerre froide et frontières qui se referment. Salué par le prix Nicolas-Bouvier 2019, *Sur la route du Danube* retraçait cette parenthèse de 4 000 kilomètres. En 2019, l'écrivain géographe en ouvre une nouvelle sur le même principe, remontant le cours du fleuve qui passe alors devant sa terrasse : la Loire, 1 020 kilomètres et plus long fleuve de France. Un voyage sur quatre étés, entravé par la pandémie de Covid-19 mais illuminé par la présence d'Anne, sa compagne. De la plage de Monsieur Hulot à Saint-Nazaire jusqu'aux Cévennes, nous voici pédalant dans l'espace et le temps, à la rencontre des vivants et des revenants qui, chacun à sa manière, définissent l'âme et les paysages ligériens, tels Julien Gracq, Danièle Sallenave, Léonard de Vinci, Honoré de Balzac, François Villon. Sous la plume d'Emmanuel Ruben, les strates historiques affleurent avec leurs faits et légendes qui tous racontent une part de notre histoire. Car « *remonter la Loire, c'est raconter la France* », affirme l'écrivain qui, longtemps, aura préféré à l'Hexagone un ailleurs lointain. L'été, pourtant, « *la Loire n'est plus qu'une large coulée jaune, un oued saharien qui tire sa langue de sable […], si changeante que celui qui la côtoie tous les jours finit par faire, sans bouger de son village, le tour du monde* ». Dès les premières lignes de *Sur la route de la Loire*, la magie du voyage immobile opère : il n'y a plus qu'à se laisser porter. ■

Laëtitia Favro



★★★★☆
SUR LA ROUTE DE LA LOIRE. UNE TRAVERSÉE DE LA FRANCE À VÉLO
EMMANUEL RUBEN
272 P., STOCK, 20,90 €

Le spectre du poète disparu

Les amateurs de poésie connaissent le nom de Roger Giroux (1925-1974), auteur de plusieurs recueils, collaborateur de Marcel Duhamel à la Série noire et traducteur de l'anglais (Lawrence Durrell, Henry Miller, Edna O'Brien). *Après un long silence*, le livre que sa fille Anne Terrier lui consacre, pas exactement un portrait mais plutôt une enquête, a comme point de départ une liasse de documents retrouvés : ceux qui témoignent d'une liaison de jeunesse restée secrète, dans les années 1940. Bientôt, l'enquête sur le père se double d'une autre, celle de l'autrice sur sa propre vie, les temporalités alternant alors au fil d'un récit savamment structuré, intime et délicat, méditation sur la part de mystère des êtres chers et sur l'imprécision des souvenirs. ■ **Bernard Quiriny**

★★☆☆☆
APRÈS UN LONG SILENCE
ANNE TERRIER
200 P., BARTILLAT, 20 €

DORIAN PROST/STOCK

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU MICHEL BUSSI

Le titre, *Que la mort nous frôle*, cligne de l'œil à la chanson française, cette fois vers Bernard Lavilliers et l'entame d'*On the road again* (1988). Situé en 2021, le prologue est une annonce : *« L'heure est venue, je crois, de raconter mon histoire […]. Il y a eu tant de morts depuis. »* Aucun doute : on est chez Bussi. On replonge illico en 1953. Entre les Alpes suisses et le lac Léman, le manoir des Amarantes et son immense domaine. Là, une fondation accueille depuis la fin de la guerre des adolescents traumatisés. Parmi eux, Charles, 17 ans, appelez-le Charly car son idole est Charlie Chaplin – qui s'installa dans la région en… 1953 –, passera tout le livre à se demander pourquoi sa mère l'a placé là. Également : Téréza, survivante du ghetto de Varsovie, corps et âme brisés circulant en fauteuil roulant. Avec quelques autres… de moins en moins nombreux car voilà : des pensionnaires disparaissent. Dans ce contexte arrive une nouvelle psychiatre qui ne va pas tarder à se demander quels genres d'expériences pratique le directeur de l'établissement. Bientôt, deux policiers s'ajoutent au générique. Le suspense est bâti sur une narration chorale. Il est horrifique, comme le lieu. Thriller « psychiatrique », le nouveau Bussi traite avec beaucoup de sérieux un funeste passé helvétique : le placement forcé de près de six cents enfants, notamment par la Pro Juventute. Suspense et Histoire : un trait d'union entre les deux veines de l'auteur.

Hubert Artus

★★★☆☆
QUE LA MORT NOUS FRÔLE
MICHEL BUSSI
446 P., PRESSES DE LA CITÉ, 22,90 €

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★☆☆
TOUT LE MONDE AIME CLARA
DAVID FOENKINOS
240 P., FOLIO, 9,20 €

Le charme discret de David Foenkinos. Ses romans avancent sans en avoir l'air et plus les pages se tournent, plus le récit prend forme et nourrit l'attachement qu'on lui porte. Ici, c'est l'histoire de Clara. Ou d'Alexis, son père. Ou d'Éric, auteur en mal d'inspiration qui dispense des cours d'écriture. Ou de Marie, mais aussi de Florence et d'Amélie. Autant de personnages qui gravitent autour de Clara, bientôt victime d'un accident. Quelles seront les conséquences d'un tel drame sur toutes ces vies ? **Éric Libiot**

★★★☆☆
LE REVENANT D'ALBANIE
JEAN-CHRISTOPHE RUFIN
240 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,70 €

Fini les destinations exotiques et lointaines. Cette fois, un léger piston fait bien l'affaire : le consul Aurel Timescu est envoyé en Albanie, pays qu'il a déjà fréquenté enfant quand le communisme régnait dans cette partie de l'Europe. Les lieux ont bien changé mais les affaires continuent : un certain Marc Lumière, descendant des inventeurs du cinéma, est retrouvé mort en France alors qu'il était déjà mort en Albanie quelques années plus tôt… Aurel s'en mêle et Jean-Christophe Rufin connaît la musique. **E.L.**

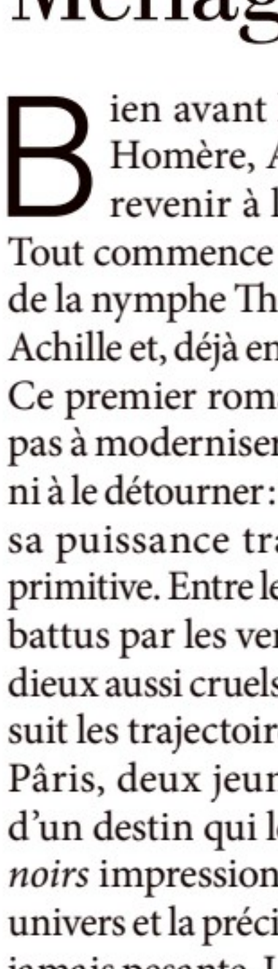
★★★★☆
L'HOMME QUI LISAIT DES LIVRES
RACHID BENZINE
128 P., POCKET, 7,90 €

Cette histoire aurait sans doute plu à Borges, cet amoureux des livres et des jeux de miroirs. Voici Julien, un photographe qui souhaite fixer le visage de Nabil, vieux Palestinien de Gaza. L'homme accepte à condition que Julien écoute sa vie qui se cache autant dans ses mots que dans les livres qu'il lit… Rachid Benzine se fait conteur lui-même ; ce court roman est une fable qui convoque William Shakespeare et Mahmoud Darwich mais aussi *La Condition humaine* de Malraux. Les peuples disparaissent, les écrits restent… **E.L.**

Ménage à Troie

Bien avant les combats chantés par Homère, Axel Jurgensen choisit de revenir à la naissance du désastre. Tout commence avec les noces de Pélée et de la nymphe Thétis, union dont sortiront Achille et, déjà en germe, la guerre de Troie. Ce premier roman ambitieux ne cherche pas à moderniser artificiellement le mythe ni à le détourner : il lui redonne au contraire sa puissance tragique et son étrangeté primitive. Entre les palais troyens, les rivages battus par les vents et les interventions de dieux aussi cruels qu'imprévisibles, l'auteur suit les trajectoires croisées d'Achille et de Pâris, deux jeunes hommes prisonniers d'un destin qui les dépasse. *Les Vaisseaux noirs* impressionne par la maîtrise de son univers et la précision de sa documentation, jamais pesante. Les figures mythologiques retrouvent ici une densité humaine : Achille n'est pas encore le guerrier invincible de la légende, Pâris bien davantage qu'un simple séducteur inconséquent. Les dieux sont plus humains que jamais. Axel Jurgensen construit un récit ample, rythmé, traversé de dialogues solides et d'images marquantes, porté par une langue splendide, sans sacrifier la lisibilité ni l'élan romanesque. Une entrée en littérature particulièrement aboutie, qui réussit à rendre au mythe grec sa part de danger, de violence et de fatalité. ■

Simon Bentolila



★★★☆☆
LES VAISSEAUX NOIRS
AXEL JURGENSEN
480 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

L'île aux rancœurs

« *Quand il lève la tête, ce qu'il voit surtout, avant la mer et la lumière, c'est le visage de sa femme plombé par la colère.* » Chaque été, Adèle et Julien gagnent Porquerolles pour une parenthèse insulaire loin des tracas de la vie matérielle. Un décor de carte postale qui cette année ne parvient pas à leur faire oublier les ombres planant au-dessus de leur couple, idéal en apparence, en perdition dans l'intimité. Luna, leur fille de 4 ans, ne dort plus, victime d'insondables crises d'angoisse. Adèle, qui n'a connu que Julien, « *a déserté le terrain amoureux* » et passe ses journées à observer les tortues marines avec ses nouveaux amis. Mais le plus inquiétant ne serait-il pas ce mystérieux corbeau qui, depuis des mois, harcèle Julien sans relâche, jusque sur cette île ? Au-dessus du récit, les nuages s'amoncellent, l'orage est prêt à éclater. Alternant les points de vue, Aude Walker tisse une histoire de rancœur qui se révèle bien plus machiavélique que l'ordinaire désamour auquel chaque couple peut être un jour confronté. Thriller domestique sur fond de « *carte postale conservée dans le formol esthétique des années 1970* », *La Plage noire* vient questionner les petits arrangements passés avec soi-même pour ne pas exploser en plein vol. ■

Laëtitia Favro

★★★☆☆
LA PLAGE NOIRE
AUDE WALKER
312 P., STOCK, 21,50 €

DR/ALBIN MICHEL – CHARLOTTE KREBS/OPALE.PHOTO/STOCK

PATRICIA REZNIKOV

C'est fantastique !

Nivôse, ancien professeur de latin, la cinquantaine désabusée, se retrouve aux petites heures du matin sur le trottoir, à attendre le bus qui va l'emmener dans un *« Centre »*. Ses affaires, celles d'une vie, seront emportées par le camion à benne, vers une unité de tri. Georges-Olivier Châteaureynaud a encore frappé ! Poussant encore plus loin ses songes fantastiques, il nous invite dans une société, la nôtre à peu de chose près, où tout un chacun peut disposer de son conjoint, de son parent ou de son enfant s'il ne donne pas entière satisfaction et le « recycler ». Cette procédure administrative est simplifiée à l'extrême. L'individu rejeté abandonne ses droits et attend d'être mis à disposition. Les samedis et les dimanches, la foule se presse pour évaluer la marchandise, et quelques chalands, dont les motivations sont variées, se risquent à adopter les répudiés et à leur offrir une nouvelle chance. Plutôt que de se supprimer, Nivôse a choisi de s'auto-recycler. Sa compagne Blanche l'a laissé faire. Installé dans le *« Centre »*, il se lie d'amitié avec Malaimé, un gamin touchant, mis au rebut par sa dulcinée, qui l'initie aux soirées dansantes dans la cave. Là adviennent quelques ivresses et de brèves étreintes. L'occasion de revisiter son terne passé et quelques éclats de jeunesse. Jusqu'au jour où Bérangère, désireuse d'apprendre le latin, élit Nivôse. Mais la réapparition d'une mince plaquette, publiée par lui des décennies plus tôt, vient dévoiler la trame d'un ancien et fragile *fatum*. *Les Recyclés*, farce dystopique drôle et sinistre au charme décalé, plaisanterie administrative et poétique, dans laquelle ni les hommes ni les femmes ne sont épargnés dans leurs piteux désirs, vire au conte philosophique et nous émeut. Car le fantastique est partout, derrière une porte, dans une bibliothèque, dans nos rêves de sociétés meilleures, comme dans nos cauchemars. Et si tout cela n'était qu'une illusion ?

C'est aussi la question lancinante que pose Loïc Hecht dans *La Simulation*. L'auteur est taraudé depuis des années par une rumeur qui voudrait que deux milliardaires de la Silicon Valley, persuadés que notre monde ne serait qu'une simulation informatique dans laquelle nous évoluerions en tant qu'avatars, auraient recruté des physiciens chevronnés pour le prouver. Il décide de se rendre en Californie pour rencontrer ces chercheurs. Au fil des entretiens, il apparaît que notre réalité ne serait qu'information et que la théorie pourrait ne pas être tout à fait fausse, mais qu'un ingrédient essentiel manquerait au tableau : la conscience, à l'origine de la matière. N'est-ce pas déjà ce que nous chuchote la physique quantique dans laquelle une onde/corpuscule change de nature sous l'œil de l'observateur ? La science matérialiste serait à un point de bascule.

LES RÉPONSES AVANCÉES PAR CES CHERCHEURS PASSIONNÉS SONT VERTIGINEUSES

Cette quête personnelle édifiante, qui s'étale sur huit années, est émaillée de surprises et de doutes. Et les réponses avancées par ces chercheurs passionnés sont vertigineuses : une porte d'entrée à notre humanité, à la beauté, à l'attention portée aux autres dans l'explication de notre monde. Des théories qui font étrangement écho aux grandes spiritualités. Convoquant ainsi les philosophes, Philip K. Dick, la NASA ou les jeux vidéo, Hecht nous livre, loin de tout endoctrinement, des perspectives existentielles époustouflantes. Rendez-vous dans le *« Système de conscience élargie »* pour en parler ?

AUDREY SOVIGNET

★★★★☆
LES RECYCLÉS
GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD
192 P., GRASSET, 19 €

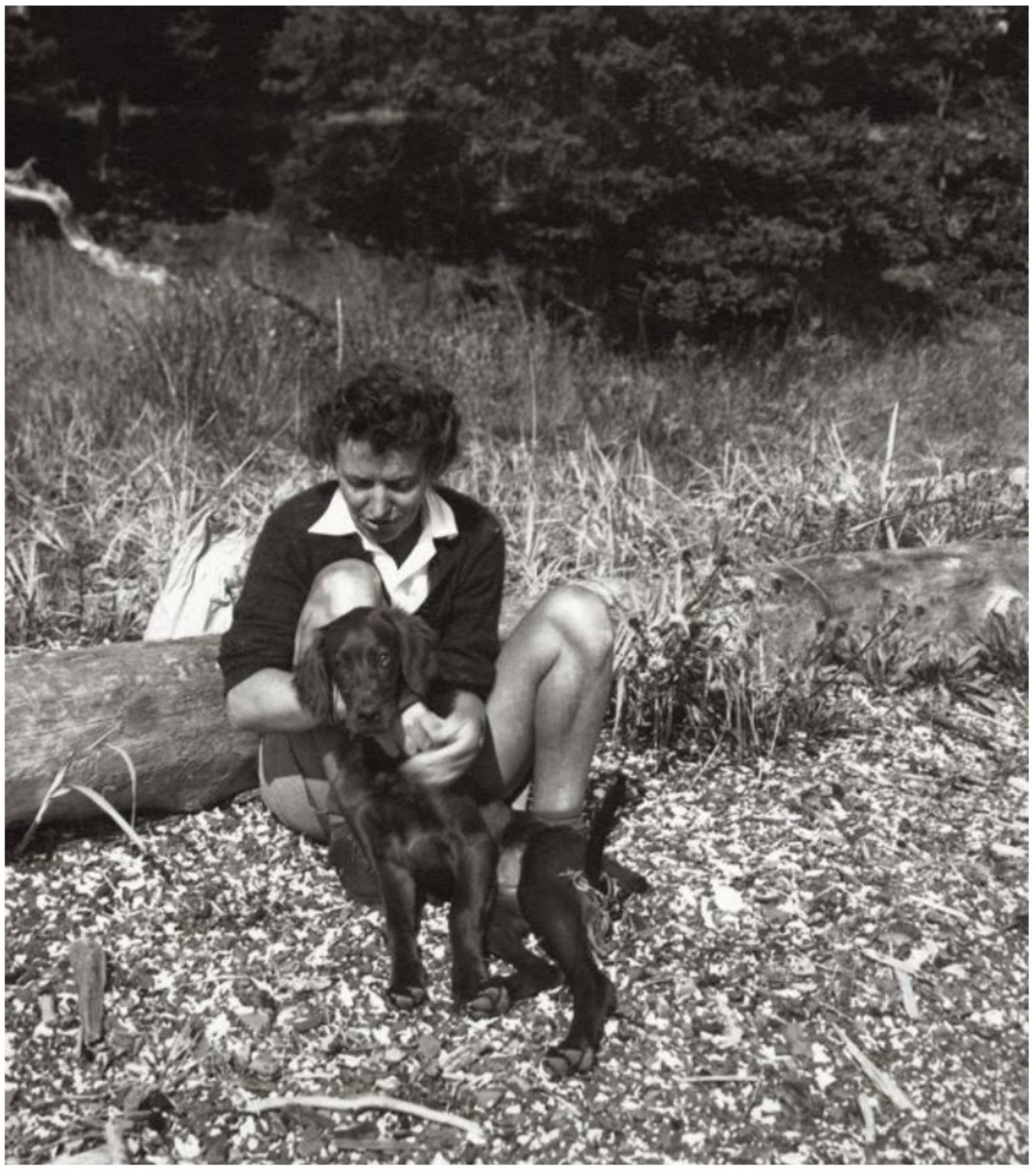
★★★★☆
LA SIMULATION
LOÏC HECHT
379 P., LES ARÈNES, 22 €

MURIEL WYLIE BLANCHET

Au gré du *Caprice*

Le long des côtes canadiennes, un bateau glisse parmi les orques avec, à son bord, une femme et ses cinq enfants. Le magnifique récit de leurs pérégrinations est devenu un classique du nature writing que les éditions Paulsen ont l'excellente idée de rééditer.

Elle s'appelait Muriel Wylie Blanchet, mais on la surnommait « Capi ». Comme capitaine ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle fut « *maître de [s]on destin* » et « *capitaine de [s]on âme* », pour citer le célèbre poème de William Ernest Henley, *Invictus*. Invaincue, Muriel Wylie Blanchet l'a été : veuve à 33 ans, il lui faut subvenir aux besoins de ses cinq enfants à la veille de la Grande Dépression. Pour ce faire, elle loue sa maison chaque été, embarquant sa progéniture et leur setter irlandais à bord du *Caprice*, voilier de 25 pieds à la barre duquel la petite troupe sillonne les fjords de la Colombie-Britannique. Un périple à l'origine des *Étés de l'Ourse*, désormais reconnu comme un classique du nature writing canadien et comme un ouvrage de référence pour tout marin et explorateur curieux de cette région du monde.



ESTATE OF MURIEL WYLIE BLANCHET

AVENTURIÈRE, TÉMÉRAIRE ET EXCEPTIONNELLE

« *Cette femme insolite et son récit initiatique incarnent ce que l'on peut faire au lendemain d'une tragédie, d'une perte abyssale, et ce qu'il y a de plus canadien en nous : la témérité face aux éléments, la foi inébranlable que nous aurons raison des pires orages* », écrit dans sa préface Gabrielle Filteau-Chiba, romancière québécoise elle-même partie vivre dans une cabane dans les forêts du Kamouraska. La témérité de Muriel Wylie Blanchet saute en effet aux yeux dès le premier chapitre, dans lequel elle échappe, avec ses enfants, aux griffes d'une ourse flanquée de ses deux oursons. Mais ne la pense-t-on pas téméraire parce qu'elle est femme et mère, et qu'elle fait le choix du départ, de l'aventure, plutôt que celui de l'immobilité et de la prudence ? « *Muriel Wylie Blanchet était une aventurière, une femme d'exception, une féministe avant l'heure, mal vue, souvent, de ses contemporains* », indiquait en 2020 l'écrivain naturaliste et traducteur du texte Louis Hamelin dans un entretien pour Radio Canada. Pour autant, « *ce n'était jamais dans l'idée d'avoir des problèmes ou de vivre des aventures palpitantes que nous partions tous les étés* », précise Blanchet dans son texte. En effet, le charme unique et intemporel des *Étés de l'ourse* ne réside pas dans une succession de péripéties héroïques, mais davantage dans la description des mouillages et bivouacs, dans l'évocation des rencontres humaines ou animales, dans le souvenir d'une époque révolue.

Une époque où des familles s'entassaient dans des bateaux de pêche pour se rendre au bal, dont la dernière danse était déterminée en fonction de l'heure du changement de marée le lendemain. Où la saison des pommes annonçait les retrouvailles entre la famille Blanchet et quelques marginaux « encabanés » comme Mike, bûcheron originaire du Michigan, dont la force de travail avait servi à la construction de la cale sèche du port de Vancouver.

Chez lui, on trouvait des textes de Marc Aurèle, Épictète, Platon, Emerson. Sa mort mettra un terme au rituel des retrouvailles estivales. « *Mike était mort en hiver,* écrit Muriel Wylie Blanchet. *Lorsque nous y avons jeté l'ancre l'année suivante, l'anse résonnait comme un coquillage vide. Un grand corbeau du Nord […] a volé au-dessus de la cabane, puis vers nous en croassant : "Mike est mort ! Mike est mort !"* »

ÉCHAPPER AU TEMPS QUI PASSE

Comme l'indique le titre original du livre (*The Curve of Time* : « la courbe du temps »), le temps est la dimension centrale du récit, et ces étés passés à naviguer le long des côtes de la Colombie-Britannique représentent pour son autrice un « *pas de côté pour se tenir à l'extérieur de la courbe* » et tenter de lui échapper. Dans le chapitre intitulé « Le village des Karlukwees », Blanchet et ses enfants accostent sur l'une des îles-cimetières où les Premières Nations inhumaient leurs morts, peu de temps encore avant l'intrusion de la famille. Les passages les plus fascinants sont sans doute ceux faisant allusion à cette présence indienne fantomatique. On y voit notamment les enfants ramasser des bracelets en cuir et en laiton, tombés des sépultures aériennes suspendues aux branches des arbres surplombant la mer. Des passages qui peuvent heurter nos sensibilités contemporaines mais, comme le rappelle Louis Hamelin dans une note d'introduction, « *les concepts d'appropriation culturelle et de structure postcoloniales étaient encore inconnus* » au moment (les années 1950) où Muriel Wylie Blanchet rédigeait son livre. Elle n'aura pas le temps d'en connaître le succès, puisqu'elle s'éteint en 1961, quelques mois seulement après sa publication. Dans son texte, sa présence est elle-même étrangement fantomatique, s'effaçant pour laisser toute sa place à l'incandescence du souvenir, à l'éternel miroitement du soleil sur les flots marins. ■

Laëtitia Favro

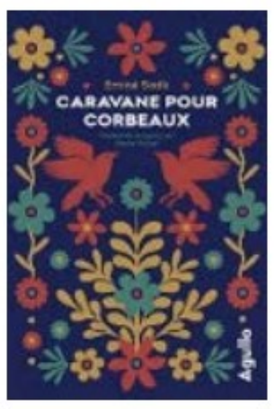
★★★★★
LES ÉTÉS DE L'OURSE [THE CURVE OF TIME]
MURIEL WYLIE BLANCHET
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR LOUIS HAMELIN, 280 P., PAULSEN, 22 €

Tribulations bulgares

MARINA CHAMURKOVA/AGULLO – AUDREY SOVIGNET

Rien ne le retient et une faillite émotionnelle le guette. À l'issue d'une journée mouvementée vécue dans l'ivresse, Nikolaï Todorov, professeur de géographie d'un même village depuis vingt ans, part. À travers la campagne, en forêt et jusqu'à la capitale, il entame « *le périple de sa nouvelle vie* ». Et croisera la route d'une shérif, d'un fou, d'un jeune berger turc, d'une jeune femme tsigane, personnages à la marge qui portent en eux une part de l'histoire de la Bulgarie. Dans ce premier roman plein d'images et d'élan, Eminé Sadk rassemble visages et lieux oubliés par les pouvoirs publics, petites villes où « *le temps ne va ni en avant ni en arrière* », et où demeurent les possibles d'une unité (nationale) que beaucoup ont voulu chercher (et encore présentement) en croyant bon d'exclure et d'effacer. ■

Juliette Savard



★★★☆☆
CARAVANE POUR CORBEAUX [KERVAN ZA GARVANI]
EMINÉ SADK
TRADUIT DU BULGARE PAR MARIE VRINAT-NIKOLOB, 288 P., AGULLO, 20,90 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Physique spectaculaire

Rien ne vaut les sciences dures pour faire vaciller la réalité sous nos pieds. Ainsi le second principe de la thermodynamique, selon lequel « dans un système fermé, le désordre ne peut que rester identique ou s'accroître », et dont découle notre conception d'un temps linéaire : peut-il admettre des exceptions ? C'est ce dont se retrouve persuadé le génial physicien David Mahler après avoir reçu la visite, en songe, d'une *« entité mathématique pure ».* Lui qui avait toujours perçu le monde selon ses lois chiffrées (ce qui avait fait de lui un excellent gardien de but) découvre quatre formules remettant en question le fameux principe. Mais on ne pointe pas impunément les problèmes de conception de l'univers : le jour même, un camion se fige en plein accident, un stylo disparaît en pleine chute, un reflet montre un avion absent… bientôt, David se croit poursuivi par des *« gardiens ».* N'en déplaise à son brave copain Marcel, sa paranoïa n'est pas sans raison : elle se nourrit d'avertissements reçus dans le passé ! Œuvre d'un Daniel Kehlmann de 24 ans (il en a aujourd'hui 51) restée longtemps inédite chez nous, *Le Temps selon David Mahler* surprend par la flamboyante originalité de son propos emballée dans une intrigue de thriller (David parviendra-t-il à livrer ses formules au seul capable de les comprendre ? la réalité y survivra-t-elle ?). Certes, nous ne manquons pas d'écrivains pour clamer que le monde n'est pas ce que nous en percevons, mais combien parviennent à le démontrer en raison ? Ce que réussit Kehlmann, en s'appuyant sur des théories physiques si contre-intuitives qu'elles semblent relever de la littérature fantastique.

★★★☆☆
LE TEMPS SELON DAVID MAHLER [MAHLERS ZEIT]
DANIEL KEHLMANN
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR JULIETTE AFFHOLDER-BONNÉ, 176 P., ACTES SUD, 17 €

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★☆
RENDEZ-VOUS ICI
DAVID NICHOLLS
480 P., FOLIO, 9,90 €

Marnie et Michael se croisent depuis des années sans jamais vraiment parvenir à se rencontrer au bon moment. Avec cette histoire d'amour contrariée, David Nicholls retrouve ce qui faisait déjà le charme d'*Un jour* : une manière très britannique de mêler mélancolie et humour. Sans cynisme ni sentimentalité excessive, l'auteur décrit des personnages adultes maladroits, encore incapables de savoir ce qu'ils attendent des autres. Une comédie douce-amère, élégante et juste. **Simon Bentolia**

★★★☆☆
LA GLORIEUSE VENGEANCE DE MAUDE HORTON
LIZZIE POOK
416 P., TOTEM, 10,90 €

À Londres, dans les années 1850, Maude Horton cherche à comprendre la mort de sa sœur Constance, disparue lors d'une expédition polaire après s'être fait passer pour un mousse. En récupérant son journal, elle découvre qu'un scientifique de la mission pourrait être impliqué. Lizzie Pook mêle enquête et roman historique dans un récit sombre et rythmé, entre bas-fonds londoniens, fascination pour le crime et ambitions scientifiques. **S.B.**

★★★☆☆
LES BIEN-AIMÉS
ANN NAPOLITANO
608 P., POCKET, 10,70 €

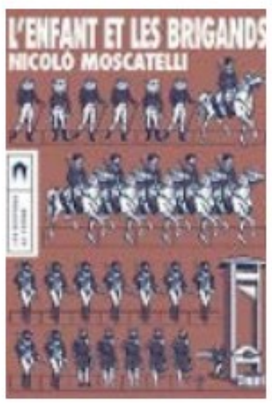
À Chicago, William Waters, étudiant taciturne marqué par un drame familial, croit trouver un refuge auprès des Padavano, une famille italo-américaine aussi chaleureuse qu'étouffante. En suivant sur plusieurs décennies les liens entre quatre sœurs, leurs ambitions contrariées et leurs trahisons intimes, Ann Napolitano compose une ample fresque familiale, d'une remarquable maîtrise. L'autrice excelle dans l'art du changement de point de vue et montre comment les blessures de l'enfance continuent de modeler les existences adultes. ■ **S.B.**

L'habit ne fait pas le bandit

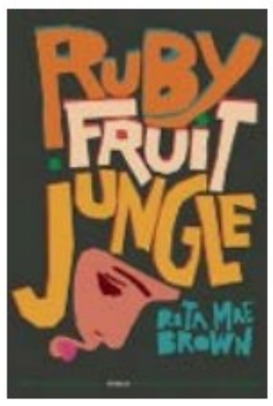
Au cœur d'une Italie rurale qu'un faisceau d'indices situe vers la fin de la Renaissance, le jeune Timoteo grandit dans la « *Maison de la Bonne Volonté* », lupanar à l'architecture abracadabrantesque dont il connaît le moindre recoin. Il y apprend la vie sous la tutelle bienveillante des pensionnaires du lieu et du frère Gaétan, cuisinier émérite doublé d'un « *moine qui se plaignait de tout mais qui aimait la vie, les femmes et le vin* ». Ce dernier n'a de cesse que de vanter à l'enfant les mérites du socialisme ainsi que ceux des brigands – dont il est, ainsi qu'une poignée d'amis hauts en couleur – voués à occire les puissants, entre autres réparations d'injustices en tout genre. La disparition de Gaétan donne à Timoteo l'occasion de faire ses armes dans la corporation. *L'Enfant et les Brigands*, premier roman picaresque de Nicolò Moscatelli, est narré avec gourmandise et enthousiasme, des innombrables histoires de brigands mythiques jusqu'à son morceau de bravoure final, en passant par de multiples occasions de faire ripaille. Au-delà de sa joyeuse truculence, il nous offre une morale des plus appréciables : même sans fusils ni épées, les passeurs de livres ne sont-ils pas des brigands dans l'âme ? ■ **Antoine Faure**

La stature de la liberté

« *Pourquoi tu veux mettre des étiquettes sur tout ? Arrête avec ça, sinon je t'en colle une.* » On s'y risque, malgré l'avertissement de Molly, pour pouvoir parler de ce livre génial dont elle est la narratrice – mais sans trop l'enfermer, promis. De ses 7 à ses 25 ans (des années 1950 à 1970), depuis le sud des États-Unis jusqu'à New York, on la suit. Et sa personnalité comme sa voix agitent chaque espace de ce roman de l'autrice et militante lesbienne américaine Rita Mae Brown, 81 ans. Sorte de Fifi Brindacier queer, Molly a été adoptée et, en tête brûlée sensible et intelligente, ne cesse de subvertir l'ordre établi (au grand dam de sa mère qui l'insulte copieusement). Elle se rêve réalisatrice, refuse de plier face au classicisme et à l'homophobie. Sa liberté est une force que Rita Mae Brown veut nous transmettre, et quoi de mieux pour ça que l'humour, un ton brut et d'énergiques dialogues ? Paru en 1973, best-seller en son temps, *Rubyfruit Jungle* a été publié en français dès 1978, mais était devenu quasi introuvable. Chez Héloïse d'Ormesson, Océane Guerrier porte cette nouvelle édition, et sa nouvelle traduction, « *travail engageant* » qu'elle évoque en postface – travail, soulignons-le au passage, qu'aucune IA ne saurait remplacer. ■ **Juliette Savard**



★★★☆☆
L'ENFANT ET LES BRIGANDS [I CALCAGNANTI]
NICOLÒ MOSCATELLI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LAURA BRIGNON, 294 P., LE TYPHON, 23 €



★★★★☆
RUBYFRUIT JUNGLE [ID.]
RITA MAE BROWN
TRADUITDE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR OCÉANE GUERRIER, 336 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 22 €

DR/LES ÉDITIONS DU TYPHON – SUEDDEUTSCHE ZEITUNG PHOTO/ALAMY/HÉLOÏSE D'ORMESSON – ANNE-SOPHIE TSCHIEGG

JONAS KARLSSON

Ingmar le bon tuyau

L'histoire d'un vieux grincheux et d'un robinet miraculeux pour rafraîchir les esprits en temps de canicule.

Ingmar est un bon prénom pour un metteur en scène de théâtre suédois. Mais le héros de ce roman signé Jonas Karlsson a quitté les planches depuis un moment. Veuf, vieilli, grincheux, il tue le temps en s'occupant des rosiers que lui a légués sa femme. Il ne parle plus à grand monde, les conseils horticoles de son voisin l'horripilent, ses rapports avec son fils se réduisent au minimum et le théâtre contemporain ne lui inspire qu'un insondable mépris. *On « ne l'avait plus entendu se prononcer positivement sur aucune mise en scène depuis le* Maître Puntila *que Fred Hjelm avait monté au théâtre de Stockholm en 1985 ».* Le roman se déroule au cours d'un été caniculaire, marqué par une sécheresse inédite qui inquiète les autorités. Or, en débroussaillant son jardin, Ingmar tombe sur un robinet oublié qui, chaque fois qu'il l'ouvre, déclenche comme par miracle une averse… Le type du veuf bougon et attachant donne toujours d'excellents personnages, et le thème du pouvoir magique qui tombe du jour au lendemain sur un quidam éberlué constitue une ficelle usée, mais toujours efficace. Autant dire que Jonas Karlsson a mis toutes les chances de son côté dans cet *Homme de pluie*, petit roman très bien mené, qui alterne entre la comédie légère et la satire débonnaire, avec une réflexion sur les rapports père-fils, la vieillesse, le deuil et l'orgueil. Les péripéties sont assez drôles pour qu'on ne se lasse pas, et l'auteur a la sagesse de conserver à son livre les dimensions d'une fable. Joli coup. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
L'HOMME DE PLUIE [REGNMANNEN. EN TRÄDGÅRDSBERÄTTELSE]
JONAS KARLSSON
TRADUIT DU SUÉDOIS PAR RÉMI CASSAIGNE, 216 P., ACTES SUD, 21 €

Neige donc tant vécu…

Un homme part en voiture. S'enlise en lisière de forêt, descend. Qu'est-il venu faire ici ? A-t-il peur ? La nuit tombe, c'est l'automne. L'homme ne sait pas où il va. Mourir est possible. Il s'avance encore. *« Quelque chose se dirige vers moi. Ou quelqu'un. C'est quoi ? »* La *Blancheur* du titre est là. En quelques pages, on s'enfonce dans le rien, le tout : l'indicible. Jon Fosse essaie quand même de dire – d'échouer mieux, comme disait Beckett. Il sort des mots tels des cailloux de sa poche, les soupèse, les dispose. Un chemin s'invente. Les repères sont étiques. Des arbres, un père, une mère, un personnage *« au costume noir et sans visage »*. Les fantômes sont en nous. ■

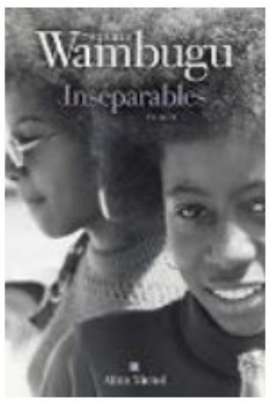
Fabrice Colin

★★★★☆
BLANCHEUR [KVITLEIK]
JON FOSSE
TRADUIT DU NÉO-NORVÉGIEN PAR TERJE SINDING, 256 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 14 €

De la passion à l'obsession

Le cadre semble tranquille : une agglomération pavillonnaire près de New York, où Ruth fête son anniversaire entourée de son mari, de leurs deux enfants et de quelques amateurs d'art. Peintre régulièrement exposée, cette bientôt quadragénaire semble avoir réussi. Pourtant, une seule personne manque à la fête, d'où un trouble d'intranquillité dès cette scène inaugurale. Ce trouble s'appelle Maria : *« Le jour où je l'avais rencontrée, j'avais appris que sans obsession, on ne pouvait pas vivre. Je l'avais oublié. À présent, je m'en souvenais. »* Elles avaient 9 ans quand elles se sont connues à Providence. Fille unique d'immigrés kényans, Ruth était toujours dans la retenue car on lui avait appris ainsi à s'intégrer. Orpheline et élevée par une tante bipolaire, la charismatique Maria était livrée à elle-même. Contraires et complémentaires, les deux amies allaient s'influencer dans leurs choix, et puis l'adolescence allait tout bouleverser… La jeune Stephanie Wambugu retrace une relation sous le prisme psychologique sans jamais lâcher le prisme général (conditionnement social et familial). Premier roman brillant, *Inséparables* est aussi un trajet, qui va de l'innocence à l'expérience, de la passion à l'obsession. ■

Hubert Artus



★★★★☆
INSÉPARABLES [LONELY CROWDS]
STEPHANIE WAMBUGU
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR KARINE LALECHÈRE, 384 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

APPENDIX FOTOGRAFI/ACTES SUD – ELIJAH TOWNSEND/ALBIN MICHEL

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★☆
IL EST MORT LES YEUX OUVERTS
ROBIN COOK
320 P, SÉRIE NOIRE/SÉRIE CLASSIQUE, 14 €

La « Série classique » republie certains livres patrimoniaux de la Série noire, dans de nouvelles traductions, avec préface inédite. Publié en 1983 sous le titre *On ne meurt que deux fois*, porté à l'écran par Jacques Deray, repris ici en son titre originel (et avec un chapitre ultime resté aux oubliettes !), celui-ci était le premier des six opus du cycle « L'usine », surnom du service de police londonien où travaille le sergent et narrateur anonyme créé par l'Anglais Robin Cook. Un auteur de référence pour qui aime Goodis, Thompson ou Pagan H.A.

★★★☆☆
CLETE
JAMES LEE BURKE
368 P., RIVAGES NOIR, 9,90 €

Le nouveau de la série Robicheaux, sans être le meilleur, est tout de même essentiel : pour la première fois, James Lee Burke y a choisi de se focaliser sur Clete Purcel, détective privé et ancien partenaire de Robicheaux à la police de La Nouvelle-Orléans. De nouveaux trafiquants venus du Mexique, une épouse qui le missionne pour surveiller son ex-mari magouilleur, des rixes de gangs : cette fois, Robicheaux va seconder Purcel. Et Burke de faire briller ses dialogues et la grâce de son style. H.A.

★★★☆☆
L'A26
PASCAL GARNIER
112 P., ZULMA POCHE, 8,95 €

Humour vachard, lyrisme foudroyant, ambiguïtés dans les sentiments : ces caractéristiques étaient celles du regretté Pascal Garnier (1949-2010), et elles caracolent dans *L'A26*. Une autoroute en construction, aux alentours d'Arras, près de la maison qu'habitent un frère et une sœur, Bernard et Yolande Bonnet. Lui, ancien de la SNCF, atteint d'un cancer. Et elle, qui n'est plus jamais sortie de la maison depuis qu'elle fut tondue à la Libération il y a quarante ans. *Les Enfants terribles* version senior. H.A.

CHRIS PAVONE

Crime à tous les étages

Avec *Le Portier*, l'écrivain américain raconte un immeuble new-yorkais mais aussi un pays déchiré par les inégalités, les compromissions, les silences et les injustices. Sans un bruit plus haut que l'autre.

Ce roman est un vaste puzzle dont les pièces elles-mêmes sont des puzzles. Son architecture dramatique est si impressionnante qu'on aimerait savoir comment Chris Pavone a dessiné le plan de son *Portier* – et, s'il n'a rien dessiné pour écrire au fil de son imagination, ce serait encore plus impressionnant. Voire déroutant. Exceptionnel aussi. *Le Portier* se situe à New York et quasi entièrement dans l'un de ces immeubles de Central Park, habités par la (très) riche et (très) chic classe dominante américaine. Un peu comme dans *La Vie mode d'emploi* de Perec, Chris Pavone passe de l'entrée aux étages pour raconter la vie de quelques-uns de ces beaux esprits. Mais sous les tapis brodés d'or, il y a aussi de la poussière moisie. L'argent mène le monde, l'argent crée le pouvoir, l'argent fait baisser les yeux de ceux qui n'en ont pas. C'est ce que se dit Chicky, portier du Bohemia, lorsqu'il croise Emily et Whit Longworth, Jen et Julien Sonnenberg ou Mme Frumm.

Le Portier est un roman somme qui brasse la ville de New York et parfois le monde. Il y est question d'une manifestation et d'un Noir tué par la police. Ce drame qu'on imagine devenir le nœud de l'intrigue n'en est pourtant que l'écho qui résonne plus ou moins fort selon les chapitres. Mais il tient l'ensemble. Comme un événement inhérent à un pays aujourd'hui si clivé et si inégal. Cette mort est le symptôme d'une époque et le déclenchement d'un récit pris à bras-le-corps par un auteur bien décidé à tout dire et à tout raconter sur cette microsociété qu'il utilise comme analogie des États-Unis. Chris Pavone lâche rapidement la linéarité pour circuler à l'intérieur des existences des uns et des autres en des scènes de longueurs variables qui mêlent passé et présent – les pièces en puzzle, donc. La maîtrise dont fait preuve Pavone est l'une des grandes qualités du roman ; on y est plongé jusqu'au cou sans jamais perdre le fil grâce aussi à une magnifique traduction de Jean Esch (ce n'est pas une surprise). Pavone s'impose comme un grand conteur d'une Amérique aveuglée par sa propre puissance, bientôt devenue de plus en plus fragile – ce qu'expriment les habitants du Bohemia sans même s'en rendre compte. Aussi désespérant que passionnant. ■

Éric Libiot

SAM MCINTOSH/GALLIMARD

★★★★☆
LE PORTIER [THE DOORMAN]
CHRIS PAVONE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 528 P., SÉRIE NOIRE, 24 €

À deux doigts de l'enfer

« *There are some people trying to find out who/There are some people trying to find out why* », chante Nick Cave dans *Hand of God*, qui aurait offert une bande-son parfaite à ce roman puissamment gothique. « *Tu appartiens désormais à la main de Dieu. Et la main de Dieu est couverte de sang* », énonce une voix au téléphone. Deux hommes, un commanditaire invisible, une mystérieuse mission, « *pas de place pour la morale* », et puis, très vite, une vieille dame frappée de démence, un loup, des corps ensanglantés, un carnage. « *La nuit était bizarre* », et comment ! Une petite fille muette se tient là. Qui est-elle ? Que faire d'elle ? Bientôt, une femme entre dans la danse, qui entend la protéger… Les éléments, doucement, s'agencent ; des choix à accepter, des zones d'ombre à dissiper. Bien sûr, on ne saura, on ne comprendra pas tout, sinon qu'il faut fuir, toujours. Débordant de visions et de symboles, *La Main sanglante de Dieu*, dernier texte de Michael Farris Smith, d'un mysticisme échevelé, se dévoile par fragments, par révélations ; il raconte moins une histoire qu'il ne la laisse émerger, tel un rêve que l'écriture, peu à peu, rendrait tangible. ■

Fabrice Colin

Double fond

Si les polars grand public sont affaire de formule, Joseph Macé-Scaron a trouvé la sienne : intrigues qui frôlent le fantastique, attention à l'histoire des lieux (ici Lyon), duo d'enquêteurs complémentaires (la chartiste Paule et le gendarme Guillaume qui abordent là leur quatrième affaire). Ajoutez un art d'étourdir le lecteur sous les éléments disparates pour mieux le surprendre à la fin et un regard marqué par un conservatisme de bon aloi, et vous comprendrez pourquoi la série a trouvé le succès. *Les Remplacés* devrait le confirmer : il repose sur la même formule, sophistiquée et intensifiée, et s'attaque à un thème dont on sait, depuis Stevenson et Dostoïevski, qu'il porte en lui angoisse et folie. Il s'ouvre sur la découverte d'un mannequin placé dans le cercueil d'un suicidé de 22 ans – celui-ci était le fils d'un fameux juge lyonnais et vivait hanté par cette question du double, qu'il avait de bonnes raisons d'éprouver dans sa chair. Bientôt, un brelan de cadavres complète cette paire désassortie – auquel il faut ajouter une psy sauvagement découpée, des pistes qui tendent vers la Turquie et de brillants seconds rôles L'ensemble aboutit à un excellent divertissement doublé d'un panorama sévère de la France d'aujourd'hui, portée sur les spiritualités de pacotille, semée de zones de non-droit et maillée par les mafias. ■

Alexis Brocas

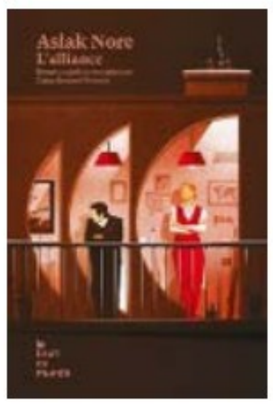
Noces de sang

Troisième volet d'une saga politico-familiale à part, *L'Alliance* du Norvégien Aslak Nore en est aussi le meilleur. Neuf ans ont passé dans la vie de Sverre Falck et d'Ingeborg Johnsen. Nous avions vu naître leur idylle, nous les retrouvons fiancés, avec deux enfants, et s'apprêtant à se marier. C'est l'un des sens du titre de ce dernier volume de la série Falck. Sverre l'ambitieux a enfin pris la tête de la fondation familiale Saga ; en fait une société d'armateurs au passé trouble. Quant à Ingeborg, elle vient d'être nommée ministre de la Défense, la plus jeune du royaume depuis des lustres ! Commencé en rose, *Alliance* vire rapidement au mauve : vous aurez saisi que le mariage engendrerait des conflits d'intérêts. En outre, cette histoire débute à peine que la fille au pair du couple, venue d'Ukraine, est tuée après avoir découvert une arme russe dans la propriété de la ministre. Si les deux premiers volets mêlaient la fresque familiale au thriller d'espionnage, celui-ci ajoute plusieurs dimensions d'autant plus saisissantes qu'elles sont actuelles : faiblesse d'un pays membre de l'Otan mais pas de l'UE, liens entre les Falck et la Russie, agents doubles de tous les pays (jusque chez les Falck, toujours eux), amours trahis, vie publique et vices privés. Rusé et captivant. ■

Hubert Artus

★★★★☆
LA MAIN SANGLANTE DE DIEU [LAY YOUR ARMOR DOWN]
MICHAEL FARRIS SMITH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JULIANE NIVELT, 304 P., GALLMEISTER, 23,90 €

★★★★☆
LES REMPLACÉS
JOSEPH MACÉ-SCARON
348 P., PRESSES DE LA CITÉ, 22 €



★★★★☆
L'ALLIANCE [ALLIANSEN]
ASLAK NORE
TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER, 448 P., LE BRUIT DU MONDE, 25 €

DR/GALLMEISTER – H. ASSOULINE/PRESSES DE LA CITÉ - LEONOR LUMINEAU/HANS LUCAS/LE BRUIT DU MONDE

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★☆

LE CYCLE DE SYFFE (T. 4). LA MAISON DES VEILLEURS

PATRICK K. DEWDNEY

784 P., FOLIO FANTASY, 11 €

En attendant le nouveau tome de la saga de fantasy française la plus ambitieuse du moment, sa publication en poche permet aux aficionados de ronger leurs freins et aux profanes de découvrir un univers à couper le souffle. On y suit les aventures de Syffe, adolescent sans famille, survivant des guerres civiles, des épidémies et des forces maléfiques qui s'abattent sur les « Primautés de Brune ». Une langue, un propos, une histoire. Du grand art ! **Léonard Desbrières**

★★★☆☆

ROYAUME EN PÉRIL

THOMAS D. LEE

592 P., SATELLITES, 13 €

Spécialiste des légendes arthuriennes, Thomas D. Lee imagine un roman audacieux, foutraque et jubilatoire à mi-chemin entre la SF et la fantasy. Depuis des siècles, Keu, le frère adoptif du roi Arthur, est ressuscité avec ses chevaliers chaque fois que le royaume d'Angleterre est en péril. De la guerre de Cent Ans à celle des Malouines, ils ont toujours répondu présent. Mais cette fois, c'est la ruine de tout le pays qui menace, ravagé par une crise économique, politique, climatique et… un dragon. **L.D.**

★★★★☆

MON TRAVAIL N'EST PAS TERMINÉ

THOMAS LIGOTTI

292 P., RIVAGES POCHE, 9 €

Les éditions Rivages ont eu l'excellente idée de republier en poche l'œuvre de Thomas Ligotti, écrivain américain méconnu en France, monstre sacré de l'horreur, désigné par ses pairs comme le plus fidèle héritier de Lovecraft. Après *Chants du cauchemar et de la nuit* l'année dernière, place à *Mon travail n'est pas terminé*, se composant d'un court roman, suivi de deux nouvelles sur le monde cruel de l'entreprise. Violent, complètement barré. Une charge impitoyable contre nos sociétés ultracapitalistes aliénées. **L.D**

J. R. DOS SANTOS

Des espions dans les esprits

Le nouvel opus de la saga aux millions de lecteurs nous plonge dans les zones les plus troubles de la conscience.

Quelle histoire, aux frontières du réel, le « Dan Brown portugais » José Rodrigues dos Santos est-il encore allé dénicher pour écrire ce *Sixième Sens,* nouvel opus de sa saga aux millions de lecteurs, suivant les aventures du cryptologue Tomás Noronha ? L'ancien reporter de guerre et présentateur star du journal de 20 heures a le don pour flairer les bons sujets. Après le mystère de la clé de Salomon, ou encore le signal Wow ! qui, en 1977, fut interprété comme un message extraterrestre, il s'inspire cette fois des programmes secrets mis en œuvre par la CIA, le projet Bluebird ou MK-Ultra – des expériences illégales sur le contrôle mental au moyen de drogues hallucinogènes, comme la psilocybine ou le LSD. À Lisbonne, un homme est retrouvé mort, défenestré de sa chambre d'hôtel. Il s'agit de Kurt Weilmann, agent chargé de recherche dans le domaine des nouvelles technologies à usage militaire. Sur son

bureau, le nom de Tomás Noronha. Le début pour notre héros d'une enquête sur les traces d'un fantasme millénaire : le pouvoir de manipulation de l'esprit. Comme toujours chez Dos Santos, les ficelles sont grosses et le trait appuyé. Son antagoniste, un agent chinois fan de Bruce Lee et de Confucius, frôle sévèrement la caricature. Malgré cela, le livre passionne par son érudition et les connaissances qu'il distille sur le cerveau humain, les portes de la perception. Un bon voyage qui manque d'un zeste de fiction. ■

Léonard Desbrières

★★☆☆☆

LE SIXIÈME SENS [O SEXTO SENTIDO]

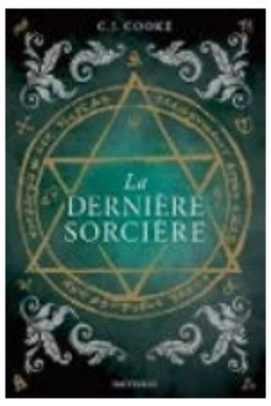
J.R. DOS SANTOS

TRADUIT DU PORTUGAIS PAR CATHERINE LETERRIER, 480 P., HERVÉ CHOPIN, 22,50 €

Formule fatale

Après *Les Sorcières du phare*, l'écrivaine irlandaise C. J. Cooke est de retour pour explorer un nouveau prisme historique autour de ces figures mystiques. *La Dernière Sorcière* porte macabrement bien son titre puisque le roman s'inspire de l'histoire réelle d'Helena Scheuberin. Le procès de cette Autrichienne accusée d'avoir pratiqué la sorcellerie et causé la mort d'un valet sera le déclencheur des chasses aux sorcières à travers l'Europe. Ainsi, en 1485, la protagoniste fréquente les milieux cossus, tout juste mariée à un riche bourgeois. Néanmoins, lorsque la mort de ce valet ébranle son quotidien, l'inquisiteur Heinrich Kramer l'emprisonne avec d'autres femmes accusées, elles aussi, de tous les maux. Vouées à être brûlées vives, les frondeuses découvrent dans leur cellule un artefact d'une puissance inquiétante : une étrange main tranchée. Tentant de l'utiliser pour s'échapper, elles se heurtent à la violence de leur trouvaille, qui n'est pas prête à leur faire le moindre cadeau. Le texte illustre avec intelligence et efficacité la frontière ténue entre le roman historique et le roman gothique, tout en réhabilitant la figure de la sorcière véritable. ■

Marie Jouvin



★★★☆☆

LA DERNIÈRE SORCIÈRE [THE LAST WITCH]

C.J. COOKE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR LOUISE MALAGOLI, 396 P., HAUTEVILLE, 19,95 €

PAU STORCH/HERVÉ CHOPIN

LAURENT MANTESE

Il refait le mythe

Après s'être emparé de *Conan le Barbare* dans un ouvrage monumental, l'auteur s'attaque à l'*Odyssée*.

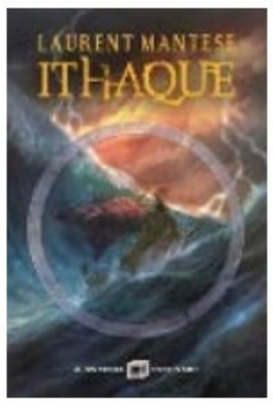
LAURENT MANTESE/ALBIN MICHEL IMAGINAIRE,

La rencontre entre Laurent Mantese, prof de philo toulousain, 50 ans, reconverti en écrivain, et le grand public a eu lieu en 2024, au moment de la publication de *La Sonde et la Taille*. Un pari fou transformé en coup de maître : offrir une dernière aventure à une icône de la pop culture, Conan le Barbare, le héros imaginé par Robert E. Howard. Dans une ambiance poisseuse et décadente, avec une poésie baroque mais brutale, Laurent Mantese s'était amusé à dessiner un Conan vieillissant, affaibli, déjouant les attentes de la virilité, cherchant par tous les moyens à repousser la mort pour transmettre son héritage. Un roman magistral qui nous avait laissé des images plein la tête, redéfinissant au passage les contours d'un mythe fantasmé par le réalisateur John Milius dans son opéra grandiose, avec un Arnold Schwarzenegger tout en muscle. La lecture de son nouveau roman, premier tome d'un diptyque intitulé *Ithaque* dont la suite est prévue en 2027, confirme notre intuition d'alors. Laurent Mantese n'aime rien de moins que faire vaciller les statues de nos idoles. Ou disons plutôt qu'il se plaît à en offrir une nouvelle perception, une autre perspective. Son sujet d'étude cette fois ? Tout simplement le héros originel, Ulysse, et à travers lui, l'*Odyssée*, monument inaugural de l'histoire de la littérature.

LE HÉROS EN QUESTION

À partir d'un épisode souvent passé sous silence alors même qu'il s'agit de la première étape du long voyage – le massacre des Cicones, lors duquel Ulysse ordonna à ses soldats le sac de la ville d'Ismaros, tuant, violant, volant jusqu'à l'ivresse –, Laurent Mantese nous propose de refaire le périple jusqu'à Ithaque en donnant également la parole à ceux dont l'existence fut bouleversée, souvent pour le pire, par la rencontre avec le roi guerrier, au premier rang desquels le cyclope Polyphème, injustement passé à la postérité comme une stupide monstruosité.

Fort d'un immense travail littéraire sur la langue comme sur le récit, l'*Odyssée* se dévoile sous un nouveau jour, dans une épopée à couper le souffle qui questionne comme rarement la figure du héros. Des êtres plus complexes qu'on veut bien le dire, qui forgent leur légende non pas parce qu'ils sont des modèles de perfection mais parce que, plus que tout autre, ils se débattent avec leurs faiblesses, leurs vices et leurs malédictions. ■ **L.D**



★★★★★
ITHAQUE
LAURENT MANTESE
416 P., ALBIN MICHEL IMAGINAIRE, 22,90 €

Coincée avec Ludwig !

À cheval entre la comédie romantique et la new romance, le premier roman de Garance Orson pourrait bien donner des idées à certains lecteurs motivés. *Le Mariage archi-faux de Ludwig et Maëlle* prend corps à Champigny-sur-Poitou. La protagoniste éponyme ne rêve que d'une chose : quitter son village pour mener la grande vie. Pour cela, elle décide d'envoyer de faux faire-part de mariage à des influenceurs de renom, espérant qu'ils lui répondront, confus de ne pouvoir venir, accompagnant leurs excuses d'un présent qu'elle imagine très onéreux. Un plan qui aurait pu s'avérer efficace si Zoe Kalloway, immense star des réseaux sociaux, n'avait pas accepté l'invitation. Maëlle n'a alors d'autre choix que d'épouser réellement Ludwig, son meilleur ami et complice dans cette supercherie, et d'organiser toute la cérémonie « *comme si c'était vrai* ». Ainsi qu'on peut l'imaginer, *Le Mariage archi-faux de Ludwig et Maëlle* n'est pas un long fleuve tranquille, et le pseudo-couple pourrait bien se prendre au jeu sans même s'en apercevoir. Le premier roman de la jeune écrivaine française apparaît déjà très abouti, tant du côté de l'intrigue que par son sens de l'humour, absolument délicieux et à toute épreuve. Les nostalgiques y retrouveront volontiers une touche de Bridget Jones, avec un petit diable sur l'épaule. ■ **M.J.**

★★★☆☆
LE MARIAGE ARCHI-FAUX DE LUDWIG & MAËLLE
GARANCE ORSON
512 P., HUGO POCHE, 8,90 €

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
UNE VIE PAISIBLE…
SWANN MERALLI, JOP
120 P., DARGAUD, 22,50 €

Une histoire simple, directe et sensible dessinée tout en rondeur et en couleurs : Denis, retraité et pêcheur, recueille un bébé par hasard alors qu'il taquinait l'hameçon. Voilà que le vieux bougon laisse transpirer un cœur gros comme ça. Le scénario de Swann Meralli est rapide et attachant, le trait de Jop s'accorde parfaitement à cette histoire en forme de mélo familial. Ici, la bande dessinée se fait conteuse, sans rien asséner du tout, et c'est aussi très agréable. E.L.

★★★☆☆
SUMO GIRL
GUILLAUME SCAILLET, LÉA HYBRE
176 P., SARBACANE, 24 €

Sujet très original pour cette première BD écrite par Guillaume Scaillet, scénariste de cinéma : Mathilde, lycéenne parisienne, rêve de devenir championne de… sumo ! Pas facile de convaincre ses parents de préférer les combats aux cours de lycée. À partir de cette trame, le récit joue sur plusieurs registres : les secrets familiaux mis au jour, la quête d'identité, les affres de l'adolescence… Le dessin vif et coloré de Léa Hybre s'emploie à donner à toutes ces péripéties le plaisir de lecture nécessaire. E.L.

★★★☆☆
DERNIÈRE AUBE
ATTILA FUTAKI, JÉRÉMIE GUEZ
160 P., DUPUIS, 25 €

Jérémie Guez est un grand amateur de polar et il le montre à chacun de ses films (*Bluebird*). Également scénariste de BD (*Largo Winch,* tome 25), il y met sa patte et son univers, comme dans cette *Dernière aube,* l'histoire d'un ex-tueur de la mafia chargé de retrouver une gamine, disparue à La Nouvelle-Orléans. Rien de forcément nouveau sous le soleil noir, mais une série B efficace mise en cases avec fermeté par Attila Futaki, au découpage évidemment très cinématographique. E.L.

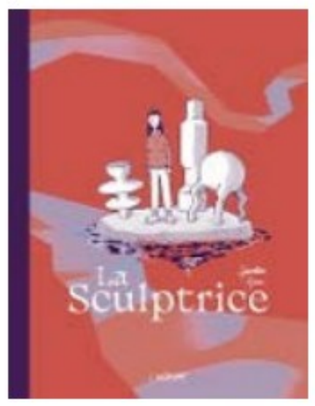
QUENTIN VIJOUX

Le non-sens de la vie

Dessin minimaliste, histoire absurde, humour à tous les étages : c'est le menu de cette *Sculptrice* qui surprend à chaque page. On aurait même envie d'en reprendre encore un peu…

Toujours soutenir l'humour. Surtout quand il prend des allures absurdes, subtiles et décalées, ce qui est plutôt rare dans le neuvième art. D'autant que cette *Sculptrice* est dessinée avec discrétion, ce qui n'empêche pas la précision. En fait, Quentin Vijoux trouve immédiatement le bon tempo et le juste trait pour raconter cette histoire qui démarre sur des rails classiques avant de bifurquer, à chaque page, en des lieux surprenants et très souriants. Coline est une jeune sculptrice, pas vraiment reconnue ni même très imaginative, qui se rend à l'exposition d'une ancienne amie, Sigrid qui, elle, fait un tabac. Et l'on se demande bien pourquoi puisque ses œuvres d'un seul bloc sont censées raconter mille événements quand personne n'en voit un seul…

Sur cette base déjà étrange, Quentin Vijoux déroule le fil d'une intrigue nonsensique que les Monty Python auraient sans doute appréciée. Parce que ce genre de récit oblige à une certaine logique sans faille et que l'auteur s'y tient à merveille. Rien ne va dans ce qu'affronte Coline (c'est évidemment le bazar dans sa vie) alors que tout flirte avec le réalisme le plus banal. C'est très drôle. Comme le dessin minimaliste de Quentin Vijoux qui accumule les détails, joue de simples couleurs primaires, s'affranchit des cases, utilise les décors à bon escient. Au bout du bout, cette Coline, qu'on imagine cousine de Philémon, le personnage imaginé par Fred, mériterait qu'on la suive dans d'autres aventures. D'ailleurs, pourquoi le toit de la clinique dépasse-t-il de l'eau ? ■ **Éric Libiot**



★★★★☆
LA SCULPTRICE
QUENTIN VIJOUX
144 P., L'AGRUME, 22 €

QUENTIN VIJOUX/L'AGRUME 2026

SHINOA

Cœurs en équilibre

Avec un trait délicat, *Constellations cruelles* raconte l'impossible équilibre entre amour, amitié et loyauté.

Il y a des mangas qui vous happent par leur intrigue, d'autres par leur univers. *Constellations cruelles* séduit d'abord par son atmosphère. Le trait de Shinoa enveloppe le lecteur dans une forme de mélancolie où les regards comptent davantage que les mots. Une douceur trompeuse, car sous cette surface cotonneuse se cache une dissection lucide des relations humaines et des sentiments amoureux.

Fuyuki, Eri et Kyô sont amis depuis l'enfance. À l'université, leur équilibre vacille lorsque Kyô déclare sa flamme à Eri. Celle-ci accepte de sortir avec lui, tandis que Fuyuki tait les sentiments qu'elle nourrit depuis longtemps pour son amie. Dès lors, chacun tente de préserver ce qui les unit, quitte à prendre les mauvaises décisions.

C'est toute la force de ce premier tome. Shinoa ne raconte pas simplement une romance homosexuelle. Ce sont les zones grises qui séparent l'amitié de l'amour qui l'intéressent, les liens de dépendance affective, le besoin parfois dévorant d'être la priorité de quelqu'un. Les non-dits s'accumulent, les maladresses aussi, et le lecteur assiste avec une fascination teintée d'inquiétude à la lente dérive de personnages qui peinent à comprendre leurs propres émotions.

Prépubliée au Japon en 2023, cette série en cinq volumes confirme le flair des éditions Akata pour les récits LGBT+ exigeants. ■ **Mathieu Charrier**

★★★☆☆
CONSTELLATIONS CRUELLES (T. 1)
SHINOA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR MIYAKO SLOCOMBE, 196 P., AKATA, 8,30 €

À l'Ouest, du nouveau

Dans un Ouest rétrofuturiste où les motos ont remplacé les chevaux et les tanks, les diligences, Jim traîne le cercueil de son père, le terrible desperado M. Godspeed, dans l'espoir de prouver sa valeur et d'intégrer une prestigieuse école de marshals, laquelle dissimulerait un colt à la puissance légendaire. Hommage tonitruant au western et baigné dans une ambiance steampunk très réussie, *The Marshal King* de Boichi multiplie poses iconiques et clins d'œil au genre avec un plaisir non dissimulé. À la lisière entre *Django* et *Devil May Cry*, *The Marshal King* est une très belle surprise. ■ **Ilan Ferry**

★★★★☆
THE MARSHAL KING
BOICHI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR ARNAUD DELAGE, 208 P., DOKI-DOKI, 7,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er JUILLET.

SHINOA/AKATA 2026

3 RAISONS DE DÉCOURIR

LA FIANCÉE DU CLAN KYOUGANE D'ANJU HINO

Une intrigue captivante
Le point de départ est efficace : le jour de ses noces, Kuro, jeune exorciste, découvre que les chefs de son clan sacrifient depuis des générations leurs épouses à un démon-renard. Lorsqu'il tente de briser ce cycle, l'esprit de la créature se réfugie dans le corps de sa jeune femme. Dès lors, le couple se retrouve uni par une malédiction qui transforme ce qui pouvait apparaître comme une simple romance en aventure fantastique.

Du folklore japonais
Fan de *Kenshin le Vagabond*, Anju Hino nourrit son récit de sa passion pour l'histoire japonaise, le kendo et l'iaido. Exorcistes, clans rivaux, démons inspirés du folklore nippon et créatures cauchemardesques composent un univers dépaysant. Le dessin excelle aussi bien dans les affrontements au sabre que dans la mise en scène d'un bestiaire inquiétant.

Une romance décalée
Sous ses airs de récit d'action, *La Fiancée du clan Kyougane* est aussi une comédie romantique réussie. L'austère Kuro et l'infatigable Fuyu forment un duo attachant dont les échanges font souvent mouche. Entre humour, tendresse et moments plus sombres, le manga trouve un équilibre qui le rend difficile à lâcher. Avec son mélange de fantasy historique, d'action, de romance et d'humour, *La Fiancée du clan Kyougane* s'impose comme l'une des belles surprises manga de l'été. Son succès précoce au Japon n'a rien d'étonnant. **M.C.**

★★★☆☆
LA FIANCÉE DU CLAN KYOUGANE (T. 1)
ANJU HINO
TRADUIT DU JAPONAIS PAR GAËLLE RUEL, 230 P., KI-OON, 7,95 €

ALEXANDRE DUMAS ▪ GATIEN COURTILZ DE SANDRAS

Le feuilleton continue

La publication d'un album et du « Cycle des Valois » en Pléiade, comme la réédition des *Mémoires de d'Artagnan* remettent Alexandre Dumas sous les feux de la rampe.

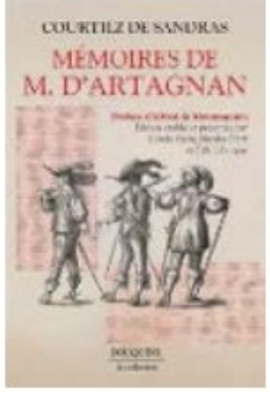
Quoi de neuf? Dumas. Avec une régularité de métronome, le cinéma et la télévision semblent redécouvrir le génie du romancier. Les adaptations ciné ou télé des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo* ont relancé ce qui est devenu, avec *Les Misérables,* la plus solide « franchise » littéraire de notre cinéma. L'édition pouvait-elle rester en marge? Non, bien sûr, et elle nous offre plusieurs raisons de nous réjouir. Avec le maître d'abord, auquel la Pléiade consacre à la fois son album annuel et une réédition en deux volumes d'un de ses cycles les plus fameux, « Les Valois » (*La Reine Margot*, *La Dame de Monsoreau* et *Les Quarante-cinq*). Écrits entre 1845 et 1847, publiés en feuilleton dans les journaux *La Presse* puis *Le Constitutionnel*, les trois romans prennent pour cadre les guerres de Religion et le règne des derniers Valois, Charles IX et Henri III. Cette édition, orchestrée par l'enseignant-chercheur Sylvain Ledda, reprend d'ailleurs le texte et le chapitrage des feuilletons d'origine, les éditeurs successifs de Dumas ayant eu tendance à lisser ses textes par la suite, lui-même ne jetant plus dessus après parution qu'un regard distrait. Ce choix met en valeur, au-delà de sa rapidité, la violence extrême. Les volumes de La Pléiade se signalant beaucoup par leurs ajouts et leurs dossiers, on notera dans cette édition en deux tomes, au-delà de l'habituel appareil critique, le plan et des extraits des suites des *Quarante-cinq*, prolongés par d'autres écrivains, et une passionnante analyse des rapports entre Dumas et son plus célèbre collaborateur, Auguste Maquet, dont le travail paraît largement dépasser celui de simple documentaliste pour être parfois un coauteur, même si le génie d'Alexandre a généralement le dernier mot. Ce *Cycle des Valois* s'accompagne du traditionnel album annuel de la collection qui, sous la plume érudite et vivante de Julie Anselmini, nous aide à nous tracer un chemin dans l'œuvre immense de Dumas et les très nombreux romans moins connus que ses fameux cycles.

À LA SOURCE DU MYTHE

Une autre réédition précieuse sort presque en même temps que ces « Valois ». Littérairement moins éblouissante, elle est plus rare et passionnante car à la source du mythe Dumas. Signées par Gatien Courtilz de Sandras (1644-1712), ancien mousquetaire qui a sans doute pu côtoyer son héros et écrivain aussi oublié que prolifique, *Les Mémoires de Monsieur d'Artagnan* ont inspiré à Dumas son plus célèbre héros. Charles de Batz-Castemore, comte de d'Artagnan, né en 1611 à Lupiac, a bien été recruté par la compagnie, qu'il est allé rejoindre très vite à Paris. Est-ce à dire que ces « Mémoires » apocryphes sont une réelle biographie? Non, bien sûr. Courtilz de Sandras a, déjà, transformé, enjolivé, héroïsé, mêlé à des rencontres de fiction la vie aventureuse de son héros. On s'amusera aussi à repérer les transpositions dumasiennes: Athos, Porthos et Aramis qui font un petit tour de scène avant de progressivement s'effacer, et une certaine Miledi qui préfigure la figure légendaire de Milady de Winter… Et on se régalera d'un récit qui, s'il n'a pas le génie du maître, reste un captivant roman d'aventures et un jeu excitant entre réel et fiction. ■

Hubert Prolongeau

★★★★★
LE CYCLE DES VALOIS
ALEXANDRE DUMAS
2720 P., LA PLÉIADE, 136 €



★★★☆☆
MÉMOIRES DE MONSIEUR D'ARTAGNAN
GATIEN COURTILZ DE SANDRAS
1344 P., BOUQUINS, 36 €

MUSEUM OF FINE ARTS, HOUSTON

Polar d'époque

Tristan Bernard a touché à tous les genres, y compris à ce qu'on n'appelait pas encore le roman policier. En 1912, il publie chez Ollendorff *Mathilde et ses mitaines*, une histoire criminelle située dans le Paris de l'époque. Une agression nocturne a lieu sous les fenêtres de Firmin, étudiant en droit. Il se porte au secours de la victime, une jolie jeune femme dont il tombe aussitôt amoureux. Le lendemain, craignant qu'elle soit menacée par une bande de voyous (des « apaches », comme on disait alors !), il va chercher de l'aide auprès de l'inspecteur Gourgeot de la Sûreté, vieil ami de ses parents, originaire comme eux de la Haute-Saône. Mais c'est avec l'épouse de Gourgeot, la très futée Mathilde, débrouillarde et pimpante, que Firmin mènera l'enquête : un premier rôle féminin inattendu, qui confère une touche de modernité à ce petit polar d'époque, sorte de cosy mystery féministe avant l'heure ! Devenu un classique du genre, dynamique et entraînant malgré quelques longueurs sur la fin, l'ouvrage sera régulièrement réédité au fil des décennies, jusqu'aux années 1980. François Billetdoux en tirera même en 1957 un épisode des *Maîtres du mystère*, l'émission culte de la RTF, à écouter sur le site de l'INA après avoir lu ou relu le livre. ■ **Bernard Quiriny**

En toutes lettres

Pendant cinquante ans, l'éditeur et écrivain Jean Paulhan (1884-1968) aura été une véritable éminence grise, tissant des liens avec tous les acteurs de la République des lettres. En témoignent les nombreuses correspondances – avec Éluard, Jouhandeau, Catherine Pozzi, Drieu la Rochelle, Mauriac et bien d'autres – publiées année après année, le plus souvent aux Éditions Claire Paulhan. Après ses échanges avec Jacques Rivière, dont il fut le collaborateur à la tête de *La Nouvelle Revue française* après la guerre, avant de lui succéder, paraît une correspondance bien plus inattendue : celle qu'il entretint avec le grand poète allemand Rainer Maria Rilke. Il l'avait rencontré en février 1925, lors de l'ultime séjour du poète à Paris, chez Baladine Klossowska, la mère de Pierre Klossowski et du peintre Balthus. On y lit la chronique de leurs échanges littéraires (c'est Paulhan qui accueillit, aux éditions de la NRF, les recueils *Vergers* et *Les Quatrains valaisans*, que Rilke écrivit en français) et celle de leur amitié au bord de l'abîme – Rilke sera emporté par sa leucémie en décembre 1926. Bien sûr, Paulhan lui rendra hommage dans la NRF… ■ **Robert Kopp**

DR/L'ARBRE VENGEUR - ÉDITIONS CLAIRE PAULHAN

★★★☆☆
MATHILDE ET SES MITAINES
TRISTAN BERNARD
280 P., L'ARBRE VENGEUR, 17,50 €

★★★★☆
CORRESPONDANCE 1925-1926
JEAN PAULHAN, RAINER MARIA RILKE
240 P., ÉDITIONS CLAIRE PAULHAN, 26 €

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★☆☆
CIORAN OU LE GAI DÉSESPOIR
ANCA VISDEI
544 P., POCKET, 11,90 €

Récompensé par le prix Goncourt de la biographie 2025, *Cioran ou le Gai désespoir* est la première biographie en français de l'auteur de *La Tentation d'exister*. Précise, loyale et distanciée, elle bat en brèche l'image d'Épinal de l'ermite atrabilaire et pointe sans concession les ambiguïtés idéologiques de Cioran, en particulier son antisémitisme. Un travail dense et passionnant, pour lequel l'autrice a exploité des documents en roumain, révélant ainsi la surveillance qu'exerçait sur lui la Securitate… B.Q.

★★★☆☆
RAYMOND ROUSSEL
MICHEL FOUCAULT
212 P., TEL GALLIMARD, 10 €

À la fin des années 1950, José Corti fait découvrir Raymond Roussel à Michel Foucault. Roussel, à l'époque, est largement inconnu, malgré les louanges des surréalistes. Fasciné, Foucault en tire un livre qui n'est pas un essai biographique mais une étude des jeux de langage chez l'auteur d'*Impressions d'Afrique*, *« non pas tellement une écriture automatique, mais la plus éveillée de toutes »*. Maintes fois réédité, ce classique est éclairé par la préface de Pierre Macherey, qui le resitue dans l'œuvre de Foucault. B.Q.

★★★☆☆
UN CONTE DE DEUX VILLES
CHARLES DICKENS
528 P., 10/18, 9,90 €

L'annonce du tournage d'une mini-série avec François Civil ramène sur les tables des nouveautés ce *Conte de deux villes* de Dickens, dans la traduction donnée en 1936 par Emmanuel Bove. Parue en 1859, cette saga est une chronique de la Révolution française, qui fascinait l'auteur. Parfois décrié – l'un des romans les moins dickensiens de Dickens, assure Sylvère Monod –, ce *Conte* n'en demeure pas moins l'une de ses œuvres les plus populaires. B.Q.

VIRGINIA WOOLF, VANESSA BELL

Ma bien chère sœur

La correspondance bouleversante d'une peintre et d'une écrivaine liées par le sang mais aussi par leur amour de l'art.

Avec sa couverture colorée inspirée des œuvres picturales de Vanessa Bell, ses reproductions de tableaux et de photographies anciennes, cette agréable édition des lettres échangées entre l'auteur de *Mrs Dalloway* et sa sœur fait plus que nous replonger dans le milieu qui a vu s'éveiller deux vocations artistiques. Leur correspondance, intitulée *Baisers du singe,* compose, ainsi que l'écrit si justement Cécile Wajsbrot dans sa préface, un chapitre inédit du *Journal* de Virginia Woolf. Voilà qui peut donner une idée de son importance. Ajoutons qu'elle s'étend sur une longue période : trente-sept années, qui vont de 1904 à 1941, quasi un demi-siècle secoué par l'atrocité de deux guerres mondiales. Si la grande histoire y est évoquée, ce sont évidemment les aventures plus égotistes des deux épistolières qui en font l'irremplaçable saveur. Si la première de ces lettres fait état des inquiétudes de Vanessa envers la santé de Virginia, déjà dépressive, la dernière, particulièrement émouvante, n'est autre qu'une sorte d'adieu. « *Je sens que je suis allée trop loin cette fois pour jamais revenir. Je suis certaine à présent de retomber dans la folie* », écrit Virginia en mars 1941, quelques jours seulement avant de se noyer en se jetant dans l'Ouse. Entre les deux, les amitiés, les enthousiasmes, les épreuves de la vie rapportés avec une délicatesse, un humour et un don d'observation exceptionnels. Car si la spontanéité et la sincérité caractérisent ces échanges, ils sont aussi le fruit d'une inspiration constante : Vanessa et Virginia, deux artistes à temps complet. ■

Serge Sanchez

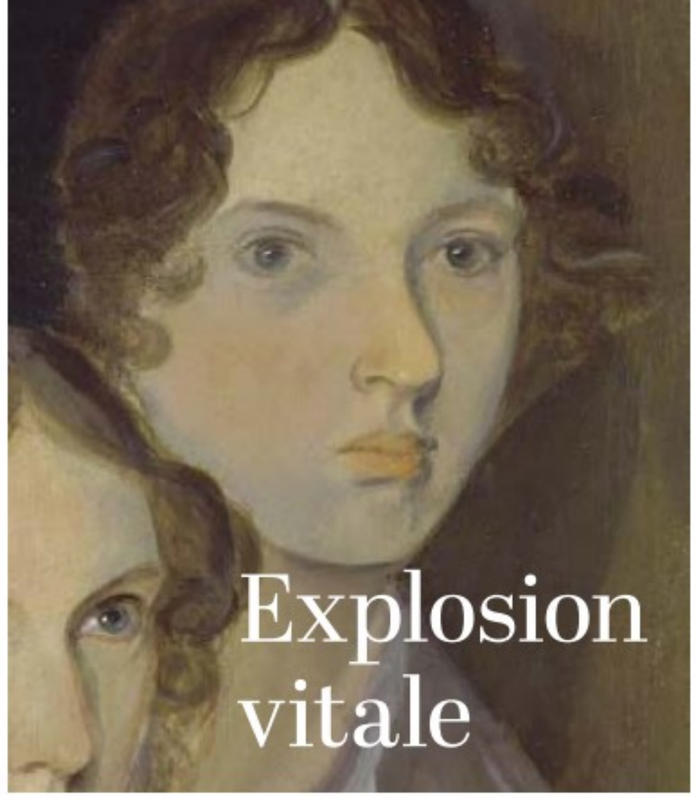
★★★★☆
BAISERS DU SINGE. CORRESPONDANCE
VIRGINIA WOOLF, VANESSA BELL
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CARINE BRATZLAVSKY ET ANNE-MARIE SMITH DI BIASIO, 640 P., QUAI VOLTAIRE, 36 €

Que vivent les Anciens !

N'en déplaise aux thuriféraires d'une modernité amnésique, étudier le grec et le latin n'est pas une « *fantaisie de dandy* », explique l'helléniste Caroline Fourgeaud-Laville dans *Humanités*, défense passionnante et passionnée de ces enseignements. Où elle rappelle que notre humanisme ne naît pas d'une pensée hors-sol mais de l'expérience d'auteurs éprouvés par la guerre – Eschyle, Sophocle, Socrate. Où elle pointe tout ce que la jeunesse gagne à étudier les Anciens, et éclaire quelques expériences pédagogiques enthousiasmantes (telle celle menée à la Schola Nova belge, où le latin est enseigné « *comme une langue vivante* »). Ceci tout en nous démontrant que ces « *langues dites mortes* » forment l'inconscient de nos langues modernes, que la culture antique demeure omniprésente dans l'imaginaire, et qu'elle tend à l'humanité entière un miroir universel, dont il serait absurde de se passer. ■

Alexis Brocas

★★★★☆
HUMANITÉS
CAROLINE FOURGEAUD-LAVILLE
240 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €



Avec cette publication, l'importance des *Hauts de Hurlevent* ne saurait plus nous faire oublier qu'Emily Brontë a écrit des poèmes, activité qu'elle cacha d'abord, y compris à ses proches, et dont elle ne parla jamais d'ailleurs qu'avec réticence. Ces *Cahiers de poèmes* sont portés par une inspiration qui va de l'extase au désenchantement. Ils viennent compléter l'idée que nous pouvions nous faire du tempérament d'une romancière hors du commun : n'oublions pas en effet qu'Emily avait une trentaine d'années seulement lorsqu'elle disparut en 1848, laissant après elle l'un des livres les plus miraculeusement audacieux de l'histoire littéraire. Bien entendu, ces poèmes peuvent aussi se lire comme une œuvre à part, même si l'on y retrouve des accents rappelant la sauvagerie sensuelle et le romantisme puissant du roman. « *Avec fracas dehors le vent grondait / Dans le ciel pâli de l'automne, / Froide et drue, la pluie qui tombait à flots / Parlait d'hivers de tempête proches* », écrivait-elle à 20 ans à peine. Ne doutant ni de sa vocation ni de ses dons littéraires, Emily est souvent traversée par le doute vis-à-vis de l'humanité. Mais si la mort, le désir contrarié, la détresse métaphysique hantent ses poèmes, ils sont toujours en prise avec la renaissance, ce mouvement de gestation perpétuelle intrinsèque au fonctionnement de la nature. L'hiver est imprégné par l'idée du printemps. Il annonce l'explosion vitale à venir. L'âme saisie face à l'ampleur et au mystère du renouvellement cosmique, Emily avait foi en une destinée. ■ **S.S.**

★★★★★
CAHIERS DE POÈMES
EMILY BRONTË
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CLAIRE MALROUX, 259 P., CORTI, 20 €

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY – NATIONAL PORTRAIT GALLERY

ENTRE LES LIGNES

MAZARINE M. PINGEOT

Une quête impossible

La vérité est attaquée de toutes parts, c'est même l'un des topoï de notre postmodernité. Ce « post » qui désormais la précède la fait chuter dans le relativisme le plus débridé, qu'on le nomme perspectivisme, subjectivisme ou plus simplement « *bullshit* », si l'on considère que les *alternative facts* de Trump et ses saillies aussi incongrues qu'indifférentes au réel sont les expressions paradigmatiques du régime de postvérité. Mais alors, que devient la vérité psychique ? D'aucuns la récupéreraient du côté du sujet, justement, lui accordant une foi aveugle, ce qui est une tentation psychanalytique, car il est impossible, selon Freud, de distinguer « *la vérité et la fiction investie d'affects* ». Y aurait-il alors un moyen de distinguer le vrai du faux, quelque chose qui s'appellerait par exemple une « *vérité historique* » ? Ce fut l'un des grands enjeux de la psychanalyse dès sa naissance : si le récit, même fictif, peut être l'objet d'une interprétation, il n'en demeure pas moins qu'il y a une différence entre le trauma vécu et le trauma fantasmé. Le problème est pourtant de taille :
car si Freud a fait de la psychanalyse une pratique dont le but est la quête de vérité, au moins d'une vérité intérieure, voire la résolution d'une énigme qui ne pourrait se trouver que dans les faits exhumés à la faveur de l'analyse, il fait planer une sorte d'incertitude entre la véracité du trauma et son fantasme, dès lors que les symptômes sont identiques.

La question se repose alors : l'analyse permet-elle de retrouver des faits réels derrière la névrose ? Est-ce là sa vocation ? ou celle de soigner le patient indépendamment du réel : mais peut-on être soigné indépendamment du réel, et celui-ci ne doit-il pas retrouver à un moment ou à un autre ses droits ? La vérité est-elle à chercher du côté de la narration ? Toute narration permet de reconfigurer des éléments épars, et parfois de produire de la vérité, mais peut-elle le faire indépendamment du réel ? Dans les récits sur la Shoah, la question s'est posée de savoir s'il était permis de fictionnaliser, ou si la fiction n'était pas la seule voie d'accès à ce réel non racontable. Comment arbitrer ? Si la vérité historique est essentielle, est-elle vraiment incompatible avec la vérité narrative ? Et si la première fait défaut, la seconde peut-elle s'y substituer ? Que signifie la vérité de l'histoire ? Une histoire investie d'affects ? La fiction serait alors aussi réelle que la vérité ? Une histoire corroborée par des traces matérielles ? Or « *trouver "la" vérité de son histoire est toujours un enjeu vital, et pas seulement quand le silence ou les histoires peuvent en barrer l'accès* », écrit Isée Bernateau. Kafka identifie la difficulté lorsqu'il écrit à Milena, qu'« *il est difficile de dire la vérité, car il n'y en a qu'une, mais elle est vivante, et a donc un visage qui change avec sa vie* ».

COMMENT RECONNAÎTRE DERRIÈRE LES MASQUES LA VÉRITÉ ?

Comment reconnaître derrière les masques la vérité ? Et qui détient la vérité d'une histoire ? Cela pourrait se poser également à propos d'un roman, raison pour laquelle la littérature est souvent convoquée par les psychanalystes, de Melville à Zola en passant par Philip Roth. Si la fiction recèle une vérité, elle se situe paradoxalement à l'opposé du « vraisemblable », faux ami du vrai, à tel point que la vérité doit emprunter « *des voies complexes pour déjouer les tours du vraisemblable, du manifeste ou du séduisant* ». La vérité serait donc une quête, mais une quête impossible : si « *la relation psychanalytique est fondée sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire la reconnaissance de la réalité* » et « *qu'elle exclut tout faux-semblant* », écrit Freud, elle est aussi impossible à satisfaire. Faut-il pour autant l'abandonner, comme nous y invite notre époque ? *La Vérité de l'histoire* répond avec force que non, il en va de notre vie psychique. ■

AUDREY SOVIGNET

★★★★☆
LA VÉRITÉ DE L'HISTOIRE
ISÉE BERNATEAU, LAURENCE KAHN (DIR.)
160 P., PUF, 16 €

MARIA POURCHET ▪ GRÉGOIRE BOUILLIER

Gary et Lupin, des compagnons de saison

Les éditions des Équateurs déclinent en poche, avec succès, leurs séries diffusées sur France Inter approchant au plus près les grandes figures littéraires. En voici deux, pour ces vacances, qui révèlent mille visages et aventures: *Un été avec Romain Gary*, de Maria Pourchet, et *Un printemps avec Arsène Lupin*, de Grégoire Bouillier.

Comment s'acclimater, se rapprocher des génies, des grands noms et autres immanquables ? C'est toute l'ambition des déclinaisons saisonnières que nous offrent les éditions des Équateurs, à travers leur collection poche, « Parallèles ». Adaptations, par leurs auteurs, de superbes séries radiophoniques diffusées sur France Inter, les livres « Un été avec » se lisent à la fois comme une introduction et comme un hommage (on trouve désormais un ouvrage « Un hiver avec » et un autre « Un printemps avec », nous y reviendrons).

Nous nous sommes saisis des titres les plus récents. D'abord, d'*Un été avec Romain Gary*, par la romancière Maria Pourchet, garyenne revendiquée, série de missives qu'elle adressa par les ondes à l'écrivain durant l'été 2024. « *Gary, je vous aime* », déclare-t-elle de but en blanc dès la première lettre. Mais Pourchet n'est pas une groupie: « *De vous je n'aime pas tout,* détaille-t-elle un peu plus loin. *[…] Je vous imagine un peu radin et je réprouve une grande partie de votre garde-robe, et je n'aime pas vos films.* » Entre ces deux déclarations, il y a un coup de foudre, en tombant sur le Folio des *Enchanteurs*, l'admiration de la romancière (« *Vous avez porté l'humour à son point d'incandescence* »), et son adhésion à une forme de « *vérité romanesque* » contre la « *vérité administrative* » dont Gary fera montre toute sa vie. Maria Pourchet décrit la trajectoire d'un garçon juif dans une Europe antisémite, qui s'invente pour survivre. Elle égrène : Lucien Brûlard, Shatan Bogat, Fosco Sinibaldi, Émile Ajar… Chez Romain Gary, les pseudonymes pour échapper à la mort ouvrent sur autant d'existences. Cosmopolite par nécessité mais français par amour, entré dans l'armée de l'air, il traverse le conflit mondial avec deux verbes, « *Bombarder. Écrire* », puis devient diplomate. Écrivain inclassable aussi, à une époque où il faut choisir son camp : « *Les existentialistes vous méprisent, les communistes vous détestent* », constate l'autrice. Qu'à cela ne tienne, paraîtront *Les Racines du ciel* (1956), récompensé du prix Goncourt, *La Promesse de l'aube* (1960) et, plus tard, *La Vie devant soi*, sous le nom d'Émile Ajar, qui lui permet de rafler le Goncourt une seconde fois. L'histoire est connue, mais en s'adressant ainsi à Gary, Maria Pourchet nous fait entrer en empathie avec lui et nous donne à comprendre l'une des plus énigmatiques figures de la littérature du XXe siècle.

AVEC LUI, TOUT EST GRANDIOSE

Le climat est tout autre dans *Un printemps avec Arsène Lupin*, de Grégoire Bouillier, à la fois ludique et savant. Déclinaison printanière de la collection, que l'on peut toutefois déguster en plein soleil d'été.

MARIE ROUGE/PASCO&CO - ÉQUATEURS

Tout part de la fabrique d'Arsène Lupin par Maurice Leblanc dans la première décennie du siècle dernier. Pour répondre *« à la demande d'un public avide de mystère et d'aventure »,* Leblanc s'inspire notamment de figures populaires, comme celle de Sherlock Holmes, tout en se le figurant typiquement de chez nous, *« incarnant l'esprit français de ruse et d'élégance ».* Mais il y a aussi un ressort de fascination, laquelle créera l'addiction des lecteurs : Lupin est dès le début pensé comme un personnage ambigu, oscillant entre bien et mal. On veut savoir qui il est vraiment.

Anarchiste, Arsène Lupin ? Certainement, mais élégant avant tout. *« Mondain,* détaille Grégoire Bouillier, *il fréquente "la société la plus choisie" et voyage évidemment en première classe. »* Légèrement mégalomane, il n'a aucune limite. Avec lui, tout est grandiose mais tout est inquiétant. Dans *L'Aiguille creuse*, il revendique l'héritage des rois de France, et dans *813*, il cherche à faire de sa fille la princesse d'un État germanique… Défiant les conventions et les autorités, organisant des cambriolages depuis sa cellule de la prison de la Santé, cette icône populaire fait tant parler d'elle qu'il sera bientôt question d'adaptations théâtrales. *« Le gentleman-cambrioleur inspire une nouvelle génération d'écrivains et renouvelle le genre du roman policier »,* analyse Bouillier. L'Arsène Lupin de Leblanc brouille les frontières existantes entre criminel et détective, une conception qui s'exportera hors des frontières hexagonales. Grégoire Bouillier tire le fil du personnage jusqu'à nos jours et offre une réflexion sur sa postérité : cinéma, télévision, bande dessinée… De nombreux supports ont accueilli ses aventures. Ainsi, Arsène Lupin *« traverse les époques »* avec agilité mais toujours il parvient à garder *« son aura de mystère ».* ■ **S.B.-C.**

★★★☆☆
UN ÉTÉ AVEC ROMAIN GARY
MARIA POURCHET
236 P., ÉQUATEURS PARALLÈLES/ FRANCE INTER, 14,50 €

★★★☆☆
UN PRINTEMPS AVEC ARSÈNE LUPIN
GRÉGOIRE BOUILLIER
220 P., ÉQUATEURS PARALLÈLES/ FRANCE INTER, 15 €

La littérature en héritage

« *Parlons de Balzac, cela fait du bien* », écrivait Gérard de Nerval en 1850 dans un article de presse. La même année, l'écrivain s'éteint, et les querelles pour son appropriation politique s'enchaînent immédiatement. Dans *« Balzac nous appartient »,* Judith Lyon-Caen explore la manière dont l'œuvre de ce monstre sacré de l'histoire littéraire française s'est transmise pendant un siècle. Il ne s'agit pas de voir comment ses écrits ont été reçus mais comment ils sont partagés : dans quelle forme, des manuels scolaires aux adaptations au cinéma, des causeries mondaines de l'entre-deux-guerres aux nouvelles présentations éditoriales… et surtout, avec quel ton. Si Marx et Engels l'adoraient en *« écrivain prolétarien »,* son nom a servi à *« aryaniser »* les éditions Calmann-Lévy durant l'Occupation. Après l'enfer des camps de concentration, l'école du nouveau roman, lasse du « gros Balzac » et du personnage romanesque, l'enterre… Une démonstration exaltante des enjeux sociopolitiques de la littérature. ■

Eugénie Bourlet

AUDREY SOVIGNET

★★★☆☆
« BALZAC NOUS APPARTIENT ». UNE HISTOIRE POLITIQUE DE LA TRANSMISSION LITTÉRAIRE
JUDITH LYON-CAEN
384 P., CNRS, 26 €

MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

Les cartes et notre territoire

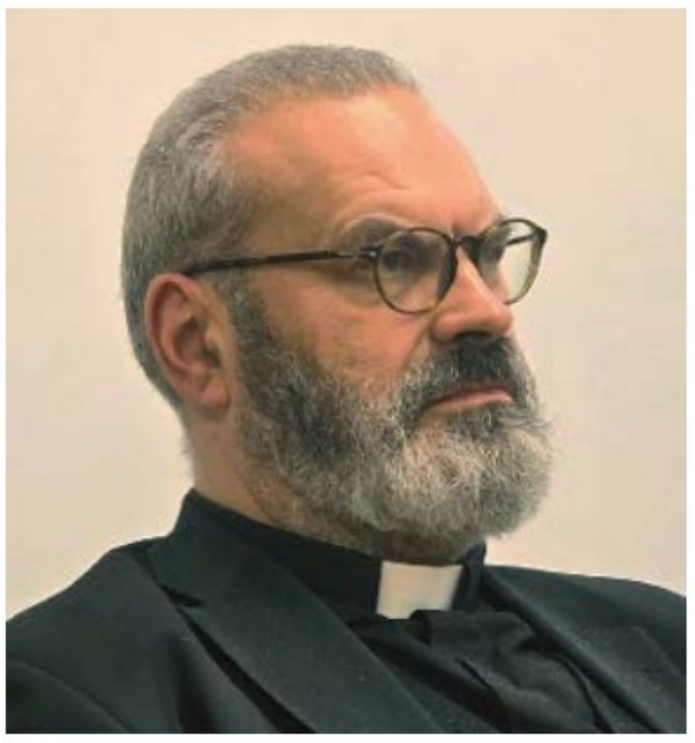
Déplier (et replier, ce qui n'est pas toujours une mince affaire) une carte routière : voilà une activité qui échoit à de moins en moins de monde, au temps du triomphe des écrans. Jean-Claude Raspiengeas, pourtant, juge bon de leur consacrer un livre hommage en forme d'enquête. Déjà l'auteur de *Routiers* (2020), un récit immersif auprès de ceux qui privilégient encore l'Atlas routier Michelin au GPS, il est formel à propos de ce dernier qui, *« ne retenant ni les chemins de traverse ni les vicinales buissonnières, n'incite pas à musarder ».* Occasion pour lui de revenir sur l'aventure de Michelin, le géant français du pneu, qui décline ses offres pour l'automobile et le vélo dès le tournant des XIXe et XXe siècles. Prenant toute la mesure du changement des modes de vie, Bibendum prend le soin de baliser les itinéraires : ce seront d'abord les Guides régionaux (ou Guides verts), inscrits à la suite des Guides Joanne. Viendront ensuite les Guides rouges (gastronomie, tourisme) qui accompagnent *« la démocratisation de l'automobile et des escapades »,* avant que le Routard et autre Lonely Planet, et surtout le début de l'ère numérique, ne malmènent l'hégémonie de l'entreprise clermontoise sur les imaginaires. Les cartes Michelin, pourtant, ont encore tant à nous dire. L'auteur s'entretient avec des cartographes et des collectionneurs, chercheurs d'éditions spéciales, pour nous faire revivre cette épopée du XXe siècle, que les Trente Glorieuses (et la nationale 7) ont poussée jusqu'à l'apogée.

★★★☆☆
LA FRANCE À LA CARTE
JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS
314 P., ÉQUATEURS, 22 €

BENOIST DE SINETY ▪ ALBERT JACQUEMIN

Du catholicisme identitaire

Deux livres dénoncent l'instrumentalisation politique opérée par certains de prétendues « valeurs chrétiennes éternelles », en réalité totalement étrangères à l'Église et aux textes sur lesquels elle s'appuie.



Depuis la fin des années 1950, le christianisme connaît dans nos sociétés un destin contrasté : sa base s'est réduite, féminisée, vieillie, et son influence a reculé. Mais, parallèlement, on voit surgir des mouvements plus jeunes qui entendent le redynamiser. Et, alors qu'il en avait disparu, il revient sur la scène politique par la voie d'un attachement proclamé par certains à ses « valeurs » données pour « immémoriales » et « propres à notre civilisation ». Comme l'illustre le vice-président américain J. D. Vance, qui s'y est converti, le catholicisme romain est aussi « tendance » dans les États-Unis de Trump.

S'il se réjouit de ce retour en grâce, l'ancien vicaire général de l'archidiocèse de Paris redevenu à sa demande simple curé à Lille, Benoist de Sinety, n'est pas dupe. Dans *La Cause du Christ*, il soutient que ces signes procèdent pour la plupart d'un travestissement de sa parole, d'une « *profanation* » : l'Évangile n'a rien à voir avec la défense ou la promotion d'une quelconque société idéale. Il se tient simplement aux côtés des exclus, des « *vulnérables* ». Et Sinety de s'en prendre avec violence aux Villiers, Zemmour et autre Onfray affirmant leur « *amour du catholicisme* », mais d'un catholicisme désincarné, superficiel, à des fins de rejet de l'islam. Un usage identitaire qui est une contradiction dans les termes – « catholique », du grec *katholikos*, signifiant « universel », ouvert, ainsi que l'a dit saint Paul, à tous les hommes de bonne volonté, quels que soient leurs origine, genre et condition.

Dans un livre savant, *Le Choix de la rupture*, sur l'histoire des relations entre le Saint-Siège et la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X de Mgr Lefebvre (1905-1991), le chanoine docteur en droit canon Albert Jacquemin dresse un constat *in fine* similaire. Sous la poursuite de la liturgie tridentine, la messe en latin, ce que les traditionalistes rejettent, c'est l'ouverture de l'Église au monde moderne, lancée par le concile Vatican II, au profit du maintien d'une structure hiérarchique, antidémocratique, entre l'officiant et les fidèles. Prétendant incarner, contre une « *Rome néoprotestante* », l'« *Église de toujours* », ils la figent à un stade donné, l'enferment dans un passé imaginaire, avec la société qui va avec. Bref, plus que religieux, leur combat est idéologique. L'inverse même de la foi chrétienne « authentique » dont ils se réclament… ■

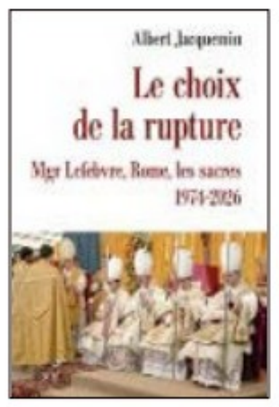
Patrice Bollon

★★★★☆

LA CAUSE DU CHRIST. L'ÉVANGILE CONTRE « L'IDENTITÉ CHRÉTIENNE »

BENOIST DE SINETY

160 P., GRASSET, 16 €



★★★★☆

LE CHOIX DE LA RUPTURE. MGR LEFEBVRE, ROME, LES SACRES (1974-2026)

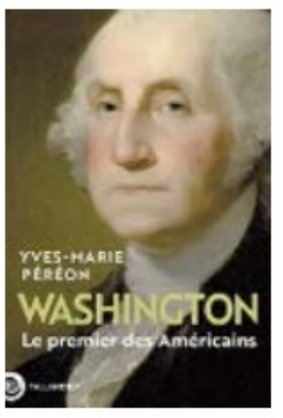
ALBERT JACQUEMIN

240 P., CERF, 20,90 €

Père fondateur

Washington a été bon patriote britannique. Ses rêves de gloire étaient ceux du roi George, désireux de constituer un empire mondial. Planteur à Mont Vernon, il reprend du service au côté du général Braddock en 1755, contre les Français. La défaite est cuisante. Washington a vu les Virginiens combattre jusqu'au bout alors que les soldats venus d'Angleterre ont fui lâchement. Son image du royaume se fissure. Washington galvanise la résistance contre les Français avec des forces locales. Le voici stratège, chef incontesté. Il a 27 ans, il est colonel et riche propriétaire. De là vient un nouveau mécontentement face à la Grande-Bretagne qui augmente les impôts. Prenant le parti de la révolution, il devient le général en chef de cette armée rebelle qui fonde les États-Unis entre 1775 et 1783, battant les troupes britanniques, avec l'aide de la France. Premier président des États-Unis d'Amérique, il imprime sa marque indélébile aux institutions. Le *Washington* d'Yves-Marie Péréon restitue cette aventure grandiose. ■

F. d'A.



★★★★☆

WASHINGTON. LE PREMIER DES AMÉRICAINS

YVES-MARIE PÉRÉON

464 P., TALLANDIER, 24,90 €

DR/CERF – JF PAGA/GRASSET

De grandes absentes

L'essai de Jean-Marc Schiappa, *Les Femmes et la Révolution*, nous montre que celles-ci, peu mentionnées dans les sources judiciaires et plus largement les archives, sont présentes dans l'iconographie: au pied de la guillotine, en tricoteuses; dans la foule qui se dresse le 14 juillet 1789 face à la Bastille; et surtout lors de la marche vers Versailles, les 5 et 6 octobre 1789, où elles constituent la masse des protestataires qui forcent l'entrée du château. Comme dans les révoltes alimentaires des années 1780, après 1789, les Françaises sont motrices. Celles de l'élite, telle Olympe de Gouge, femme de lettres, qui écrit une déclaration des droits de la femme, ou encore Etta Palm d'Aelders, espionne qui défend son pays d'origine, la Hollande, et les idées révolutionnaires. Toutes tentent d'obtenir des droits civiques égaux à ceux des hommes et en sont tout près avec le soutien de grands hommes comme Babeuf ou Robespierre… En avril 1793, le conventionnel Guyomar dépose une demande de droit de vote pour elles. Pourtant, à l'automne, les clubs de femmes sont interdits et elles sont exclues du droit de vote. Comme si la majorité silencieuse du pays voulait faire oublier leur contribution essentielle à la naissance de la citoyenneté. ■ **Fabrice d'Almeida**

DR/FAYARD

★★★☆☆

LES FEMMES ET LA RÉVOLUTION

JEAN-MARC SCHIAPPA

384 P., FAYARD, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 1er JUILLET.

Le peuple impopulaire

Dans son essai clair et stimulant, Benoît Schneckenburger procède à une analyse historique du paradoxe des régimes démocratiques: la méfiance profonde des élites envers les débordements du *dèmos*. Il retrace l'histoire de cette défiance, de l'Antiquité à nos jours, où elle se lit dans la crainte du populisme, du référendum ou le mépris des Gilets jaunes. En critiquant la démocratie, régime instable, propice aux démagogues et à l'injustice (condamnation de Socrate), Platon a posé les bases du préjugé antidémocratique. Son remède – le gouvernement éclairé du philosophe-roi – inaugure une tradition antidémocratique dont les despotes éclairés ou les technocrates experts sont des succédanés. Moins radicaux, la plupart des grands noms de la philosophie politique ont eux aussi exprimé des réserves sur le pouvoir populaire. Mais, selon l'auteur, la démocratie, « *concept contradictoire* », n'est pas un régime harmonieux et achevé, ni même une forme de pouvoir, mais un processus conflictuel, inachevé. Bref, *La Haine du peuple* nous montre que c'est une aspiration, pas un idéal. Il faut en accepter l'instabilité et la fragilité et garder confiance dans la capacité du peuple à discerner et à défendre le bien commun. ■ **Jean Montenot**

★★★☆☆

LA HAINE DU PEUPLE. QUI A PEUR DE LA DÉMOCRATIE ?

BENOÎT SCHNECKENBURGER

304 P., FAYARD, 22,90 €

ET AUSSI…

★★★☆☆

RETROUVONS L'AMOUR. CÉLIBATAIRES ET PARENTS ISOLÉS

BENJAMIN PUTOIS

216 P., ODILE JACOB, 19,90 €

Retrouvons l'amour **s'adresse aux cœurs abîmés par la vie conjugale, pour qui,** ***« à une certaine période de la vie, l'amour n'est-il pas un doux rêve, bref une mission impossible ? ».*** **Benjamin Putois, docteur ès sciences cognitives et psychothérapeute, réécrit les règles du jeu afin de cultiver l'art du tandem amoureux** ***« suspendu au-dessus des contraintes du réel ».*** **Selon l'auteur,** ***« nous sommes devenus des guerriers du quotidien qui avançons à travers les tempêtes de notre existence parmi lesquelles les déchirures affectives sont les pires tornades ».*** **En farouche optimiste, il invite ainsi à surmonter les obstacles car** ***« nous avons tous en nous cette capacité d'expansion vitale ».*** **Aux amoureux de l'amour et célibataires: cet ouvrage est pour vous.** **Sophie Di Malta**

★★★☆☆

LES ÉCRIVAINS ÉTRANGERS À LA DÉCOUVERTE DE LA CÔTE D'AZUR

RALPH SCHOR

256 P., PERRIN, 22 €

En 1887, le Dijonnais Stéphen Liégeard publie un guide dans lequel l'expression « Côte d'Azur » est utilisée pour la première fois. Une expression entrée dans l'imaginaire international.
De Marseille à Gênes, une nature magnifique compensait le caractère misérable des villes. Tant d'écrivains en voyage ont contribué à faire vivre ce mirage dans le monde ! Eric Ambler (le polar), Ernest Hemingway (le suicidaire), Camus (le philosophe) Apollinaire (le poète), Anita Loos *(Les hommes préfèrent les blondes)* ou Erika Mann (la fille de Thomas)… Tant de signatures ont porté cette lumière si particulière, aujourd'hui restituée par Ralph Schor. *Les Écrivains étrangers à la découverte de la Côte d'Azur,* à lire pour anticiper ou prolonger l'été. **F.d'A.**

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★☆

BI.ES

CAMILLE REGACHE (DIR.)

224 P., POINTS FÉMINISTE, 7,90 €

Discriminées *« sous l'arc-en-ciel et sous le porche de l'église »*, les personnes bisexuelles souffrent de clichés et d'invisibilisation : ce sont celles qui n'ont pas encore choisi ou qui veulent jouir partout, mais qui finiront bien par se ranger dans la case homo ou hétéro. Au fil des doutes, prises de conscience et expériences confiées dans ce recueil, la bisexualité apparaît comme une identité *« à part entière et fluide »*. Sa force se trouve dans l'éclatement des normes du masculin/féminin. **Eugénie Bourlet**

★★★★☆

GUERRES JUSTES ET INJUSTES

MICHAEL WALZER

688 P., FOLIO, 13,30 €

Pour les réalistes, qu'une guerre soit juste, digne d'être soutenue, ou non, est une question qui ne se pose pas : c'est un pur choc de puissances, hors de toute morale. Sans être un idéaliste, le philosophe politique américain Michael Walzer n'est pas de cet avis. Pour lui, il y a des guerres plus ou moins légitimes, dans leurs objectifs et dans leur conduite. Nourri de récits concrets, *Guerres justes et injustes*, datant de 1977, est le classique du sujet, à relire par nos temps de conflits tous azimuts. **Patrice Bollon**

★★★☆☆

ET SI… ? (T. 1)

RANDALL MUNROE

432 P., FLAMMARION/CHAMPS SCIENCES, 9,70 €

Certaines questions sont tellement improbables qu'elles ne vous traverseront jamais l'esprit. On ne peut pas en dire autant de Randall Munroe, qui, en plus, les a rassemblées dans un ouvrage. Sans compter qu'il y répond ! De l'extinction soudaine du Soleil à l'idée (peu recommandable) de se baigner dans un bain de combustibles irradiés, l'auteur s'amuse autour de l'idée du « et si ? », en apportant cela dit des réponses tout à fait intéressantes. L'humour est un bon prétexte à la science ! **M.D.-B.**

OUVRAGES COLLECTIFS

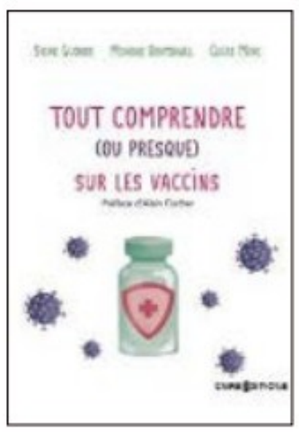
De précieux précis

Brûlants d'actualité et remettant la science au cœur du débat, deux livres abordent les sujets médicaux des vaccins et de l'effet placebo, de façon apaisée.

Les vaccins sont-ils dangereux ? Les « antivax » ont toujours existé, mais le phénomène s'est amplifié pendant la pandémie du coronavirus avec l'arrivée des vaccins à ARN messager. Seule une vulgarisation scientifique limpide peut alors apporter une réponse à ce problème. La pédagogie apportée par *Tout comprendre (ou presque) sur les vaccins*, facile d'accès tout en restant juste, est d'utilité publique. *« Informer de façon loyale, juste et intelligible est la clé du succès de la vaccination »*, rappelle d'ailleurs le professeur Alain Fischer dans la préface. Un succès est d'autant plus important ici que la vaccination dépasse parfois la question du choix individuel. Sylvie Guerder et Monique Dontenwill, accompagnées des illustrations de Claire Marc, détaillent ainsi le fonctionnement des vaccins, leur composition ou encore les méthodes d'évaluation. Nul doute que cet ouvrage saura apporter une rationalité apaisée.

Mais les dîners de famille, où la santé s'invite tout autant que la politique, ne vont pas se calmer si facilement. Souvent, en creux, on trouve une opposition : la médecine scientifique, rationnelle, et celles « alternatives ». Pour ces dernières, une question revient : effet placebo ou non ? Sauf que l'on pourrait très bien interroger cette dichotomie et c'est ce que fait l'ouvrage *Placebo*. Richard Monvoisin, Léo Druart et Nicolas Pinsault avertissent : le placebo n'est pas toujours là où on l'attend. *« Nous allons essayer de vous raconter pourquoi le placebo, plus qu'une simple cerise sur le gâteau, est l'un des pivots de toute la science médicale depuis ses origines »*, posent-ils comme préalable. L'ouvrage se présente alors, en premier lieu, comme un intéressant précis d'histoire des sciences. Puis il est question de l'effet placebo lui-même : au fond, comment fonctionne-t-il réellement ? Est-ce vraiment du « fake » ? Car ce n'est pas qu'une histoire de symbole… mais aussi de biologie. Les auteurs nous plongent aussi dans le côté obscur, à savoir l'effet nocebo – quand la douleur empire. *Placebo* offre un regard percutant, à la fois scientifique et social, sur la santé. ■

Marcus Dupont-Besnard



★★★☆☆

TOUT COMPRENDRE (OU PRESQUE) SUR LES VACCINS

SYLVIE GUERDER, MONIQUE DONTENWILL, CLAIRE MARC

136 P., CNRS ÉDITIONS, 19 €

★★★☆☆

PLACEBO

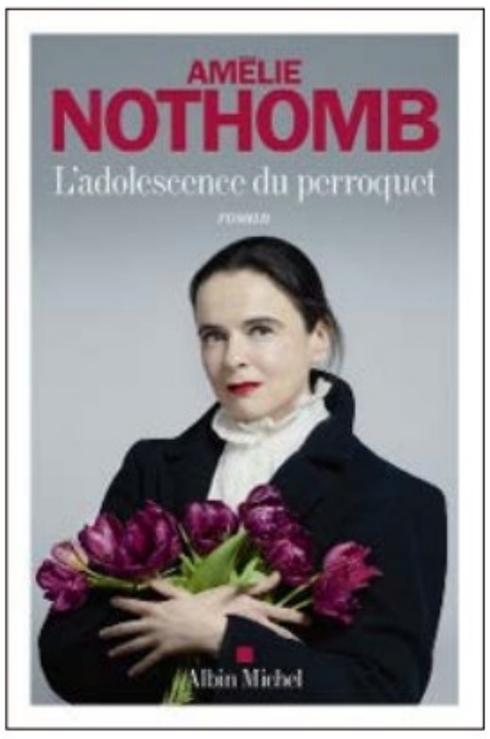
RICHARD MONVOISIN, NICOLAS PINSAULT, LÉO DRUART

368 P., LES ARÈNES, 22 €

ALENA SHEKHOVTCOVA/PEXELS

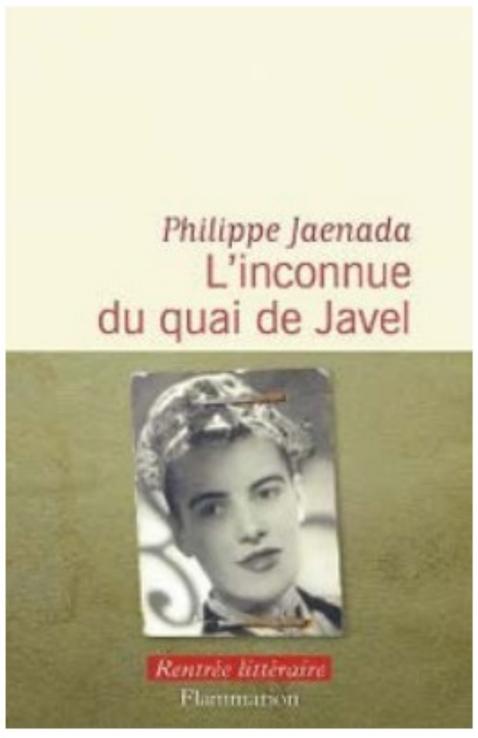
EXTRAITS

Rentrée littéraire 2026



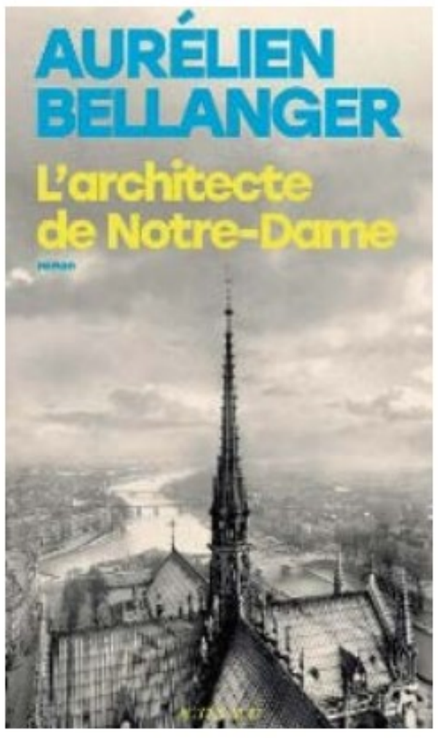
100

L'ADOLESCENCE DU PERROQUET
AMÉLIE NOTHOMB
(ALBIN MICHEL)



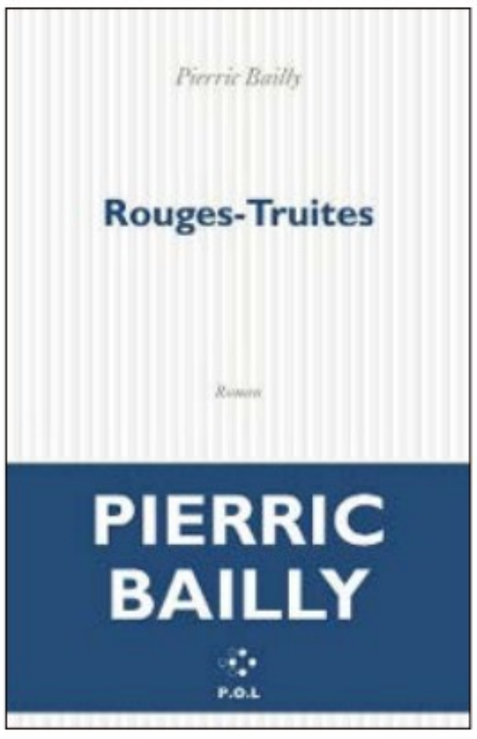
102

L'INCONNUE DU QUAI DE JAVEL
PHILIPPE JAENADA
(FLAMMARION)



105

L'ARCHITECTE DE NOTRE-DAME
AURÉLIEN BELLANGER
(ACTES SUD)



106

ROUGES-TRUITES
PIERRIC BAILLY
(P.O.L)

Découvrez également treize extraits bonus, disponibles sur votre smartphone ou sur votre tablette, en scannant les QR Codes des pages 109 à 111 (il y en a un autre page 48…). Tous ces ouvrages seront naturellement traités (et bien d'autres) dans nos prochaines éditions. À vous, dès maintenant, d'en savoir (ou d'en imaginer) un peu plus…

Amélie Nothomb

L'Adolescence du perroquet

L'ADOLESCENCE DU PERROQUET
AMÉLIE NOTHOMB
160 P., 18,90 €. COPYRIGHT ALBIN MICHEL. EN LIBRAIRIES LE 19 AOÛT.

Son truc en plumes. Voilà comment on pourrait appeler la créature qui va partager le quotidien – et même plus – du malheureux héros du nouveau (et épatant) roman d'Amélie Nothomb, *L'Adolescence du perroquet.* Orphelin de ses deux parents à l'âge de 17 ans, Alban a connu une vie un peu dilettante, avec une fascination obsessionnelle pour le Louvre. Il a fini par trouver une activité qui le cadre un tant soit peu : une chronique hebdomadaire sur une radio du service public, *« éphémère distillation du monde »* dans laquelle il se concentre sur les *« questions infimes »*, l'*« anecdotique »*. Mais, alors que le confinement n'allait pas tarder à être annoncé, son destin croisera celui de Jo. Il aura suffi d'une petite annonce disant *« Perroquet nouveau-né à donner. Urgent »* pour que la vie de notre homme prenne une direction inattendue. Car s'occuper d'un gris du Gabon suppose bien non seulement du temps, mais aussi des sacrifices. Sa longévité correspond à celle de l'humain et il a pour particularité de ne pas supporter la solitude – *« au-delà de quarante-huit heures sans interaction avec quelqu'un »*, il peut tomber *« dans la dépression »*, difficile à soigner. *« Oui, m'occuper de cet oiseau, le protéger, lui consacrer une attention sans faille, l'aimer, ce serait mon destin »*, constate alors le narrateur. Qui découvrira, entre autres, qu'il faut se méfier des coups de bec, des mots (d'oiseau ?) prononcés par l'animal (les comprend-il ?), de ce qui ressemble à de la jalousie ou de la possessivité. Qui plus est, lors de la crise d'adolescence de cet emplumé. Ce dernier ne serait-il pas devenu l'*« enfant »* de son colocataire ? Car qui est le maître, au fond, dans cette relation ? Et la domination n'aurait-elle pas du bon ? ■

BIO EXPRESS

1992

Il aura suffi d'un seul roman pour se faire un prénom : Amélie Nothomb, fille de diplomate belge, âgée de 25 ans, publie *Hygiène de l'assassin*, remarqué tant par la critique que le public. *Stupeur et Tremblements,* lauréat en 1999 du grand prix du roman de l'Académie française, lui vaut un premier « adoubement » institutionnel.

2021

Métaphysique des tubes, *Biographie de la faim*, *Acide sulfurique*, *Ni d'Ève, ni d'Adam*, *Pétronille*, on en passe : avec son rythme d'un bref roman à chaque rentrée, l'écrivaine s'est imposée pour le grand public comme une sorte de repère de l'automne littéraire. Il fallait bien qu'alors, un jour, elle en soit récompensée. Si elle rate le Goncourt pour *Soif* en 2019, les jurés Renaudot la sacrent pour *Premier sang*.

2025

Si son œuvre a été plusieurs fois portée à l'écran (notamment par Alain Corneau et François Ruggieri), notre académicienne (à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique) aura eu le droit aux honneurs du Festival de Cannes – où elle ne put hélas se rendre – avec le dessin animé *Amélie et la Métaphysique des tubes*. Une adaptation très réussie qui fut primée au Festival d'Annecy et qui sera même nommée aux Oscars.

JEAN-BAPTISTE MONDINO/ALBIN MICHEL

Le Louvre ferme un jour par semaine. Je trouve cela scandaleux : le mardi, je n'ai pas le droit d'aller chez moi. On pourrait voir les choses autrement. Six jours par semaine, n'importe qui a le droit d'aller chez moi. Il faut croire que je suis d'un naturel hospitalier, car cela ne me dérange pas.

Jeune, j'habitais rue du Faubourg-Saint-Honoré. Si près du Louvre que je m'y rendais pour un oui ou pour un non. Une file au guichet, le tarif étudiant et le tour était joué.

J'appelais cela aller constater la beauté. Elle devait être constatée souvent. Je me gorgeais d'Égypte, de Mésopotamie et de Grèce ; je me flattais d'avoir plus d'amis de marbre que de chair. À vingt ans, parcourir au pas de charge la galerie des Italiens me persuadait d'être l'intime des femmes les plus éblouissantes.

La vie a accompli son œuvre. J'ai travaillé, j'ai déménagé, j'ai rencontré des gens, j'ai aimé.

Il y a peu, je suis passé par la rue du Faubourg-Saint-Honoré et j'ai été saisi par le sentiment d'inquiétante étrangeté qu'inspirent les lieux qui furent à soi et qui ne le sont plus. Ce n'était pourtant pas la première fois que je retournais dans ce quartier, d'ailleurs pas si éloigné de celui où j'habite désormais, et je me suis demandé pourquoi j'éprouvais cette angoissante impression de dépossession.

Vingt-cinq années s'étaient écoulées. Je ne regrette pas la jeunesse, même si je n'apprécie pas davantage l'âge mûr. La nuit d'après, j'ai fait un rêve uninominal, comme cela peut m'arriver : j'ai rêvé du mot « Louvre ». Il n'y avait pas de contenu onirique en dehors de la présence phonique et graphique de ce nom. La voix ne disait qu'un seul Louvre, en insistant tellement que j'aurais pu y entendre un accent circonflexe. « Loûvre ».

« Je suis en manque du Louvre, voilà tout », ai-je pensé. Le samedi suivant, je me suis donc rendu au bon vieux guichet pour m'apercevoir qu'il n'existait plus. Il y avait une file colossale au bout de laquelle un employé m'a dit qu'il fallait s'inscrire sur Internet.

Je me suis conformé à ce nouvel usage et j'ai réservé une entrée pour le lundi à treize heures trente. La queue était presque aussi longue que le samedi ; quand mon tour est arrivé, il était quinze heures.

— Votre billet n'est plus valable, m'a-t-on dit.

— Je suis ici depuis treize heures, ai-je protesté.

— Il fallait prévoir le temps d'attente.

En homme averti, j'ai réservé une entrée pour le mercredi à treize heures trente et je suis arrivé à midi.

— C'est trop tôt, il faut patienter encore une heure, m'a-t-on annoncé.

Agacé, je n'ai pas eu le courage d'attendre et je suis parti.

Jeudi était le jour de ma chronique à la radio. Je n'ai pas cherché plus loin, j'ai raconté ma mésaventure. Le titre : « De l'impossibilité d'aller au Louvre ». J'ai partagé mon indignation. La pandémie était terminée, on n'avait plus besoin de ces systèmes de jauge qui par ailleurs ne fonctionnaient pas. Visiter le musée du Louvre relevait de la démocratie. Celle-ci ne serait pas garantie aussi longtemps que l'on empêcherait à ce point le citoyen lambda de s'y rendre.

— Et encore, j'appartiens aux heureux qui ont accès à l'informatique. Si je comprends bien, les personnes âgées, les sans domicile fixe, tous ceux qui pour diverses raisons sont incapables de s'inscrire sur la Toile ne peuvent absolument pas entrer au Louvre. C'est un scandale.

Ma péroraison a emporté l'adhésion générale. Jamais je n'ai eu tant de succès. Dans la rue, on me disait : « Bravo pour votre billet d'humeur sur le Louvre ! » Je n'en revenais pas qu'on me reconnaisse. La chaîne m'a transmis cent messages de félicitations.

L'on se doute que ma prise de position n'a rien changé à la situation. Je ne suis pas quelqu'un qui compte, mais je demeure ahuri de cet immobilisme qui ne sévit pas qu'au Louvre. À qui profite ce nouvel ordre du monde, d'une absurdité égale à son inefficacité ? Pourquoi considère-t-on que les mesures qui régissaient la pandémie sont devenues inéluctables ?

JE ME GORGEAIS D'ÉGYPTE, DE MÉSOPOTAMIE ET DE GRÈCE ; JE ME FLATTAIS D'AVOIR PLUS D'AMIS DE MARBRE QUE DE CHAIR

Quelques semaines plus tard, à la radio, j'ai reçu une enveloppe. C'était un courrier du Président des Amis du Louvre :

« Cher Monsieur,

Votre chronique au sujet de notre musée suscite l'enthousiasme de notre association. Si vous saviez combien nous avons plaidé en faveur de l'abrogation de ces mesures que vous avez raison de trouver antidémocratiques ! Vous avez exercé avec brio votre devoir de citoyen. Pour vous en remercier, nous vous offrons la carte des Amis du Louvre, qui vous donne libre accès, gratuitement, sans attente, pendant une année entière, à notre beau musée. »

En annexe, il y avait en effet une carte à mon nom, avec ma photo (je m'avisai avec plaisir que ce cercle avait choisi celle de la chaîne, qui me met en valeur). Au verso, une photo d'un détail du Louvre.

Jamais cadeau ne m'a à ce point comblé. J'ai remercié chaleureusement le Président des Amis du Louvre et, à la première occasion, je suis allé essayer mon jouet.

Il y avait ce jour-là une file d'une longueur écœurante à l'entrée du Carrousel. Ivresse de la dépasser, de me présenter à l'huis des Amis du Louvre, de montrer patte blanche, de n'avoir que le sas de sécurité à franchir (deux minutes d'attente) et de pénétrer aussitôt au cœur du sujet.

Arrivé au croisement entre les trois ailes, j'ai relu le nom des points cardinaux : Richelieu, Sully, Denon. Au hasard, j'ai choisi ce dernier. J'ai suivi les flèches et je suis arrivé au bas du grand escalier surplombé par la *Victoire de Samothrace*.

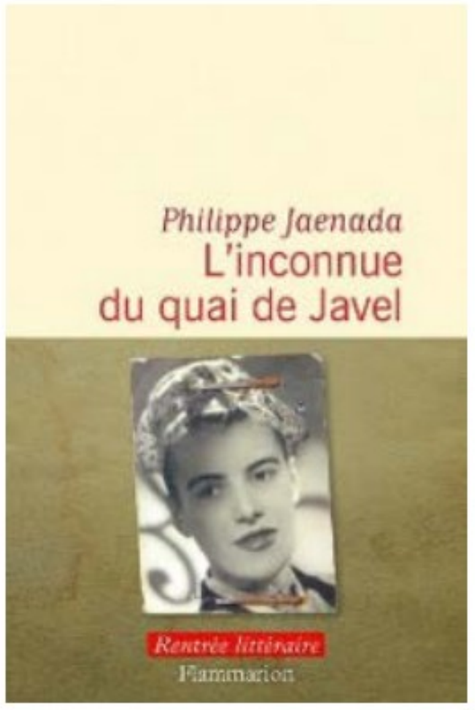
J'avais oublié ce choc. Cette figure de proue est si forte qu'elle suffit à prouver la véritable identité du Louvre : un bateau. On a beaucoup qualifié Paris de nef, sa belle devise en témoigne, mais cela reste une métaphore. Le palais du Louvre correspond mieux à un navire : c'est un univers clos, on y est embarqué – et certains y éprouvent le mal de mer.

Ce n'est pas mon cas. À croire que j'ai le pied marin.

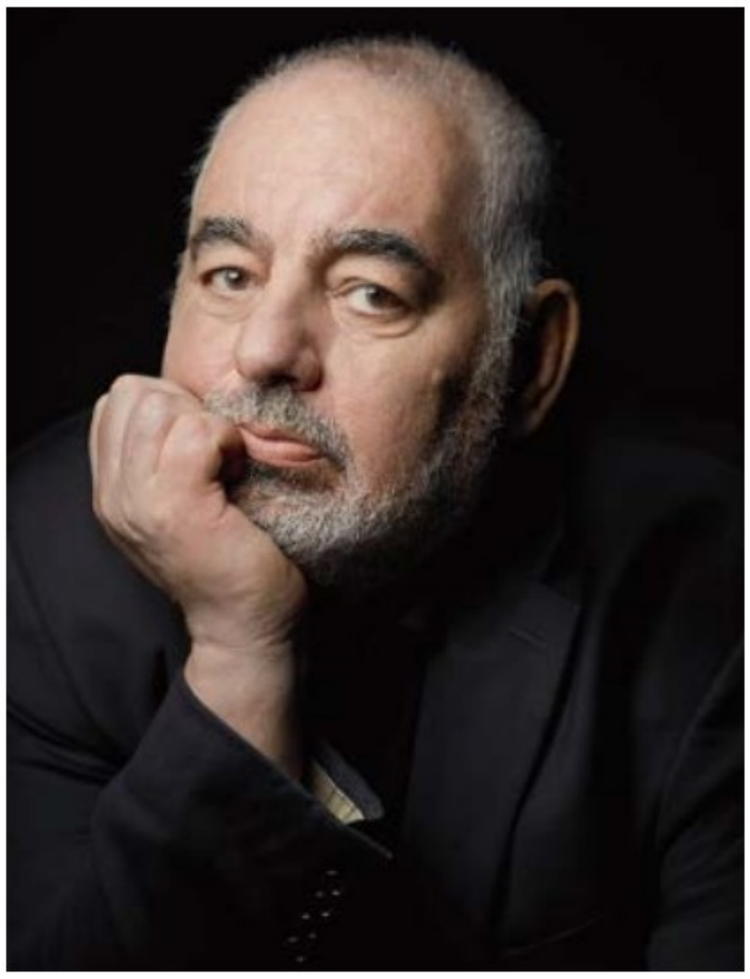
Philippe Jaenada

L'Inconnue du quai de Javel

« *Un cadavre anonyme dans un décor sinistre »,* titreront des journaux. *« Un drame mystérieux a eu son épilogue cette nuit sur les berges de la Seine »,* titreront certains autres. Retrouvé le 6 septembre 1949 au soir, le *« cadavre anonyme »* sera identifié le lendemain : la jolie femme brune et morte se nommait Louise Cansot. Tout porte à croire qu'elle fut assassinée et, pourtant, le commissaire chargé de l'enquête finit par classer l'affaire, faute d'indices. Aujourd'hui, Internet a lui aussi quasiment classé l'affaire. Tout ça ne pouvait que piquer Philippe Jaenada au vif, et c'est par une déambulation de l'auteur lui-même que s'ouvre son nouveau livre : le voici aux abords du pont Mirabeau, sur les quais de Seine dans le sud-ouest de Paris, le 7 septembre 2025. à la manière du célèbre commissaire Maigret, il revient à l'endroit du crime. Dans la veine (obsessionnelle) qui est la sienne depuis plus de dix ans, l'auteur de *La Serpe* se penche sur les non-dits de l'affaire criminelle. Qui était Louise Cansot, en son temps le modèle le plus demandé par les peintres de Montparnasse ? Quels hommes a-t-elle (trop) approchés, entre son ascension et sa mort si peu de temps après la guerre ? Fidèle à sa méthode, Jaenada s'est plongé dans d'innombrables archives policières, familiales, amicales et artistiques de l'époque, entre la capitale et la Bretagne. Cependant, cette *Inconnue du quai de Javel* a comme un timbre différent : confessant une passion pour Maigret, dont il a relu des dizaines d'aventures qui s'égrènent ici dans le récit, Jaenada s'y fait plus simenonien que jamais. ■



L'INCONNUE DU QUAI DE JAVEL
PHILIPPE JAENADA
528 P., 23 €. COPYRIGHT FLAMMARION.
EN LIBRAIRIES LE 19 AOÛT.



PASCAL ITO/FLAMMARION

BIO EXPRESS

1986
Natif de Saint-Germain-en-Laye (Yvelines), Philippe Jaenada a 22 ans quand il s'installe à Paris après des études scientifiques. Il enchaîne alors les petits boulots, et publiera en 1990 sa première nouvelle dans *L'Autre Journal.*

1997
Son premier roman, *Le Chameau sauvage,* est récompensé par les prix de Flore et Alexandre-Vialatte. Il sera adapté au cinéma cinq ans plus tard par Luc Pagès, sous le titre *A + Pollux,* avec Cécile de France et Gad Elmaleh.

2017
Prix Femina pour *La Serpe.* Depuis *Sulak,* Jaenada a délaissé sa veine initiale (romans personnels, humour, digressions incessantes) pour écrire sur des faits divers célèbres ou oubliés sur lesquels il réenquête à sa manière.

1

Où il est question de blanquette de veau, de pamplemousse jaune et de la découverte du cadavre d'une jeune inconnue

Une blanquette. Voilà ce qui me ferait plaisir à midi, aujourd'hui, 7 septembre (d'habitude, je ne déjeune pas – en plus il fait chaud, trop chaud pour septembre et trop chaud pour une blanquette – mais j'ai faim, je me suis levé tôt), près du pont Mirabeau, une bonne blanquette de veau, avec du riz, de la sauce, des oignons, des carottes. Malheureusement, je ne me fais pas d'illusions : à L'Apollinaire, cette brasserie dont la terrasse – où je suis assis sur une chaise en osier grenat – donne vers le pont, ou dans le café qui tient l'autre angle du début de la rue de la Convention, pour la blanquette je peux toujours courir. D'ailleurs on n'en trouve presque plus, de blanquette de veau, dans les restaurants parisiens, probablement parce que le veau est cher, le bon veau, le prix du plat serait rédhibitoire pour pas mal de gens, et de la mauvaise blanquette avec du gras de mauvais veau, personne n'en veut. Bref. Je termine mon Perrier (pas encore l'heure de l'apéro), laisse un billet de 5 euros sous la bouteille verte et traverse le quai André-Citroën en direction du pont Mirabeau. Je vais descendre à gauche au bord de la Seine et marcher jusqu'au pont du Garigliano, près duquel on a trouvé, quai de Javel, cette nuit du 6 au 7 septembre, le corps en partie dénudé d'une jeune femme brune, étranglée – cette nuit mais il y a soixante-seize ans, du 6 au 7 septembre 1949.

Dès l'après-midi du 7, plusieurs journaux du soir ont consacré quelques lignes à la découverte du cadavre de l'inconnue : « Un drame mystérieux a eu son épilogue cette nuit sur les berges de la Seine, près du viaduc d'Auteuil [que le pont du Garigliano a remplacé en 1967]. Les gardiens de la paix découvraient, à 1 h 30, quai de Javel, le corps d'une jeune femme paraissant âgée de vingt-cinq ans, dépourvue de toute pièce d'identité. Il fut transporté à l'hôpital Boucicaut, où l'on établit d'abord un signalement de la morte : 1,70 mètre, cheveux châtain foncé, vêtue d'une jupe noire et d'un pull mauve, jolie, très bien faite. Ses ongles étaient vernis, et ses sourcils récemment épilés. Des empreintes de doigts étaient encore visibles autour de son cou. […] La morte inconnue du quai de Javel a été étranglée avant d'être transportée jusqu'à la Seine. […] Aucun immeuble ne s'élève dans les parages immédiats, ce n'est qu'un lieu de passage, mal éclairé, très sombre, assez sinistre au surplus. […] Le meurtrier est sans doute venu en voiture, des traces d'huile sont visibles à cet endroit. […] L'assassin de la morte aux beaux cheveux lui a remis son pull-over à l'envers. […] L'inconnue était nue quand elle a été assassinée. […] Le crime a pu être l'œuvre d'un sadique. C'est le commissaire de police du quartier de Javel qui a été chargé d'enquêter sur les circonstances du meurtre et de rechercher son auteur. »

Je ne sais pas quelle était la température ce 7 septembre en 1949, mais aujourd'hui l'air chaud colle, même au bord de l'eau le très peu de vent semble provenir d'une bouche de soufflage invisible, on plisse les yeux. Je marche lentement, engourdi, englué (de toute façon, au-delà de 23 degrés, mon niveau d'énergie, déjà modeste dans des conditions optimales, diminue de moitié), et je ne suis pas le seul, autour de moi les promeneurs aux bras qui pendent ne sont pas plus fringants, l'air épais les ralentit (ils me doublent quand même), quelque chose d'autre aussi peut-être : sous le même ciel et à la même température, la sensation n'est pas la même au début de l'été et à la fin. Un 28 juin par exemple, un temps d'étuve moite annonce les vacances proches, donne le sourire et entraîne vers de beaux jours ; un 7 septembre, c'est passé, pour certains ce n'est pas vraiment le travail encore mais on sait que la fin est là, on essaie de freiner, le ciel bleu rend nostalgique et la chaleur agace, écœure – comme une odeur de croque-monsieur dans un bar quand on a mangé, qu'on n'a plus faim : ce n'est plus la même odeur qu'une heure plus tôt.

Mais j'aime tous les temps, et j'avance tranquillement sur les pavés, la Seine large et sereine à ma droite, à ma gauche les rails du RER C (ceux du train de la ligne Invalides – Versailles-Rive-Gauche en 1949) : le quai, qui d'ailleurs s'appelle ici non pas le quai de Javel mais le port de Javel, est principalement réservé aux piétons et aux vélos, seuls quelques véhicules se dirigent vers les entrepôts Point.P ou le complexe Annette K., grand bateau, coffee shop, piscine olympique, salle de sport, guinguette et institut de bien-être. Tout cela évidemment n'existait pas il y a soixante-seize ans, personne ne se baladait ici, il n'y avait que des grues, des tas de sable, des containers et des silos (les voitures ne pouvaient circuler que plus à gauche, sur le quai de Javel, routier, de l'autre côté des rails qui longeaient alors la berge). Aujourd'hui, de jeunes couples main dans la main, de vieux touristes mutiques, des athlètes qui trottent, une voiturette électrique de handicapé qui me dépasse en trombe, des Vélib' qui ne s'appellent plus Vélib' pour la plupart. Je passe maintenant devant le parc André-Citroën, à ma

JE REGARDE AUTOUR DE MOI, TOUT A CHANGÉ, SEULE LA SEINE NON LOIN D'ELLE ÉTAIT LÀ ALORS, QUI COULE TOUJOURS

gauche, où se trouvaient alors les grandes usines Citroën, cœur ouvrier de Paris, rude, noir et tonitruant. J'approche du pont du Garigliano, qui lui non plus n'existait pas : c'était le pont du Point-du-Jour, surmonté par le viaduc d'Auteuil, sur lequel passaient d'une rive à l'autre les trains de la Petite Ceinture jusqu'en 1934. Il a été détruit en 1959, et remplacé huit ans plus tard par celui duquel j'approche, essoufflé, mou mais plus léger que j'en ai l'air.

J'ai toujours vaguement cette blanquette en tête (je n'aime pas cette phrase), et par association d'idées je suppose, je me mets à penser (j'ai soif) aux pamplemousses jaunes, qui eux aussi ont quasiment disparu de la surface. Et ça, c'est le vrai mystère. Où sont passés les bons pamplemousses jaunes, où est passé le jus de pamplemousse jaune ? Je mange rarement des pamplemousses, bien sûr, mais le matin j'aime boire du jus de pamplemousse jaune – pas rose, c'est trop doux, ça ne me réveille pas. Il y a quelques années encore, on en trouvait partout, du jus de pamplemousse jaune, et puis le jus de pamplemousse rose est apparu à côté, l'air de rien, fourbe, ne faites pas attention à moi, peu à peu il a pris de plus en plus de place, jusqu'à dévorer entièrement son voisin. Même dans les magasins bio ou les hôtels chics au petit •••

déjeuner, le jus de pamplemousse jaune n'est plus de ce monde. En mai, un ami réalisateur de documentaires, Laurent Fléchaire (à qui j'avais fait part de mon désarroi incrédule, et suggéré de mener l'enquête (son film pourrait faire l'effet d'une bombe)), m'a apporté un pamplemousse jaune au Bistrot Lafayette pour mon anniversaire. J'étais ému et heureux. Le lendemain matin, Anne-Catherine a proposé de le presser, elle l'a coupé en deux : il était rose à l'intérieur. (Rien ne sert de s'énerver – et moins encore de regretter quoi que ce soit. C'est comme ça, voilà, depuis les dinosaures les choses disparaissent pour être remplacées par d'autres (dans *Maigret chez le coroner*, en 1949, le commissaire est aux États-Unis, il est impressionné, dans un bar huppé, par les quarante-deux marques de whisky derrière le comptoir, sept ou huit bouteilles différentes de cognac français et « du vrai Pernod, comme on n'en trouve plus à Paris depuis 1914 » – même le vrai Pernod (je ne sais pas trop ce qu'il entend par là, la liqueur Pernod ayant été créée en 1920, j'imagine qu'il parle d'une sorte d'absinthe Pernod originelle, mais enfin c'est une autre histoire), même le vrai Pernod donc a cessé d'exister depuis trente-cinq ans quand l'inconnue est retrouvée morte sur le quai de Javel ; et qui s'en soucie aujourd'hui ?), tout disparaît, les gens aussi, surtout les gens d'ailleurs, on en souffre quand on les aime mais on sait bien que c'est inéluctable, et on a pris l'habitude, on s'est fait une raison, depuis le temps. Tout le reste, c'est pareil : pourquoi s'en étonner, ou se lamenter ? Tant pis pour le pamplemousse jaune, et on n'en parle plus. Du moment que le printemps passé revienne, avant lui l'automne et l'hiver, après lui l'été.)

ILS N'ONT PAS PENSÉ À RELEVER L'IDENTITÉ DE CET HOMME, LE SEUL POSSIBLE TÉMOIN, ET ON NE LE RETROUVERA JAMAIS. TANT PIS

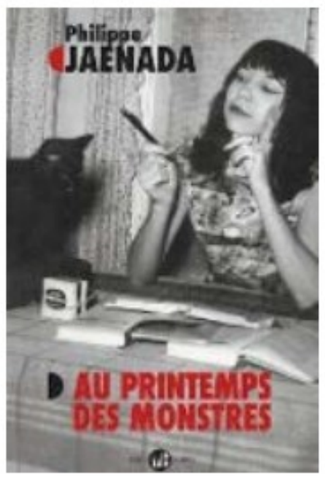
J'approche enfin du beau viaduc d'Auteuil fantôme. Sur ma gauche, les rails du RER se sont élevés au-dessus d'un remblai puis sur un pont sous lequel passent en chicane les véhicules venant du quai de Javel pour se rapprocher de la Seine et continuer désormais à droite du chemin de fer. Ici, le moins qu'on puisse dire, c'est que tout a radicalement changé (tant pis). Autrefois, les voitures du quai de Javel bifurquaient aussi sous le pont, mais seule une voie à double sens longeait ensuite la Seine. L'inconnue a été retrouvée une cinquantaine de mètres après la chicane, sur le trottoir de droite, non loin du parapet qui donnait sur la berge. Sa tête, lira-t-on dans le premier rapport de constatation, reposait « au pied du quatrième arbre après le lampadaire numéro 796 » (« après » dans l'autre sens, pas quand on vient de la chicane sous le petit pont ferroviaire, mais quand on vient du viaduc d'Auteuil, c'est-à-dire quand on se dirige vers le petit pont ferroviaire – ici, peu doué pour les descriptions topographiques, j'essaie de me convaincre moi-même que c'est clair). Aujourd'hui, il ne reste plus rien de tout cela, il n'y a plus d'arbres ni de lampadaires, juste quelques très hauts réverbères, ça s'appelle le quai d'Issy-les-Moulineaux et neuf voies, dont quatre cyclables, occupent tout l'espace entre le fleuve et le remblai de la station Pont-du-Garigliano du RER. Il est très difficile de reconstituer mentalement le décor de 1949, je fais un effort intense, je me concentre, je fronce les sourcils (je suis debout sur l'étroit terre-plein central entre les voies, les conducteurs qui m'encadrent et me frôlent dans un sens et dans l'autre doivent imaginer que je puise au fond de moi pour composer un poème urbain et automobile, ou que je suis un déséquilibré perdu), et je finis par estimer que le corps de la jeune femme a été retrouvé à peu près à l'endroit où se trouve maintenant un panneau d'accès interdit aux piétons, jusqu'auquel je marche prudemment (je ne le dépasse pas, je suis légaliste), quatre voies à ma droite, cinq à ma gauche. Je regarde à mes pieds. Ce n'était évidemment pas le même environnement, ni le même bitume, mais elle était allongée par ici, morte. Je regarde autour de moi, tout a changé, seule la Seine non loin d'elle était là alors, qui coule toujours.

Ce ne sont pas les gardiens de la paix qui ont découvert le corps étendu près de l'arbre mais le sous-préfet André Joblon. Vers 1 h 30 du matin, après une soirée chez des amis dans le quinzième arrondissement, il rentrait chez lui, 11 rue Gudin (près de la porte de Saint-Cloud), dans une traction avant Citroën 11 CV appartenant à la Sûreté nationale. Venant de la rue Leblanc, qui rejoint le quai de Javel juste avant le petit pont du chemin de fer, il est passé sous celui-ci et n'avait pas fait cinquante mètres le long de la Seine, sur cette voie plongée dans la pénombre, qu'une forme humaine au sol est apparue dans la lumière de ses phares. Il a freiné brusquement car le corps se trouvait en partie sur la route, à deux mètres devant lui et perpendiculaire à la bordure du trottoir : la tête, aux cheveux longs, près de la grille en fonte au pied de l'arbre, le buste sur le trottoir, le bassin et les jambes sur la chaussée. Elle était sur le ventre, les jambes légèrement sur le côté, de trois quarts, en ciseaux. Le sous-préfet a klaxonné plusieurs fois, pensant qu'il s'agissait d'une femme saoule, d'une prostituée peut-être, endormie ou dans les vapes. Comme elle ne réagissait pas, il est sorti de sa traction et s'est approché d'elle. Elle était pieds nus. Les cheveux mouillés, à cause de la pluie dans la soirée. (Il s'est dit qu'elle devait être là depuis un bon moment, car le trottoir et les pavés de la chaussée étaient déjà secs, la pluie ayant cessé « au moins une heure plus tôt », selon lui.) Il a saisi le bras droit, comme déplié vers l'arbre, la main sur la grille (le bras gauche était sous elle) : il était froid, pas souple, le processus de rigidité avait débuté, il a compris qu'elle était morte. Il est remonté dans sa voiture, a reculé un peu pour pouvoir contourner le corps sûrement et a, première à droite, traversé le pont du Point-du-Jour, sous le viaduc, pour se rendre en vitesse au commissariat d'Auteuil, rive droite, rue Chardon-Lagache.

André Joblon, trente-cinq ans, est le fils d'un paisible couple de quincailliers de Langres, en Haute-Marne. Après de bonnes études parisiennes au lycée Louis-le-Grand puis à l'École supérieure d'aéronautique, il a piloté quelques aéroplanes en 1940 au Maroc avant de se diriger vers la carrière administrative, plus tranquille : reçu en 1941 à l'examen des chefs de cabinets de préfets, il est – assez naturellement – nommé chef de cabinet de préfet (de l'Yonne) en 1942, puis c'est l'ascension, il devient sous-préfet de Montdidier, dans la Somme, en juillet 1943. Mais la vie n'est jamais vraiment tranquille (surtout en temps de guerre)

et les automobiles ne sont pas pour lui un moyen de locomotion beaucoup plus sûr que les aéroplanes : le 6 mars 1944, alors qu'il se rendait vaillamment, malgré le danger évident, auprès des victimes d'un bombardement à Méharicourt, à une vingtaine de kilomètres de Montdidier, sa voiture a été furieusement et très injustement prise pour cible par un avion anglais volant en rase-mottes au-dessus de la route, il a été atteint par plusieurs rafales de mitrailleuse, puis a souffert plus d'une heure tout seul dans un état critique, blessé à la tête et aux jambes, avant d'être enfin trouvé et emmené vers une clinique d'Amiens, où on l'a amputé d'un pouce de pied (ça va, finalement) ; et cinq ans et demi plus tard, rentrant en sifflotant, au volant de sa traction avant de la Sûreté nationale, d'un bon dîner rive gauche, il tombe sur un cadavre (ce qui, sauf incroyable concours de circonstances, ne risque pas d'arriver en avion, au moins).

Au commissariat d'Auteuil, les gardiens de la paix Dutrieux, matricule 13.157, et Bonnidon, matricule 17.451, interrompent leur partie de cartes (j'imagine) pour s'installer dans une voiture de police et suivre le sous-préfet qui roule à vive allure jusqu'au lieu du drame : pont du Point-du-Jour dans l'autre sens, à gauche le quai de Javel, ils se garent après le lampadaire 796, le long du trottoir de droite, à l'opposé du corps, derrière la Citroën d'André Joblon. Ils sortent de leur véhicule mais ce n'est pas leur arrondissement, ils ne touchent à rien, se contentent de constater la présence du cadavre – et d'interroger un employé des chemins de fer qui travaillait sur les rails et les observe depuis le haut du remblai, intrigué par l'arrivée de la police. Il est là depuis plus de deux heures et, non, il n'a rien entendu de particulier, il se souvient peut-être vaguement de coups de klaxon (ceux du sous-préfet, vraisemblablement) mais n'y a pas réellement prêté attention ; et rien d'autre, non. (Les matricules 13.157 et 17.451 se feront tirer les oreilles le lendemain matin : ils n'ont pas pensé à relever l'identité de cet homme, le seul possible témoin, et on ne le retrouvera jamais. Tant pis.) Ne pouvant rien faire d'autre que pas grand-chose (et mal), ils avertissent leurs collègues du commissariat de Javel, dont dépend cette partie du quai. Le brigadier Lavoix et le gardien de la paix Bouvard bondissent dans le car police-secours no 158 (c'est le brigadier qui pilote), la véritable enquête va débuter. ■



STÉPHAN GLADIEU/ACTES-SUD

L'INFO EN PLUS

Plusieurs ouvrages récents de Philippe Jaenada sont « optionnés » par le cinéma ou la télévision ; c'est-à-dire que, sur chacun, une société de production ou de réalisation a posé une option sur le livre sans en acheter encore les droits d'adaptation. Un projet de film documentaire est en cours autour d'*Au printemps des monstres*. Une adaptation de *La Serpe* en série est également en phase de développement. Impossible d'en savoir davantage avant que les droits n'aient été réellement achetés, et que les tournages n'aient débuté.

AURÉLIEN BELLANGER

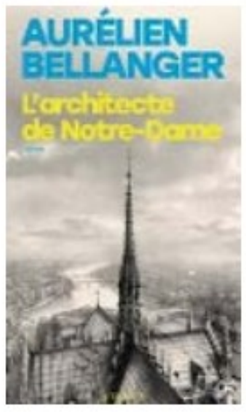
L'Architecte de Notre-Dame

LE LIVRE

L'architecte de Notre-Dame, ici, c'est Eugène Viollet-le-Duc, un visionnaire qui fut chargé de la restauration de l'édifice de 1845 à 1864. Bellanger retrace son parcours en l'inscrivant dans une perspective plus large, celle de l'architecture et celle de la cathédrale, « *lieu où l'imaginaire prend forme* ». Écoutant « *la voix des pierres et celle des hommes* », pont entre les générations et voyageur du temps, l'homme qui rénove, au centre de ce roman foisonnant, est tout à la fois un créateur et un gardien.

L'AUTEUR

Romancier né en 1980, Aurélien Bellanger cartographie la France contemporaine à travers ses romans comme *La Théorie de l'information*, *Téléréalité* ou *Les Derniers Jours du Parti socialiste*). Avec *L'Architecte de Notre-Dame*, il la connecte à son passé.



EXTRAIT

L'ARCHITECTE DE NOTRE DAME
AURÉLIEN BELLANGER
288 P., ACTES SUD, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 19 AOÛT.

SON MOT PRÉFÉRÉ

« Possible »

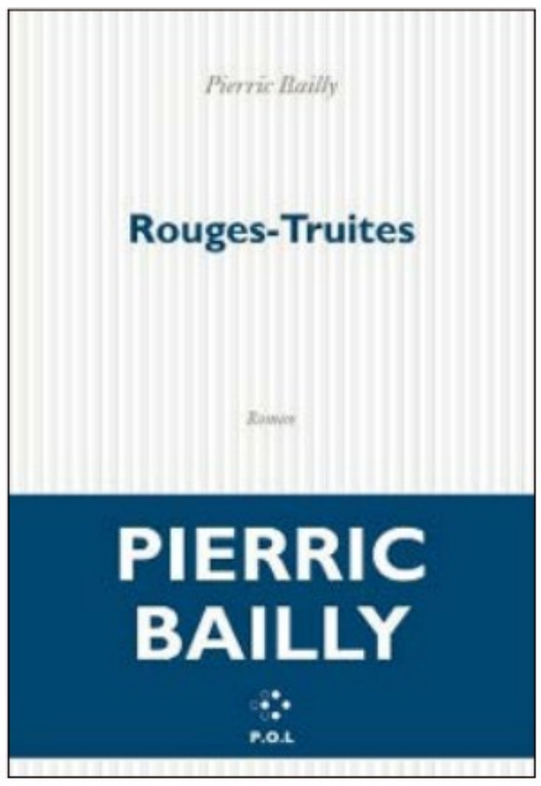
« Parce que mes premières intuitions métaphysiques étaient liées au sentiment de la nécessité du déterminisme implacable. Et sa redécouverte dessine le chemin de ma vie, à la fois politiquement et spirituellement. Louer le possible, c'est se rendre compte que rien n'est totalement écrit et que le déterminisme n'est pas le dernier lieu de la réalité. Avant de le considérer, j'étais mû par une sorte de spinozisme radical, où tous les événements du monde étaient entrelacés. Par la suite, je suis tombé sur une phrase du vieux métaphysicien médiéval Duns Scot : "Si quelqu'un dit qu'il ne croit pas au possible alors il faut le taper avec un bâton jusqu'à ce qu'il reconnaisse qu'il a tort." Puis je l'ai redécouvert à travers l'étude qu'a consacrée Walter Benjamin au texte de *L'Éternité par les astres* de Blanqui, où celui-ci fait une démonstration de nécessitarisme ultime. Or tout discours totalisant est hanté par le fantôme du possible. Cependant, l'utilisation de ce mot est rapidement monstrueuse, ça donne les affiches de campagne de Nicolas Sarkozy. Il y a un kitsch du possible. Je l'utilise alors de manière un peu truquée. Écrire le possible, c'est une façon élégante et neutre de parler d'espérance. »

Propos recueillis par Solange Bied-Charreton

Pierric Bailly

Rouges-Truites

Chaque été, Delphine et Cédric partent en vacances ensemble. Une manière de souder leurs liens de frère et sœur, après une adolescence cahotique où ils ne se sont pas toujours bien entendus. Après l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, ce sera cette année le Jura, destination imposée par Delphine, pour une raison mystérieuse. Qui ne tarde pas à s'éclaircir quand, au cours d'une randonnée, ils tombent sur la maisonnette en terre d'une sorte de hippie un peu farouche, sèche comme un coup de trique, qui les considère avec stupeur. *« Vous… Tu… Elle pointait Delphine du doigt, et mes yeux sont passés de son doigt tendu à la paire de bottes kaki qu'elle portait aux pieds. Oh non… j'ai murmuré en posant une main sur ma bouche. »* Cette ermite un peu chamane au look déglingué, qui vit seule au milieu des tourbières, c'est Paloma, leur amie d'enfance, quand ils vivaient en voisins dans le Vercors. Elle avait subitement disparu avec son frère aîné, Léo, après la mort étrange de leur père, tué par balle. Un suicide, avait conclu la police. Mais ce suicide faisait suite à la disparition du « Druide », le prof d'EPS du collège, évaporé lors d'une randonnée en montagne… Pierric Bailly change de cap avec ce roman plus bref que les précédents, resserré autour de quatre personnages, deux duos frère-sœur, à mi-chemin entre le thriller familial, le récit d'action et le « nature writing ». Un pas de côté, où l'on retrouvera en filigrane nombre de motifs clés des romans de l'écrivain jurassien. ■



ROUGES-TRUITES
PIERRIC BAILLY
326 P., 22 €. COPYRIGHT P.O.L.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

AMANDINE BAILLY/P.O.L

BIO EXPRESS

2008
Un inconnu de 26 ans, venu de Lons-le-Saunier, publie son premier roman, *Polichinelle* : une plongée drolatique dans la vie d'une bande de lycéens du Jura, sur fond de picole, de découverte du sexe et de musique rap, pleine de verve et de fraîcheur.

2015
Christian Bailly, le père de Pierric, meurt accidentellement à l'occasion d'une randonnée sur les hauteurs de Lons. Un drame qui inspire à son fils *L'Homme des bois*, paru deux ans plus tard, et qui le conduit à renouer avec son Jura natal en s'installant près de Clairvaux.

2024
Les frères Larrieu adaptent *Le Roman de Jim* (2021), avec Karim Leklou (un césar à la clé !) et Sara Giraudeau. Un mélo sur l'amour filial et la paternité qui propulse Bailly parmi les romanciers *bankables* du moment. Les deux frères adaptent à présent *La Foudre*.

I

UN COUP DE FEU DANS LA NUIT

1

Delphine n'a qu'un an de plus que moi, mais dès l'école primaire deux niveaux nous séparaient, puisqu'elle a sauté une classe, ou plutôt, pour être précis, accompli le CE1 et le CE2 la même année. Il est plus fréquent de voir des enfants précoces enjamber le CP, et plus courant qu'une classe à deux niveaux rassemble des élèves de CP et de CE1 ; aux Hérauds, il n'y avait qu'une classe pour les cinq niveaux du primaire. J'ai appris plus tard que certains parents dont les enfants étaient scolarisés à Lans ou à Villard exprimaient des doutes quant à la qualité de l'enseignement dans de telles conditions, pourtant le principe d'être tous mélangés était au contraire très favorable aux apprentissages. Maîtresse Joëlle nous demandait de soutenir les plus jeunes, de les aider quand ils butaient sur un point de grammaire ou une leçon d'histoire, et il n'y a rien de tel, pour consolider et étoffer ses connaissances, que développer sa capacité à les transmettre. Cette idée me guide encore aujourd'hui que je suis moi-même enseignant, même si c'est au collège, avec des cours qui ne dépassent jamais une heure. Mais ne brûlons pas les étapes et revenons à l'école des Hérauds, hameau de la commune de Lans-en-Vercors, à la fin des années 1980. Cette école que Delphine et moi étions la quatrième génération de notre famille à fréquenter, et que Paloma et Leo ont rejointe au début de cette fameuse année où ma sœur a progressivement glissé de l'îlot des CE1 à celui des CE2. Dès lors, Delphine et Paloma n'allaient plus se lâcher d'une semelle.

Paloma, Leo et leur père venaient d'arriver sur le plateau et étaient nos voisins les plus proches. La petite maison qu'ils avaient investie donnait sur notre jardin et, les premiers temps suivant leur installation, mon père leur a proposé des coups de main et donné des conseils pour s'intégrer dans le hameau – la commune de Lans en comptait une trentaine, le nôtre s'appelait Les Bruyères. On a très vite appris que la mère des deux enfants était morte, on ne savait rien de plus à ce sujet. Pascal ne parlait jamais de sa femme défunte, il ne parlait pas de grand-chose, de toute façon, c'était un homme discret, on pourrait même dire secret, on devrait surtout dire craintif, et à un point qui le rendait un peu effrayant. Il fuyait le regard de ses interlocuteurs, ses yeux étaient d'ailleurs planqués aux trois quarts derrière d'immenses paupières tombantes. Il travaillait comme moniteur d'escalade et s'absentait pendant plusieurs jours pour accompagner des groupes aux quatre coins de la France. Quand il était chez lui, il passait la plupart de son temps avachi dans son fauteuil de jardin en plastique face à un cendrier débordant de mégots ratatinés.

Si Pascal parlait peu, au hameau on parlait beaucoup de lui. Chacun avait son petit avis sur le bonhomme, qui pouvait inspirer du dépit, de la répulsion, voire de la peur, comme c'était le cas pour ma mère. Mon père prenait toujours sa défense, il avait peut-être simplement pitié. Il l'invitait de temps en temps à boire l'apéro à la maison, et jamais Pascal ne nous rendait la pareille. Mes parents ne lui en tenaient pas rigueur ; ma mère, ça l'arrangeait.

Moi aussi je me méfiais de Pascal, mais celui dont j'avais le plus peur, c'était Leo. Dès la première année, quand j'étais au CP et lui en CM2, il a fait étalage de tout son talent de fouteur de merde en classe. Il s'installait comme un vieux flic de cinéma, basculant sa chaise en arrière et posant ses pieds croisés sur sa table. Il sifflotait en regardant le plafond quand la maîtresse le reprenait, imitait sa voix, pointait ses tics de langage. À cet âge-là, c'était encore un gentil trublion. Son sang-froid et son absence de limites pouvaient nous faire rire. Même Joëlle avait parfois du mal à réprimer une mimique amusée. Le problème, c'est que ça ne s'est pas arrangé avec les années.

En sixième, Leo a cassé la gueule d'un troisième qui le surnommait Bambi. Leo ne comprenait pas pourquoi Bambi. Le grand a fini par s'expliquer : « Il paraît que ta mère est morte, comme Bambi. » Trois gnons plus tard, il se relevait

MALGRÉ MON STATUT DE PLUS PROCHE VOISIN, ON N'ÉTAIT NI COPAINS NI QUOI QUE CE SOIT. LEO ET MOI, C'ÉTAIT TOUT LE CONTRAIRE DE DELPHINE ET PALOMA

avec une double fracturce de la mâchoire. À seize ans, il est parti en apprentissage à Grenoble, et on ne le voyait plus que le week-end. On racontait qu'il prenait de la drogue, qu'il en vendait. Le temps passant, le vocabulaire évoluait et les scénarios se complexifiaient : on le qualifiait de tox, de camé, de plus gros dealer de l'Isère, on l'imaginait se piquer dans des squats au Village Olympique ou à La Villeneuve. Pour autant, quand Paloma nous a annoncé qu'il avait validé son CAP chaudronnerie avec les honneurs et qu'il était entré chez les Compagnons du Devoir, ça ne nous a pas surpris. Il avait beau avoir cet affreux caractère, Leo était un type intelligent et débrouillard, qui s'exprimait très bien à l'oral. Il pouvait même se révéler extrêmement sympathique quand il vous avait à la bonne. Je l'ai vu faire avec d'autres. En ce qui me concerne, je n'ai jamais eu droit à sa camaraderie. Malgré mon statut de plus proche voisin, on n'était ni copains ni quoi que ce soit. Leo et moi, c'était tout le contraire de Delphine et Paloma.

2

On peut imaginer quelques semaines de flottement, à se tourner autour, à se jauger. Du moment où elles se sont décidées à se rapprocher, elles sont devenues indissociables. Pour son anniversaire, Delphine invitait la moitié de la classe et ne jouait qu'avec Paloma. Elles ne se lâchaient pas, partageaient tout, se construisaient ensemble, pas forcément contre le reste du monde, mais les autres ne représentaient rien pour elles. Paloma lisait énormément ; Delphine s'est mise à lire pour la suivre. Paloma lui prêtait ses dernières découvertes, et il m'arrivait d'hériter de certains ouvrages – c'est donc grâce à Paloma que j'ai lu, autour de dix ans, *Alice au pays des merveilles* ou *Sa Majesté des mouches.* Le week-end, elles s'enfermaient dans la cuisine et confectionnaient des roses des sables avec des cornflakes et du chocolat fondu avant de les mettre au congélateur pour les manger plus tard devant *La Famille Addams.* Je les entendais discuter et rire à travers la cloison qui séparait nos •••

deux chambres et contre laquelle je tambourinais pour qu'elles me laissent dormir. Paloma était une pipelette, comme disaient mes parents, et ils avaient raison, elle parlait beaucoup, très vite et d'une voix qui portait. Leo avait lui aussi cette tendance à parler fort. Sur ce point, ils n'avaient rien à voir avec leur père, lequel, au meilleur de sa forme, murmurait à peine.

De manière générale, Leo et Paloma ne ressemblaient pas à Pascal. Ils étaient aussi fougueux que leur père était taciturne, aussi bavards qu'il était silencieux. Et quand bien même il se décidait à prendre la parole, Pascal allait toujours à l'essentiel, comme si les mots lui brûlaient la bouche et qu'il cherchait à s'en débarrasser le plus rapidement possible. Paloma, à l'inverse,

LE DRUIDE ÉTAIT LA STAR DES PROFS DU COLLÈGE. DÈS LA FIN DE L'HIVER, IL VENAIT TRAVAILLER EN SHORT ET MARCEL, EXHIBANT SES MOLLETS EN BÉTON ET SES TRICEPS SAILLANTS

prenait un plaisir fou à se lancer dans des tirades qu'elle truffait de termes bien à elle, d'expressions originales. Je me souviens de sa manie de ponctuer ses phrases de « patate », spécialement quand elle s'adressait à ma sœur. « Non mais t'as vu l'heure, patate ? » « Enfin, c'est mon film préféré, patate. » Delphine, je constatais combien ça lui plaisait de se faire taxer de patate par Paloma. Les « patate » de Paloma étaient toujours affectueux, c'étaient des « patate » qui crépitaient de bonté, des « patate » qui révélaient la force du sentiment amical de celui qui vous les envoyait. Car il existe aussi des « patate » hautains, des « patate » écrasants. Mais il n'y avait rien de tout ça entre elles. Leur attachement était équilibré, leur complicité était saine.

Elles avaient chacune de quoi estimer l'autre, de quoi l'admirer. Delphine adorait que Paloma soit née en Argentine, le pays de sa mère, qui était pourtant morte à Paris. Paloma se sentait bien chez nous, dans cette maison nettement plus animée et joyeuse que la sienne. Nos parents l'aimaient beaucoup, ils étaient séduits par sa vitalité. Ils appelaient les filles les deux tornades, et s'enthousiasmaient sincèrement pour cette relation qui ne cessait de se renforcer au fil des années, ce qui n'avait rien d'une évidence. Cela aurait pu ne durer qu'un an ou deux, quand on en a huit, neuf ou dix, c'est déjà pas mal. Mais ni le temps ni l'entrée au collège n'ont rien entamé de ce lien.

Sixième, cinquième, quatrième, elles étaient toujours les mêmes inséparables. Idem en troisième où, pour la première fois, elles ne se sont pas retrouvées dans la même classe. Et qui dit autre classe, dit autres profs. Bien sûr, il est toujours possible d'en avoir un ou deux en commun. Je me souviens que c'était le cas en sport. J'étais pour ma part en cinquième et, comme Delphine et comme Paloma, en sport, j'avais le Druide.

3

Le Druide était la star des profs du collège. Dès la fin de l'hiver, il venait travailler en short et marcel, exhibant ses mollets en béton et ses triceps saillants. Il portait toujours un bandana rouge noué autour du front et arborait une longue barbe grisonnante qui lui valait ce surnom dont il jouait avec malice. Son sac à dos était affublé d'une petite peluche de Panoramix qu'un élève lui avait rapportée du Parc Astérix, mais personne ne l'appelait du nom du célèbre inventeur de la potion magique, c'était le Druide, point.

On l'appelait comme ça entre nous. En cours, on disait « monsieur », éventuellement « Michel » et, s'il arrivait parfois que son sobriquet fuse dans le gymnase, il s'appliquait à rester impassible, d'une manière qui trahissait toutefois une forme de jouissance de la situation. Sa popularité n'était pas due qu'à son look. Membre de l'équipe de France de ski de fond pendant huit ans, il avait participé comme remplaçant aux JO de Lake Placid en 1980 puis à ceux de Sarajevo en 1984. On aurait pu le plaindre de ce statut de suppléant, lui qui avait évolué toutes ces années dans l'ombre des vrais champions, mais quand il évoquait par petites touches sa première carrière, il prenait soin de toujours tourner les faits à son avantage, et son parcours, au contraire, nous impressionnait. Ainsi on s'estimait chanceux d'être encadrés par un ancien athlète de haut niveau, qui en plus de ça était drôle et bon pédagogue. Il arrivait chaque année à donner à deux ou trois tire-au-flanc parmi les plus obstinés le goût de l'activité physique. Moi-même, je ne me suis jamais autant démené sur un terrain de volley que sous les ordres du Druide durant mon année de cinquième.

On l'appréciait tellement qu'on était toujours déçus quand un surveillant venait nous annoncer son absence. Cette année-là, cela s'est produit plusieurs fois au mois de juin. Une première semaine complète d'absence. Puis une deuxième. Comme on savait qu'il pratiquait le parapente sur son temps libre, la rumeur d'un accident s'est mise à circuler. On a dû attendre le début de l'été pour que l'information soit officialisée : le Druide avait disparu. ■

L'INFO EN PLUS

Avant de se lancer dans divers petits métiers de la grande distribution, de l'industrie ou du bâtiment, Pierric Bailly avait brièvement suivi des cours de cinéma à l'université Paul-Valéry de Montpellier. Une passion contractée très tôt au Renoir de Lons-le-Saunier, un cinéma qui, assure-t-il, a fait bifurquer sa vie… Faut-il chercher dans son intérêt pour le septième art l'origine de son écriture très visuelle, et dans son admiration pour Hitchcock son goût pour les scénarios complexes ? Parmi ses références, il confesse un plaisir coupable pour *Very Bad Trip.*

Douze extraits en exclusivité

***Lire Magazine* ne se résume pas à sa seule édition papier. Nous vous proposons ainsi de découvrir ces autres extraits de romans de la prochaine rentrée littéraire grâce à votre smartphone. N'hésitez donc pas à scanner les QR Codes disponibles dans les pages 109 à 113.**

PHILIPPE BESSON

La Première Phrase du premier livre

LE LIVRE

Une enfance charentaise, les dimanches chez les grands-parents, les vacances en caravane à l'île de Ré… Philippe Besson remonte le fil de ce qui l'a conduit à écrire. Le récit avance par touches subtiles, avec une attention juste aux détails d'époque. Derrière les souvenirs personnels, c'est toute une France des années 1970 et 1980 qui ressurgit. On y retrouve les premières secousses du désir, les blessures du sida, puis la découverte décisive de Duras et de Guibert. Un livre sensible et tenu.

L'AUTEUR

Né en 1967, Philippe Besson grandit en Charente. Après des études de droit, il publie en 2001 *En l'absence des hommes*, salué par la critique. Suivent de nombreux romans à succès, dont *Son frère* et *Arrête avec tes mensonges*, tous deux adaptés au cinéma.

SERGE JONCOUR

Une histoire d'amours

LE LIVRE

Mai 2024, Léa, chasseur de têtes, et Franck, dessinateur, quittent Paris pour s'installer dans la campagne nivernaise. Non loin de leur moulin, dans une annexe d'un château délabré, vivent le rugueux Joss et sa femme Kelly, aide à domicile. Mai 1824, Jocelyne, la fille du baron de La Motte-Josserand, souffre, comme souvent, des fièvres des marais. Rodolphe revient au pays avec un certificat d'officier de santé. Les cœurs s'enflamment, tandis que Joncour alterne les époques, aux coïncidences troublantes.

L'AUTEUR

Maître-nageur, livreur de journaux, portier, rédacteur publicitaire… Serge Joncour a été tout cela avant de publier *Vu* en 1998, à 37 ans, puis d'accumuler les prix, des Deux Magots pour *L'Écrivain national* (2014) au Femina (*Nature humaine*, 2020) en passant par l'Interallié (*Repose-toi sur moi,* 2016).

NINA BOURAOUI

Championne

LE LIVRE

Victime d'un père violent qui a bien failli la tuer alors qu'elle n'avait que 6 ans, étouffée par une mère qui compense sa soumission par un amour dévorant, jalousée par une grande sœur assignée à résidence, une jeune fille au physique androgyne se rêve en championne et voit dans le tennis la seule échappatoire pour rejoindre un éden qu'elle appelle le « *Monde des femmes* ». Son histoire nous parvient à travers un flot de paroles incessant où elle confie son rêve et confesse la rage qui l'habite.

L'AUTRICE

Née en 1967, Nina Bouraoui a passé ses jeunes années à Alger avant que ses parents ne fuient vers la France à la fin des années 1970. À travers des romans imprégnés d'autofiction comme *Mes mauvaises pensées*, prix Renaudot 2005, elle interroge le déracinement, l'enfance, la féminité, le désir ou encore l'homosexualité. *Championne* est son vingtième roman.

LAURA KASISCHKE

Baignade surveillée

LE LIVRE

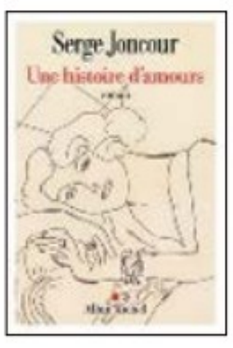
À Mission Hills, dans le Michigan, un enfant se noie dans une piscine municipale. En quête de bouc émissaire, la communauté accuse la maître-nageuse de négligence. Mais au fil des récits qui s'entrecroisent, une autre version des faits émerge et vient questionner l'inexorabilité du drame. Ce même jour, le 16 juillet 1969, les trois astronautes américains Neil Armstrong, Buzz Aldrin et Mike Collins prennent place à bord de la fusée qui permettra à l'homme de faire son premier pas sur la Lune…

L'AUTRICE

Laura Kasischke, née en 1961 dans le Michigan, publie des recueils de poésie avant son premier roman, *A Suspicious River*, en 1996, qui fut adapté au cinéma. Elle est l'autrice d'une dizaine de romans, dont *Esprit d'hiver,* lauréat du grand prix des lectrices d'*Elle* en 2014.

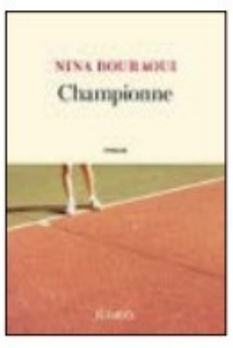
EXTRAIT

LA PREMIÈRE PHRASE DU PREMIER LIVRE
PHILIPPE BESSON
240 P., JULLIARD, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 SEPTEMBRE.



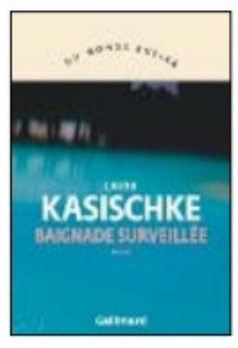
EXTRAIT

UNE HISTOIRE D'AMOURS
SERGE JONCOUR
384 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 19 AOÛT.



EXTRAIT

CHAMPIONNE
NINA BOURAOUI
360 P., JC LATTÈS, 20,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 19 AOÛT.



EXTRAIT

BAIGNADE SURVEILLÉE [THE LIFEGUARD]
LAURA KASISCHKE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉLINE LEROY, 316 P., GALLIMARD, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 27 AOÛT.

JEAN-BAPTISTE DEL AMO

Une éclaircie

LE LIVRE

En 2023, pour la collection « Ma nuit au musée », Jean-Baptiste Del Amo se rend à Madrid et se confronte aux *Peintures noires* de Goya, une série réalisée par le maître espagnol à la suite d'un épisode de maladie. L'écrivain lutte alors lui-même contre une maladie qu'il avait espéré fuir en achetant avec S. un vieux corps de ferme en Touraine. Réflexion sur le corps, la finitude et la création, *Une éclaircie* dit *« le bouleversement intime, l'atteinte morale, physique et spirituelle »* découlant de cette épreuve.

L'AUTEUR

L'identité, le corps, la sexualité, la mort et l'héritage de la violence sont autant de thèmes que travaille Jean-Baptiste Del Amo dans son œuvre, distinguée par de nombreux prix, comme le Goncourt du premier roman (*Une éducation libertine*), le prix du Livre Inter (*Règne animal*) et le prix du roman Fnac (*Le Fils de l'homme*).

EXTRAIT

UNE ÉCLAIRCIE
JEAN-BAPTISTE DEL AMO
192 P., STOCK/MA NUIT
AU MUSÉE, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 19 AOÛT.

ESTHER TEILLARD

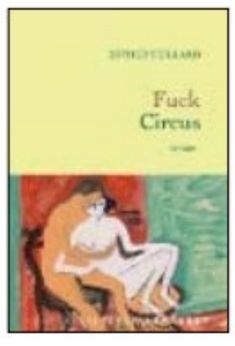
Fuck Circus

LE LIVRE

Des fantasmes plein la tête, la narratrice de *Fuck Circus* revient à Marseille, sa ville natale, pour y retrouver Gabriel, avec qui elle vit depuis trois ans une relation libre et passionnelle. Malheureusement, ce dernier lui annonce qu'il a rencontré quelqu'un et leur histoire prend fin. Le début d'une nuit d'errance moite, sulfureuse, où s'entremêlent souvenirs d'enfance, éveils conjugués au sexe et à la littérature, bribes de nuits torrides, qui la mènera jusqu'au Mythe, club damné où se retrouvent les âmes égarées pour une danse macabre entre Éros et Thanatos.

L'AUTRICE

Jeune autrice de 24 ans originaire de Marseille, chroniqueuse dans l'émission *Mauvais genres* de France Culture, Esther Teillard est devenue en 2025, avec *Carnes*, son premier roman, l'égérie d'une littérature érotique qui défie le puritanisme ambiant en chantant avec une poésie crue, parfois brutale les joies du désir, de l'exultation et de la débauche.



EXTRAIT

FUCK CIRCUS
ESTHER TEILLARD
224 P., GRASSET, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 26 AOÛT.

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

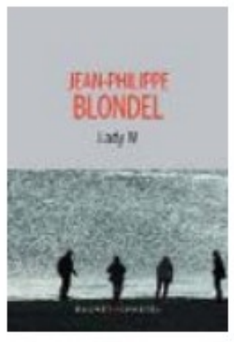
Lady W

LE LIVRE

2005, alors que les blogs font leur apparition, celui de Lady W, un pseudo derrière lequel se cacherait une romancière reconnue, attire de nombreux internautes. Notamment Fabrice, prof et écrivain de province, dont la carrière tangue ; Kévin, 18 ans, aux penchants homo et aux aspirations littéraires ; Hélène, bibliothécaire divorcée du côté du Mans ; et Chloé, journaliste culturelle à France Inter. Mus par diverses motivations, les voilà tous les quatre unis dans un road trip à la recherche de la mystérieuse blogueuse.

L'AUTEUR

Fils d'un employé de la SNCF et d'une directrice d'école maternelle, Jean-Philippe Blondel est professeur d'anglais près de Troyes. En 2003 sort, enfin, son premier roman, *Accès direct à la plage*, moult fois réédité depuis. « Écrivain du quotidien », il excelle, de livre en livre (34 au compteur), dans l'art d'ausculter la classe moyenne.



EXTRAIT

LADY W
JEAN-PHILIPPE BLONDEL
208 P., BUCHET-CHASTEL, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

LILIA HASSAINE

Je

LE LIVRE

Automne 1831, Jamaïque. Cristophine, la servante, prédit un avenir nébuleux à Antoinette. Peu de temps après, elle s'éprend de Rochester, autrement appelé *« l'Anglais »*, lors d'un bal. Un rapprochement puis un mariage scellent leur union, emportant toute espérance de liberté. Au cœur d'un manoir gothique, et bien loin de sa terre de naissance, Antoinette, jeune Créole blanche, questionne les étapes qui l'ont menée jusqu'à son bourreau. Articulé autour de la première femme de Rochester dans *Jane Eyre*, *Je* donne une voix à ce personnage qui n'en a jamais eu.

L'AUTRICE

Née en 1991 à Corbeille-Essonnes, Lilia Hassaine poursuit ses études à l'Institut français de presse. Devenue journaliste, elle publie en 2019 un premier roman salué par la critique, *L'Œil du paon*. Quatre ans plus tard, elle remporte le prix Renaudot des Lycéens pour *Panorama*, son troisième roman.

EXTRAIT

JE
LILIA HASSAINE
256 P., GALLIMARD, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

CAMILLE PASCAL

Le Bal des foudroyés

LE LIVRE

En s'emparant des derniers mois de Mazarin, Camille Pascal poursuit son exploration romanesque des coulisses du pouvoir monarchique. Intrigues de cour, fortunes cachées, mariages arrangés, ambitions du jeune Louis XIV : dans *Le Bal des foudroyés,* tout avance avec une précision redoutable, nourrie d'archives et d'un vrai sens du théâtre. Les dialogues claquent, les scènes de cabinet voisinent avec la misère des campagnes frappées par la famine, et le cardinal mourant fascine par son avarice autant que par son génie politique. Une fresque dense et vive.

L'AUTEUR

Camille Pascal, né en 1966 à Montpellier, est devenu haut fonctionnaire et plume politique. Il publie plusieurs essais avant de se tourner vers le roman historique. En 2018, *L'Été des quatre rois* reçoit le grand prix du roman de l'Académie française. Depuis, il s'est imposé comme l'un des grands romanciers historiques.

EXTRAIT

LE BAL DES FOUDROYÉS
CAMILLE PASCAL
288 P., ROBERT LAFFONT, 22,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 27 AOÛT.

DIMITRI BORTNIKOV

Tombeau de Parsifal

LE LIVRE

Cadencé et traversé de visions, *Tombeau de Parsifal* se lit comme on suit un voyageur hanté, dans un lieu porteur d'une mémoire violente. Le narrateur est un écrivain franco-russe, de retour dans sa ville natale après vingt ans d'absence. Il engage un dialogue avec Babyl, ami d'enfance mourant, tout en songeant à venger sa mère, et à traquer les coupables. Un roman étrange et envoûtant sur le bien et le mal.

L'AUTEUR

Né à Samara en 1968, Dimitri Bortnikov a été légionnaire, cuisinier, professeur de danse et bibliothécaire en Russie. Installé à Paris depuis 1999, il commence à publier des romans en russe. En 2002, il obtient le Booker Prize russe pour *Le Syndrome de Fritz*. Depuis 2008, il écrit uniquement en langue française. Son roman *Face au Styx* a été élu meilleur roman français de l'année 2017 par le magazine *Lire*.

EXTRAIT

TOMBEAU DE PARSIFAL
DIMITRI BORTNIKOV
288 P., RIVAGES, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 19 AOÛT.

JULIA KERNINON

La Dernière des Wilberforce

LE LIVRE

Lorsque Waldo reçoit un appel de sa mère pour l'inviter à une soirée qu'elle organise sur la presqu'île, il se questionne immédiatement sur les raisons qui la poussent à cela. Est-ce pour la sortie d'un nouveau livre ? Bien qu'il n'entretienne pas de rapports faciles avec elle, il accepte. Le lieu lui rappelle immédiatement cette enfance évanouie passée avec Olivia et Annabel, les sœurs Wilberforce, en compagnie d'Adam, son frère aujourd'hui défunt. Mais voilà que la soirée n'est pas celle attendue, car progressivement les masques tombent.

L'AUTRICE

Julia Kerninon, 39 ans, est native de Nantes et titulaire d'un doctorat en littérature américaine. C'est en 2007 qu'elle publie son premier roman sous le pseudonyme de Julia Kino, *Adieu la chair*. Entre autres distinctions, cette romancière a reçu le prix de la Closerie des Lilas pour *Le Dernier Amour d'Attila Kiss*.

EXTRAIT

LA DERNIÈRE DES WILBERFORCE
JULIA KERNINON
288 P., L'ICONOCLASTE, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

COLUM McCANN

Ce qui nous frôle sous la surface

LE LIVRE

Anthony Fennell, écrivain en panne d'inspiration, accepte d'embarquer sur un navire pour écrire un reportage sur la réparation des câbles sous-marins sans lesquels Internet n'existerait pas. Le chef de mission ? John Conway, un Irlandais charismatique, âme tourmentée et apnéiste d'exception. Au large des côtes occidentales de l'Afrique, Fennell, fasciné, découvre un monde à nul autre pareil. À mesure que l'océan est sondé, c'est le mystère d'un homme qui gagne en épaisseur… jusqu'à la disparition.

L'AUTEUR

Enseignant aujourd'hui l'écriture à New York, l'Irlandais Colum McCann, né en 1965 à Dublin, a connu un succès international avec *Les Saisons de la nuit* (1998). Celui-ci a été confirmé par *Danseur* (2003), roman biographique sur Noureev et par *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* (2009), lauréat du National Book Award.

EXTRAIT

CE QUI NOUS FRÔLE SOUS LA SURFACE [TWIST]
COLUM McCANN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR CLÉMENT BAUDE,
320 P., BELFOND, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Les synonymes n'existent pas

Les synonymes ? On en fait des dictionnaires, les savants linguistes les classent, un correcteur zélé en remplit les marges d'un texte, et cependant… ils n'existent pas. Pas plus que la licorne, le dahut ou le mouton à cinq pattes. Beaucoup d'écrivains les traquent pourtant avec une obstination touchante. Pour éviter les répétitions, varier le style ou démontrer l'étendue de leur vocabulaire, ils s'imaginent qu'à chaque mot correspond quelque double discret prêt à le remplacer. Ils courent après un fantôme.

Triste destin ! À la différence des pièces de monnaie, les mots ne s'équivalent jamais. C'est même leur raison d'être. « Épuisement » recouvre davantage que « fatigue ». Si un mot voit le jour, c'est parce qu'il saisit quelque chose qu'un autre laisse échapper. Le génie humain l'a créé pour cela. D'ailleurs, la langue ne conserve pas deux mots strictement pareils : elle spécialise les usages ou élimine le superflu. Que deux termes survivent côte à côte signifie précisément qu'ils n'accomplissent pas un travail semblable.

Deux mots peuvent pointer le même objet, mais jamais de la même façon. « Svelte » et « maigre » désignent un corps sans graisse, mais l'un caresse et l'autre inquiète : la femme svelte se promène dans un salon élégant, la maigre traverse un dispensaire. Si la réalité visée s'avère identique, le connoté s'oppose. Ainsi de l'homme « économe » qu'on estime et du « radin » qu'on méprise. Le mot ne se contente pas de nommer la réalité, il la juge. Dire d'une personne qu'elle est « obstinée » ou qu'elle est « persévérante » compose un portrait différent. Qualifier une décision d'« audacieuse » ou d'« imprudente » revient déjà à prendre position.

Le mot lui-même possède un corps. Doté de sons, d'une durée, d'un rythme, il produit une musique. « Joie » claque, « bonheur » s'étire, « félicité » s'attarde. Aucune oreille ne les tient pour interchangeables. Quand le poète hésite entre « clair » et « lumineux », ce n'est pas le sens qu'il pèse, c'est le nombre de syllabes, l'allitération avec le vers voisin, l'écho qui apparaît trois mots plus tard. Les prétendus synonymes briseraient l'architecture sonore en sonnant faux, car, de par leur texture, certains termes se montrent rugueux, d'autres souples ; ceux-ci avancent avec lourdeur, ceux-là se glissent dans la phrase.

Le mot a aussi une histoire, et cette histoire le colore. Certains portent encore l'empreinte de leur origine : « travail » descend d'un instrument de torture, « salaire » de la ration de sel distribuée aux soldats romains. Tous arrivent chargés des livres où nous les avons rencontrés, des discours où nous les avons entendus, des époques qu'ils ont traversées. Soit un mot traîne derrière lui la longue procession de tous ses emplois passés, soit il se donne comme neuf, et cette nouveauté devient, à son tour, son histoire. L'écrivain ne doit pas pister des synonymes, il doit débusquer le mot juste. Flaubert consacrait parfois une journée à repérer l'unique, celui qui ne souffrait aucun substitut. Si les synonymes existaient, pourquoi s'infliger ce tourment ? Il suffirait d'attraper le premier venu. On ne trie pas l'indiscernable.

« JOIE » CLAQUE,
« BONHEUR » S'ÉTIRE,
« FÉLICITÉ » S'ATTARDE

Quel bonheur me procure cette profusion de mots qui refusent de se fondre les uns dans les autres ! J'adore les dictionnaires des synonymes parce qu'ils ne m'offrent pas des synonymes, mais des subtilités. Leurs colonnes présentent des outils très fins, des listes de nuances, des degrés de lumière, des variantes de sentiments. Le synonyme apparent contient toujours une distinction qu'on ignorait, une porte qu'on croyait fausse et qui ouvre sur une pièce nouvelle.

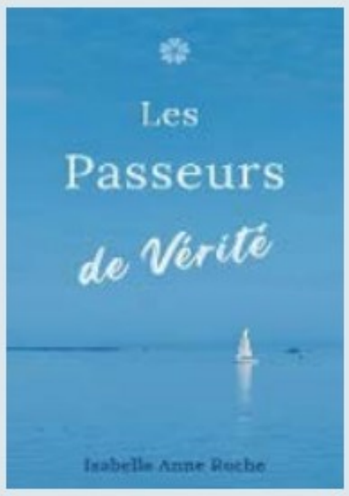
La leçon dépasse largement la littérature. Parler d'un « plaignant » plutôt que d'une « victime » avant que justice ne soit rendue permet de respecter la présomption d'innocence de l'accusé. Penser avec précision exige de s'exprimer avec précision. Lorsque le lexique s'appauvrit, les nuances disparaissent et, avec elles, une partie de notre capacité à percevoir le réel. À l'inverse, chercher le terme exact revient à exercer son regard, affiner sa sensibilité, résister aux approximations.

Le mot juste n'a pas de jumeau. Les mots, en somme, sont des frères qui ne se ressemblent que de loin. De près, chacun révèle son visage, sa voix, sa part d'ombre. Écrire, ce n'est rien d'autre que de les observer assez attentivement pour ne plus jamais les confondre. ■

AUDREY SOVIGNET

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



LES PASSEURS DE VÉRITÉ

ISABELLE ANNE ROCHE

ÉDITIONS ÉCRIRE ET SE TENIR EN JOIE

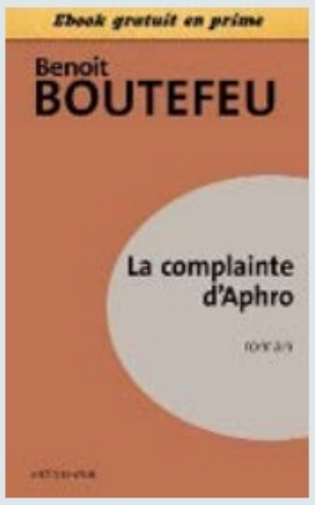
Sur la côte bretonne, lors d'une régate manquée, Chloé découvre un fragment métallique accompagné d'un message énigmatique qui bouleverse sa vision de l'échec. À des centaines de kilomètres de là, d'autres femmes vivent une expérience similaire. Dans l'intimité d'un atelier d'artiste à Limoges, au grand air dans une exploitation maraîchère de Seine-et-Marne, au cœur d'un vol qui sombre dans le chaos… Partout, les fragments semblent surgir au moment où leurs vies vacillent. Chaque éclat leur murmure un enseignement différent, étroitement lié à leurs failles et à leurs doutes, comme une invitation à explorer leurs choix, leurs peurs et leur manière d'avancer dans la vie.

Le hasard peut-il frapper plusieurs fois ? Ou ces découvertes sont-elles les pièces d'un même puzzle ? En tentant de comprendre, elles suivent une piste qui les rapproche, les interroge et ouvre la voie d'une transformation qui va au-delà d'elles-mêmes.

Entre mystère, émotions et voyage intérieur, Les Passeurs de Vérité entraîne le lecteur dans une histoire où les trajectoires se rejoignent et où les certitudes vacillent peu à peu. Porté par des paysages immersifs et des personnages profondément humains, ce roman mêle quête, secrets et liens invisibles dans une atmosphère à la fois intrigante et lumineuse.

Un roman initiatique à la croisée du mystère, des questionnements intimes et de la beauté fragile de la nature.

→ ISBN : 9782488925013 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 256 PAGES



LA COMPLAINTE D'APHRO

BENOIT BOUTEFEU

ÉDITIONS-ABAK

Retranché depuis plusieurs jours dans son appartement parisien, abruti d'anxiolytiques, Clément rumine son échec. Tant d'efforts, de manœuvres et de sacrifices pour intégrer « le cab » de Bercy, réduits à néant en une fraction de seconde. Comment a-t-il pu tutoyer d'aussi près les sommets et se crasher ? Alors qu'il macère dans sa crasse et dans ses angoisses, il reçoit un message inattendu. Luc, un ancien camarade qu'il croyait effacé de sa mémoire, l'invite à venir passer quelques jours dans sa ferme en Corrèze...

Pour son troisième roman, Benoit Boutefeu dresse le portrait croisé de deux êtres cabossés par la vie qui se retrouvent après seize ans d'absence. D'une plume vive et imagée, il explore la fin des illusions et interroge les ressorts de l'amitié, entre rivalité et admiration.

→ ISBN : 9782494869332 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 184 PAGES

EN LIBRAIRIE ET SUR WWW.EDITIONS-ABAK.COM

VOUS AVEZ LES CLÉS !

ÉLODIE SACLIER

LIBRINOVA

Et si nos cellules portaient la réponse à nos souffrances ? Élodie Saclier explore ici les mécanismes invisibles qui influencent notre santé, nos émotions et nos relations : mémoire cellulaire, blessures enfouies, héritages transgénérationnels… Autant de fils qui se tissent dès la vie intra-utérine et qui continuent plus tard de dicter nos peurs, nos blocages et nos maladies. Comprendre ces liens, c'est déjà commencer à s'en libérer !

→ ISBN : 9791040591252 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 345 PAGES

PAPEETE VAITAVERE, UN VOYAGE POUR DEUX VIES

FRANÇOIS PAYET

LIBRINOVA

De Papeete à Vaitavere, François Payet retrace dans cette autobiographie un itinéraire pour le moins atypique, ponctué de voyages, de rencontres, de sa passion pour le sport et, bien sûr, des aléas de la vie. Un récit intime, riche et mouvementé, qui nous embarque par-delà les océans et continents !

→ ISBN : 9791043902055 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 324 PAGES

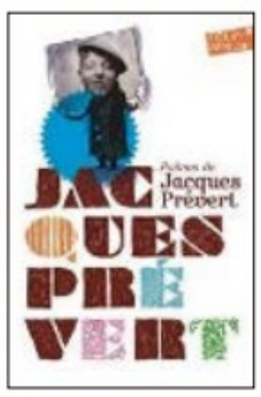
UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 11 77

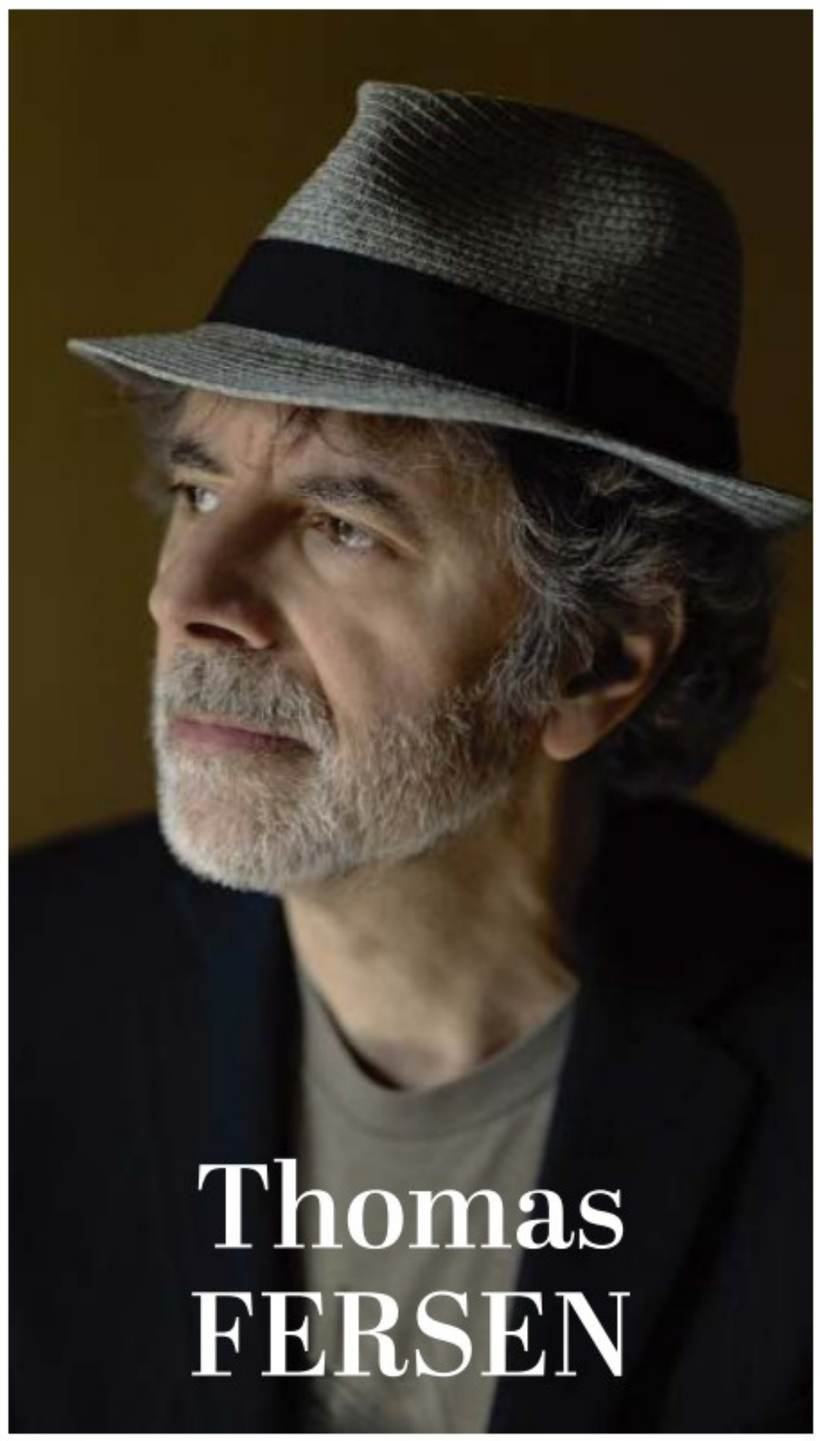
VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« *Les Thibault* de Roger Martin du Gard. J'avais entre 9 et 11 ans. Et cette œuvre m'a tout de suite donné envie de me lancer dans l'écriture. J'ai commencé, enthousiaste, je ne me rendais pas compte de l'ampleur du projet, mais j'ai vite compris que j'étais dans un mauvais pastiche – ma mère a d'ailleurs dû le garder ! Disons que c'est, au-delà de la lecture, ma première expérience d'écriture – même si j'avais déjà signé des poèmes… »

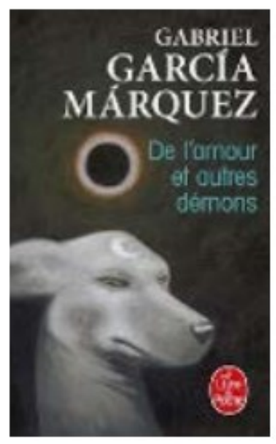
LE RECUEIL DE POÉSIE OU LE POÈTE QUI VOUS A PARTICULIÈREMENT MARQUÉ?

« La poésie et le roman sont, chez moi, indissociables. D'ailleurs, *Comme on quitte un imperméable* a été écrit en octosyllabes – j'aime bien ce côté expérimental, même si cela a fait un peu peur à mon éditeur, avec qui nous avons retravaillé la composition du texte. Le premier poète qui m'a marqué, pour sa simplicité et son universalité, c'est Jacques Prévert. J'ai longtemps cru qu'il était l'auteur d'*Une fourmi de dix-huit mètres*, alors que c'est bien sûr Robert Desnos… Mais je pourrais aussi citer Apollinaire, Baudelaire, Rimbaud, Genet ou le poète belge Norge. »





L'auteur-compositeur-interprète du *Bal des oiseaux* signe un second roman, *Comme on quitte un imperméable*, librement inspiré de sa virée, jeune adulte, au Mexique et dans divers coins d'Amérique centrale. Un drôle d'objet en octosyllabes, prétexte pour discuter de sa bibliothèque.



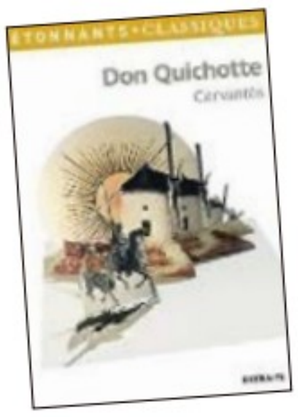
VOTRE LIVRE FAVORI AUTOUR DU MEXIQUE?

« On est loin de mon propre parcours, évoqué dans *Comme on quitte un imperméable*, mais je dirais tout Gabriel García Márquez. Il y a tout ce que j'aime, chez lui : le rêve, le mystique, l'épique, le conte, le pittoresque. *Cent ans de solitude* et *L'Amour au temps du choléra*, bien sûr, mais aussi un titre moins célèbre comme *De l'amour et autres démons*. »

VOTRE PIÈCE DE THÉÂTRE PRÉFÉRÉE?

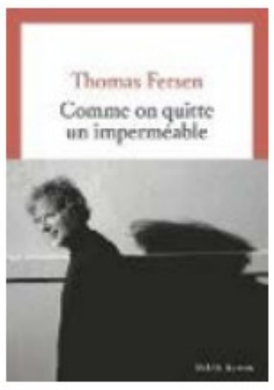
« Sans hésiter *Clérambard* de Marcel Aymé. Et même toute son œuvre, hors des planches, qu'il s'agisse de ses romans tels *La Vouivre* et *La Jument verte* ou, bien sûr, de ses *Contes du chat perché*, que j'ai achetés de nombreuses fois à mes enfants. Il y a de tout, là-dedans. Et, pour revenir sur le théâtre, j'aime bien qu'on évoque ses liens avec le roman – le mien, d'ailleurs, sera transposé en spectacle prochainement. On y travaille, avec le metteur en scène. »

ENFIN, LE GRAND CLASSIQUE QUI VOUS ENNUIE ?



« Anatole France, je n'ai jamais pu aller au bout. Et, pourtant, j'aime le style. Je n'ai pas non plus réussi à finir *Don Quichotte*. C'est peut-être parce que la littérature qui me touchait le plus, lorsque je lisais beaucoup, se situait entre le milieu du XIXe siècle et les années 1980. Enfin, il y a bien les *Mémoires* de Casanova, mais tous ces grands classiques antérieurs me semblaient très éloignés du jeune homme que j'étais. Ça n'était pas le bon moment pour moi. »

Propos recueillis par Baptiste Liger



COMME ON QUITTE UN IMPERMÉABLE
THOMAS FERSEN
140 P., SEUIL, 17 €

À noter un spectacle inspiré par le livre, présenté lors du Festival d'Avignon, à la Scala Provence, du 4 au 12 juillet ; puis à la Scala Paris, du 7 au 17 octobre.

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

VOUS INSPIRER

VARIÉTÉS

TOUS LES JOURS À 19H10
À PARTIR DU 27 JUILLET

RTL

VOTRE RADIO

©FRANCOIS ROELANTS/RTL

PARTIR EN LIVRE

17.06.26 — 19.07.26

12e ÉDITION

NOS PETITS ET GRANDS HÉROS

© CNL- Julien Neel pour Partir en Livre

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

www.partir-en-livre.fr

CN 80 ans 2026

Partir en Livre

france.tv · okoo.tv · Libération · Le Point · LiRE magazine · J'aime lire · Fleurus · Mon petit Libération inter

RATP · Fondation Vinci Autoroutes Bien (se) conduire · Upcoop · McDonald's

Gallimard Jeunesse · Le Dragon d'Or · Bayard Jeunesse

pass Culture · Réseau Canopé · UNAT · Les Francas · la charte · SGDL · BnF Bibliothèque nationale de France · Syndicat national de l'édition · SLF · Ligue de l'enseignement · FIII · Eurekoi · NABOOK

CAHIER SPÉCIAL

LiRE magazine

N° 553-554/JUILLET-AOÛT 2026/NUMÉRO DOUBLE/2E CAHIER

La bibliothèque idéale des romancières françaises

ÉDITO

Par Baptiste Liger

Les idées viennent parfois des demandes de nos lecteurs. Ainsi, vous avez été nombreux à découvrir notre hors-série « La bibliothèque idéale en 500 livres », paru à l'automne dernier à l'occasion du 50e anniversaire de *Lire* – devenu depuis *Lire Magazine*. Soit une sélection générale mêlant incontournables (pas forcément les livres les plus connus des auteurs), découvertes et succès d'époque (parfois oubliés). Et ce, dans tous les domaines littéraires ou éditoriaux en se basant, pour l'essentiel, sur nos archives (avec quelques ajouts rédactionnels exclusifs). Or, plusieurs d'entre vous nous ont suggéré une édition qui se concentrerait exclusivement sur les écrivaines, celles-ci ayant parfois été minorées dans les publications – un constat assez évident lorsque nous étions en train d'éplucher nos numéros d'il y a trente ou quarante ans, notamment…

Aussi, nous profitons de la présente édition estivale pour vous proposer ce cahier spécial qui se concentre sur les seules romancières françaises (ou, plus précisément, d'expression française – il y a aussi des autrices belges, algériennes, canadiennes…), déjà évoquées dans nos pages depuis 1975 et sur le même principe que le gros volume évoqué plus haut. De Marguerite Duras à Virginie Despentes en passant par Marie NDiaye, Christine Angot, Fred Vargas, Françoise Chandernagor ou Assia Djebar. Du roman historique au polar en passant par le roman dit « traditionnel », la romance, l'autofiction ou la science-fiction. Histoire d'avoir un panorama général sur une soixantaine de noms (avec son inévitable lot d'oublis) – même si nous avons mis de côté la bande dessinée, l'édition jeunesse et, bien sûr, la littérature étrangère. Pour de futurs suppléments ?

ABONNEMENT
Lire Magazine - Service abonnements
20 rue Rouget-de-Lisle, 92130 Issy-les-Moulineaux
Tél. : 01 79 92 11 86

Ce numéro double de *Lire Magazine* comporte 2 cahiers.
1er cahier : « Les livres de l'été » ; 2d cahier : « La bibliothèque idéale des romancières françaises ».
Direction artistique : **Cyril Oliverio**
Secrétaire de rédaction : **Julien Grunberg**
© couverture : Gaël Rageade

NATHACHA APPANAH

LA NUIT AU CŒUR

C'était le 24 mai 2021, à Mérignac, en Gironde. *« Une femme s'enfuyait, elle courait, c'était dans sa rue, elle sortait de chez elle, elle l'a vu, cet homme, son mari dont elle était séparée, et elle a commencé à fuir. Elle courait. Il lui a tiré dans les jambes, elle est tombée, il l'a aspergée d'essence et l'a immolée. »* Elle n'a pas survécu. Elle avait 31 ans et, bien vite, les médias ont révélé son prénom : Chahinez. Son nom de famille ? Daoud. Ce drame va réveiller un souvenir douloureux chez Nathacha Appanah, à savoir la mort en 2000 de sa cousine Emma, assassinée par son époux. Et elle songera également à son histoire conjugale personnelle, tumultueuse – même si, elle, s'en est sortie. Au-delà de la force du sujet et de son acuité sociétale, *La Nuit au cœur*, paru l'an dernier, impressionne par son traitement narratif, sa fluidité stylistique et sa capacité à proposer une réflexion complexe sans renoncer à la part émotionnelle.

Baptiste Liger et Margaux Morasso - 2025

MURIEL BARBERY

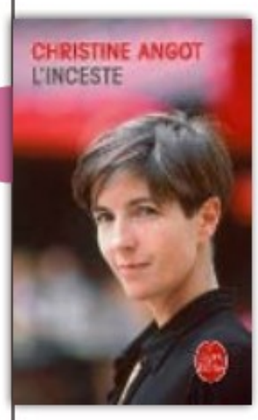
L'ÉLÉGANCE DU HÉRISSON

Vendu à plus d'un million d'exemplaires en deux ans, traduit en trente-quatre langues, *L'Élégance du hérisson*, de Muriel Barbery, n'avait pourtant bénéficié d'aucun lancement lors de sa sortie chez Gallimard, en 2006. Son succès tient au paradoxe de ses personnages habitant un immeuble de la très chic rue de Grenelle, à Paris : Renée Michel, une concierge quinquagénaire qui se fait passer pour niaise et inculte auprès de ses voisins bourgeois, alors qu'elle lit Proust en secret ; Paloma, une adolescente brillante qui déteste le monde de faux-semblants des adultes et prévoit de se suicider, pour être certaine de ne jamais en être, le jour de ses 13 ans ; enfin, Kakura, un Japonais cultivé qui va changer les visions du monde de Paloma et de Renée. De l'espoir, de la rébellion, un happy end mais pas trop : ce savant dosage a propulsé Muriel Barbery, dès son deuxième roman, parmi les auteurs français de best-sellers.

Gladys Marivat, pour la Bibliothèque idéale - 2025

CHRISTINE ANGOT

L'INCESTE



Cette fille, avec ses yeux sombres, sa voix sobre, sa silhouette frêle, est une violente. Christine Angot n'est pas du genre à se défendre : *« Si ma manière d'écrire ne convient pas, je le regrette. Mais je ne la modifierai pas. Pas plus que je ne peux changer ma façon de marcher. C'est le prix à payer. »* Elle s'agace vite lorsqu'on interprète une phrase de travers, qu'on semble avoir mal compris ce qu'elle voulait exprimer, ce qu'elle voulait écrire. Depuis dix ans et son premier livre, *Vu du ciel*, elle écrit et réécrit la même histoire ou presque, entre elle et elle, exposant sa vie et celle de ses proches, mêlant les roueries et mensonges qui font vrai et les pans de vérité qu'elle manipule forcément.

D'abord, il y a le père dont elle parle à chaque fois, dont elle décrit les gestes quotidiens. Ceux qui l'émerveillent quand elle le découvre si brillant et qu'elle le magnifie à 14 ans. Ceux du viol, s'excusant de l'aborder mais incapable de ne pas le remettre en avant. *« Et si ça ne suffit pas, je ferai d'autres livres encore… »* Chaque fois, elle choisit la crudité, la cruauté. *L'Inceste* (Stock) n'y échappe surtout pas, avec des mots, des scènes dures, provocantes. Il y a aussi l'ex-compagnon, le père de sa fille, sorte de miroir à qui elle s'adresse, qu'elle fait parler, s'interroger sur elle, comme dans *Sujet Angot*. Ne pas oublier une petite fille, Léonore, à qui elle dédie ses livres et qui commence à poser des questions à cette mère qui a de bien étranges manières d'aimer. Christine Angot dérange avec sa recherche littéraire de la parole juste, avec son jeu d'équilibriste entre la confession, le témoignage qui frôle le petit scandale littéraire et puis ces instants où l'écriture fonctionne, où elle parvient à rassembler le sujet et l'objet pour en faire un livre.

Elle évoque sa peur d'être mise dans le même panier que toutes celles qui publient des choses *« vraies »*, cette confusion qui l'entraîne à expliquer la différence : *« J'essaie de dire quelque chose sans raconter ma vie. »* Cette fille, narcissique, solitaire, qui fait fuir avec sa langue trop cruelle pour être supportable, a peur de la trahison. Mais c'est une *« peur de riche »*, reprend-elle. Oui, elle aime le fort, le violent et le cru, autant de choses qui se partagent difficilement avec le plus grand nombre. Décidera-t-elle alors de mettre les choses au clair avec ceux qui vont la lire, ceux qui en parleront. Agressive, elle est connue pour tailler dans la chair, quitte à faire mal, et à ne jamais le regretter, comme une sale gosse rancunière.

En ce moment, Angot parle théâtre : il y a cet atelier mis en scène par André Françon. Des extraits de ses romans lus et interprétés au festival d'Avignon. D'ailleurs, avant de revenir vers le roman, l'écriture théâtrale la tente. *« Ma peur, c'est de ne plus pouvoir écrire. »* Elle dit cela sans arrogance, comme dans les dernières pages de *L'Inceste* : *« Je suis une folle, on ne m'enferme pas parce que j'écris, et que ça me tient. Je cherche à être un monstre, peut-être… »*

Christine Ferniot - 1999

BÉATRIX BECK
LA DÉCHARGE

Sur les conseils de son institutrice, la petite Noémi se met à écrire sa vie et celle de sa misérable famille habitant près d'une décharge que le père doit surveiller. Elle est extraordinaire, Noémi, surdouée pour saisir choses et gens d'un mot ou d'une image. Béatrix Beck – dont les deux livres précédents, *L'Épouvante l'émerveillement* et *Noli*, frappaient déjà par un ton aussi familier qu'insolite – invente ici pour son héroïne dévergondée (Zazie, campagnarde qui monte à Paris) un langage chaotique où l'ellipse et le barbarisme fleurissent côte à côte en pleine liberté. De quoi troubler l'institutrice qui a des vues conventionnelles sur la morale et la littérature. Et de quoi réjouir ceux qui aiment la vraie nouveauté d'un style, la vraie nouveauté tout court.

1979

L'info en plus Si le nom de Béatrix Beck est aujourd'hui un peu oublié, on lui doit toutefois un fameux roman, prix Goncourt 1952, bien connu des cinéphiles grâce à son adaptation : *Léon Morin, prêtre*. Soit la trouble relation, dans une petite bourgade pendant l'Occupation, entre une jeune veuve en voulant à Dieu et un prêtre à l'écoute. Un duo campé à l'écran par Emmanuelle Riva et Jean-Paul Belmondo, avec des dialogues percutants et, derrière la caméra, un cinéaste davantage connu pour ses films noirs, Jean-Pierre Melville.

EMMANUÈLE BERNHEIM
SA FEMME

L'adroit roman que voilà ! Une célibataire, Claire, aime un homme marié, Thomas, et elle est de plus en plus obsédée par *« sa femme »*. Hantée par la précarité de cet amour, elle conserve dans le tiroir de son bureau tous les objets qu'il oublie chez elle comme autant de preuves de son passage. En période de fêtes, elle imagine douloureusement le bonheur familial de Thomas, à la montagne avec sa femme et ses deux enfants.

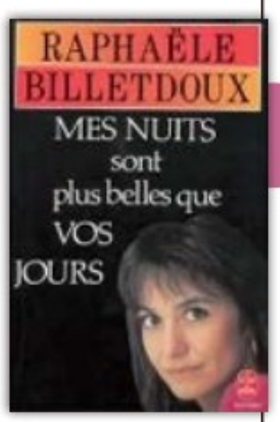
Claire est médecin. Elle a souvent sur la physiologie de son bien-aimé un regard très professionnel. L'étreinte tourne parfois à la palpation et elle tente de lui trouver les charmes d'un patient. Il faut dire *« qu'elle ne se sent jamais aussi bien que dans une chambre de malade »*. Ce que confirme la suite de l'histoire, qu'il ne faut surtout pas dévoiler.

Emmanuèle Bernheim nous réserve un coup de théâtre où l'on retrouve le brio de ses deux premiers livres. Et elle conserve certains accessoires : les préservatifs. Instruments d'une vengeance dans *Un couple*, ils jouent dans *Sa femme* un rôle plus innocent.

Jean-Pierre Tison - 1993

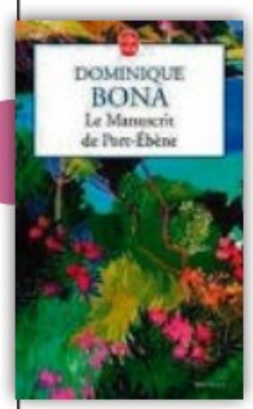
RAPHAËLE BILLETDOUX
MES NUITS SONT PLUS BELLES QUE VOS JOURS

De *Jeune fille en silence* en 1971 à *Femme prenant plaisir à ses fureurs* en 2018, en passant par *Prends garde à la douceur des choses* en 1976 (prix Interallié) et autres *Un peu de désir sinon je meurs* (2006) : les titres de Raphaële Billetdoux (devenue Marie depuis 2003) ont toujours annoncé la couleur, et c'était déjà le cas de son cinquième roman. Prix Renaudot 1985, *Mes nuits sont plus belles que vos jours* est l'histoire d'une rencontre dans un café parisien, entre Blanche, 25 ans, violoniste, et Lucas, 38 ans, qui écrit sur le langage. Dès les premiers mots, ça désire mais ça dissone : attraction-répulsion, elle dit non puis oui, et lui s'immisce entre les deux. Pendant trois jours et nuits, entre Paris et Cabourg. Conjuguant violence et sensualité dans un style qu'on découvrait encore, l'autrice plongeait au cœur du désir, mais aussi d'une emprise…



Hubert Artus,
pour la Bibliothèque idéale - 2025

DOMINIQUE BONA
LE MANUSCRIT DE PORT-ÉBÈNE



Dominique Bona n'était pas encore entrée à l'Académie française quand elle a publié *Le Manuscrit de Port-Ébène* (1998) mais elle était déjà reconnue comme l'une des grandes romancières de sa génération et ce livre, couronné par le prix Renaudot, l'a définitivement consacrée comme telle. C'est aussi un classique du roman historique, puisqu'il se déroule en partie dans l'île de Saint-Domingue, à la fin du XVIII[e] siècle, avec une jeune aristocrate qui en découvre les charmes et les couleurs, consignant ses impressions dans un manuscrit. Deux siècles plus tard, en France, un éditeur découvre ce texte, qu'il lit en y confrontant ses propres souvenirs d'Haïti, nouveau nom de l'île… Un roman à la fois voluptueux, sensuel, documenté et solidement construit, jusqu'au dénouement où se rejoignent ses deux fils.

Jean Hurtin, pour le supplément
Bibliothèque idéale - 2026

NINA BOURAOUI

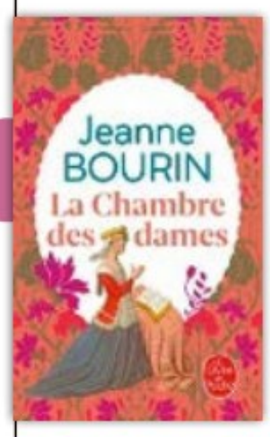
MES MAUVAISES PENSÉES

De dangereuses *« phobies d'impulsion »* assaillent Nina Bouraoui. Elle consulte un médecin, décidée à vaincre les *« mauvaises pensées »* qui la rongent. Face à la psychiatre recommandée par une ancienne amie, elle vide son sac. La romancière se lance alors à tombeau ouvert dans une confession à la fois écorchée et lumineuse. Creusant dans sa vie et ses souvenirs à l'aide de cette langue puissante que l'on trouvait déjà au cœur de *La Vie rêvée* et de *Poupée Bella,* Nina Bouraoui parvient à donner le vertige. Elle dit magnifiquement la perte d'un pays, l'Algérie, où elle n'a jamais remis les pieds depuis son départ d'Alger, à l'âge de 14 ans, pour venir s'installer à Paris. Entrent aussi dans la danse la perte momentanée de son écriture, la découverte adolescente de la mort et la conscience de son corps, l'angoisse que l'on ressent parfois au quotidien. Inlassablement, elle superpose les images, les sons, les odeurs, revient sur l'éloignement de l'insouciance. Le résultat de cette thérapie littéraire vous électrise et vous transporte.

Alexandre Fillon - 2005

JEANNE BOURIN

LA CHAMBRE DES DAMES



C'est un malin, le roman historique ! Il se présente sous le double pavillon de la fiction et de l'histoire, alliant les fantaisies de l'une et les enseignements de l'autre, dans un cocktail jugé insipide par les littérateurs, frelaté par les historiens, mais savoureux par des millions de lecteurs.

Roman historique ou roman dans l'histoire ? Cette formule-ci convient bien à Jeanne Bourin pour *La Chambre des dames*. Car romanesque il y a et l'on n'a pas lésiné sur les effets et rebondissements : rixes, viol, adultères, meurtre accidentel, expéditions punitives, démence, miracle, passion exacerbée, croisade, etc. C'est tout de même la tendresse qui aura le dernier mot dans cette saga d'une riche famille parisienne du XIIIe siècle dont Jeanne Bourin nous décrit minutieusement la vie quotidienne. Si les personnages sont inventés, les aiguières, les goliards, le tric-trac, les loups, les étuves ou le statut très libéral des femmes sont vrais – la médiéviste Régine Pernoud s'en porte garante dans sa préface.

Le roman refermé, je me suis dit qu'il était bien séduisant, ce Moyen Âge-là, et que j'aurais aimé y vivre. Encore que le perdreau au sucre avec des choux…

Bernard Pivot - 1979

HANNELORE CAYRE

RICHESSE OBLIGE

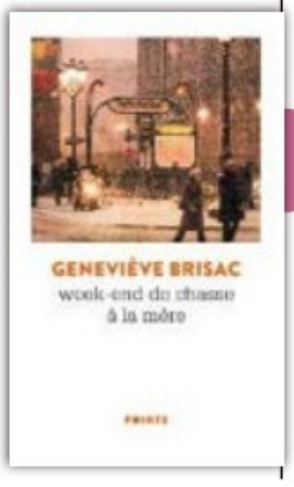
Ou comment les riches deviennent toujours plus riches, et les pauvres toujours plus pauvres. *« L'idée de ce livre a jailli de la lecture du* Capital au XXIe siècle, *de Thomas Piketty, qui m'a éblouie »,* confie Hannelore Cayre. Mais le vrai déclic, *« ce fut la lecture de* Sébastien Roch [paru en 1890], *d'Octave Mirbeau […]. Il évoque un phénomène que j'ignorais : ces pères qui, via un trafiquant, cherchaient des hommes à vendre, des pauvres, pour remplacer leurs enfants tirés au sort lors du recensement militaire. Lorsque la guerre contre la Prusse s'est profilée, la panique fut telle que le prix de ces hommes s'est mis à monter. Le cours du pauvre qui s'envole, c'est tellement drôle ! »* Surtout lorsque c'est Cayre qui raconte : sans morale, avec un vernis de méchanceté et de cynisme. De la guerre de 1870 à aujourd'hui, *Richesse oblige* retrace donc l'histoire immorale d'une famille riche et son impact sur le destin inattendu de Blanche, héritière malgré elle. En littérature, le cynisme va souvent de pair avec le lyrisme. Ici, il repose sur une langue ténue, mais aussi sur un duo de femmes inoubliable : Blanche, donc, et Hildegarde. Deux héroïnes victimes d'un handicap moteur, comme Cayre elle-même. Peu mobiles, Hildegarde et Blanche font pourtant de terribles ravages. Hannelore Cayre, elle, fait ici un adorable carnage. Social et littéraire.

H.A. - 2020

GENEVIÈVE BRISAC

WEEK-END DE CHASSE À LA MÈRE

Trois jours avec ma mère… Ce roman de Geneviève Brisac paru en 1996 se déroule sur trois jours, du 24 au 26 décembre : Nouk, artiste devenue bibliothécaire, les passe avec son jeune fils Eugenio, 7 ans, 8 ans peut-être. Comment survivre à la période des retrouvailles en famille et des réjouissances obligatoires, quand on n'est que deux et que l'ambiance n'y est pas ? L'auteure de *Petite* raconte l'échappée de ce duo mère-enfant fusionnel dans un roman inclassable, assemblage de saynètes quotidiennes et de micro-événements subtilement évoqués, par petites touches. Le personnage pétillant et touchant d'Eugenio éclaire le livre, les interrogations de Nouk sur la maternité et l'éducation le hantent. La figure de Virginia Woolf, icône de l'écrivaine, apparaît à l'horizon de ce beau livre qui remportera le prix Femina.



J.H., pour le supplément Bibliothèque idéale - 2026

MURIEL CERF

UNE PASSION

« *Vous possédez un don des dieux, le talent narratif* », lui avait écrit André Malraux à la lecture de *L'Antivoyage*. Paru en 1974, ce récit nomade d'une jeune autrice de 24 ans révélait un style flamboyant. Pendant une décennie, Muriel Cerf a marqué la vie éditoriale française, poursuivant plus discrètement son œuvre jusqu'à son décès en 2012. *Une passion* (1981) réunit les caractéristiques intimistes et géopolitiques de l'écrivaine : hommage à *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, transposée dans les années 1970 entre Paris et le Liban, cette histoire en 910 pages lie et délie un amour absolu et maudit entre Amine Youssef Ghoraïeb, chrétien libanais exilé en France, et Maria Tiefenthaler, juive française. Il ne croit à rien, elle ne croit qu'en l'écriture. La passion va les dévorer, avec la guerre civile libanaise en toile de fond.

Hubert Artus, pour la Bibliothèque idéale - 2025

L'info en plus La vie de Muriel Cerf fut jalonnée de polémiques. Encensée au début de sa carrière par les médias, l'écrivaine – victime d'un grave accident au début des années 1980 – fut ensuite un peu boudée par ceux-ci, avec une critique pas toujours tendre avec elle. Un scandale éclata en 2006 avec son essai *Bertrand Cantat ou le chant des automates,* qui s'interroge sur les coups assénés à Marie Trintignant par le chanteur de Noir Désir – avec lequel l'autrice avait entretenu une correspondance.

FRANÇOISE CHANDERNAGOR

L'ALLÉE DU ROI

Jamais avare des trésors de sa vertu raisonneuse, Mme de Maintenon ne semble pas avoir été le personnage le plus excitant de cet excessif XVII[e] siècle. Sa vie fut un parcours sans faute, raisonnable en dépit de tout. Descendante d'Agrippa d'Aubigné, tôt orpheline, ballottée au cours d'une enfance démunie, elle rencontra sa chance en épousant Scarron, qui la propulsa dans le monde. À 37 ans, elle est à demeure à la cour et, en 1683, ayant éliminé ses rivales, elle épouse le roi. Pour une femme qui voua ses derniers jours à Dieu, on ne saurait imaginer plus diabolique travail d'araignée.

C'est à l'évidence cette personnalité complexe qui a passionné Françoise Chandernagor. Voici une superbe prose du Grand Siècle, où il est impossible de démêler ce qui sort des œuvres de Mme de Maintenon de ce qui est dû au talent de l'autrice. La figure discrète de l'héroïne prend du relief, surprend, fascine – au point de se confondre avec la condition féminine tout entière. C'est très habile.

Introduction des extraits - 1981

HÉLÈNE CIXOUS

LE LIVRE DE PROMETHEA

Hélène Cixous et Jean-Pierre Faye font partie de ces écrivains que leurs recherches, hier encore, situaient à la pointe extrême de la modernité. Le prix Médicis pour l'une (*Dedans*, 1969) et le prix Renaudot pour l'autre (*L'Écluse*, 1964) ont même signalé au grand public des travaux que l'intelligentsia savourait avec des gloussements de plaisir. C'est de plaisir justement que nous parle Cixous dans *Le Livre de Promethea,* de plaisir, de douleur, de vertige, d'apocalypse, bref d'amour fou. Celui que se portent deux femmes, la narratrice désignée par la seule lettre H et Promethea. Le lyrisme s'exacerbe en 250 pages serrées où Rimbaud et la mythologie grecque sont aussi invités. L'érotisme reste discret et l'impudeur réside surtout dans le maniement du « ô » admiratif. Il y a, à un moment, une ode à la tartine beurrée qu'un matin l'amante a préparée pour l'aimée (les tartines ou le café au lait jouent, il est vrai, un rôle important dans les relations amoureuses). Hélène Cixous devrait être satisfaite. Or à plusieurs reprises, elle s'écrie : *« J'ai peur. »* Peur, non pour sa belle passion, mais pour son livre qui ne saura exactement la traduire. Elle n'hésite pas à proclamer : *« Je peux mourir de ce livre. »* C'est ce qui s'appelle faire de la littérature.

Christian Giudicelli - 1983

ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE

JE VOULAIS VIVRE

Dans une rentrée littéraire 2025 qui mettait en avant l'autobiographie et les récits familiaux, voilà un ouvrage qui a préféré la fiction la plus débridée. Et il fallait un indéniable panache à Adélaïde de Clermont-Tonnerre pour s'emparer d'un des plus fameux personnages d'Alexandre Dumas : Milady de Winter. Celle qu'on associe à la manipulation, la traîtrise ou la tentation méritait en effet à ses yeux une réhabilitation. Et c'est ainsi que la romancière et journaliste s'est glissée *« dans les blancs »* et les *« angles morts »* des *Trois mousquetaires*, afin de raconter l'histoire de la petite Anne, devenue Charlotte Backson mais aussi Lady Clarick, et, donc, Milady. Mission réussie avec ce pur plaisir de lecture : après un grand prix de l'Académie française pour *Le Dernier des nôtres*, Adélaïde de Clermont-Tonnerre remporte avec *Je voulais vivre* le Renaudot. Une pour tous, tous pour une !

Baptiste Liger, pour le supplément Bibliothèque idéale - 2026

SANDRINE COLLETTE

ET TOUJOURS LES FORÊTS

Coïncidence étonnante : Colette, l'autrice de *Chéri*, et Collette sont originaires du Morvan, cette région de loups et de sombres forêts où Sandrine, une *« dingue des chevaux »*, a élu domicile après avoir grandi à Paris. Pensons un instant à quelques-uns de ses romans, généralement effrayants : *Des nœuds d'acier, Un vent de cendres, Six fourmis blanches, Il reste la poussière* ou *Et toujours les forêts*, qui lui vaut la consécration du Grand prix RTL-Lire 2020. D'où viennent toutes ces histoires ? Sandrine Collette avance une ébauche d'explication surprenante : *« Je suis paralysée depuis l'enfance par des angoisses terribles. J'ai peur de la mort, de la maladie, de la souffrance, de l'abandon et, bien sûr, mais je ne suis pas seule, j'ai très peur de la direction que prend le monde. »* L'écriture comme acte thérapeutique pour vaincre les phobies de cette hyperactive qui a longtemps passé ses week-ends à restaurer des maisons dans le Morvan, grimpant sur les toits comme un cabri ? Sans aller aussi loin, avançons que, chez Sandrine Collette, les livres sont une façon de convoquer ses fantômes et de les contenir à bonne distance au fil des pages, avec la conviction que de cette source noire jaillit quelque chose de positif, de lumineux : un livre. Ses livres.

Fabrice Gaignault - 2020

MARYSE CONDÉ

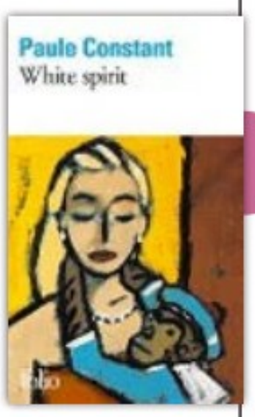
SÉGOU

Il faut bien l'admettre : les Français connaissent peu ou ne connaissent pas l'histoire de l'Afrique, le nom de ses différents peuples ou des langues qu'ils parlent. Grâce au roman de Maryse Condé, spécialiste de littérature négro-africaine, elle-même guadeloupéenne ayant vécu longtemps dans l'Afrique du Sahel, nous voici à la fin du XVIII[e] siècle, entre Bamako et Tombouctou (dans l'actuel Mali). Ségou est le centre d'un État puissant et riche où vivent les Bambaras. Mais l'arrivée de la religion islamique va produire un choc violent. Cet événement historique, l'auteur nous le fait découvrir à travers les destinées de la famille de Dousika Traoré et surtout de ses quatre fils. Guerre de religion, trafic d'esclaves, racisme, traditions ancestrales encore fortement ancrées dans la vie quotidienne : tels sont les principaux thèmes de ce roman où Maryse Condé brosse aussi de superbes portraits de femmes, fières, passionnées, qu'elles soient libres ou esclaves.

Tamara Thorgevsky - 1984

PAULE CONSTANT

WHITE SPIRIT



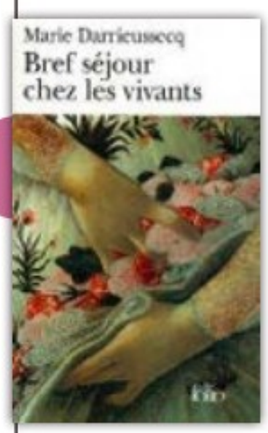
Fidèle à l'Afrique (elle lui a porté chance avec *Ouregano* et *Balta*), Paule Constant met un jeune Français en mauvaise posture, l'envoyant dans une exotique bananeraie où il sera directeur infortuné d'un magasin, À la Ressource de l'Africain, dont les produits s'avéreront cancérigènes, avariés ou simplement inutiles. Ce serait l'épouvante s'il n'y avait pas une gentille fille plutôt paumée et un singe bien sympathique au milieu d'une foule de personnages pittoresques – patronne de bordel ou reine de village, prédicateur assassin ou PDG impuissant – qui impriment au livre un rythme souvent endiablé dans des séquences tragi-comiques pleines d'une inquiétante vérité.

1989

L'info en plus Le Goncourt est parfois une malédiction. Après avoir raté ce trophée en 1994 pour *La Fille du Gobernator* (face à *Un aller simple* de Didier van Cauwelaert), Paule Constant le reçoit quatre ans plus tard avec *Confidence pour confidence*. Malheureusement, cette année-là, sortait… *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, ce qui a valu à la romancière une certaine image d'illégitimité ! Qu'importe : Paule Constant a rejoint le jury de chez Drouant en 2013.

MARIE DARRIEUSSECQ

BREF SÉJOUR CHEZ LES VIVANTS



Après *Naissance des fantômes* (1998), Marie Darrieussecq avait à nouveau envie de se tourner vers les esprits. *« Quand il fait jour, je n'y crois pas, mais la nuit, c'est autre chose ! De toute manière, j'aime la métaphore des fantômes qui agitent leurs chaînes lorsqu'une famille cache des secrets*, nous confie-t-elle à l'occasion de la parution de *Bref séjour chez les vivants. Je voulais continuer à prendre des risques, me lancer dans un livre que je ne savais pas écrire. »* Avec son cinquième roman, l'autrice de *Truismes* accouche d'un projet à la fois difficile, étrange et ambitieux. *« C'est là que je me sens vivante. Je me suis non seulement mise à la place des personnages, mais je me suis glissée dans leurs cerveaux, j'en ai écouté la musique. Et de ces cerveaux sortent des bribes, une chanson, un fantasme, une odeur, bref un énorme bazar que j'ai essayé de rendre sur la page. Mes personnages sont trop malheureux pour reconnaître qu'un enfant est mort. Je voulais leur faire dire ce qu'ils ne se disent pas à eux-mêmes. »*

Pascale Frey - 2001

RÉGINE DEFORGES

LA BICYCLETTE BLEUE

GRANDE FIGURE DES LETTRES FRANÇAISES, SOUVENT BOUDÉE PAR LES CÉNACLES LITTÉRAIRES, RÉGINE DEFORGES A IMPOSÉ SON STYLE AVEC AUDACE. *LA BICYCLETTE BLEUE*, SON ROMAN LE PLUS EMBLÉMATIQUE, EST UN COUP DE PÉDALE DANS L'ÉVOLUTION DES CONVENANCES MORALES DE SON ÉPOQUE.

Romancière engagée, éditrice insoumise, Régine Deforges a traversé le siècle dernier en cultivant un goût pour la liberté à toute épreuve. La future écrivaine voit le jour en 1935, à Montmorillon, dans une famille catholique et particulièrement conservatrice. Dans la société provinciale de l'après-guerre, la morale sexuelle semble inébranlable et construit la rébellion de l'adolescente qui rêve de s'affranchir du conformisme et du traditionalisme qu'on veut lui imposer. À 15 ans, elle s'y heurte déjà : un garçon du village lui vole son journal intime, dans lequel elle a consigné la relation amoureuse qu'elle entretient avec une camarade de classe. Remis à ses parents, le carnet provoque une déflagration sans précédent qui pousse la jeune Régine à brûler ses autres écrits. Un épisode particulièrement traumatisant qui lui insufflera un esprit de vengeance par l'écriture. Il donnera plus tard naissance à l'un de ses premiers romans, *Le Cahier volé*, directement inspiré de cette expérience douloureuse. Portée par une curiosité insatiable, elle explore de nombreux métiers du livre (relieuse, libraire…) mais celui d'éditrice domine les autres par ses multiples possibilités transgressives. L'Or du temps voit le jour et Régine Deforges devient la première éditrice française à créer sa propre maison d'édition. Elle y défend une littérature libertine, parfois interdite, qui refuse de se conformer à la censure. Parmi ces œuvres, celles du marquis de Sade, qu'elle considère comme un auteur majeur, ou encore *Le Con d'Irène*, attribué à Louis Aragon. Un geste éditorial qui n'est pas sans conséquences pour l'époque, puisque plusieurs de ses publications lui valent des procès pour outrage aux bonnes mœurs. Ne courbant pas l'échine devant ses multiples condamnations, la justice française va jusqu'à la destituer de ses droits civiques.

> CERTAINES SCÈNES DE SEXE EXPLICITES JALONNENT LE ROMAN, CONSTRUISANT LE PROFIL D'UNE HÉROÏNE QUI ASSUME PLEINEMENT SES DÉSIRS AU CŒUR DU CHAOS

En tant qu'écrivaine, Régine Deforges caresse l'idée de construire une œuvre marquée par une résistance aux normes sociales, tout en donnant une place de choix à l'exploration du désir féminin. En 1981, elle publie *La Bicyclette bleue*, le premier tome d'une saga historique de dix romans, qui deviendra son plus grand succès. L'intrigue se déroule durant l'Occupation allemande de la France. Léa Delmas, la protagoniste de 17 ans, est issue d'une famille bourgeoise et viticole. Au caractère parfois insolent et farouchement libre, elle s'éprend de son voisin, Laurent d'Argilat, qui lui préfère sa cousine, Camille. Lorsque la guerre éclate, Léa perd sa sœur. Le deuil et la colère la poussent à intégrer la Résistance française intérieure qui lui causera plus d'une péripétie avec d'autres personnages qui menacent de dénoncer son engagement. Nullement prête à plier sous le joug des collaborateurs, elle devient tour à tour combative et fugitive sans s'oublier elle-même. Certaines scènes de sexe explicites jalonnent le roman, construisant peu à peu le profil d'une héroïne qui assume pleinement ses désirs au cœur du chaos.

Malgré son immense succès commercial, *La Bicyclette bleue* a souvent été targué de roman de gare par la critique académique, reprochant à l'écrivaine des scènes sensationnalistes et trop romanesques. Dès sa parution, les ayants droit de Margaret Mitchell, autrice du célèbre roman *Autant en emporte le vent*, l'accusent même de plagiat. Un procès qu'ils perdront par la suite. Malgré tout, *La Bicyclette bleue* a su captiver toutes les instances, devenant un roman emblématique du XXe siècle tout en incarnant une passerelle entre plusieurs traditions littéraires.

Marie Jouvin, pour la Bibliothèque idéale - 2025

© Collection particulière

AGNÈS DESARTHE
UN SECRET SANS IMPORTANCE

Rares sont les écrivaines qui ont construit une œuvre aussi prolifique, tant en littérature jeunesse qu'adulte, tout en menant une carrière de traductrice de l'anglais (Jay McInerney, Alice Munro, Virginia Woolf), d'autrice de pièces de théâtre et de chansons, de chanteuse et même de cuisinière (voir ses recettes sur son site officiel agnesdesarthe.com). Lire Agnès Desarthe, c'est pénétrer un univers sensible, intelligent, généreux, empathique, parfois fantasque, souvent rieur. Un monde où le conte joue souvent le premier rôle. Ce qu'atteste son deuxième roman, *Un secret sans importance*, prix du Livre Inter 1996. Le texte enchevêtre la vie de six personnages qui ont tous un secret, par une nuit d'hiver où la magie fait effraction dans le réel. Agnès Desarthe aime composer la fiction comme une partition, comme elle l'a prouvé plus récemment avec *L'Oreille absolue*.

Gladys Marivat, pour le supplément Bibliothèque idéale - 2026

ASSIA DJEBAR
LES NUITS DE STRASBOURG

Grande dame des lettres du Maghreb, élue à l'Académie française en 2005, Assia Djebar (1936-2015) laisse une œuvre majeure, qui touche à tous les genres. Paru en 1997, *Les Nuits de Strasbourg* suit les destinées de plusieurs femmes à Strasbourg, sur dix jours, en 1988, le fil rouge du récit étant les amours de Thelja, doctorante algérienne, avec François, de vingt ans son aîné. Sensuel, même charnel, le livre évoque l'Alsace et l'Algérie, la deuxième guerre et ce qu'on a nommé les « événements » d'Algérie, la liberté féminine et le déracinement, tout en offrant à la ville de Strasbourg l'une de ses plus belles évocations littéraires. Le roman a marqué aussi par la multitude des langues qu'il convoque, faisant de lui un exemple de « l'hétéroglossie » souvent prêtée aux littératures francophones.

Jean Hurtin, pour le supplément Bibliothèque idéale - 2026

CATHERINE DUFOUR
LE GOÛT DE L'IMMORTALITÉ

Le rôle clé des écrivaines dans les littératures de l'imaginaire, notamment la science-fiction, n'est plus à démontrer, et *Le Goût de l'immortalité* de Catherine Dufour, paru en 2005 et devenu un classique du genre, en est une illustration. L'histoire se déroule dans un futur dystopique, marqué par la pollution, l'urbanisation folle et la lutte des classes exacerbée : aux pauvres les conditions de vie insoutenables, aux riches les délires transhumanistes et le rêve d'une vie éternelle. À la fois polar cyberpunk, tableau visionnaire des gouffres qui attendent l'humanité, hommage aux *Mémoires d'Hadrien* (pour la forme épistolaire et le ton), anticipation des pandémies mondiales type Covid-19, ce roman-fable spectaculaire, rempli comme un œuf, en met plein la vue. Il méritait bien le Grand Prix de l'Imaginaire qu'il a reçu en 2007.

J.H., pour le supplément Bibliothèque idéale - 2026

VIRGINIE DESPENTES

VERNON SUBUTEX 1

PLUS QU'UN ROMAN, *VERNON SUBUTEX* EST LE DÉBUT D'UNE AUTRE AVENTURE CHEZ VIRGINIE DESPENTES. L'OCCASION DE RETRACER UN PARCOURS LITTÉRAIRE PARMI LES PLUS MODERNES DE NOTRE PAYSAGE ROMANESQUE ACTUEL. ENTRE CULTURE ROCK, FÉMINISME HARDCORE ET OBSTINATION AU TRAVAIL.

Il y a beaucoup d'elle-même, dans *Vernon Subutex*. Avant de donner son titre au roman, ce drôle de nom était d'ailleurs celui de son compte sur Facebook, à l'époque du film *Bye Bye Blondie* (2011). À présent, Subutex s'en est allé nommer un homme : un nouveau personnage de sa galaxie qu'elle a fait disquaire, et qui ramène aussi l'autrice vers son passé. Cette période où elle gravitait dans le circuit du rock alternatif.

Si Virginie vient au monde à Nancy, en 1969, de parents postiers et syndicalistes, elle est née une seconde fois à Lyon, où elle débarque à 17 ans. La jeune femme entre à fond dans le milieu des fanzines, des concerts, des radios indés locales. Elle suit alors les Bérurier Noir, fers de lance du rock alternatif et militant. Plus tard, elle les rencontrera. *« Tout ce milieu, tous ces gens, qui avaient sept ou huit ans de plus que moi, m'ont formée littérairement, musicalement et politiquement,* témoigne-t-elle. *Ils me voyaient comme une fille solide, mais perdue. Ils m'ont aidée à me rassembler. »*

Rassemblée, elle se met à écrire des textes, des musiques, des chroniques de rock. Elle alterne aussi les jobs alimentaires : des ménages, mais aussi des peep-shows, dans un milieu du sexe qui la fascine déjà. Au bout de sept ans, elle quitte la capitale des Gaules pour Paris, au moment où ses amis musiciens vont aussi voir ailleurs. S'ensuivent des mois à être hébergée de-ci de-là. Un nomadisme qui a assurément nourri le sort de Vernon Subutex. Elle se prostitue à l'occasion, mais risque sa peau dans un autre boulot : en manipulant des produits pour les laboratoires Fuji, elle subit une importante réaction allergique. Contrainte à l'isolement total, elle décide alors de se reclure chez ses parents. Le fruit est presque mûr. Il verra le jour *« en trois-quatre semaines, comme j'aurais écrit un morceau de musique »*. Nous sommes en 1993 et Virginie vient d'écrire *Baise-moi,*

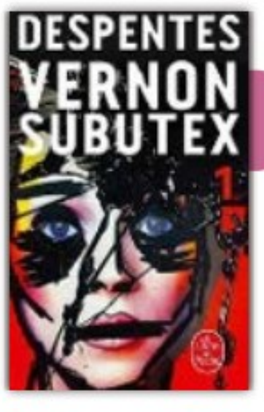
« JE N'AI PLUS PEUR D'AVOIR DE LA PUISSANCE »

son coup d'éclat publié l'année d'après chez Florent Massot. Vite devenue sujet de débat, Despentes est la première femme à écrire la violence crue et punk, dans une période où le grunge et la crise devenaient le leitmotiv de la décennie. Elle est aussi la première à mêler féminisme et pornographie.

Chez Grasset, elle pénétrera des terrains plus intimistes avec *Les Jolies Choses* (1998), *Teen Spirit* (2002) puis *Bye Bye Blondie* (2004), autant de livres qui seront adaptés à l'écran. On perçoit aussi la façon dont l'autrice travaille ce qui l'obsède : les tabous féminins. Paru en 2006, *King Kong Théorie* est la deuxième pierre fondatrice de son œuvre. Elle y écrit sur ce viol subi à 17 ans, elle le politise (*« squelette du capitalisme, [le viol] est la représentation crue et directe de l'exercice du pouvoir »*). L'ouvrage fut écrit en pleine mutation personnelle : jusqu'alors hétérosexuelle, elle tombe amoureuse d'une femme, Beatriz Preciado, figure intellectuelle de la pensée transgenre. Depuis neuf ans maintenant, et une vie commune entre Paris et Barcelone, l'écrivaine Despentes trouve *« plus facile de construire des personnages féminins en étant lesbienne : mon rapport aux hommes est moins conflictuel »*. Poursuivant : *« Je n'ai plus peur d'avoir de la puissance. »*

C'est cette puissance que l'on sentait en 2010, dans *Apocalypse bébé*. Dont le couronnement par le prix Renaudot lui a permis, ventes à l'appui (107 400 exemplaires grand format et 40 000 en poche – chiffres Edistat, décembre 2014), de voir venir et de prendre le temps d'écrire. Résultat : une sérénité que l'on se réjouit de lire dans le premier tome de *Vernon Subutex*. Ce nouveau projet romanesque résume quasiment tous les livres précédents, tout en ouvrant clairement des pistes inédites. Le deuxième tome paraîtra en mars, et un troisième est envisagé… Preuve que, dans *Vernon*, il y a beaucoup de cette force pénétrante, de cette timidité devenue assurance, de cette féminité un peu mâle et un peu grunge, et de cette intelligence de haute définition : cette entité qui a choisi de s'appeler Despentes.

Hubert Artus - 2015



© JF Paga/Grasset

MARGUERITE DURAS

L'AMANT

UNE ADOLESCENTE DE 15 ANS RENCONTRE, LORS D'UN PASSAGE SUR UN BAC DU MÉKONG, UN CHINOIS DE DIX ANS SON AÎNÉ. RÉCIT D'UNE PASSION PERDUE D'AVANCE, *L'AMANT* MARQUE LE GRAND RETOUR ROMANESQUE DE L'AUTRICE, QUI SIGNE LÀ LE PLUS AUTOBIOGRAPHIQUE DE SES LIVRES.

Marguerite Duras, depuis quelques années, nous avait habitués à des textes courts ou plus directement journalistiques. Elle revient cette rentrée avec un récit de 130 pages tout à fait inattendu. Certes les familiers de l'univers durassien retrouveront dans *L'Amant* les thèmes des premiers livres, l'Indochine dans les années 1930, l'ambiance languide et étrange des colonies, la chaleur et la poussière, la forêt et le fleuve… De même, ils reconnaîtront le style de ses ouvrages les plus récents, l'écriture fragmentaire, syncopée, simplissime, faite d'allers et retours dans la mémoire, la fiction et les mots. Mais ils découvriront dans *L'Amant* un caractère autobiographique tout à fait nouveau dans sa formulation : pour la première fois, Marguerite Duras utilise le « je » et la narratrice qui parle ainsi à la première personne, si elle n'est jamais nommée, lui ressemble trop pour être seulement une autre.

Le récit repose sur un moment précis de l'adolescence d'une jeune fille blanche et pauvre de 15 ans et demi : la découverte du plaisir avec un très riche Chinois et l'arrachement progressif à une famille devenue insupportable, composée d'une mère qui sombre dans la folie et de deux frères, dont l'aîné se révèle un être *« maléfique »*. On pense inévitablement à la propre famille de Marguerite Duras, que l'on retrouve déjà d'une certaine manière dans *Un barrage contre le Pacifique* ou *Des journées entières dans les arbres*. *« J'ai beaucoup écrit de ces gens de ma famille*, peut-on lire dans L'Amant, *mais tandis que je le faisais ils vivaient encore, la mère et les frères, et j'ai écrit autour d'eux, autour de ces choses sans les dire. »*

Désormais Marguerite Duras n'écrira plus « autour » ? Si tel est le cas, *L'Amant* éclaire alors les livres antérieurs, et devient un texte clé, permettant une lecture en

DANS SON STYLE SI PARTICULIER, MARGUERITE DURAS A ÉCRIT UN LIVRE D'UNE SINCÉRITÉ BRUTALE ET D'UNE « INCONVENANCE FONDAMENTALE »

creux de la vie de Duras : *« L'histoire d'une toute petite partie de ma jeunesse je l'ai plus ou moins écrite déjà, enfin, je veux dire, de quoi l'apercevoir.* […] *Ce que je fais ici est différent, et pareil. Avant, j'ai parlé des périodes claires, de celles qui étaient éclairées. Ici, je parle des périodes cachées de cette même jeunesse, de certains enfouissements, sur certains événements. »* Récit de dévoilement, de mise au jour d'un passé « enfoui » : si tel est vraiment le cas, *L'Amant* est bel et bien un livre autobiographique et révélateur. À lire *L'Amant,* on comprend pourquoi l'autrice a si longtemps tardé à raconter sa véritable enfance. Le récit est violent, la passion charnelle qui unit la narratrice avec ce jeune et riche Chinois est scandaleuse, et les rapports entre elle et sa famille sont faits surtout de haine.

Dans son style si particulier, écrasant de simplicité, qui témoigne d'un sens extraordinaire de la langue et dans lequel elle n'hésite pas à faire volontairement une faute de syntaxe ou d'orthographe, Marguerite Duras a écrit un livre d'une sincérité brutale et d'une *« inconvenance fondamentale »* : *« Je voulais tuer mon frère aîné, je voulais le tuer, arriver à avoir raison de lui une fois, une seule fois et le voir mourir. » L'Amant* est un livre mystérieux et lumineux, où Duras exorcise sa véritable enfance, c'est le livre de la dévastation et du désert de la vie. Un livre dont son éditeur, Jérôme Lindon, avoue stupéfait : *« Très malade il y a un an à peine, alors qu'elle-même ne savait pas si elle allait écrire de nouveau, voici qu'elle nous livre un texte admirable, bouleversant, d'une audace incroyable. Elle m'épatera toujours. »*

Les 10 livres de l'année - 1984

© Archives Gallimard

ANNIE ERNAUX

LES ANNÉES

DANS CE LIVRE-FUSION, QUI CAPTURE SOIXANTE ANS DE MÉMOIRE COLLECTIVE, LE « JE » SE FOND DANS LE « NOUS ». PORTÉ PAR UNE ÉCRITURE QUE LA PRIX NOBEL 2022 PEUT ELLE-MÊME DÉFINIR COMME « PLATE », MAIS TELLEMENT PRÉCISE, L'INTIME S'Y EXPRIME À TRAVERS L'HISTOIRE.

C'est un récit magistral : où la vie française, de 1940 à 2006, où souvenirs personnels, photos (non reproduites), journal et notes historiques se croisent et s'unissent. Écrit à l'imparfait, à la troisième personne (on, elle) ou à la première personne du pluriel, cette œuvre est à la fois l'aboutissement de tous les autres livres d'Annie Ernaux (depuis *La Place*, en 1984) et une autobiographie « impersonnelle » d'une belle maîtrise qui ne refuse pas la mélancolie. *« Toutes ces écritures différentes m'ont permis de dire à la fois l'intime, l'historique, le changement des choses de la vie, de la mémoire*, souligne-t-elle. *C'est un livre sur le temps et la mémoire. »*

Un livre politique aussi ? *« Il peut l'être au sens large. On y trouve forcément quelque chose d'une confession politique par rapport aux événements qui se sont passés. Cela dit, il n'exprime pas une position politique. Je l'ai écrit avec la conviction que chaque individu à chaque moment du présent a en tête de façon inconsciente l'image, une image sans doute fantasmée, d'une totalité du monde. Or, cette image de maintenant, celle de l'individu lambda, n'est pas du tout celle des années 1950, où il était question, par exemple, de l'Indochine. Le monde d'aujourd'hui est bien différent de celui d'il y a trente ans ou quarante ans. »*

Et l'on se dit soudain que l'attente du grand soir a été remplacée par l'angoisse des petits matins blêmes… *« Oui, mais il y a une attente de quelque chose. Moi, en tout cas, je sens très fort cette attente-là »*, nous rassure Annie Ernaux. Il lui a fallu vingt ans pour trouver la *« fusion » – « elle m'a longtemps posé des problèmes, je cherchais la forme ; ce désir de totalité, ce passage du temps dans une vie… » –*, cette forme collective qui n'est jamais un refus de l'intime. *« J'ai toujours pensé que le moi se saisissait dans le monde extérieur. En effet, le "je" de la première personne est habituellement le signe de l'autobiographie. Mais il est également un moyen de dire le monde qui est autour. À condition qu'il ne s'agisse pas d'autobiographies bêtement centrées sur soi, bien sûr ! »*

« AVEC CE LIVRE, J'AI EU LE SENTIMENT DE ME PLONGER DANS L'IRRÉVERSIBILITÉ DU TEMPS. LE QUITTER DÉFINITIVEMENT A ÉTÉ TRÈS DIFFICILE »

On en est loin. Dans son livre, Annie Ernaux remonte donc le temps, le sien et le nôtre, celui d'un pays et d'une femme née pendant la Seconde Guerre mondiale, rythmant les époques par des chansons, des modes vestimentaires, des événements politiques, des mouvements sociaux mais aussi des gestes ordinaires.

« La mémoire du monde qui me précédait m'est venue par les repas de fête. Cette mémoire de la guerre de 1940, si proche de moi. Cette mémoire familiale et les chansons que l'on chantait au dessert. Le temps d'avant m'est venu par ces repas, de même que l'enfance. J'ai l'impression qu'il se passe beaucoup de choses dans ces instants-là. C'est une suspension du temps, des événements », explique-t-elle.

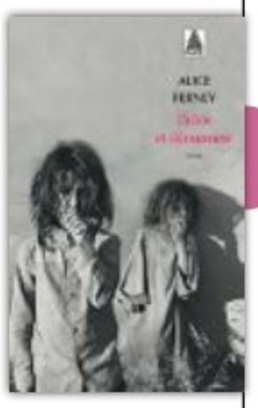
C'est le mot « harmonie » qui vient le plus naturellement à l'esprit pour résumer ce texte magnifique qui glisse sans cesse de l'individuel au collectif. *« Avec ce livre, j'ai eu le sentiment de me plonger dans l'irréversibilité du temps. Le quitter définitivement, ça a été très difficile »*, reconnaît l'écrivaine. Sentiment partagé par le lecteur d'autant que cette écriture, cette maîtrise du danger le plongent dans une émotion qui le relie aussi bien aux générations passées qu'à celles à venir. Le dessein d'Annie Ernaux ne se retrouve-t-il pas dans la dernière phrase des *Années* : *« Sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais »* ?

Christine Ferniot et Philippe Delaroche - 2008

© Francesca Mantovani / Gallimard

ALICE FERNEY

GRÂCE ET DÉNUEMENT



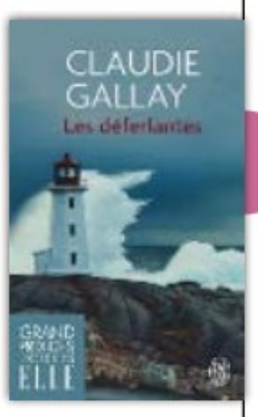
Placé sous le parrainage d'Ulysse qui incita ses hommes à vivre selon leur nature : non *« comme des brutes mais pour chercher à acquérir vertu et connaissances »,* le troisième roman d'Alice Ferney installe ses pénates chez les gitans. Le prétexte est tout simple : une jeune libraire de la région parisienne vient faire la lecture, et non la morale, au peuple du soupçon, celui qu'on accuse d'avance et qui repousse, tant par sa crasse que par son orgueil. Chaque mercredi, dans un campement, elle lira aux gueux analphabètes de 7 ans les contes qui bercent, depuis toujours, les rêves parfumés des enfants des villes. Petit à petit, la « gadgé » gagne la confiance de la vieille Adeline, chef de tribu en jupons élimés qui commande à cinq fils désœuvrés, à cinq brus d'inégal abattage et à leur progéniture aux pieds nus. Ici, la prééminence des hommes est menacée par l'inaction. Les femmes parfois sont battues et les enfants ne vont pas à l'école républicaine qui leur en assure pourtant le droit.

Alice Ferney, dans ce roman à l'écriture lyrique et retenue, fait entrevoir la difficulté d'être quand on est maintenu en lisière du reste de l'humanité. « Grâce et dénuement », telle est la marque de ce peuple qui a trouvé, ici, la note juste pour faire entendre sa voix. C'est peu dire qu'on est touché.

Laurence Liban - 1997

CLAUDIE GALLAY

LES DÉFERLANTES

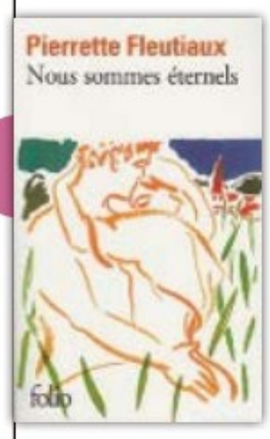


Ce roman, Claudie Gallay l'a écrit au rythme des marées, avec Jacques Prévert en ombre tutélaire. Une histoire de tempêtes, de rencontres improbables et de gardien de phare qui refuse de voir les oiseaux s'écraser contre les lumières aveuglantes. L'héroïne, ornithologue, est venue à La Hague pour apaiser un deuil amoureux, observer les oiseaux migrateurs, les croquer dans un cahier qu'elle ne montre à personne. Elle habite une maison à la pointe du Cotentin, fréquente le seul café du village, regarde les autres vivre lentement, fièrement. Les vieux ressassent le passé, les jeunes rêvent de partir un jour. Parfois, un bateau ne revient pas et l'on attend indéfiniment sur la grève le retour des absents. Un inconnu vient se poster, pose des questions qui vont bouleverser ce petit monde immobile et rude qui préférerait dissimuler ses secrets. Dans son cinquième livre, Claudie Gallay réussit pleinement la fusion d'une écriture et d'un univers. Violente comme les vagues, silencieuse comme la douleur, pudique et insoumise. Elle ne cède jamais à la facilité de l'émotion, cherche le rythme, la voix rauque, le silence et les non-dits qui peuvent ravager des vies entières. Elle confesse la douleur mais aussi l'espoir. Claudie Gallay est un grand écrivain. Il faut le lui dire car elle en doute toujours.

C.F. - 2008

PIERRETTE FLEUTIAUX

NOUS SOMMES ÉTERNELS



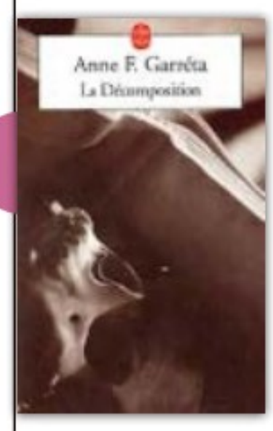
Estelle a vu naître Dan, son petit frère, elle l'a aimé comme une mère dès le premier regard. Tous deux sont unis, au-delà de la mort. Puis viennent les parents : M. Helleur, un avocat modeste qui se contente des affaires courantes mais qui n'a d'yeux que pour son épouse, la danseuse, l'aérienne Nicole. Autour d'eux, la mystérieuse Tiresia, ses lunettes noires qui en font une enterrée vive, un fantôme d'existence. Au fond, rien que des fantoches ; des maris trop légers, des amis trop fantasques, des amoureux trop prenants. Pierrette Fleutiaux tisse sa toile, en romancière araignée. Pris par le thème, le jeu, le charme, on attend la fin de ce drame avec angoisse, excitation, passion. Elle est romanesque, terriblement romanesque, cette histoire d'amour pleine d'ampleur, de rêves, de voyage, de science-fiction, de fantastique et de souvenirs d'enfance entremêlés. Pierrette Fleutiaux (*Métamorphoses de la reine,* 1984) touche à l'âme, avec des personnages prenants.

C.F. - 1990

ANNE F. GARRÉTA

LA DÉCOMPOSITION

On sait depuis Thomas de Quincey et son célèbre *Du meurtre considéré comme un des beaux-arts* qu'accomplir le crime parfait relève de la perfection esthétique. Ce que regrette le narrateur du roman d'Anne F. Garréta qui plaide pour *« l'immotivation »* du meurtre, et qui propose d'assassiner des inconnus choisis sur des critères strictement littéraires. Sa madeleine de l'élimination sommaire, c'est *À la recherche du temps perdu,* où il s'agira de trucider un à un tous ses personnages principaux. À la 37e ligne apparaît Mme de Saint-Loup. Installez-vous à la terrasse d'un café. Le 37e passant sera la victime. Écrasez ensuite sur votre ordinateur les phrases la concernant. Cela vous mène à une réflexion brillante et compliquée sur l'art du roman, par laquelle Anne F. Garréta investit sans un seul dialogue concret le champ sémantique du « longtemps je me suis consumé de bonheur aux récits de massacres ».

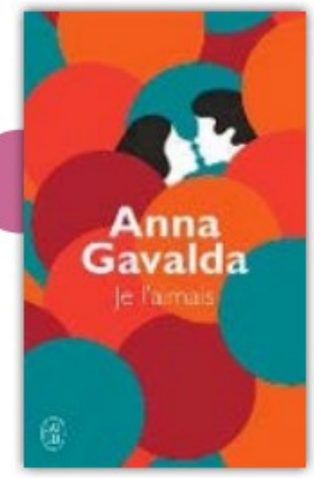


1999

L'info en plus C'est l'une des plus malicieuses écrivaines contemporaines, et ça n'est pas un hasard si Anne F. Garréta a rejoint l'Oulipo en 2000. On prendra pour preuve son premier roman, *Sphinx,* qui a pour particularité de ne jamais préciser le genre de ses deux protagonistes. Il convient aussi de citer l'étonnant *Pas un jour,* recueil de douze variations sur des femmes qu'elle a désirées ou qui l'ont désirée, et qui lui a valu de recevoir le prix Médicis en 2002.

ANNA GAVALDA

JE L'AIMAIS



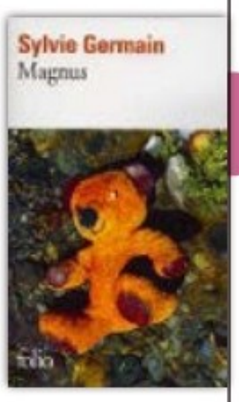
Anna Gavalda n'est pas qu'un phénomène littéraire, c'est aussi une drôle de bonne femme. Elle est née dans une des cliniques les plus chics de Paris il y a trente et un ans. Elle vit aujourd'hui à Melun, dans la banlieue parisienne. Entre les deux, un parcours peu traditionnel qui déboucha il y a deux ans sur un délectable recueil de nouvelles. *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part* (J'ai lu) séduisit et continue à séduire des centaines de milliers de lecteurs. Dans ses rêves les plus fous, Anna Gavalda imaginait 10 000 exemplaires. Mais il y eut la presse, unanime ; le prix RTL-*Lire* ; un passage chez Ruquier ; le coup de foudre des libraires… *« Le succès m'est passé un peu au-dessus, car au même moment je vivais un divorce douloureux »*, nous confie-t-elle. Aux propositions mirobolantes de grands éditeurs, elle leur préfère un artisan, parce qu'elle pense *« que les beaux textes valent mieux que les beaux chèques ». Je l'aimais*, son premier roman que Le Dilettante publie aujourd'hui, est un long dialogue entre une jeune femme que son mari vient de quitter et son beau-père. C'est un texte simple, proche, sans artifice littéraire. Un style travaillé, ciselé, mais qui coule de source. *« Je l'aime ce livre, j'en suis fière »*, s'exclame la jeune femme. *« Lorsque je lis, j'entends l'auteur me parler. Là, j'ai testé chaque mot au diapason presque obsessionnellement, pour que l'on écoute ces dialogues. Et la moindre des politesses, c'est qu'un lecteur se sente accueilli dans votre livre. »* Chez elle, où elle nous a reçus, il y a peu de livres. Juste *Lent dehors* de Philippe Djian, *Sylvia* de Howard Fast, *Accidents* de Laurie Colwin, *Le Petit Musée* pour ses enfants, *Le Livre du point de croix* de Régine Deforges, et les BD qu'elle lit pour le Festival de la bande dessinée d'Angoulême dont elle est membre du jury. *« Je n'aime pas les objets, je n'aime pas posséder. Tout ce qui fait ma fortune et ma force est dans ma tête. Les seules choses qui me font vraiment rêver, ce sont de l'espace et du temps »*, conclut-elle dans un sourire.

Pascale Frey - 2002

SYLVIE GERMAIN

MAGNUS

« *Écrire*, explique Sylvie Germain en préambule de *Magnus*, son nouveau roman, *c'est descendre dans la fosse du souffleur pour apprendre à écouter la langue respirer là où elle se tait. » Magnus* est *« une esquisse de portrait, un récit en désordre, ponctué de blancs, de trous, scandé d'échos »*, à l'image du parcours de son personnage, né en Allemagne, juste avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Il deviendra orphelin de ses deux parents, de son pays, de son nom ; puis, à nouveau défroqué de son nom d'emprunt et de sa fausse filiation, il repartira une troisième fois de zéro, à moins de 30 ans.

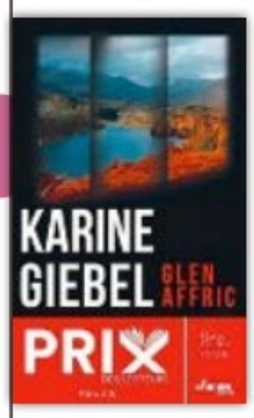


Pour écrire, l'autrice a besoin *« de silence et de solitude »*. Mais elle n'est pas du genre à jouer les écrivains dans sa tour d'ivoire : *« Écrire, c'est mon problème. Si des amis débarquent pour boire un thé, ils sont les bienvenus. Et si le roman n'est pas bon, je ne mettrai pas ça sur le compte des interruptions ! »* Autrement dit, la maison de Sylvie Germain est toujours ouverte.

Daniel Garcia - 2005

KARINE GIEBEL

GLEN AFFRIC



On trouve cette écrivaine à succès au rayon « polars » des librairies, bien qu'elle ne se considère *« pas particulièrement comme appartenant à ce genre »*. Lorsqu'on lui fait remarquer que ses histoires sont très noires, elle répond simplement que *« c'est juste [sa] vision du monde »*, qu'elle pense être *« plutôt réaliste »*. Les lecteurs des secouants *Les Morsures de l'ombre, Juste une ombre* ou *Toutes blessent, la dernière tue* en jugeront. Mais, qu'on le veuille ou non, Karine Giebel est devenue une figure incontournable du thriller (qu'importe l'étiquette), publiée dans une douzaine de langues et régulièrement adaptée au cinéma… Dans *Glen Affric*, son nouveau pavé, celle qui est obsédée par *« la question de l'enfermement »* s'attache notamment au monde carcéral. Son héros s'appelle Léonard, clin d'œil assumé à l'inoubliable Lenny. Comme son modèle, c'est un garçon que les autres – au collège ou ailleurs – considèrent comme simplet, et lui, malgré sa force, n'est pas du genre à répliquer face aux autres. Il vit avec sa mère Mona – le père s'est pendu – et le chat Arsène, et pense souvent à son frère Jorge qu'il croit parti en Écosse, à Glen Affric. Ce mystérieux thriller psychologique est déjà un succès annoncé. Les amoureux de la littérature « feel-good » ou de consolation risquent, eux, d'y perdre quelques dents…

Baptiste Liger - 2021

BRIGITTE GIRAUD

VIVRE VITE

Il est des auteurs pour qui la recherche de l'inspiration se confond avec la quête d'un argument commercial : quel sujet détonant fera du bruit et portera mon livre en haut des palmarès ? Et il en est d'autres, telle Brigitte Giraud, qui préfèrent explorer les humbles mais fascinants mystères dont sont tissées nos vies. Comme la perte d'un être aimé et les micro-événements qui y ont conduit – lesquels, une fois le désastre consommé, se transforment en « si » pour les survivants. Et « si » il avait su qu'il ne devait pas aller chercher son fils à l'école ? Et s'il avait pris sa moto, et pas le bolide rangé dans son garage par le frère de Brigitte Giraud, son amoureuse ? Et s'ils n'avaient pas parié modestement sur l'avenir en achetant cette maison ? Ces « si » présents dans *Vivre vite* [prix Goncourt 2022] sont une invitation au souvenir, une façon de retenir le temps avant qu'advienne l'irrémédiable – oui, les phrases délicates de l'autrice ont cette propriété. Elles lui permettent aussi de résister à une tentation qui guette tous les écrivains travaillant sur la mort d'un être cher : celle de chercher des signes, des coïncidences qui donneraient un sens au drame. Au contraire, sa déclaration d'amour paraît d'autant plus belle et touchante qu'elle est formulée, en toute conscience, dans un monde sans consolation.

Alexis Brocas - 2022

VIRGINIE GRIMALDI

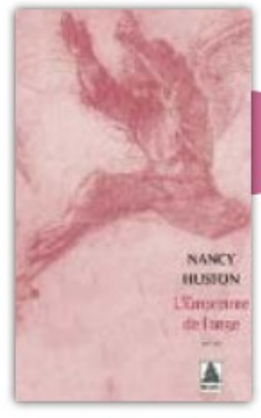
IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES

Bordelaise et fière de l'être ! Virginie Grimaldi n'a jamais cédé à l'appel de la capitale malgré un immense succès et des lecteurs toujours au rendez-vous depuis la sortie de son premier roman en 2015. L'écrivaine devient progressivement la référence numéro une en *feel-good*, où elle mêle humour et résilience sans jamais omettre certains sujets difficiles comme le deuil, l'épuisement parental ou encore la solitude. En 2018, son roman *Il est grand temps de rallumer les étoiles* poursuit cette trajectoire en s'imposant comme l'un de ses textes les plus emblématiques, confirmant à la fois son succès et l'affirmation de son univers littéraire. L'ouvrage (dans lequel Anna, mère célibataire épuisée, embarque ses deux filles pour un road-trip en camping-car afin de renouer avec elles) a d'ailleurs été élu, en 2022, *« livre favori des Français »*.

Marie Jouvin, pour le supplément Bibliothèque idéale - 2026

NANCY HUSTON

L'EMPREINTE DE L'ANGE



Comme Saffie, l'héroïne de *L'Empreinte de l'ange*, Nancy Huston a débarqué à Paris à l'âge de 20 ans. Et c'est sous l'influence du Mouvement de libération des femmes qu'elle a commencé à écrire. Des essais d'abord. Un roman ensuite, *Les Variations Goldberg*, en 1981. *« Je n'ai eu aucun problème pour publier mes premiers manuscrits. C'est devenu difficile plus tard, lorsqu'ils étaient meilleurs. C'est étonnant, non ? »* Après cinq ouvrages au Seuil, le *Cantique des plaines* est refusé. Elle trouve refuge finalement chez Actes Sud. Pour la première fois, elle a écrit son texte directement en anglais, avant de le traduire en français. *« J'avais l'impression d'avoir atteint une sorte de limite avec cette langue, d'avancer masquée. Je pensais que l'on ne pouvait pas éternellement se couper de ses racines, de son enfance, de ses émotions. J'ai compris que si je continuais à refuser tout cela, je ne publierais jamais de grand livre »*, se souvient-elle. Aujourd'hui, Nancy Huston se sert alternativement de l'une et l'autre langue, comme pour *La Virevolte ou Instruments des ténèbres*, qui a obtenu le Goncourt des lycéens à l'automne 1996. *L'Empreinte de l'ange*, une histoire d'amour et de guerre, d'adultère et d'infanticide, a en revanche été écrit entièrement en français. Et c'est un grand roman, sombre et bouleversant, qui nous happe et nous poursuit.

P.F. - 1998

MAYLIS DE KERANGAL
RÉPARER LES VIVANTS

Cette histoire, elle l'avait en tête depuis longtemps. Avec *Réparer les vivants*, Maylis de Kerangal signe son plus beau texte. Loin d'être le simple récit d'une transplantation cardiaque, ce roman est une véritable chanson de geste, une épopée moderne qui interroge notre rapport à la mort autant que notre rapport au langage. L'œuvre de l'écrivaine est en plein épanouissement, elle qui incarne avec panache la relève de la littérature française.

Avec *Réparer les vivants,* elle ne veut pas seulement lire et questionner, elle veut voir, s'approcher de l'action. Elle assiste à une greffe du cœur, comprend la force et la densité de cette aventure. Elle suit des yeux la rapidité *« des bras de catcheur et doigts de dentellière »* du chirurgien, l'espace qui tangue *« comme si la séparation entre les vivants et les morts n'existait plus ici »*. Elle est là quand l'organe remue faiblement, recommence à pomper le sang dans le corps d'un autre. Mais ce serait trop facile de délimiter et d'enfermer ce roman dans une étude précise et juste des faits.

Maylis de Kerangal s'est rapprochée de la fiction, acceptant le romanesque comme on s'avance vers la falaise à pas comptés avec une attirance vertigineuse. Il lui fallait aussi de la générosité pour aborder un sujet qui lie raison et douleur. Comment parler de don quand le donateur est mort et que celui qui reçoit n'a aucun indice ? Il fallait des personnages incarnés sans plonger dans le mélodrame, évoquer la résurrection des corps sans s'appesantir dans la démonstration religieuse. Alors, de temps à autre, la romancière glisse ses propres réflexions : *« C'est dingue »,* lit-on brusquement au détour d'une page, comme si toute cette aventure la laissait elle aussi ébahie, déconcertée, bluffée. L'autrice est alors de notre côté, observatrice soudain immobile devant ce monde qui s'éveille encore une fois, à 5 heures cinquante du matin. *« Les morts eux-mêmes se sont absentés et il ne reste qu'une chose aux vivants : regarder ce qu'est la mort, ce que peut être la réparation, ce que deviennent ceux qui restent. »*

Christine Ferniot - 2014

MARIE-HÉLÈNE LAFON
L'ANNONCE

« *Je suis née dans une famille de paysans.* » C'était en 1962, à Aurillac. Marie-Hélène Lafon revendique farouchement ses racines rurales. Drôle de dame, qui revient sans cesse à la terre tout en chérissant l'imparfait du subjonctif. Aujourd'hui, cette prof devenue écrivaine sur le tard publie *L'Annonce*. Sous-entendu « la petite annonce » que Paul, 46 ans, paysan du Cantal, a passée dans *Le Chasseur français*. Annette, 37 ans, répond. Originaire du Nord, mère d'un garçon de 11 ans, cabossée par la vie, elle veut croire aux lendemains qui chantent et vient s'installer dans la ferme de Paul. La cohabitation avec la famille de ce dernier ne va pas de soi…

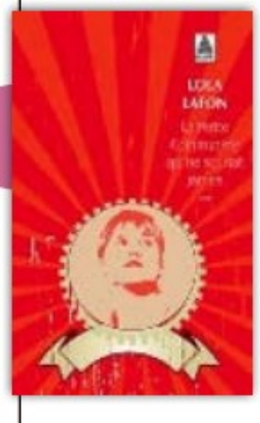
À rebours de ses précédents écrits, l'autrice signe une histoire plus apaisée. Et si l'écriture reste exigeante, polissant chaque mot à l'extrême – pour évoquer le *« silence gras »* des hommes au café du coin, la *« pâte épaisse des habitudes »,* la *« nuit molle et mouillée »* –, elle est aussi moins rude, moins hachée. Le succès ? Ce nouveau roman le mérite vraiment.

Delphine Peras - 2009

LOLA LAFON
LA PETITE COMMUNISTE QUI NE SOURIAIT JAMAIS

Dans l'esprit du public, elle demeura longtemps la fillette maigrichonne aux couettes virevoltantes ou à la queue-de-cheval strictement serrée par un ruban de couleur. En 1976, quand elle apparaît pour concourir aux JO, Nadia Comaneci n'a peur de rien. Elle suit ce que ses muscles lui dictent, enfant pâle au torse plat capable d'obtenir la note maximale, un 10, comme il n'en existe pas encore en gymnastique.

Quelle belle idée de choisir la fiction pour raconter le destin d'une athlète qui va toujours plus haut, d'un entraîneur excessif mais sûr du talent de cette campagnarde qu'il ne quitte pas des yeux, d'un pays sous la coupe de Ceausescu. Lola Lafon joue une partition très fine, décrit le monde tout en scrutant le visage fermé de son héroïne, sa force intérieure infinie. Qu'importent les dialogues imaginaires ou la part de réalité, ils nous permettent d'entrer dans l'intimité d'une vie qui commence tel un conte de fées et tourne au roman noir.



C.F. - 2014

YANICK LAHENS

BAIN DE LUNE

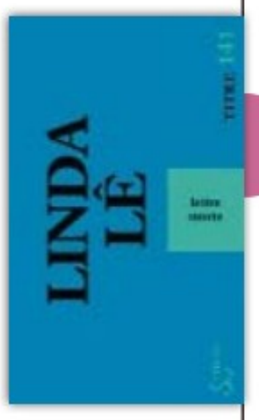
La place d'Haïti dans le monde, ses villes et ses campagnes, la force des femmes, la géographie et l'histoire de ce pays, qui a conquis son indépendance en 1804 après une révolte d'esclaves victorieuse, occupe entièrement Yanick Lahens. Depuis 1990, cette écrivaine engagée, née à Haïti en 1953, a publié des essais, nouvelles et romans lus et traduits dans le monde entier.

En 2014, son *Bain de lune* obtenait le prix Femina – onze ans avant son grand prix du roman de l'Académie française pour *Passagères de nuit*. Un roman d'outre-tombe qui, par la voix d'une jeune fille retrouvée morte noyée sur la grève en début d'intrigue, raconte la longue guerre que se livrent les Mésidor et les Lafleur. Elle s'entrelace au chœur des paysans pour dire trois générations d'intrigues politiques, de prédation des terres agricoles, de traditions et d'amour impossible. Un roman de la terre haïtienne qui a révélé Yanick Lahens au grand public.

Gladys Marivat, pour le supplément Bibliothèque idéale - 2026

LINDA LÊ

LETTRE MORTE



Lettre morte se présente comme le dernier volet d'une trilogie. Un cycle s'achève ?

Linda Lê Oui, et j'en ouvre un autre. C'est un livre charnière. Il clôt ce que je considère comme une trilogie consacrée à la mort du père et à la folie qui en résulte pour la narratrice. *Les Trois Parques* exploraient ce thème à distance, en recourant à de nombreuses références culturelles et littéraires. *Voix*, au contraire, est un matériau brut, fragmenté, très éclaté, immédiat. Celui-ci est un monologue.

La figure du fou hante tous vos livres de façon intime…

L.L. C'est ancestral, familial. L'un des premiers livres qui m'aient marquée racontait l'histoire d'un homme adonné à la morphine et qui craint de devenir fou comme sa mère internée. En découvrant ce récit, j'ai eu l'impression de lire l'histoire de ma vie et la préfiguration de ce qui allait m'arriver.

Que devez-vous au Vietnam, où vous avez passé votre enfance, en termes d'inspiration ?

L.L. Je lui dois l'inspiration de ce que l'on peut avoir lorsque l'on a oublié le chemin du retour.

Propos recueillis par Catherine Argand - 1999

CAMILLE LAURENS

TA PROMESSE

Un monde à refaire. Tel était le titre du roman de Claire Deya, salué l'an passé par le grand prix RTL-*Lire Magazine*. Mais cet intitulé aurait très bien pu convenir au livre qui lui succède au palmarès. Le public a parlé – ou, plus précisément, cents lecteurs parrainés en groupe de cinq par vingt librairies réparties sur toute la France : c'est donc l'excellent *Ta promesse* de Camille Laurens qui est désigné vainqueur parmi les cinq finalistes (avec Sophie de Baere, Mathieu Menegaux, Jean Echenoz et Sophie Brocas). Une fiction qui repose sur un monde à refaire : celui de l'héroïne, Claire, une écrivaine à succès qui vit une passion amoureuse avec Gilles, artiste spécialisé entre autres dans les marionnettes. La romance pourrait être belle si, très tôt, des indices ne dévoilaient pas une situation qui craquelle. Incohérences, mensonges, manipulation, mots qui font mal vont révéler la réalité que Claire ne peut – ou ne veut – pas voir : Gilles n'est autre qu'un pur pervers narcissique. Auquel elle avait fait une promesse : celle de ne jamais écrire sur lui… La vérité va peut-être éclater, à travers un procès, qui rythmera la narration et donnera la parole à l'avocate, aux témoins, etc.

Mêlant avec maestria la chronique sociale, le roman psychologique et le thriller, *Ta promesse* tient en haleine le lecteur, au-delà des seuls faits, grâce à une construction virtuose, qui sait ne jamais en dire trop et qui superpose différentes formes d'écriture (on a même des passages en vers libres). Surtout, Camille Laurens s'empare de son sujet sans tomber dans le manichéisme et dépasse sa seule histoire pour s'interroger, comme elle le fait souvent, sur les méandres de l'écriture. Une réussite littéraire, qui prouve qu'on peut avoir une certaine ambition théorique sans pour autant oublier le plaisir du lecteur – une règle qui s'applique depuis bien longtemps à la jurée Goncourt, saluée par le Femina en 2000 pour *Dans ces bras-là*. Et pour rester dans les lauriers, ce qui ne manque pas d'ironie, c'est que l'écrivaine avait déjà reçu pour *Fille* le titre de Livre de l'année 2000 décerné par la rédaction de *Lire* ! Un doublé sous l'égide de notre publication qui ne compte qu'un seul précédent : Boualem Sansal. Auquel on pense, bien évidemment. Et pour lequel on se dit qu'il y aurait bien, là aussi, un monde à refaire…

Baptiste Liger - 2025

FRANÇOISE MALLET-JORIS

ALLEGRA

Vingt-cinq ans séparent *Allegra* de votre premier roman, et pourtant leurs personnages ont des points communs…

Françoise Mallet-Joris Il est vrai que dans *Le Rempart des béguines* je voyais le rapport d'une enfant avec une grande personne, leur incompréhension mutuelle. Et, dans *Allegra*, le silence entre cette femme et l'enfant qui ne parle pas est peut-être l'essentiel. La communication dans la non-expression.

Vos personnages féminins sont fortement typés. Est-ce voulu ?

F.M.-J. Oui. Ces femmes ont une idée différente de ce qu'une femme doit être, et chaque fois elles ont le sentiment de ne pas faire ce qu'il faut. C'est ce qui caractérise actuellement beaucoup de femmes ; elles se sentent toujours coupables, quoi qu'elles fassent.

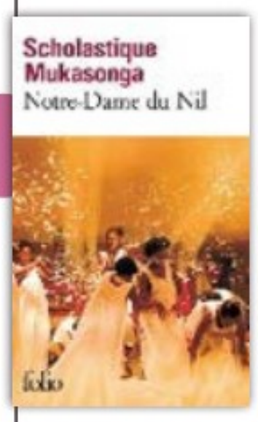
Les femmes n'ont jamais autant écrit. À votre avis, pourquoi ?

F.M.-J. Tout simplement parce qu'aujourd'hui les femmes qui sortent de chez elles ont beaucoup plus de choses à raconter. Si George Sand était restée chez elle, elle n'aurait pas eu grand-chose à dire…

Propos recueillis par Claude Servan-Schreiber - 1976

SCHOLASTIQUE MUKASONGA

NOTRE-DAME DU NIL



Née en 1956 au Rwanda, Scholastique Mukasonga a connu les pogroms contre les Tutsis. Elle survit aux massacres et persécutions, et réussit à intégrer le lycée Notre-Dame-de-Cîteaux à Kigali, malgré les quotas qui n'acceptaient que 10 % de Tutsis dans le secondaire. Cette expérience de *« survivante »*, comme elle se nomme elle-même, se retrouve dans son œuvre romanesque, dont *Notre-Dame du Nil*, prix Renaudot 2012.

Campé dans un lycée perché à 2 500 mètres d'altitude, près des sources du Nil, le roman relate le quotidien de jeunes filles envoyées dans un établissement religieux par des familles soucieuses de s'assurer qu'elles arrivent vierges à leur mariage. Leurs traits obsèdent un peintre et anthropologue persuadé que les Tutsis descendent des dieux égyptiens. Entre fascination et rejet, une radiographie saisissante d'un pays avant sa bascule dans le génocide contre les Tutsis de 1994.

Gladys Marivat, pour le supplément Bibliothèque idéale - 2026

CÉLINE MINARD

FAILLIR ÊTRE FLINGUÉ

C'est l'un des plus beaux titres de cette rentrée française. Un roman poétique et singulier, signé d'une auteure au style toujours aussi virtuose, savant, baroque, et toujours surprenant.

Faillir être flingué est un roman qui a compris l'Histoire. C'est le livre d'une Amérique d'avant les frontières qui joue aussi à opacifier la notion de genre : il y a du western, ainsi qu'autre chose, dont on n'identifiera pas la substance. Et Céline Minard de revendiquer : *« Avec* Faillir être flingué *j'ai voulu travailler le lieu commun, au sens littéral, le lieu partagé par tous. Et le rincer des clichés. J'ai voulu replacer le western dans un état d'incertitude, au moment où l'identité de chaque protagoniste est en train de se créer. »*

Ce texte dense, mais fluide, d'un naturalisme et d'une grande attention aux individus lui permet de placer au même plan, non pas moral mais narratif, la vie et la mort, l'altérité et la vengeance, le clair et l'obscur. Le western, le roman communautaire, le *nature writing* et le roman apocalyptique se rencontrent. Un mélange des genres assumé : *« Je pense chaque livre comme un monde complet, ouvert mais autonome. Et j'essaie de faire en sorte que ce soit chaque fois un nouveau monde, une découverte, dans le sens ambigu où l'on a pu découvrir de nouvelles terres. »*

Hubert Artus - 2013

MORGANE MONCOMBLE

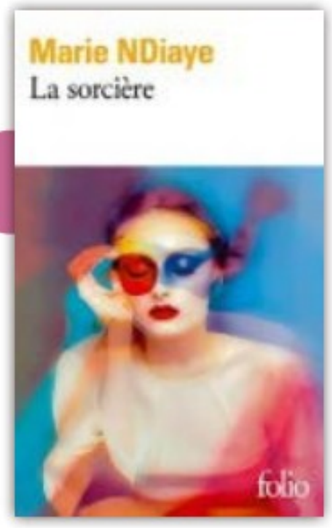
SEASONS (4 TOMES)

À tout juste 30 ans, Morgane Moncomble est une référence en matière de new romance et s'est classée deuxième dans les meilleures ventes françaises en 2025. Révélée par la plateforme Wattpad sur laquelle elle publie très jeune, c'est sa saga Seasons, divisée en quatre tomes (*Un automne pour te pardonner, Un hiver pour te résister, Un printemps pour te succomber* et *Un été pour te retrouver*), qui marque un véritable tournant dans sa carrière. Chaque texte illustre une histoire d'amour complète et indépendante mais les personnages, dont les vies s'entrecroisent souvent, appartiennent tous au même cercle d'amis. L'écrivaine y ausculte les relations amoureuses quotidiennes sous toutes ses formes. Ainsi, traumatismes, confrontation, ambivalence et reconstruction sont autant d'enjeux qu'elle transpose efficacement dans ses best-sellers.

Marie Jouvin, pour le supplément Bibliothèque idéale - 2026

MARIE NDIAYE

LA SORCIÈRE



Marie NDiaye parle comme elle écrit : à petites doses, dans un état de grande concentration, à l'affût du mot juste et de la formule irréprochable. Un jet tellement pur qu'elle ne revient jamais dessus. Incroyable ! Pas une rature, aucun revirement, aucun renoncement, le texte issu de sa machine à écrire est la copie exacte du livre à venir. *« J'ai beaucoup de chance »*, répète-t-elle à l'envi, comme si le travail, les années de lecture n'expliquaient rien.

Née à Pithiviers, élevée à Bourg-la-Reine par une mère beauceronne professeur de sciences, Marie NDiaye n'a connu son père sénégalais qu'à l'âge de 11 ans. Une rencontre sans chaleur excessive : *« C'était trop tard, il était très mal à l'aise. »* Ils se sont revus, tous les ans ou presque. Marie est même allée à Dakar, pour voir. Mais la terre de ses ancêtres n'a pas tremblé sous ses pieds : *« Je me suis sentie étrangère. Je n'ai pas de double culture, c'est malheureux, mais en même temps je n'ai pas souffert du déchirement qui va souvent de pair. »* La paisible Marie NDiaye ne semble s'émouvoir qu'au souvenir du visage de son père : *« Ça m'a fait drôle, je lui ressemble énormément alors que je ne tiens pas du tout de ma mère. »*

Marie NDiaye n'impose rien, ne joue jamais dans le registre de l'émotion. Ainsi de sa dernière héroïne, Lucie, sorcière mal aimée, dont on suit avec froideur le pauvre parcours. Un mari morose et rancunier, deux filles au cœur sec, une voisine épouvantable, des parents indifférents… Lucie, piètre sorcière, a beau verser quelques larmes de sang, le monde lui échappe. En l'espace de trois mois, son mari volage s'évapore, ses filles, transformées en corneilles, prennent leur envol, tandis que ses parents séparés ricanent devant ses dérisoires tentatives de réconciliation. Pas question pourtant de pleurer sur le sort de la petite-bourgeoise. Qui ne cesse d'ailleurs de fustiger sa propre incompétence, sa couardise et son manque d'énergie. C'est qu'aux yeux de Marie NDiaye *« on n'est pas toujours aussi victime qu'on le paraît, ni aussi coupable »*.

Marianne Payot - 1996

KATHERINE PANCOL

LES YEUX JAUNES DES CROCODILES

Avant ce roman, Katherine Pancol publiait des livres depuis plus de vingt ans, mais c'est *Les Yeux jaunes des crocodiles* (2006) qui l'impose comme une romancière populaire majeure. L'histoire de cette femme effacée, contrainte d'écrire un roman pour sa sœur haute en couleur, touche un large lectorat. Entre Paris et l'Afrique, trahisons intimes, secrets de famille et rebondissements composent une fresque peuplée de personnages attachants. Deux millions d'exemplaires vendus, une trilogie prolongée, une adaptation télévisée, des traductions dans plus de trente pays : à travers ses héroïnes cabossées et combatives, Katherine Pancol capte les désirs d'émancipation et de reconnaissance d'une génération de lectrices. Ce roman marque aussi le retour en grâce du feuilleton psychologique dans le roman français contemporain.

Simon Bentolila, pour la Bibliothèque idéale - 2025

VALÉRIE PERRIN

TATA

C'est l'une des romancières françaises contemporaines les plus traduites au monde – véritable vedette en Italie, depuis l'immense succès de *Changer l'eau des fleurs*, Valérie Perrin est considérée comme la Elena Ferrante française. De quoi relativiser le mépris, chez nous, d'une certaine presse, reléguant au rayon « people » celle qui partage la vie du cinéaste Claude Lelouch. *Tata*, son nouveau roman à la grande maîtrise narrative, a tout pour remettre les pendules à l'heure. Ce n'est pas un hasard si elle a choisi de le situer dans la région de Gueugnon, petite ville de Saône-et-Loire célèbre pour ses forges et son club de football : Yvan Perrin, véritable légende du FC Gueugnon dans les années 1970, n'est autre que son père. Construit autour d'une mystérieuse « double mort », celle de la tante d'Agnès Dugain, une réalisatrice à la dérive, Tata est d'abord un cri d'amour pour une ville, une région, ses décors, ses habitants. Quand nous l'avions rencontrée chez elle, dans sa maison proche de Gueugnon, la grande écrivaine populaire parlait d'ailleurs, en toute sincérité, de ses sources d'inspiration : *« Moi, je me sers de la vraie vie : pourquoi aller chercher des intrigues insensées quand la vie est un terreau d'une fertilité absolue ? La vie est bien plus forte que n'importe quelle fiction »…*

Baptiste Liger - 2024

AMÉLIE NOTHOMB

PREMIER SANG

AVEC *PREMIER SANG* – ÉVOCATION À LA PREMIÈRE PERSONNE DE LA JEUNESSE DE SON PÈRE –, L'AUTRICE LIVRAIT EN 2021 L'UN DE SES MEILLEURS ROMANS, LUI VALANT UN PRIX RENAUDOT AMPLEMENT MÉRITÉ. ENTRETIEN AUX AIRS DE DISCUSSION SUR LE DIVAN.

Vous êtes une habituée des rentrées littéraires depuis la parution d'*Hygiène de l'assassin*, en 1992. Quel bilan tirez-vous de la sortie de *Premier sang*, l'un de vos romans les mieux accueillis par le public et la critique ?

Amélie Nothomb Il y a un tsunami émotionnel autour de *Premier sang*, car mes lecteurs ont senti que je ne faisais pas semblant. Nous sommes tous, un jour ou l'autre, amenés à le connaître, y compris ceux qui n'aiment pas leur père. Et pour la première fois de ma vie, Jérôme Garcin a dit du bien de moi. Je ne pensais pas qu'une chose pareille se produirait un jour *[rires]*.

L'un des passages les plus saisissants du livre est celui du repas où les adultes mangent avant les enfants, avec les plus petits qui n'ont que les restes…

A.N. C'est une scène contre-nature et en même temps profondément vraie, pas seulement dans la famille Nothomb, avec des usages du XIXe siècle qui n'avaient déjà plus cours dans les années 1940. Pourtant, oui, pendant très longtemps, on a nourri les enfants avec les rogatons. Il est d'ailleurs assez récent qu'on les considère comme des êtres dignes d'attention.

Au-delà de la notion de faim, vous décrivez également le froid, dans le manoir familial. Comment abordez-vous littérairement toutes ces sensations ?

A.N. Le froid me parle particulièrement car je l'ai aussi connu, comme la faim, pour des raisons certes très différentes de celles de mon père. Je me demande d'ailleurs si je n'ai pas été anorexique – ce qui m'a fait crever de froid à l'adolescence – pour me rapprocher de mon père. Comprendre ce qu'il avait vécu.

Pourquoi avez-vous ouvert *Premier sang* sur la prise d'otages en Afrique, qui a failli coûter la vie à votre père ?

A.N. Parce que, justement, il s'agissait de son premier rendez-vous avec la mort. Ma propre vie est due à cet événement. Il n'aurait pas fait de troisième enfant sans cette rencontre avec la Faucheuse. C'est ce qui lui a inspiré ce livre, pardon… Qu'est-ce que je raconte ? C'est ce qui lui a donné l'envie, donc, d'avoir un troisième enfant. Il avait une pulsion de vie, la rage du survivant. Je suis née de ceci. Il m'a mise enceinte de ce livre, d'une certaine façon, et il a mis ma mère enceinte de moi.

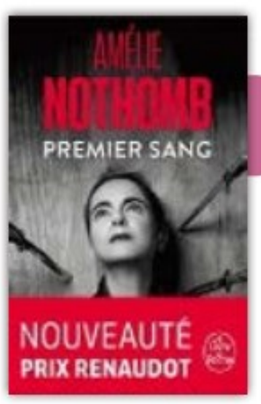
« IL S'AGISSAIT DE RESSUSCITER MON PÈRE AFIN DE LUI DIRE AU REVOIR – JE N'AVAIS PAS PU ASSISTER À SON ENTERREMENT, LORS DU CONFINEMENT… »

On n'ose imaginer ce qu'en déduirait Sigmund Freud… Mais, au-delà de l'évocation de la jeunesse de votre père, ce roman n'est-il pas aussi un livre théorique sur la fiction ?

A.N. Vous avez raison. Ce n'était pas le but, mais c'était inévitable. Beaucoup de lecteurs me demandent pourquoi je qualifie mon livre de roman. Oui, les faits que je cite sont tous vrais, mais la donnée manquante est énorme. Les émotions de mon père, ses sentiments, tout ce qu'il ne m'a jamais dit, tout ce qu'il a toujours tu et tout ce que je voulais vraiment connaître en écrivant ce livre. C'est donc une gigantesque fiction ; il a fallu que je mette de la chair sur un squelette de faits.

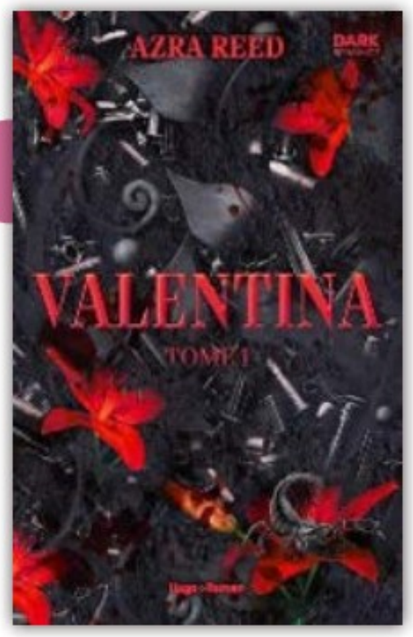
Pourquoi avez-vous choisi la première personne ?

A.N. *Premier sang* représentait plus pour moi qu'un livre d'hommage. Il s'agissait de ressusciter mon père afin de lui dire au revoir – je n'avais pas pu assister à son enterrement, lors du confinement… Je me suis demandé quelle était la meilleure manière de lui redonner vie par le récit et j'ai songé à la première personne du singulier. Mon père pouvait ainsi s'emparer de moi. Parler de possession semble excessif, mais l'idée est là. Je ne dirais pas qu'il s'agit d'un livre écrit à quatre mains. Non, l'auteur, c'était bien moi. Mais je sentais la présence de mon père, et je l'ai laissé s'exprimer à travers moi.



Propos recueillis par Baptiste Liger - 2021

© Jean-Baptiste Mondino/Albin-Michel



AZRA REED

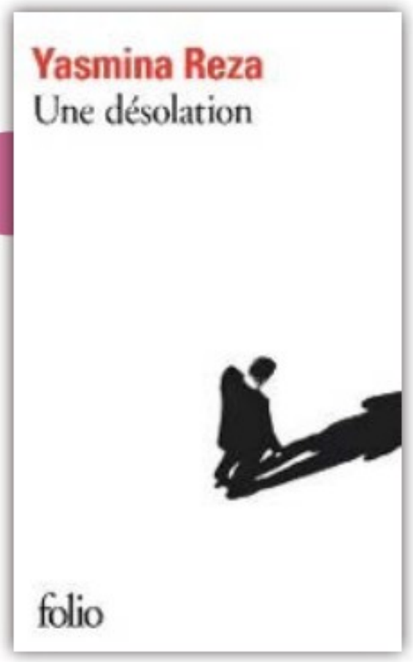
VALENTINA

« *Mon parcours n'a vraiment rien d'exceptionnel.* » Voilà ce que, spontanément, l'écrivaine Azra Reed, devenue ces dernières années la plume incontournable de la dark romance française, glisse avec humilité, tandis que nous nous installons dans les locaux de son éditeur, Hugo Publishing, face aux quais de Seine à Boulogne-Billancourt. Elle n'a que 27 ans, mais sa saga *Valentina* comptabilise déjà 46 millions de lectures cumulées et son premier tome, paru en octobre 2024, plus de 100 000 exemplaires écoulés. Rien d'exceptionnel, vraiment ?

Originaire de la région parisienne, Azra Reed s'inscrit dans un élan créatif que le confinement de 2020 aura révélé chez bon nombre de primo-romanciers. Pour elle, les cours à distance sont salvateurs : *« J'ai commencé à écrire le premier tome de* Valentina *durant les pauses, lorsque j'étais en BTS. Je préparais un bachelor en commerce international et me destinais au luxe, loin de m'imaginer vivre de mon écriture quelques années plus tard. »* En quatre mois à peine, *Valentina* dépassait déjà le million de vues sur Wattpad, la plus grande plateforme de partage de textes. *« J'ai d'abord envoyé un message à quelques lectrices férues de dark romance. J'espérais que la mienne, ancrée dans l'univers de la mafia, puisse leur plaire. Ensuite, tout s'est accéléré à une vitesse inimaginable. »*

De zones d'ombre en scènes de violence explicites, le roman, destiné à un public averti, séduit à son tour Hugo Publishing, qui prend rapidement contact avec la jeune autrice. Les parutions des deuxième, troisième et quatrième tomes se sont enchaînées ensuite à quelques mois d'écart, en 2025. D'un volume à l'autre, Azra Reed fait évoluer la trame familiale, enchevêtre les intrigues, creuse la complexité de ses personnages, tout en maintenant une tension amoureuse instable, à la fois sensuelle et toxique. Aujourd'hui, entre deux chapitres, Azra Reed continue de tracer sa route avec la même ambition : écrire des histoires d'amour contrariées qui bousculent les codes de la bienséance littéraire.

Marie Jouvin - 2024



YASMINA REZA

UNE DÉSOLATION

Depuis quand vouliez-vous écrire un roman ?

Yasmina Reza Je n'ai jamais voulu écrire un roman, je n'ai même jamais pensé écrire pour la littérature.

Alors, pourquoi l'avez-vous fait ?

Y.R. Il se trouve que j'ai construit ma dernière pièce, *L'Homme du hasard*, sous la forme de deux monologues qui finissaient par s'entrecroiser. Stylistiquement, c'est ce qu'il y a de plus proche de la littérature parmi tout ce que j'ai fait pour le théâtre. J'ai alors été contactée par plusieurs éditeurs, dont Richard Ducousset chez Albin Michel.

Quelle liberté offre le roman par rapport au théâtre ?

Y.R. Vous n'imaginez pas les contraintes du théâtre, rythme, lieu, temporalité. Surtout, la technique théâtrale est une technique du silence, une technique sous les mots. Qu'est-ce que les mots permettent de ne pas dire ? C'est une démarche que les romanciers ne sont pas aptes à saisir d'emblée, ils écrivent trop, ils écrivent tout…

Samuel, le père misanthrope d'*Une désolation*, tient des propos totalement inconfortables sur les femmes, les juifs et les bonnes…

Y.R. Et il le reconnaît lorsqu'il dit : *« J'en viens aux pires extrémités. »* Je voulais réfuter avec la plus grande clarté l'édulcoré qu'on nous propose, retrouver ce qu'est un homme, un homme c'est ça, et cet homme me séduit. Ce qu'il dit de la bonne, combien de gens le pensent avec la même violence et ne le disent pas ? Le monstre, ce n'est pas l'autre. Ranger Hitler dans l'armoire à monstres est à mes yeux plus dangereux que n'importe quoi, c'est ne pas reconnaître que ce monstre est aussi un homme. On a tellement acheté à bas prix les bons sentiments que l'on a oublié que les mauvais étaient dangereusement là. On devient sympa en une demi-heure, on achète la tolérance pour trois francs six sous et une bonne conduite avec le badge « Touche pas à mon pote ». Mais l'homme est infiniment plus compliqué, plus sauvage surtout. Dans ce roman, je n'avais envie ni de séduire, ni de plaire, ni de provoquer. J'avais envie de montrer un homme vrai, un désespoir vrai.

Propos recueillis par Catherine Argand - 1999

FRANÇOISE SAGAN

AVEC MON MEILLEUR SOUVENIR

Après avoir écrit une quinzaine de romans et une huitaine de pièces de théâtre aux fortunes diverses, Françoise Sagan publie aujourd'hui un recueil de souvenirs épars. D'un siècle qu'elle juge *« fou, inhumain, pourri »*, Sagan extrait des personnages fabuleux qu'elle a eu le bonheur de côtoyer : Orson Welles, Billie Holliday, Tennessee Williams ou Jean-Paul Sartre. Et celle qui, à l'âge de 15 ans, *« fut foudroyée »* par *Les Illuminations*, nous parle des écrivains de son cœur, Gide et Camus, Rimbaud et Proust, construisant peu à peu sous nos yeux sa bibliothèque idéale, son panthéon personnel où s'introduisent très naturellement les autres grandes passions de sa vie : le jeu et la vitesse, Saint-Tropez et le théâtre, et l'écriture bien sûr. *Avec mon meilleur souvenir* est sans doute un livre clé de l'univers de Sagan. Si, parfois, perce une pointe de nostalgie ou une tentative de bilan, c'est surtout sa générosité et son humour qui frappent le lecteur. Son entrée chez Gallimard est aussi une belle revanche pour celle dont les derniers livres s'étaient quelque peu égarés, sans pour autant ternir sa légende. Le public ne s'y est pas trompé, qui est en train de l'assurer à son tour de son meilleur souvenir.

Introduction des extraits - 1984

DANIÈLE SALLENAVE

LES PORTES DE GUBBIO

Quelque part en Europe de l'Est, un professeur de musique tient son journal. Non pour relater ses émois sentimentaux mais pour être une sorte d'architecte *« qu'on aurait chargé de restaurer un palais, et qui découvrirait derrière les murailles des pièces, des escaliers secrets, des passages que les propriétaires n'avaient jamais soupçonnés »*. Il mêle le passé et le présent, les vivants et les morts. Personnage essentiel : un compositeur génial disparu depuis trente ans dont il lit avec passion les écrits où se développe une étonnante méditation sur l'art. Impossible de résumer sans le détruire ce texte à la fois mystérieux et limpide de Danièle Sallenave.

1980

L'info en plus Saluée par le prix Renaudot en 1980 pour *Les Portes de Gubbio*, Danièle Sallenave est une intellectuelle engagée, agrégée de lettres classiques et spécialiste du septième art. La romancière, essayiste et traductrice a notamment signé en 2007 une biographie de référence de Simone de Beauvoir, *Castor de Guerre*, et *Jojo, le Gilet jaune*, petit texte qui a marqué les esprits en 2019. Membre du jury Femina depuis 1988, elle a été élue à l'Académie française, au fauteuil de Maurice Druon, en 2011.

LYDIE SALVAYRE

LA COMPAGNIE DES SPECTRES

En avril 1997, un huissier, Me Echinard, se présente chez Mme Rose Mélie pour une saisie-exécution, dans un appartement de la banlieue parisienne. À peine est-il entré chez cette femme qu'elle l'accuse d'être un des miliciens aux ordres de Darnand qui ont assassiné et compissé son oncle en 1943. Elle avait 6 ans au moment de cette ignominie. *« Ma mère est folle »*, dit Louisiane, sa fille de 18 ans, qui explique à l'homme de loi que Rose *« habite synchroniquement le passé et le présent »*. Il faut reconnaître que l'actualité peut favoriser de tels troubles : *« Il suffit qu'elle lise sur le mur d'en face "La France aux Français" pour confondre Pucheu et Pasqua, Le Pen et Doriot. »*

Tandis que l'huissier de justice poursuit, imperturbable, son inventaire, la mère et la fille se relaient dans un déluge verbal.

On y apprend que l'état de Rose s'aggrava quand on lui annonça que quelqu'un avait réalisé le *« projet historique »* qu'elle s'était fixé : assassiner Bousquet. La haine de Rose pour le maréchal *« Putain »* lui inspire des tirades vengeresses. A-t-elle inventé la *« fable funèbre qu'elle parfait chaque jour »* ou est-ce une vraie tragédie qui a provoqué sa commotion cérébrale ?

Me Echinard, lui, accomplissant froidement sa tâche, évoque bien sûr ces fonctionnaires de Vichy qui, face aux cris, aux pleurs, aux hurlements, face à l'intolérable, commettaient l'irréparable en prétendant faire leur devoir. Il y a quelque chose d'« hénaurme » dans le spectacle de cet huissier face à la misère morale, mentale et matérielle des deux femmes. Cette « hénaurmité » s'exprime dans l'espèce d'*allègre furia* qui caractérise ce livre. *« L'injure est un art et les Espagnols ses artistes »*, écrit Lydie Salvayre. Dans ce sixième roman d'une puissance exceptionnelle, elle se montre magnifiquement digne de ses origines ibériques.

Meilleur livre de l'année - 1997

NATHALIE SARRAUTE

ENFANCE

À 83 ANS, NATHALIE SARRAUTE PUBLIAIT UN TEXTE SENSIBLE SUR L'ENFANCE, LOIN DES CLICHÉS DU GENRE ET SANS RENONCER À SON EXIGENCE, CERNANT SOUS LE FLUX BANAL DES MOTS ET DES GESTES QUOTIDIENS CES MOUVEMENTS IMPALPABLES DE LA CONSCIENCE QU'ELLE NOMME « TROPISMES ».

La critique ne publie que des articles très élogieux sur *Enfance*…

Nathalie Sarraute Peut-être est-ce dangereux : on en dira du mal plus tard !

Votre réputation d'auteur difficile, solitaire, vous croyez qu'elle a été construite pour éloigner les lecteurs de vos livres ?

N.S. Peut-être, et pourtant je suis quelqu'un d'accessible, il est rare que je refuse de rencontrer quelqu'un. L'image que l'on semble avoir construite de moi me paraît curieusement distante.

Une grande illusion vous concernant est de croire que vos livres sont composés de phrases saisies au vol, sur le vif…

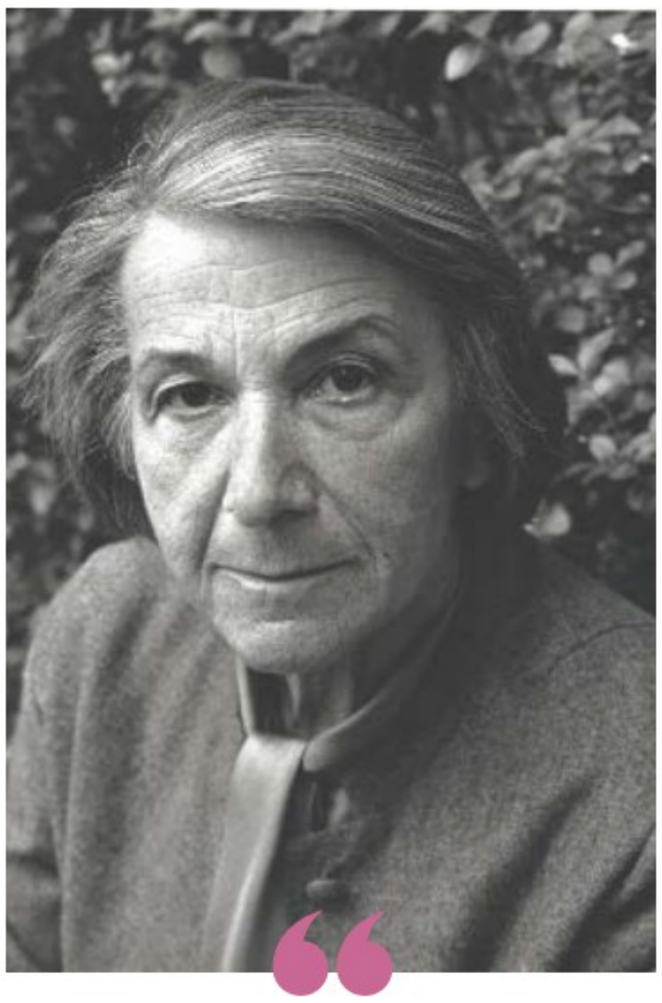
N.S. Absolument. Et si je suis sensible à la critique, ce n'est pas pour une question de situation littéraire, mais c'est parce que je supporte difficilement que mon travail, pour lequel je me suis donné beaucoup de mal, soit déformé. Or, pour chaque livre, c'est ce qui m'arrive.

***Enfance* est construit comme un dialogue permanent entre vous et votre double, qui va vous surveiller…**

N.S. Ce double m'a beaucoup servi pour remettre les choses en place. C'est mon côté plus raisonnable, un côté qui relit et demande : pourquoi tu dis cela ? Rappelez-vous ce mot magnifique de Gide : *« Je compose dans la folie, et je relis dans la raison. »*

Les souvenirs d'enfance, c'est la porte ouverte aux stéréotypes littéraires ?

N.S. Absolument. Tenez, rien de plus risible que « la mort du petit chien ». Or je vous garantis qu'il y a des souvenirs assez célèbres dans lesquels on trouve ce passage ! Vous vous rendez compte : décrire une telle scène… En revanche, je crois qu'il est possible d'éviter ces clichés et d'écrire des livres vrais sur l'enfance. Je pense à l'admirable *Opoponax* de Monique Wittig. Une réussite rarissime.



« QUAND J'ÉCRIS, JE PARS DANS LE VIDE, SANS GARDE-FOU, JE BALBUTIE, AVEC RIEN POUR ME RASSURER »

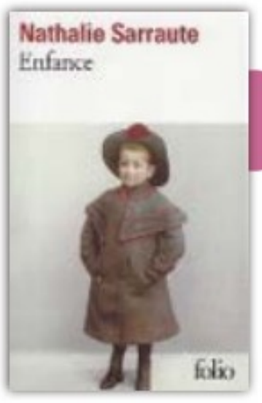
_____

***Enfance*, c'est aussi l'apparition des mots à travers l'orthographe, le premier devoir de français… Enfant, vous adoriez la dictée et la récitation ?**

N.S. Oui, parce que c'était du solide, un vrai travail sur les mots, sans élucubrations. Et j'ai découvert que j'aimais aussi le devoir de français avec un sujet donné, imposé. Jamais de ma vie je n'ai eu des satisfactions de cet ordre-là. Un travail académique, qui m'a fait comprendre quelle joie il y a à faire du beau style ancien, bien fignolé. On est satisfait, on se sent de plain-pied avec les classiques, à égalité avec les gens « bien ». Quand j'écris, je pars au contraire dans le vide, sans garde-fou, je balbutie, avec rien pour me rassurer.

Dans *L'Ère du soupçon*, vous souteniez qu'il est urgent pour la littérature d'accomplir la transformation opérée, par exemple, en peinture. C'est toujours d'actualité ?

N.S. Toujours. On est encore très en retard, d'autant qu'il y a eu un retour en force de l'académisme. Au théâtre aussi. Mais je suis certaine que cette transformation de la littérature aura lieu. Je suis tout à fait d'accord pour admettre qu'il y a eu de très mauvais suiveurs du « nouveau roman », décidant par exemple de ne pas donner de nom aux personnages par principe. Du coup, impossible d'entrer dans l'histoire, dans la conscience des personnages, et les lecteurs ont fini par être découragés. Il en va de même avec les suiveurs de Mallarmé, qui ont construit une poésie à peu près illisible. Et voilà pourquoi viennent alors des périodes de régression comme celle que nous venons de vivre. Mais je suis persuadée qu'il y a une marche de la littérature comme de tous les arts. Les écrivains ayant une vision totalement personnelle, se moquant du goût à la mode et allant beaucoup plus loin s'affirment toujours. Qui aurait pu deviner que viendrait un jour Kafka ou Joyce ?

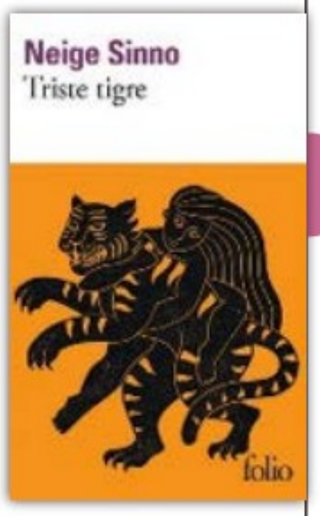


Propos recueillis par Pierre Boncenne - 1983

© Jacques Sassier / Gallimard

NEIGE SINNO

TRISTE TIGRE



« *Une partie de moi aurait souhaité que personne ne sache que j'ai été violée, ou en tout cas, peu de gens, car cela reste une honte, une infamie qui me salit, en tant que victime, mais surtout en tant que personne qui ose faire le scandale du récit de ce qu'elle a vécu* », nous confie Neige Sinno à distance depuis le Mexique où elle est arrivée en 2006. Qui est-elle, au juste ? Existe-t-elle en dehors du projet de son agresseur, qui a cherché à perdurer dans sa vie à travers la blessure qu'il lui a laissée ? Son beau-père, qui l'a violée de ses 7 à 14 ans, apparaît à chaque page de *Triste tigre*. N'est-ce pas la preuve qu'il a réussi ? Le va-et-vient entre l'envie d'écrire et la remise en question de la démarche constitue le fil rouge de ce livre, comparable à aucun autre. Ni récit linéaire ni témoignage, « Triste tigre *a été écrit dans une urgence* », dit-elle. Alors que son livre a été sélectionné pour le Goncourt, son succès l'angoisse beaucoup. « *Toujours ces désirs et ambitions contradictoires…* ». Ceux-là même qui ne lui laissent d'autre choix que de continuer, avec le même talent...

Gladys Marivat - 2023

CHANTAL THOMAS

LES ADIEUX À LA REINE

En route pour Versailles, ses fêtes et ses drames, ses turpitudes et sa gloire avec pour guide la romancière Chantal Thomas. Elle transmet le témoignage d'une rescapée, Mme Laborde, qui fut lectrice de la reine et qui, réfugiée à Vienne, ne demande qu'à évoquer le passé… Ce soir de juillet 1789, Sa Majesté le roi, qui n'a pas senti venir l'orage, s'apprête à se rendre au Grand Couvert où l'attendent langues de lièvre et foies de raie. Son épouse, qui a l'oreille plus fine, envisage le départ. Elle se sait la première visée. Ne lui reproche-t-on pas d'être « *de plus en plus autrichienne* » ? Elle ne s'enfuira pas, mais, consciente de porter malheur, elle encourage ses fidèles à le faire. Adieu la douce Gabrielle de Polignac, sa terrible belle-sœur Diane et les maris falots. Il reste juste une place pour la petite lectrice, chargée du couvre-lit qu'elle traîne depuis le pensionnat. Désormais, celle-ci ne vivra que par et pour les souvenirs. Dans ce palais grandiose l'air fut souvent irrespirable. C'était un autre temps, un autre monde dont le prince de Talleyrand gardera la nostalgie : « *Qui n'a pas vécu à cette époque n'a pas connu la douceur de vivre.* » Grâce soit rendue à Chantal Thomas de nous la restituer intacte, style y compris, dominant son émotion pour mieux susciter la nôtre.

Gabrielle Rolin - 2002

LEÏLA SLIMANI

CHANSON DOUCE

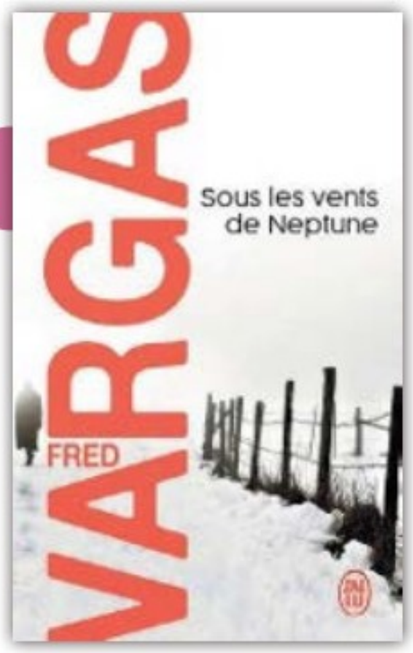
Quelle claque ! Ne vous fiez pas à son titre, cette *Chanson douce* est un requiem, un thriller psychologique glaçant sur la maternité et l'aliénation domestique à l'ère de l'émancipation féminine. Un huis clos familial asphyxiant basé sur une idylle qui tourne très mal, autour d'un duo inédit en littérature.

Myriam, avocate parisienne, engage une nounou, Louise, pour pouponner ses bambins adorés tandis qu'elle reprend sa carrière. Entre les deux femmes, l'alchimie est immédiate, « *comme un coup de foudre amoureux* ». Louise est parfaite : une perle rare, une fée du logis, une Mary Poppins version 10e arrondissement. Mais, après des mois de service impeccable, elle va sauvagement assassiner les deux enfants dont elle a la garde.

Dès la première page de ce roman magistral, Leïla Slimani dégoupille une grenade dans les mains tremblantes du lecteur. Après une description de la scène du crime, elle va remonter un à un les fils jusqu'au drame : l'arrivée de Louise, sa façon de se rendre indispensable et de s'infiltrer, hypnotique et efficace, dans l'intimité du foyer.

La virtuosité tient autant à l'écriture, d'une puissance froide, contenue, nerveuse, qu'à la construction au cordeau filant droit au but. Dans cette tragédie à rebours, on avance en alerte, avides de déceler dans cet équilibre bizarre et vénéneux les signes annonciateurs de la catastrophe. On comprend, à mesure que la vivisection familiale progresse, que rien n'est simple. Il n'y a pas d'un côté la nounou qui devient folle, de l'autre la mère qui n'a rien vu venir. Mais plutôt une relation asymétrique entre des femmes qui, aux deux extrémités de l'échelle sociale, s'observent et se jalousent. L'une sous-traite son rêve de maternité, confie à l'autre ce qu'elle a de plus cher, mais ne sait rien d'elle, jamais ne lui parle. L'autre vampirise l'espace familial, se livrant à un petit jeu de manipulation dont on se demande s'il est innocent ou pervers. À l'arrivée, l'effet de réel est si puissant que l'on se surprend plus d'une fois à croire que tout est vrai. Trop vrai peut-être.

Estelle Lenartowicz - 2016



FRED VARGAS

SOUS LES VENTS DE NEPTUNE

Elle a dédié *Sous les vents de Neptune* à sa sœur jumelle, Jo. Fred et Jo : la timide qui parle sans cesse et la secrète qui pèse ses mots. *« Entre nous,* dit Jo, *c'est une conversation permanente qui commença avant même notre naissance. »* Aujourd'hui, Fred Vargas partage sa vie entre son métier d'archéologue et ce qu'elle prenait pour un passe-temps : l'écriture. *« Je ne vais pas me mettre à mentir en parlant de vocation. Je ne me suis jamais sentie "écrivain". J'ai toujours eu peur du statut. Non, je voulais faire un truc rigolo et le roman policier m'a tentée. »*

Dans *Pars vite et reviens tard,* son précédent livre, Fred Vargas s'était amusée à multiplier les personnages secondaires. *Sous les vents de Neptune* accélère le risque. Trente-sept personnages qui se promènent entre la France et le Québec, quatre clichés à détourner, un héros en danger… Fred Vargas ne s'épargne pas dans ce magnifique roman où le commissaire Adamsberg part à la recherche de son passé et celui de son frère jumeau, condamné pour un crime qu'il n'a pas commis. Une histoire de jumeaux, tiens donc…

Le premier métier de Fred Vargas n'est pas étranger à sa méticulosité, qui frôle la maniaquerie. Archéologue, chercheuse au CNRS, elle travaille sur le rat depuis 1983, et vient de publier un ouvrage sur la peste qui rassemble cinq ans de recherches. Rien n'arrête cette obsédée qui passa plus de deux ans dans une salle obscure, en haut de l'Institut Pasteur, à pêcher des informations improbables. *« Je suis devenue archéologue par défaut »,* répète la modeste.

Longtemps, Fred a écrit des polars qui étaient refusés par les éditeurs. Le jour où Viviane Hamy décida de l'éditer *« pour de vrai »,* Fred Vargas lui accorda toute sa confiance. Entre ces deux femmes, pas de contrat d'exclusivité, juste une parole donnée que Fred ne reprendra pas. Les grosses maisons d'édition lui font les yeux doux, qu'importe. Les prix littéraires s'accumulent sur sa tête, elle s'en étonne et fuit les fêtes germanopratines. *« Ce que j'ai tout de suite aimé dans les festivals de polar, c'est qu'on chante après dîner de vieilles chansons françaises. Chez mes parents, on chantait beaucoup, mon père avait une voix magnifique. »*

Christine Ferniot - 2004

AURÉLIE VALOGNES

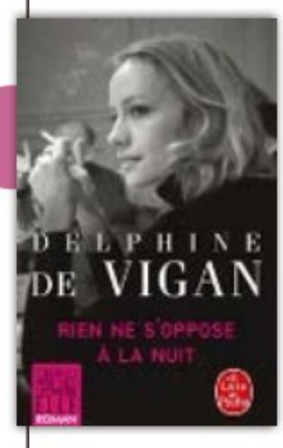
MÉMÉ DANS LES ORTIES

Adepte des comédies sociales, Aurélie Valognes sillonne depuis plus de treize ans le paysage littéraire français sans prendre une seule ride. À travers ses romans, elle observe la société comme un curieux théâtre du quotidien, où les comportements humains, dans toute leur maladresse et leur tendresse, occupent le premier rôle. Avec sa couverture aux tons rouge et blanc immédiatement reconnaissable, *Mémé dans les orties* marque en 2014 son entrée en littérature. D'abord publié en autoédition, le roman s'impose rapidement comme un phénomène de bouche-à-oreille avant d'être repris par un éditeur et d'avoir le succès qu'on lui connaît aujourd'hui. On y suit Ferdinand Brun, un vieil homme misanthrope, qui passe ses journées à se plaindre. Sa vie bascule lorsqu'il perd son chien et qu'il est peu à peu forcé de s'ouvrir aux autres.

Marie Jouvin, pour le supplément Bibliothèque idéale - 2026

DELPHINE DE VIGAN

RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT



Le roman de Delphine de Vigan arbore la plus belle couverture de la rentrée. Sur cette photo en noir et blanc, une jeune femme blonde, une cigarette écrasée entre les doigts, esquisse un sourire rêveur. Cette jeune femme, c'est Lucile, la mère de l'écrivaine. En 2008, elle se suicidait après avoir souffert de troubles bipolaires. Sa fille ne la découvrira que quelques jours plus tard, les mains déjà bleues, *« comme tachées d'encre »*. La voilà aujourd'hui magnifiée dans *Rien ne s'oppose à la nuit,* superbe récit au titre emprunté à Alain Bashung. Un choix judicieux, tant les ambiances ambiguës propres au chanteur planent sur le livre : exubérance et fantaisie y côtoient inlassablement douleur et mélancolie.

Delphine de Vigan retrace le destin de Lucile et sa grande fratrie, son apparente joie cachant des failles qui mèneront au drame. Avec ce livre, elle s'engage dans une voie plus risquée, certes, que celle de ses précédentes fictions sociales, mais aussi plus poignante. Traversé de secrets enfouis, de rancœurs rentrées et d'amours déçues, ce récit sensible de mémoire familiale témoigne avec pudeur des fêlures de l'existence. Au silence maternel, l'auteure oppose l'empathie pour sa destinée malmenée, le désir de conjurer par l'écrit les démons du passé. Et l'espoir que, désormais, *« ne durent, durent que les moments doux »*…

Julien Bisson - 2011

ANNE WIAZEMSKY

HYMNES À L'AMOUR

Après la mort de sa mère, une femme découvre que ses parents se sont trompés mutuellement. Banal, certes. Mais il en est des secrets de famille comme des histoires d'amour. Racontés avec grâce, ils deviennent uniques. Une unicité décuplée ici par la personnalité de la femme en question, Anne Wiazemsky, ancienne comédienne et petite-fille de François Mauriac.

Tout commence par le testament de Wia, mort le 6 janvier 1964 à l'âge de 48 ans, retrouvé il y a peu par Anne dans les papiers de sa mère. Or Wia, le père, chef de mission au Venezuela, demandait expressément à sa femme d'envoyer à une certaine Maud résidant à Genève quelques objets personnels, dont un disque de Piaf intitulé *Hymne à l'amour*. Intriguée, Anne retrouve la fameuse Maud, qui lui avoue l'étonnante passion qui l'a liée à son père. Chemin faisant, Anne se souvient de sa drôle d'enfance auprès de parents aimants mais absents, de la joie de vivre de son père jusqu'à sa terrible agonie, de sa mère brisée au lendemain de la disparition d'un homme marié qu'elle aime en cachette… Apparaît également Madeleine, nurse de la maison, éclatante de santé, qui terminera mal, foudroyée par l'amour. L'amour est bien le véritable fil d'Ariane de ce superbe récit, traversé par la rengaine de la môme Piaf : *« Sans amour on n'est rien du tout. »*

Marianne Payot - 1996

ALICE ZENITER

L'ART DE PERDRE

Alice Zeniter signe là son roman le plus personnel et le plus abouti. En 500 pages nourries d'un riche matériau historique et sociologique, elle retrace sur trois générations le destin d'une famille d'immigrés franco-algériens. On suit donc Ali, le grand-père, propriétaire terrien algérien devenu harki presque malgré lui, qui doit fuir son pays au lendemain de l'indépendance ; son fils Hamid, qui tente de se faire une place dans la société française, prenant ses distances avec ses origines, et intériorisant la honte et le chagrin de ses parents déclassés ; jusqu'à Naïma, la petite-fille, qui va s'efforcer de rassembler les chaînons d'une histoire familiale que personne ne lui a jamais contée, et que le lecteur est en train de lire.

Le fil rouge de cette épopée intime est le rapport complexe et douloureux à la langue française, perçue tour à tour comme outil de camouflage, d'émancipation et de honte. Impeccable de maîtrise, parfois presque un peu trop sage, Alice Zeniter signe un très beau roman sur l'immigration et l'identité dans la France d'hier et d'aujourd'hui.

Estelle Lenartowicz - 2017

MARGUERITE YOURCENAR

COMME L'EAU QUI COULE

Qu'il s'agisse de l'Antiquité *(Mémoires d'Hadrien)* ou du passage du Moyen Âge à la Renaissance *(L'Œuvre au noir)*, Marguerite Yourcenar a une façon toute particulière d'évoquer de grandes époques du passé. Avec les trois nouvelles qu'elle fait paraître sous le titre de *Comme l'eau qui coule*, elle se livre à nouveau, pour notre plaisir, à son goût du récit historique. Ces trois œuvres, nous confie-t-elle dans chacune des postfaces qui les accompagnent (Marguerite Yourcenar, comme naguère Montherlant, adore s'expliquer avec abondance sur ses écrits), elle les porte depuis longtemps en elle.

Nous connaissions déjà « Anna, soror… » – écrit depuis plus de cinquante ans et publié récemment en édition séparée –, où nous est contée la passion d'un frère et d'une sœur à Naples à la fin du XVI^e^ siècle, passion dévorante et absolue que rien ne saura arracher des cœurs. Le deuxième texte, si développé qu'il pourrait passer pour un court roman, est aussi le plus riche et le plus complexe du recueil. On y voit Nathanaël, un homme obscur – c'est-à-dire une âme limpide –, traverser de l'Angleterre à la Hollande une partie du XVII^e^ siècle et vivre des aventures qui le feront successivement devenir matelot, naufragé sur une île lointaine, mari d'une prostituée d'Amsterdam, serviteur chez un bourgmestre. Presque inculte, cet antihéros n'a rien de falot. Il parviendra à une sorte de sagesse, *« mourant jeune sans se plaindre et sans beaucoup s'étonner »*. Il sert de merveilleux prétexte à Marguerite Yourcenar pour animer des personnages variés qui semblent issus des tableaux de Rembrandt.

Quant à « Une belle matinée », dont le protagoniste est le fils de Nathanaël, son invention poétique nous entraîne cette fois – irrésistiblement – vers ces créatures shakespeariennes au sexe indécis qui contiennent en elles toute la magie du théâtre.

Introduction des extraits - 1982

INDEX
par ordre alphabétique
des livres

A

ADIEUX À LA REINE (LES)
Chantal Thomas 24
ALLÉE DU ROI (L')
Françoise Chandernagor 6
ALLEGRA
Françoise Mallet-Joris 18
AMANT (L')
Marguerite Duras 11
ANNÉES (LES)
Annie Ernaux 12
ANNONCE (L')
Marie-Hélène Lafon 16
ART DE PERDRE (L')
Alice Zeniter 26
AVEC MON MEILLEUR SOUVENIR
Françoise Sagan 22

B

BAIN DE LUNE
Yanick Lahens 17
BICYCLETTE BLEUE (LA)
Régine Deforges 8
BREF SÉJOUR CHEZ LES VIVANTS
Marie Darrieussecq 7

C

CHAMBRE DES DAMES (LA)
Jeanne Bourin 5
CHANSON DOUCE
Leïla Slimani 24
COMME L'EAU QUI COULE
Marguerite Yourcenar 26
COMPAGNIE DES SPECTRES (LA)
Lydie Salvayre 22

D

DÉCHARGE (LA)
Béatrix Beck 4
DÉCOMPOSITION (LA)
Anne F. Garréta 13
DÉFERLANTES (LES)
Claudie Gallay 13

E

ÉLÉGANCE DU HÉRISSON (L')
Muriel Barbery 3
EMPREINTE DE L'ANGE (L')
Nancy Huston 15
ENFANCE
Nathalie Sarraute 23
ET TOUJOURS LES FORÊTS
Sandrine Collette 7

F

FAILLIR ÊTRE FLINGUÉ
Céline Minard 18

G

GLEN AFFRIC
Karine Giebel 14
GOÛT DE L'IMMORTALITÉ (LE)
Catherine Dufour 9
GRÂCE ET DÉNUEMENT
Alice Ferney 13

H

HYMNES À L'AMOUR
Anne Wiazemsky 26

I

IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES
Virginie Grimaldi 15
INCESTE (L')
Christine Angot 3

J

JE L'AIMAIS
Anna Gavalda 14
JE VOULAIS VIVRE
Adélaïde de Clermont-Tonnerre 6

L

LETTRE MORTE
Linda Lê 17
LIVRE DE PROMETHEA (LE)
Hélène Cixous 6

M

MAGNUS
Sylvie Germain 14
MANUSCRIT DE PORT-EBÈNE (LE)
Dominique Bona 4
MÉMÉ DANS LES ORTIES
Aurélie Valognes 25
MES MAUVAISES PENSÉES
Nina Bouraoui 5
MES NUITS SONT PLUS BELLES QUE VOS JOURS
Raphaële Billetdoux 4

N

NOTRE-DAME DU NIL
Scholastique Mukasonga 18
NOUS SOMMES ÉTERNELS
Pierrette Fleutiaux 13
NUIT AU CŒUR (LA)
Nathacha Appanah 3
NUITS DE STRASBOURG (LES)
Assia Djebar 9

P

PETITE COMMUNISTE QUI NE SOURIAIT JAMAIS (LA)
Lola Lafon 16
PORTES DE GUBBIO (LES)
Danièle Sallenave 22
PREMIER SANG
Amélie Nothomb 20

R

RÉPARER LES VIVANTS
Maylis de Kerangal 16
RICHESSE OBLIGE
Hannelore Cayre 5
RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT
Delphine de Vigan 25

S

SA FEMME
Emmanuèle Bernheim 4
SEASONS (4 TOMES)
Morgane Moncomble 18
SÉGOU
Maryse Condé 7
SORCIÈRE (LA)
Marie NDiaye 19
SOUS LES VENTS DE NEPTUNE
Fred Vargas 25

T

TA PROMESSE
Camille Laurens 17
TATA
Valérie Perrin 19
TRISTE TIGRE
Neige Sinno 24

U

UN SECRET SANS IMPORTANCE
Agnès Desarthe 9
UNE DÉSOLATION
Yasmina Reza 21
UNE PASSION
Muriel Cerf 6

V

VALENTINA
Azra Reed 21
VERNON SUBUTEX 1
Virginie Despentes 10
VIVRE VITE
Brigitte Giraud 15

W

WEEK-END DE CHASSE À LA MÈRE
Geneviève Brisac 5
WHITE SPIRIT
Paule Constant 7

Y

YEUX JAUNES DES CROCODILES (LES)
Katherine Pancol 19

ÇA FAIT DU BIEN DE TOURNER LA PAGE

INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY-SEPM DES **MAGAZINES** DE L'ANNÉE 2026

RELAY

sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2026

Découvrez chez RELAY les **magazines** de l'année.

Madame Bovary